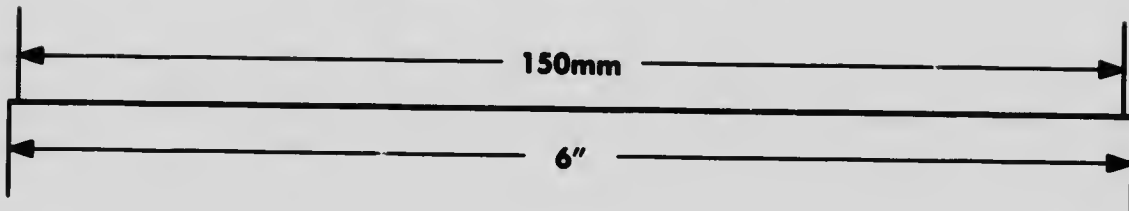
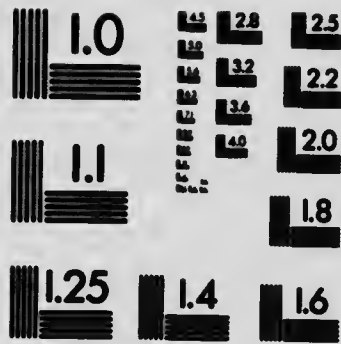
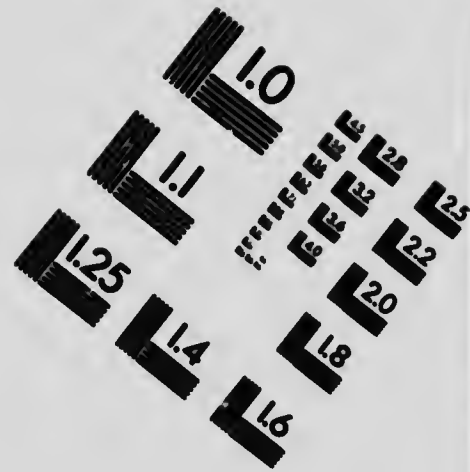
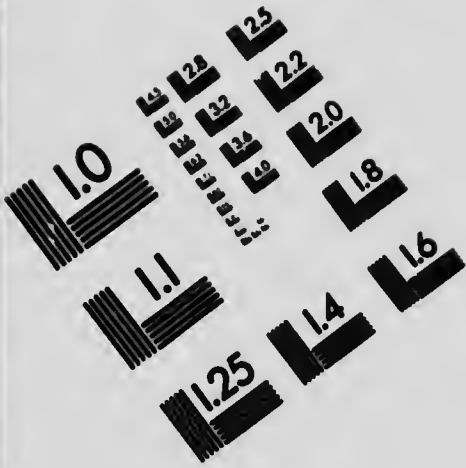


# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



**APPLIED IMAGE, Inc**  
 1653 East Main Street  
 Rochester, NY 14609 USA  
 Phone: 716/482-0300  
 Fax: 716/268-5089

© 1993, Applied Image, Inc.. All Rights Reserved

**CIHM  
Microfiche  
Series  
(Monographs)**

**ICMH  
Collection de  
microfiches  
(monographies)**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

**© 1994**

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored end/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
La titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates end/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear  
within the text. Whenever possible, these have  
been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
La titre de l'an-tête provient:

- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Général (périodiques) de la livraison

- Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

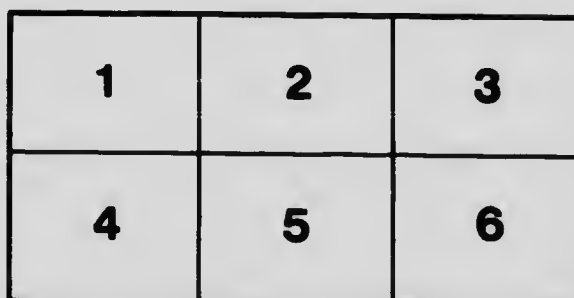
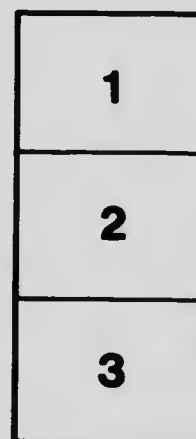
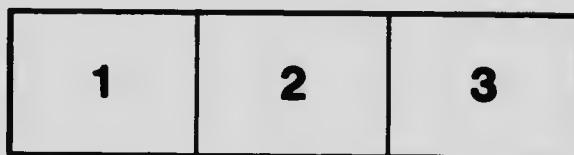
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

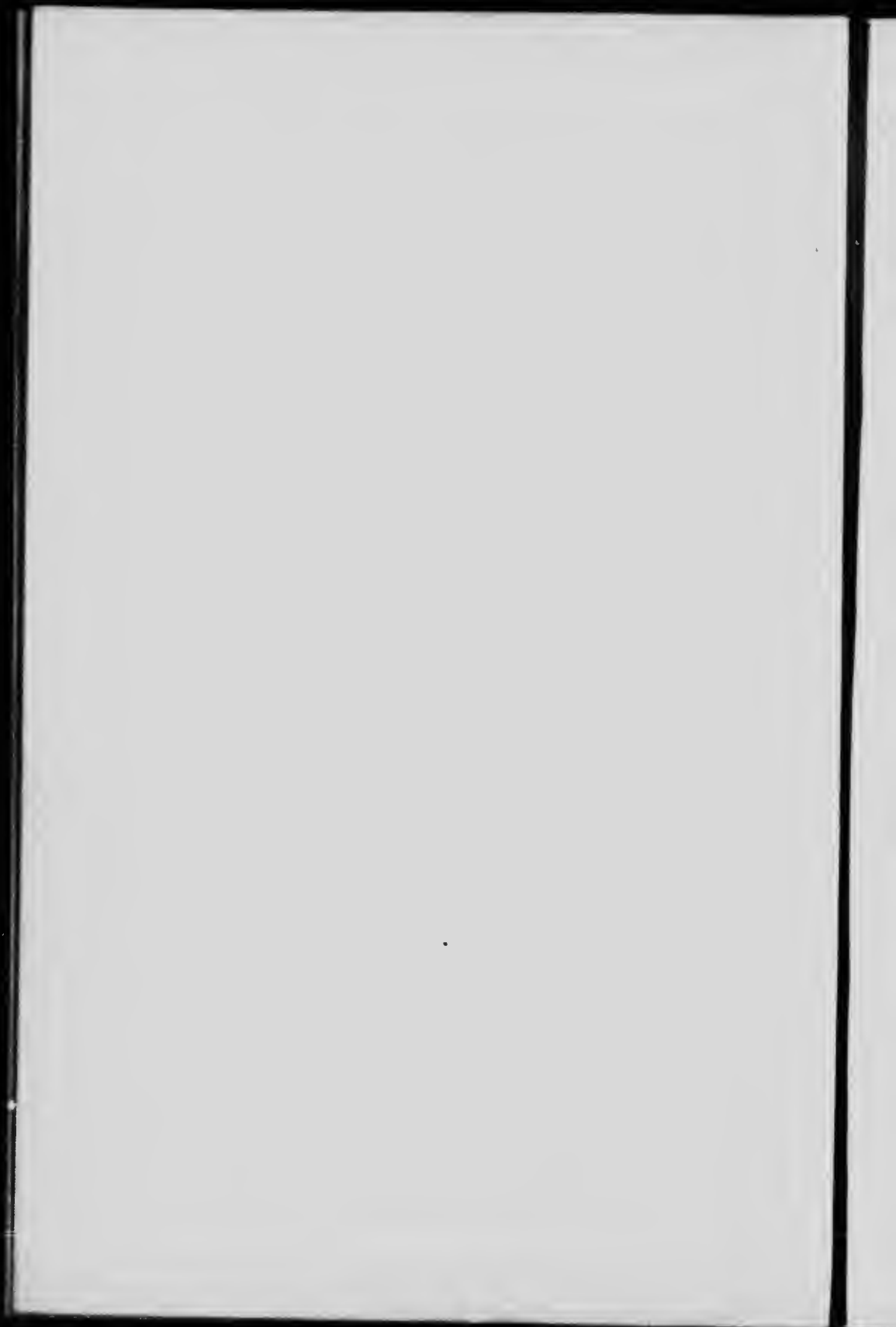
Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



# Vers la Terre-Sainte

Si oblitus fuero tui Jerusalem,  
oblivioni datur dextera mea  
Ps. 136. v. 5.

117

98921

91:

m?

11.2





L'ABBE JOS.-A. L'ARCHEVEQUE  
Curé de Cogne  
(Pèlerin de Jérusalem en 1800)

550.

**L'ABBÉ JOS.-A. L'ARCHEVÊQUE**  
Cura de Cognac, N. B.  
PÈLERIN DE TERRE-SAINTE

*Vers la*

*Terre-Sainte*

**NOTES DE VOYAGES**



LA "CROIX"  
MONTREAL  
—  
1911

D549

L37

1911

P. 2

## AVANT-PROPOS

---

Quelques jours avant de partir pour l'Europe, je promettais à M. Ferdinand Robidoux, de Shédiac, de lui envoyer de temps en temps quelques « Notes de Voyages » pour son journal, *le Moniteur Acadien*.

Mon intention était, tout au plus, de lui écrire quelques lettres, afin de donner à mes amis l'occasion de me suivre.

J'avais demandé que chaque famille de ma paroisse m'écrivît un mot; il fallait bien, par l'intermédiaire du journal, leur laisser connaître où je pourrais recevoir leurs agréables missives.

Partir pour un si long voyage, c'est suffisant pour émouvoir. Sensible en tout temps, je le devins davantage en route, et ma consolation était d'écrire, chaque jour, tout ce que mes joies et mes plaisirs me donnaient d'émotions. Ma plume-fontaine étant toujours prête, je mettais au hasard, mes impressions sur de

simples feuilles volantes, tout heureux, un bon jour, de les voir s'en retourner dire aux amis ce que je ressentais, ce que j'éprouvais. C'était me faire oublier le départ, et l'illusion me cachait alors la distance qui, de plus en plus, me séparait du pays.

Je pris tellement goût à ce griffonnage que j'en vins jusqu'à me faire scrupule de laisser passer vingt-quatre heures sans être à la tâche. Je prévoyais que mes amis m'en auraient voulu, si j'eus gardé, pour moi seul, les plaisirs du voyage.

En arrivant à Marseille, France, je lus avec plaisir qu'on aimait les « Notes de Voyages » déjà parues et qu'on lisait avec avidité le *Moniteur Acadien* pour avoir les nouvelles de l'absent.

Comme on le sait, en voyage, on écrit au fil de la plume; on prend les idées au vol. J'ai écrit sans recherches, et, pour ma bonne volonté, on m'a fait grâce de bien des manquements.....

La dernière cérémonie, dans la chapelle de Notre-Dame du Salut, sur le vapeur « l'Étoile », est celle des Adieux et du Souvenir.

Les pèlerins réunis une dernière fois devant le très saint Sacrement entendent une des plus vibrantes allocutions du Très-Révérend Père Vincent-de-Paul Bailly, supérieur des Assomptionnistes de

France et directeur du trente-septième pèlerinage de Terre-Sainte.

Voir ce vénérable vieillard de soixante-seize ans, cela est suffisant pour nous bien inspirer; mais, en cette occurrence, il subjuguait nos cœurs, sous le charme de sa chaude parole.

Avant de nous séparer, il voulut nous conseiller une ardente dévotion envers les Saints-Lieux et marquer cette dernière réunion d'un souvenir inoubliable:

«A Jérusalem, je vous ai vu prier, pleurer et chanter. Il faudra toujours prier comme vous avez prié au tombeau de Notre-Seigneur; avec cette même ferveur, vous serez toujours exaucés. Il faudra toujours pleurer comme vous l'avez fait sur le Calvaire, au pied de la croix, avec Marie-Madeleine; votre repentir et vos larmes vous obtiendront le pardon et le doux regard du miséricordieux Jésus. Il faudra toujours chanter avec ardeur et vaillance les gloires de Jérusalem, et redire à tous que, pour être la ville déicide, c'est la ville qui possède le Golgotha sacré d'où le genre humain reçut la rédemption, la vie et le ciel.»

Debout, au pied de l'autel, les pèlerins émus lèvent leurs mains en signe de serment, et tous répètent en chœur les versets du psaume 135: Si

*oblitus fuero tui Jerusalem, oblivioni detur dextera mea!*  
Si jamais je t'oublie, ô Jérusalem, que ma main droite soit livrée à l'oubli. *Adhærat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui.* Que ma langue soit attachée à mon gosier, si je ne me souviens point de toi, ô ville sainte!

Ce magnifique spectacle m'a profondément impressionné, et ces serments de fidélité semblent engager les heureux et privilégiés pèlerins de Terre-Sainte à faire aimer Jérusalem.

J'entreprends donc, mû par cette pieuse intention, de mettre mes «Notes de Voyage» sous forme de livre. Cet humble travail ira dans nos bonnes familles; sa lecture, tout en donnant des détails intéressants sur les vieux pays, nous fera aimer en particulier la terre bénie qui a vu naître, vivre et mourir Notre-Seigneur Jésus-Christ.

J.-A. L.

Cocagne, Comté de Kent, N.-B.

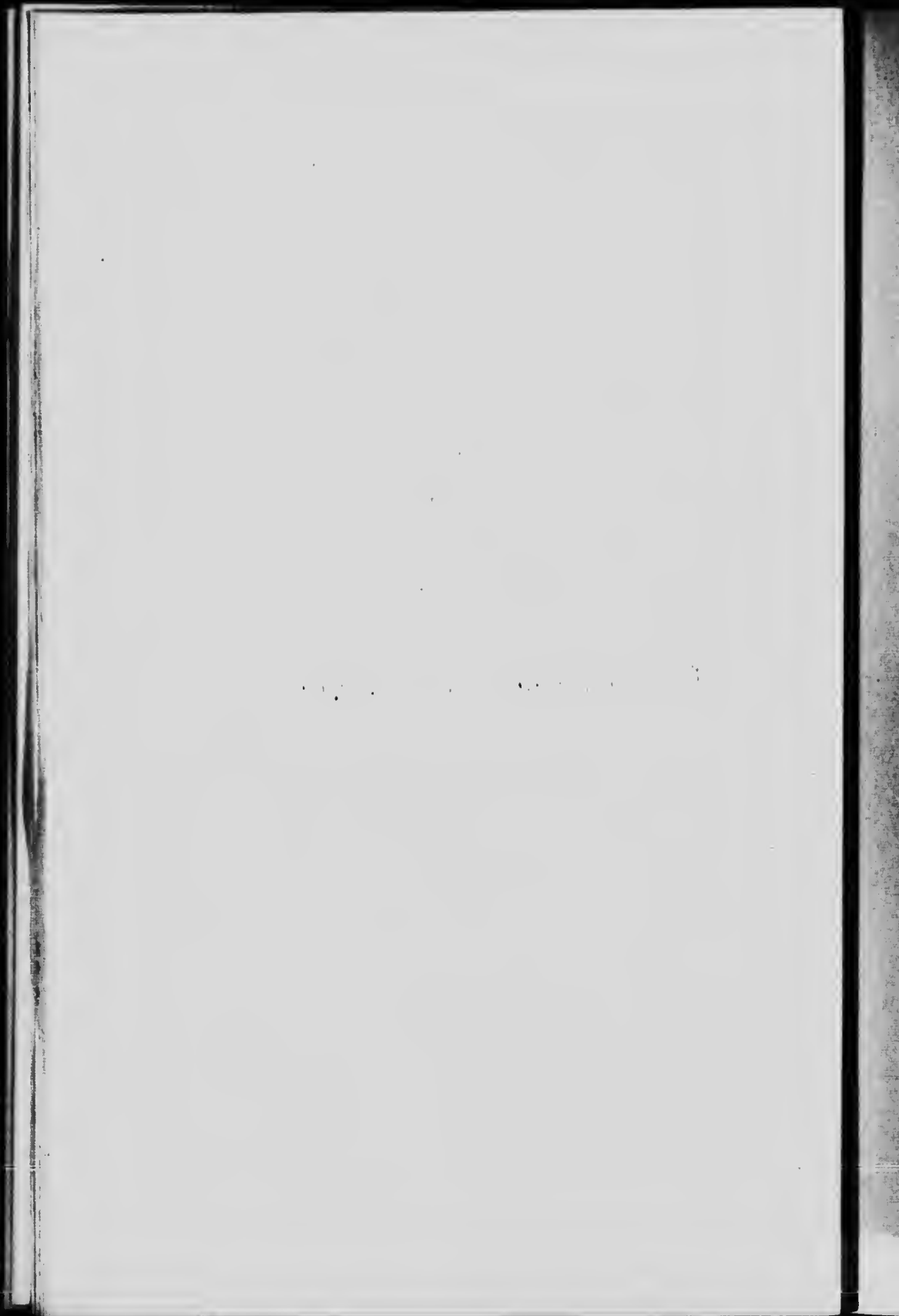
Janvier 1910.

PREMIÈRE PARTIE

---

# D'Amérique en Europe





## ERRATA

Page 27, ligne 13	—	Et il y voyait
" 58,	"	13—Manger de la viande
" 76,	"	18—Reposent
" 118,	"	26—ardents
" 129,	"	18—de Judée
" 132,	"	4—rêvé
" 135,	"	12—nues
" 141,	"	16—cantiques
" 149,	"	25—le portique
" 150,	"	23—peuvent
" 160,	"	13—la soutient
" 165,	"	1—cavas
" 166,	"	8—naive
" 177,	"	17—reposera
" 188,	"	4—momento
" 195,	"	2—s'arrêt
" 214,	"	14—sont en argent
" 229,	"	10—1799
" 235,	"	25—l'unique voie
" 242,	"	24—la faire terminer
" 246,	"	15—Soul
" 251,	"	11—ombre
" 251,	"	17—lauré de St Sébas
" 266,	"	22—la grande ville
" 300,	"	8—bénéf
" 302,	"	13—supposer pour la Basilique
" 312,	"	19—Le Flacio. Le Janicule
" 320,	"	6—formés
" 359,	"	8—l'intérieur
" 366,	"	9—des grandes chaises
" 418,	"	22—faisent la table
" 419,	"	17—s'étaient rendus



# VERS LA TERRE-SAINTE

---

## LE DÉPART

*Le 17 février, 1909.*

Un départ a toujours quelque chose de pénible : la joie d'un beau voyage, l'idée de prendre un bon repos, toutes les satisfactions anticipées d'un heureux séjour dans les plus grandes et les plus belles villes du monde ne sauraient nous empêcher de songer aux chagrins d'une longue séparation de trois à quatre mois, de ceux que l'on aime.

Le 17 février 1909, je quitte donc mon «at home» de Cocagne, que j'aime entre mille, malgré sa solitude et son isolement. C'est mon chez-moi depuis seize ans, et, j'ose déjà croire que, par droit de prescription, j'ai droit d'y vivre toujours. Je prends l'occasion de remercier mes bien chers confrères, tous mes paroissiens et tous mes amis pour leurs aimables sympathies à l'occasion de mon départ ; leur souvenir me suit, et je voudrais partager avec eux les mille joies que me réserve ce voyage d'Europe.

Actuellement, j'ai dépassé les limites du Nouveau-Brunswick pour entrer dans la vieille Province de Québec. Je suis déjà hors de l'Acadie des bons Acadiens. Dieu me réserve de voir leurs ancêtres en Bretagne et en Normandie, et je sursauterai de joie en y retrouvant des Guegueun et des Cormier dont les descendants sont si nombreux dans ma paroisse et dans toute l'Acadie.

Avec la bienveillante autorisation de Monseigneur l'Évêque de Saint-Jean, j'ai laissé la charge de mon église au révérend Père Dallaire, religieux dominicain, ancien curé de Fall-River et de Lewiston, aux États-Unis. Il a célébré les saints offices dimanche dernier. A l'autel le prêtre est toujours l'objet de notre admiration, mais le fils de saint Dominique, dans son beau costume religieux, nous a ravis! Quelqu'un a voulu dire qu'il n'était pas nécessaire d'aller à Rome, puisque le Pape, tout vêtu de blanc, était arrivé à Cocagne.

Je pars donc sans inquiétudes et je suis persuadé d'avance que mes paroissiens n'ont qu'à y gagner sous la direction du Père Remplaçant. N'ai-je pas aussi, à la garde de mon presbytère, des gens qui me sont attachés et qui verront à tout, avec plus de fidélité que jamais.

Je serai demain au Sault-au-Récollet, ma paroisse natale. J'aperçois déjà la montagne de Mont-réal et le cœur plein des souvenirs du jeune âge

je chante :

De revoir mon village  
L'Eglise et son clocher;  
L'ombre frais du bocage  
Où j'aimais à rêver.  
Ah voilà, mon envie,  
Voilà, mon seul désir;  
Rendez moi ma patrie  
Ou laissez-moi mourir.

Je passerai cinq jours au «Vieux chez-nous» pour jouir de la vie de famille avec mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs. Le 25 février, je me rendrai à New-York, où je rencontrerai Mgr Hébert, V. G. et curé de Bouctouche venant de Lynn où il devait s'arrêter pour saluer ses frères et ses sœurs. C'est le 27 février, à deux heures de l'après-midi, que nous nous embarquons sur le « Roma », cabine n° 4, pour nous rendre en Italie.

J'ai promis d'écrire des «Notes de Voyages». Je le ferai sans décors de style. Je sens le besoin de dire, et je vous le dirai sans prétentions; votre indulgence m'est accordée d'avance.

---

## AU SAULT-AU-RÉCOLLET

*Le 24 février, 1909.*

J'ai quitté ma famille au Sault-au-Récollet le 24 février, pour me rendre à New-York. J'ai été heureux de revoir tous ceux qui me sont chers et de

vivre avec eux cinq jours de bonheur. Notre vieille Province de Québec a bien conservé ses traditions et ses coutumes. Cette année, comme il y a trente ans, lorsque j'étais petit garçon dans mon village, les jeunes gens du Sault-au-Récollet ont joué le « Mardi-gras ». Les costumes pittoresques, les physiologies toutes souriantes sous leur sombre déguisement, les cris joyeux de cette jeunesse exubérante me rappellent la franche gaieté canadienne. Je me croyais à « la chandeleur » de notre chère Acadie, qui, pour n'être pas au même jour, a le même but; c'est-à-dire celui de s'amuser gaiement. Il faut que jeunesse se passe!

---

## MONTRÉAL

Bien que j'aie peu de temps, à Montréal, je ne saurais manquer de faire une visite à monsieur le Chanoine LePailleur, ami loyal des Acadiens et aumônier général des Artisans Canadiens-Français, pour le remercier des honneurs qu'il m'a réservés dans la Société des Artisans en me faisant nommer par le Conseil exécutif, aumônier pour les Provinces Maritimes.

Il faut prendre le thé. La conversation, à cette table entourée de huit vicaires devient très animée; ça aide l'appétit!... et les ménagères qui voient

disparaître leurs petits mets, sont toutes heureuses d'avoir contribué pour leur bonne part aux honneurs de la maison et aux politesses du bon Curé...

Un coup de téléphone avait appelé discrètement deux amis et paroissiens de M. le Curé. Nous trouvons au fumoir M. l'échevin Alfred Gauthier et M. Médard Paquette, ex-échevin de la Ville Saint-Louis du Mile-End. Tous deux doivent faire le voyage de Terre-Sainte, mais à mon grand regret, ils ne s'embarqueront à New-York que le 6 de mars. Nous espérons nous rencontrer à Marseille, France, d'où nous partirons tous ensemble pour la Palestine.

Il faut aller aux derniers préparatifs; aussi un dernier mot pour mettre en règle passeport, billet et bagages, et demain je serai prêt. En arrivant chez M. L.-J. Rivest, l'aimable agent des voyages, je fais la rencontre d'un M. Allain, qui, ayant appris mon voyage en Europe, vient me prier d'être utile à son neveu, un tout jeune homme de dix-huit ans, beau et gentil, mais par-dessus tout bon et pieux, qui quitte sa bonne mère et toute sa famille pour se rendre au Mont-Carmel, en Palestine, afin de se consacrer à Dieu dans l'ordre des Carmes de Terre-Sainte. Dieu a choisi ce jeune homme, et lui, de son côté, laissant toute considération humaine, répond avec une générosité extraordinaire à l'appel du Divin Maître!

Ainsi, Horace Cosgrove est de notre voyage.



Je me compterais bien heureux, si le sacrifice de ce jeune Acadien, par sa mère, inspirait à nos petits Acadiens d'Acadie, l'heureuse idée de se faire religieux. Il y a certes de bons jeunes gens chez nous, sur qui le bon Dieu a ses vues; il faudrait répondre à l'appel!

*Le 25 février, 1909.*

Après une nuit, réconfortante et un bon déjeûner chez ma sœur, Mme Émile Bisson, je me sens parfaitement dispos pour le voyage. On se rend à la gare où un groupe de parents et d'amis nous attendent. Le bon vieux papa Joseph (saint Joseph comme maman Marie l'appelle) a voulu être aux derniers adieux. C'est l'augure d'un voyage béni, car ses bons souhaits ne sauraient que me porter bonheur.

Adieu! Adieu!! Bon voyage!!! Écris-nous souvent, ne fût-ce qu'une carte-postale des vieux pays. — Les uns la voulaient de Jérusalem, les autres de Rome... de France...

Horace est là, paraissant joyeux. La mère tue sa douleur en s'occupant de petits soins; elle ficelle une boîte remplie de fruits et de bonbons! Oh! qu'elle sont fortes ces femmes, et qu'elles sont généreuses dans leurs sacrifices!! L'échange des baisers fut d'une touchante grandeur; la séparation fut même joyeuse. Le jeune homme, assis à mes côtés, égrainait en silence son chapelet, marquant ses *gloria* d'un long soupir... Je n'osais parler crainte d'éveiller la dou-

leur, mais la réaction devait se faire sentir. Il fallait donner libre cours aux larmes; elles soulagent, et elles n'ôtent rien au mérite, en pareille circonstance.

Nous faisons le trajet de Montréal à New-York par le « Delaware & Hudson Railway ». Nous suivons les rives enchantées du lac Champlain, découvert il y a trois cents ans par le fameux explorateur français, Samuel de Champlain. Des grandes fêtes se préparent pour la célébration de ce grand événement, qui aura lieu en juillet prochain, dans plusieurs villes riveraines.

Nous traversons les Adirondacks: du sommet des rochers, nous tombons dans des ravins profonds; tantôt nous sommes à la cime des monts, tantôt nous longeons le flanc d'un coteau qui sert de falaise au lac. En été, ce doit être un enchantement que ce pittoresque pays. J'ai appris avec chagrin la nouvelle du grand feu de Bouctouche. J'ai pensé combien il devait être pénible pour Mgr Hébert de quitter sa paroisse en de si tristes circonstances. Comme notre voyage est tout tracé d'avance, il ne saurait retarder. Je dois le rencontrer à New-York samedi, et j'aurai des nouvelles fraîches du pays de Cocagne.

A la prochaine lettre, nous serons en mer puisque samedi, à deux heures, les amarres retenant captif le « Roma », étant enlevées, nous partirons pour l'Italie. Que Dieu et la Bonne Vierge d'Acadie protègent notre vaisseau. Adieu les Amis et priez pour nous !

## NEW-YORK

*Le 27 février, 1909.*

Bien d'autres que moi ont écrit leurs impressions sur la grande ville américaine. Tous, je n'en doute pas, s'étonnent de cette immensité où tout grouille et tout remue. Dans deux jours j'ai parcouru presque toute la ville. On fait beaucoup de chemin en peu de temps au moyen de l'électricité. Il faut goûter de tout : le *subway*, le *tramway* et l'*Elevated* m'ont tour à tour fait circuler dans New-York, m'arrêtant ça et là pour voir, pour admirer. Quelle gigantesque structure que ce fameux pont de Brooklyn suspendu au-dessus de la East-River ! C'est une des merveilles du monde. C'est par milliers que les gens y passent, surtout à l'heure du travail fini. A perte de vue sont les édifices principaux ; ce sont bien, à la vérité des gratte-ciel puisque au trente-cinquième étage on se trouve presque dans l'au-delà.

La rencontre du R. P. Valès, O. M. I., curé de Fort-Alexandre au Manitoba, partant pour la France, me vaut la bonne fortune d'une chambre, pour moi et mon petit montréalais, au « Mater Misericordiae Hospital » dirigé par les Sœurs de la Miséricorde de Montréal. Après quelques courses en ville, il fait bon de se retirer au couvent ; on se sent plus à l'aise qu'à

l'hôtel. Il faut bien tenir compte de deux belles veillées en compagnie de nos sœurs canadiennes. A la cathédrale Saint-Patrice, j'ai assisté à un office religieux. J'ai pu admirer le massif autel de marbre blanc, resplendissant sous les mille feux des ampoules électriques. Tout est richesse et splendeur. Le très saint Sacrement exposé sur un autel latéral m'invite à dire à Jésus-Hostie que je désire un bon et heureux voyage. C'est de là que je dis adieu à la famille, à la paroisse et au pays que je quitte, demandant à Dieu de tout conserver sous sa sainte garde.

Je me rends au port. Le « Roma » dans sa fraîche toilette blanche est prêt pour la traversée. Mes bagages sont déposés à la cabine n° 4, en première, où nous habiterons quinze jours durant. Comme c'était notre lieu de rencontre, Mgr Hébert y était déjà rendu en compagnie de son frère, M. Placide Hébert, grand manufacturier de chaussures de Lynn, qui était venu l'accompagner jusqu'au bateau. M. Hébert nous quitte au souhait du « good speed » américain! Bon et heureux voyage.

Pour ceux qui n'ont jamais quitté leur pays, ils ne sauraient dire tout ce qui se passe dans l'âme au moment du départ. La sirène vient d'annoncer par un cri strident, deux fois répété, qu'il faut appareiller, l'officier du bord avertit les gens du pays de quitter le navire, les matelots enlèvent les passerelles, les amarres sont retirées et voilà que l'immense

palais flottant se met en marche. Le cœur se serre, se brise; les yeux laissent couler des larmes. On dit adieu à tous ceux que l'on aime, et si l'espérance est au plaisir de se revoir, il y a bien l'appréhension de cette mer terrible qui nous offre tant de dangers. Les mouchoirs s'agitent de part et d'autre: du bateau au quai, du quai au bateau, on échange pendant longtemps des signes d'amitié. Il est quatre heures et dix-huit du soir lorsque nous sortons du havre de New-York. Nous dépassons le bateau-phare à Sandy-Hook qui s'appelle depuis peu « Ambrose Channel ». Bientôt, amis, villes, paysages disparaissent, pour ne nous laisser que l'horizon d'azur et les flots de la grande mer.

Je jette un coup d'œil autour de moi, j'y vois des héroïnes qui quittent leur pays pour aller se consacrer à Dieu: trois demoiselles, des jeunes Canadiennes doivent entrer chez les religieuses franciscaines de Rome; des religieuses qui après dix et quinze ans d'absence retournent dans leur chère Italie; des malades qui vont aux pays chauds demander un peu de santé; des touristes qui vont aux grandes villes d'Europe pour faire la vie et s'amuser; nous, nous y allons en pèlerins, puisque notre but est de voir la Rome des papes et les Lieux sanctifiés par la présence de notre Divin Sauveur.

Nous sommes vingt passagers de première: un prélat, un curé, neuf religieux et quelques laïques.

Déjà nous sommes tous bons amis, s'efforçant de s'aider les uns les autres à se faire oublier les petits ennuis qui ne sauraient qu'arriver durant une longue traversée de douze jours.

---

### EN MER, L'OCÉAN ATLANTIQUE

En Mer! nous y voilà!! c'est bien l'océan avec son immensité et ses flots, avec son ciel si haut et ses gouffres si profonds! Elle m'a toujours fait peur, cette mer. Je l'ai vue plus souvent courroucée que calme dans notre détroit de Northerburland, en face de mon presbytère, frappant les rochers du cap de Cocagne. Les épaves qu'elle apporte si souvent sur nos côtes du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse n'ont rien de bon pour faire des audacieux!

Pourquoi ces réflexions moroses qui tuent le plaisir?... attendons... Pour l'avoir décriée et méprisée, sans égards à ses charmes, elle pourrait se venger en me donnant une leçon pratique en cette première traversée? Oh! non, elle est belle et bonne pour nous, elle nous balance doucement, le roulis nous berce et la brise légère, dans les cordages, nous chante des mélodies semblables à celles des bonnes mamans qui endorment leurs petiots. De fait, pour

cette première nuit, nous avons dormi parfaitement dans le confort des jolis bateaux de la ligne Fabre. Nous sommes fiers du début, et comme les pronostics sont au beau temps nous devenons de plus en plus rassurés. Nous sommes plus à l'aise et nous serons bientôt tout comme chez nous.

*Le 28 février, 1909.*

De bonne heure ce matin, M. le Commandant de Courtade vint à notre cabine nous faire une grande surprise : — « J'ai une chapelle portative à bord et je suis autorisé à avoir la sainte Messe pendant la traversée. » La bonne nouvelle est vite répandue parmi les passagers de salon, qui, à peu d'exceptions près, sont tous catholiques. La mer toujours calme nous permet de célébrer, et comme c'est aujourd'hui dimanche, nous n'en sommes que plus heureux d'offrir le Saint Sacrifice.

Sur la table du grand salon, j'eus bientôt érigé un autel coquet : entre deux flambeaux de pure cire, le crucifix de bronze doré se mire dans la grande glace du centre ; les rideaux de damas frangés de soie, relevés par des glands-chenilles, forment une alcôve tout exprès pour notre tabernacle ; l'escalier d'honneur sert admirablement de degrés pour arriver à ce thabor improvisé. C'est parfait ! rien ne manque. La cloche appelle la petite communauté, et, le premier, Mgr Hébert revêt les ornements sacrés, célèbre la sainte Messe pendant laquelle il distribue la sainte

Communion aux religieuses. M. le Commandant assiste et à l'offertoire veut bien entonner avec nous l'*Ave maris Stella*.

Les cœurs s'ouvrent tout grands et l'hymne d'Acadie est chantée; on salue avec confiance l'Étoile de la mer.

J'ai célébré, moi aussi, la sainte Messe, et je vous dirai qu'il est peut-être facile de peindre un tableau plein de réalisme extérieur, mais personne n'y verra les pieuses émotions que nous donne la célébration des saints Mystères sur l'océan. Nous aurons ce privilège tous les jours de la traversée pourvu que la mer soit tranquille. La messe ne peut être célébrée en mer, que lorsqu'il n'y a aucun danger de renverser les Saintes-Espèces, et pourvu qu'au préalable on ait obtenu cette permission du Saint-Siège.

*Le 1er mars, 1909.*

Nous sommes en plein océan. L'affreux roulis commence, la mer se déchaîne et des vagues énormes soulèvent notre vaisseau. Nous gravissons des cimes écumantes et descendons aussitôt dans l'abîme pour monter encore. C'est à donner le vertige et à faire monter le cœur jusqu'aux lèvres. Jusqu'ici, j'ai pu faire face au mal de mer en suivant une diète et en prenant force pastilles de Vichy, mais il m'en coûtera certainement quelque chose; il faudra payer le tribut.



Les garçons du service disent que la généralité des voyageurs aiment à apporter chez eux le souvenir du mal de mer. D'après ce que je vois, je suis forcé de dire que c'est un plaisir qui n'est pas gai. Mgr Hébert affronte la tempête comme un vrai loup de mer. Les vagues du nord-est qui battent les falaises de Bouctouche l'ont accoutumé à ce bouleversement et il est possible pour lui de rester stoïque, impassible devant toute ce déchaînement des flots.

*Le 2 mars, 1909.*

Le mardi 2 mars, nous avons déjà fait treize cents milles. Nous venons de rencontrer un bateau italien, ou plutôt, nous l'avons dépassé puisque le « Perugia » était parti de New-York quatre heures avant nous.

Mer houleuse et grand vent, lisons-nous au tableau officiel; ça nous fait ouvrir les yeux!!

Nous avons passé le méridien de Terre-Neuve; maintenant le beau soleil vient nous réchauffer de sa bienfaisante chaleur. Sur le pont la température est des plus agréables, cependant la mer furieuse ne nous permet pas d'y séjourner longtemps; entrons donc au salon, la caouette se fait à l'abri de la rafale et on s'entend mieux. Hélas, je me suis bien trompé! cette fois, il ne s'agit pas des éléments qui portent la conversation dans les mâts et les vergues, c'est bien mon bon monsieur qui n'a pas d'oreilles: — *I am hard of hearing*, j'entends dur et je ne converse qu'avec

des amis que je puis entendre. — Très bien, l'ami, vos livres n'ont pas à s'égosiller pour vous plaire!! Le bon monsieur Jordan Sheafe est à sa dix-huitième traversée, quittant New-York l'hiver pour jouir de la belle saison, alternativement, à Naples et à Paris. La richesse aide bien au bon goût de ce vieux drôle d'*English!*

Après nos exercices spirituels, un peu de lecture et quelques notes à notre journal, il nous reste encore du temps pour songer à ceux que nous avons laissés là-bas. Malgré la distance qui nous sépare et à défaut de télégraphie sans fil, ayons recours à la télépathie ou encore à l'ancien système de «sympathie communicative»; laissons-leur savoir que nous nous portons très bien.

Quelques centaines d'Italiens sont à l'entre-pont. Un seul petit Canadien partage leur macaroni, qui pour paraître succulent, n'est pas très appétissant pour ceux qui ne sont pas accoutumés à la cuisine italienne.

En première, les passagers ont un menu de luxe inouï: cinq repas par jour et on serait prêt à en faire six, tant la mer ouvre l'estomac et dispose à la table. Voulez-vous que je vous donne le menu du jour, au dîner, c'est-à-dire à six heures et demie du soir:

Radis, Olives.

Consommé aux pâtes italiennes.

Huîtres, Clams américains.

Homards à la sauce verte.  
Poisson à la Marseillaise.  
Iynochii Napolitain.  
Vol-au-vent. — Beignets de cervelle.  
Veau aux artichauts.  
Topinambours glacés.  
Joliette sur canopé.  
Meringues.  
Chicorée à l'huile.  
Oranges de Sicile. — Fruits divers. — Café.

Le tout agrémenté de vins fins et servi avec une délicatesse de bon aloi... et voilà! Les gourmets peuvent s'en donner à cœur joie. Nous sommes en temps de pénitence, et quoique l'on dise les voyageurs exempts du carême, il faut bien faire quelques petites mortifications.

*Le 3 mars, 1909.*

Un temps à ravir; une vraie mer d'huile! Nous avons dit la messe et les bonnes religieuses nous ont fait du chant. On se croirait dans nos chapelles de couvent, et pourtant, nous sommes à dix-neuf cents milles des côtes..., loin... loin dans l'océan. Que d'eau! Que d'eau... à perte de vue, et environ neuf mille neuf cents pieds de profondeur!!

Nous sommes sur le « upper deck » prenant un bon bain de soleil; soleil radieux que nous prendrions à Cocagne, pour un beau soleil de fin d'avril. Nous

respirons cet air tout de salin et d'oxigène qui dilate nos poumons et nous fait des hommes nouveaux. Enfin, c'est vous dire, amis des Provinces-Maritimes, que nous sommes *in a pretty fair condition*.

Nous avons visité, sous la conduite du Commandant, les machines du vaisseau. Que d'organes à nourrir dans cet immense transatlantique! Quarante-vingts tonnes de charbon, par jour, pour donner la vie à ce corps d'airain qui porte la jolie famille de neuf cents membres; à la vérité, nous sommes en famille, nous nous connaissons tous. A la première entrevue on entend de toutes parts: *Come ita de salute? Benissimo, la ringrazio*. Comment vous portez-vous? Fort bien, je vous remercie. Il faut dire que la plus grande partie des passagers et de l'équipage est composée d'Italiens. Nous avons, en première, un joli petit italien, Giannino D'Auria, neveu de la Mère Supérieure, Sœur Bernardina D'Auria, des Sœurs de Saint-Jean-Baptiste de Rome. Le petit bambino nous débite, *prestissimo*, des discours très intéressants; c'est le «Mascot» du bateau, nous l'aimons beaucoup.

*Le 5 mars, 1909.*

La vie est assez monotone à bord, voilà pourquoi, hier, je n'avais rien de nouveau à écrire. Toujours la mer; la même nappe d'eau aux dimensions presque infinies, toujours le même ciel aux nuages sans couleurs et sans effets, toujours les mêmes horizons sans

bornes, qui semblent nous fuir avec indifférence et nous laisser dans l'oubli, nous, qui sommes perdus dans cet océan aux ondes sans repos! Rien de nouveau à dire, mais beaucoup à admirer dans les œuvres du Dieu Tout-Puissant. Quelle grandeur! Quelles merveilles!!

Les fantaisistes ont décrit, bien des fois, un lever de soleil en mer; plus d'une fois j'en ai été témoin dans nos agréables excursions à la morue sur les bancs de pêche, au large de Richibouctou, N.-B. En 1903, lors de leur beau voyage aux Provinces d'en bas, Papa, Alfred et Arculise, les beaux-frères, Eugène, le grand cousin, s'en rappellent-ils de leur émoi, eux qui pour la première fois saluaient Phébus sur les rives du Kagibouet? Vite... vite... à la première boîte d'alarme! La mer est en feu, l'île du Prince-Édouard est toute embrasée, ou encore c'est un nouvel Etna, inconnu des savants qui vient de faire éruption là-bas!!! Chacun rit de ses réflexions et voudrait faire oublier sa déconvenue en la mettant au compte d'une erreur d'orientation. En pays étranger et avant le lever du soleil, c'est bien pardonnable!!!

Ce matin, aux premiers rayons de l'aurore blanchissant la vaste plaine d'eau, je saute en bas du lit, je monte sur le pont supérieur, et j'attends le moment solennel. Que vois-je?... Un chapeau fin..., un mûlon de foin..., un baril de grandeur démesuré...,

un cercle au contour dentelé... enfin, c'est bien le soleil à son état normal, sortant de son palais et s'élevant dans l'espace avec toute la majesté du roi du jour.

Les amis me rejoignent sur le pont avant le petit déjeuner. En prenant le bon bain de soleil, en respirant l'air frais, chargé de salin, nous faisons des pronostics pour la journée. Nous chantons aussi l'hymne du bréviaire: *Jam lucis orto sidere*, le soleil est sorti de son aube, et nous bénissons le Dieu qui nous donne sa chaleur bienfaisante.

Nous sommes au beau milieu de notre traversée; les machines n'ont fait trêve qu'un simple petit quart-d'heure pour l'examen des boulons et des arbres de couche. Tout étant trouvé correct, nous filons de nouveau... Oh oui! filez, filez, ô mon navire... chantons-nous avec le petit mousse de tribord, quand tout à coup, le capitaine nous dit: Voici Florès, la première des îles Açores. De loin, hélas, avec nos jumelles nous voyons ce point tout fleuri. Sur le vert gazon se dessinent les blanches maisonnettes des fiers portugais. Ces groupes d'îles isolées, perdues dans l'Atlantique, sont semées, ça et là, sur un parcours de cent quatre-vingts milles. San Miguel et Santa Maria sont les dernières.

*Le 6 mars, 1909.*

Grosse brise, mer houleuse, vent du nord-est. La nuit nous a apporté un roulis continu, au point

de nous priver de repos. Seuls, les plus braves étaient au petit déjeuner de neuf heures et demie. Les bizarreries de la mer nous apportent du nouveau. Un paquet de mer vient de nous frapper de flanc et voilà que la danse commence... carafes, tasses, assiettes, après avoir fait la girandole, vont se briser au fond de la salle à dîner. Tout le monde, après une révérence plus ou moins gracieuse, se relève pour voir les garçons courir aux hublots pour couper passage à la vague qui menace de nous tremper jusqu'aux os. Qui aurait pu prévenir cette éventualité ? On nous dit que Madame ne s'annonce pas toujours et quelle arrive assez souvent en négligé.

Au déjeuner du midi, les tables ont revêtu un aspect tout nouveau : les violons sont montés ; ceux-ci toutefois, n'invitent pas à la danse ; au contraire, les cordes tendues retiennent captif tout ce qui orne la table, et la vague venant même à la sourdine ne saurait déranger le bon appétit et la bonne humeur des hôtes du « Roma ».

A la tombée du soir, lorsque le ciel s'assoupit au chant des flots, tout rentre dans la paix et la tranquillité de la nuit. Avant de s'endormir, à cette heure où le silence solennel semble nous inviter à la rêverie, petit oiseau, je vole... je franchis l'espace... et je vais planer au-dessus des berceaux de nos petits chérubins. Je contemple leur sommeil... avec leur papa et leur maman, je souris à leurs grâces... et

au moment où je me penche pour embrasser ma petite filleule... Morphée m'a déjà conduit sous d'autres cieux. Un peu de repos nous fera du bien, et demain nous serons plus alertes pour célébrer le jour du Seigneur.

*Le dimanche, 7 mars, 1909.*

Nos chers paroissiens de Cocagne et de Bouctouche dorment encore bien paisiblement, car il est seulement trois heures après minuit, au Nouveau-Brunswick, tandis qu'ici, il est huit heures du matin. L'autel est préparé. Mgr Hébert entonne l'*Asperges* comme on le fait à nos messes paroissiales. Une grand'messe à bord!... C'est une solennité, c'est un luxe religieux!

On chante la messe des anges et nos demoiselles, à l'offertoire, exécutent un magnifique *Ave Maria* de Gounod. On avait demandé un sermon, or, comme l'auditoire est hétérogène, il faut bien le retrancher du programme, car Monseigneur et moi, nous n'avons pas le don des langues.

La mer, relativement calme, nous permet des cérémonies un peu extraordinaires: les révérences sont plus accentuées, les saluts plus profonds; c'est-à-dire que, plus nous approchons de l'Orient, plus nous sentons qu'il faut, comme les gens de ce pays, avoir une religion plus démonstrative!!

Aujourd'hui, peu de changement pour l'équipage: les faux-pontoniers ont fait la toilette quotidienne



du vaisseau, les matelots ont exécuté leurs manœuvres. Les officiers ont cependant pris leur tenue de fête, et, cet après-midi, on s'aperçoit que c'est le jour du repos; le septième, que le Seigneur a fait: *Haec dies quam fecit Dominus.*

*Le 8 mars, 1909.*

Il est six heures du soir. La vigie vient de crier «Terre... Terre!! Les feux puissants du Cap Saint-Vincent sont en vue. Tous accourent et répètent en chœur l'exclamation de Christophe Colomb à sa découverte de l'Amérique: Terre, Terre !! Pleins d'enthousiasme nous la saluons cette terre du Portugal et l'écho de nos cris joyeux, se répercutant dans les montagnes abruptes, semble nous revenir avec des souhaits de la plus cordiale bienvenue.

Les ombres de la nuit ont enveloppé la côte, mais, ça et là, les phares lumineux dirigent notre marche. A chaque instant nous croisons des vapeurs de ligne; dans cette obscurité, leurs mille feux nous donnent l'effet de véritables féeries. Maintenant il faut s'amuser: le second du bord vient de sa mandoline accompagner nos chants de fête intime. Bientôt, berceuses ravissantes, marches militaires, tout passe sous les doigts agiles de ce rude marin à l'âme d'artiste. Quelle belle veillée! Canadiens et Français, nous chantons la France!

*Le 9 mars, 1909.*

A cinq heures, ce matin, *le borgaud huche. Vite,*

vite, sur le pont ! A l'instant, nous rencontrons le « Vénézia », de la compagnie Fabre, le bateau frère de notre « Romà », se rendant à New-York. Après échange de civilités, avec force drapeaux, mouchoirs, etc., etc., on se dispose à retourner au lit, lorsqu'on nous fait voir les côtes de Trafalgar. Ayant passé bien des fois au pied de la colonne de la Place Jacques-Cartier, à Montréal, je regardais le héros anglais qui la surmonte sans y porter attention. Je m'explique maintenant; c'est bien cet amiral Nelson qui a remporté, ici, près des hauteurs de Trafalgar, en 1805, une mémorable victoire contre les flottes réunies de la France et de l'Espagne. Ce combat naval assura à l'Angleterre l'empire sur les mers. Bravo! Bravo! pour les Anglais, mais pourquoi cette statue, ce monument, sur une des plus belles avenues de Montréal? Chez les Canadiens français? Quelle dévotion pouvons-nous avoir pour cet étranger?

Nous entrons dans le détroit de Gibraltar. A droite l'Espagne, à gauche le Maroc. Accoutumés aux grands horizons, nos yeux se laissent séduire en apercevant la terre; l'effet d'optique nous fait croire que les deux rives se touchent. Nous voilà en face des forteresses. C'est bien avec raison que j'ai entendu appeler Québec « le Gibraltar canadien ». Comme le Cap Diamant, ce rocher abrupt est couronné de remparts aux bouches de feu. Il semble

braver les nations. Une couronne de verdure ceint ce front superbe. Ici Édouard VII règne glorieux. Le temps brumeux nous a valu une courtoisie de la part du Commandant : nous sommes allés en rade, tout près, pour admirer le rocher plus à loisir. Admis à la passerelle, nous avons pu suivre avec plus d'intérêt le signalement du vaisseau au sémaphore. Quatre pavillons, aux couleurs et aux formes conventionnelles, sont hissés par les matelots au commandement du capitaine; d'après le code naval, ils signifient : — Avertissez mes armateurs que tout va bien. — A l'instant, nous sommes connus, Marseille et New-York apprennent par dépêche télégraphique que nous sommes sains et saufs, au-delà de l'océan. Nous entrons en Méditerranée, espérant voir Naples vendredi, aux premières lueurs du jour.

---

### LA MER MEDITERRANEE

En entrant dans cette Méditerranée que les Hébreux, les Grecs et les Romains se sont disputée; cette mer toute bordée d'orangers, d'aloës et de cacti; embaumée des parfums du myrte; entourée de montagnes où règnent l'air le plus pur et le climat le plus sain, l'homme se sent transformé.

Lorsque j'étais enfant, les contes des *Mille et une Nuits*; les exploits de Jules Verne me semblaient des impossibilités et voilà qu'aujourd'hui ces histoires deviennent presque des réalités. Voir des loups-marins de cinq à six pieds, des cochons de mer de huit à dix pieds; voilà des choses communes. Tant qu'aux baleines, nous en voyons de quinze à vingt pieds, faisant jouer avec élégance leurs puissants jets d'eau. C'est bien loin, cependant, des fameuses baleines dont parlait ce même Jules Verne, ayant des dimensions telles, qu'elles paraissaient des flots flottants, où des colons s'établissaient; y bâtissaient des maisons et y avaient du bon feu! L'histoire ajoute que, par un bon jour, le cétacé, fatigué, plongeait dans l'océan y et noyait la colonie au fin fond de la mer!!

*Le 11 mars, 1909.*

Nous sommes à notre treizième jour de New-York. Les plaisirs de la mer ont leur monotonie et nous sommes anxieux d'arriver sur la terre ferme. L'esprit est fatigué de ces craintes nombreuses auxquelles l'abîme nous expose; notre corps est aussi fatigué d'une réclusion relative, et bien que nous avons tout le bateau pour prendre nos ébats, notre confort se résume à une cabine qui, pour être vaste et luxueuse, nous semble une vraie cellule d'ermite, comparée à nos bureaux de presbytère. Allons, n'éveillons pas, en nos cœurs, ce mal si cuisant de la nostalgie!

Demain nous serons à Naples. Saluons en passant les côtes élevées de la Sardaigne, île italienne située au sud de la Corse. Des maisonnettes blanches apparaissent çà et là à travers les cimes verdoyantes, quelques sentiers poudreux croisent ces chaînes de montagne. Le cap Carbonara que nous dépassons est charmant de pittoresque: sous le ciel azuré, s'élève un phare aux dimensions surprenantes, le rocher prend des fantaisies extraordinaires; on dirait les ruines d'un vieux château; les créneaux qui se dessinent sur ces pics élevés semblent avoir couronné de vieilles forteresses, aujourd'hui abandonnées.

Une barquette semblable aux *boats* de nos pêcheurs des côtes du détroit de Northerburland, portant à son unique mât un triangle tout blanc, fuit rapidement dans une anse, et va se perdre dans l'intérieur. Si, à l'instant, nous voyions un brave pêcheur, vêtu de la vareuse et promenant son lourd râteau sur les galets, pour chercher les huîtres et les palourdes, comme on le fait en Acadie, ce souvenir du pays nous rendrait d'autant plus heureux que nous en sommes si éloignés... 4,886 milles de Cocagne! c'est bien loin, et nous en ferons autant encore par Port-Saïd, l'Égypte, Jaffa... etc., etc.

Le « Canopic » de la ligne « White Star » nous salue à l'entrée de la mer Tyrrhénienne; il s'en va à New-York. Le pont est tout noir de voyageurs. Si nous pouvions leur donner notre courrier pour

les Provinces-Maritimes!... En Acadiens errants,  
nous leur chantons bien fort:

Si tu vois mon pays,  
Mon pays malheureux,  
Va dire à mes amis,  
Que je me souviens d'eux.

*Le 12 mars, 1909.*

Nous entrons majestueusement dans la baie de Naples, à cinq heures du matin. Mille feux illuminent ce coin si envié de la terre. Des campaniles, les cloches matinales nous annoncent le temps de l'*Ave Maria*; nous tombons à genoux unissant nos prières à celles des bonnes religieuses napolitaines qui pleurent de bonheur en revoyant leur *Dolce Italia*.

Le bateau fait escale ici, le temps de laisser les passagers italiens, de prendre du charbon, garnir le buffet et renouveler la dépense.

Nous allons donc, avant de pousser jusqu'à Marseille, nous reposer quelques heures, sous ce ciel paresseux de Naples; au bord de son golfe enchanteur, en ce pays de farniente, où la menace perpétuelle du Vésuve et le souvenir de Pompéi ne parviennent même pas à troubler la douceur de la vie. « Voir Naples et mourir. » Le mot est sur toutes les lèvres. Ce fut évidemment le cri d'une névrose qui au premier transport d'amour se sent agoniser! C'était probablement une sensitive que le parfum

d'une fleur peut enivrer!... C'est beau tout de même; c'est charmant cette scène d'aurore sur la toile du Grand Artiste..., et si bien encadrée par la nature! Voyons Naples, et essayons de voir bien d'autres villes encore, surtout les villes de la Palestine, but principal de notre voyage, et s'il plaît au bon Dieu, attendons encore pour mourir...

---

EN ITALIE — NAPLES

Nous venons d'aborder au quai de l'*Immacolata nuova*. Tout Naples semble en mouvement. La grouillante population s'est ramassée pour recevoir les frères qui reviennent dans la patrie; le bruyant langage de la foule qui couvre le quai, semble être la plus agréable des cantates de bienvenue.

Tout un essaim de religieuses arrive; elles saluent de leurs mouchoirs leurs sœurs du bord, elles font mille gestes accompagnés de ces manifestations italiennes qui disent tout leur plaisir. C'est une joie exubérante; une gaieté expansive qui se communique. Nous sommes si heureux, tous ensemble, de toucher le sol de la belle Italie!

Tout ici revêt un aspect nouveau: les clochers hauts et pointus d'Amérique sont devenus des campanilles; ce sont de petites tours carrées couvertes

d'un léger toit, où habite une humble cloche, chantant, comme au Canada, l'*Ave Maria*, aux trois heures du jour.

D'innombrables petites barques aux formes les plus variées glissent à travers la flotte de guerre, des bateaux de ligne et des milliers de gondoles encombrant le port. Sur une chaloupe à rames, se balançant aux légères agitations de la houle, nous sillonnons la baie en tout sens, en chantant les barcarolles apprises autrefois au collège. Les accompagnements d'orchestre manquent, mais ils seraient de trop; mieux vaut goûter les accords harmonieux qui se produisent sur l'onde et mesurer nos mélodies aux cadences de nos chaloupiers.

Sur les flots vers la rive,  
Me berce ce gai refrain.  
C'est la chanson naïve  
Du bon Napolitain.

Nous débarquons à l'heure des messes. Nous allons à la *Chiesa San Onufre* assister au Saint Sacrifice, qui est célébré à un autel du transept, par un gros prêtre italien ayant pour servant un petit vieillard à robe jaune, ceinturé de rouge. La voûte raisonnait de tous les *eorum, earum* du latin romain; bien que prêtres, c'était à peu près tout ce que nous pouvions comprendre à part des *Amin*. Après avoir vu les églises de Saint-Joseph à Maggiore, San Pietro



et San Georgio, nous nous dirigeons vers la *Duomo*: c'est la cathédrale de San Gennaro, c'est-à-dire de Saint-Janvier où s'accomplit deux fois par an, le miracle de la liquéfaction du sang de ce saint. Ce fait extraordinaire arrive le 19 septembre, fête du saint Evêque de Bénévent et dans la première semaine de mai, temps auquel ses reliques furent transportées de Pouzoles à Naples. Par condescendance toute spéciale pour des prêtres canadiens... qui n'oublie pas d'accompagner leur demande d'un *tip* généreux, un bon chanoine veut bien nous faire voir les précieuses reliques. On se rend donc à la voûte de sûreté et nous voyons à la lueur du flambeau du *Il sacristano* les deux ampoules contenant le sang coagulé. Nous vénérons la sainte relique en la baisant avec respect. A notre retour de Terre-Sainte, qui aura lieu entre le 2 et le 4 de mai, nous reviendrons à Naples et nous espérons bien voir le prodige de la liquéfaction. En attendant nous allons prier au tombeau où est en partie le corps de saint Janvier et nous visitons la somptueuse chapelle: tout est de marbre précieux; tout rivalise de grandeur et de beauté.

Sommes-nous au pays de Lilliput? J'ai jamais tant vu, de ma vie, de petits *bassets*; les rues en sont pleines!! et les mendiants... et les déguenillés, qui font haie au passage des étrangers, veulent tous *un soldo*; *una cedola di banco*; un billet de banque

ne suffirait pas à la distribution!

Il nous faut retourner au « Româ » : nous avons encore deux jours en Méditerranée, sur Marseille. Nous ne sommes que quatre passagers : Mgr Hébert et moi, ainsi que deux Américaines, Mlle Eugénie Guérout et son amie Mlle Bessie Byrne, fille d'un millionnaire, toutes deux de Chicago. Ces bonnes demoiselles ont déjà voyagé en vieux pays, et elles s'y connaissent. Avant leur départ elles s'étaient tracé le même, absolument le même itinéraire que nous. Nous voyagerons donc de compagnie. Mlle Guérout est très instruite, parlant parfaitement les deux langues ; sa jeune compagne ne comprend ni ne parle le français. Elle a réussi, à sa grande joie, à apprendre sur le bateau, son « Je vous salue, Marie » en s'associant à la petite communauté canadienne pour la récitation du rosaire. Leurs connaissances nous seront utiles ; notre protection les rend confiantes et heureuses.

Nous venions à peine de quitter la salle à dîner, qu'un mousse vient avertir le capitaine que les feux Saint-Elme jouent sur le navire. Vite sur le pont supérieur, et les regards fixés dans le ciel noir, nous apercevons le météore sous forme d'aigrettes lumineuses. On se demande si ce ne sont pas des feux-follets qui nous poursuivent ? Les histoires de nos grand'mamans, qui font tant peur aux petits, nous viennent à l'esprit ! Après étude, nous constatons

que les pointes métalliques des mâts, en contact avec l'électricité dont l'air est chargé avant l'orage, forment ce phénomène, qu'il nous est donné de voir pour la première fois.

En suivant le littoral, on aperçoit Civitta-Vechia ; les rochers se dessinent à peine dans le lointain. Bientôt nous sommes à Pianosa, aujourd'hui habitée par des criminels ; c'est la prison d'Italie. Cet isolement, cette solitude dans cette île lointaine, doit être une torture pour ces pauvres forçats. Le bateau de ravitaillement, qui aborde, y amène peut-être quelques malheureux.

Nous voici à l'île aux aventures de Monte-Christo, dont le roi d'Italie vient de se rendre acquéreur ; elle appartenait au Marquis de Ridolf de Florence qui la louait au souverain depuis plusieurs années. Cette île qui évoque à notre imagination tant de souvenirs fantastiques depuis qu'elle fut tristement immortalisée par Dumas, avait séduit Victor-Emmanuel III lorsqu'il n'était encore que le prince de Naples, par son aspect romantique et sa pittoresque beauté. L'îlot ne possède pour toute habitation qu'un pavillon de chasse édifié par le roi et dans lequel il se plaît à venir oublier avec la reine les soucis du pouvoir.

La gracieuse souveraine éprouve une véritable prédilection pour ce paradis ignoré, dont elle aime à parcourir les bois silencieux et les grèves désertes,

vêtue du costume de paysanne toscane. On raconte également qu'elle s'amuse durant ses villégiatures dans l'île à faire des petits plats à sa façon et que le roi déclare excellents.

A droite, nous admirons l'île d'Elbe, à cause de son dénuement et de son abandon. C'est ici qu'en 1814 fut relégué Napoléon Ier, après ses premières défaites. Les souffrances de cette déportation auraient dû lui faire songer à ce que valent les honneurs... mais... déjà sur un socle de granit il ne pouvait que rêver la gloire qui l'attendait.

Avant la tombée du jour, nous passons en face de la Corse; ses montagnes et ses pics élevés sont couverts de neige. C'est la première neige que nous voyons depuis que nous avons quitté l'Amérique.

---

## EN FRANCE — MARSEILLE

*Le 13 mars, 1909.*

Nous arrivons à Marseille; c'est la troisième ville de France par sa population, et son port est le plus important pour le commerce. C'est au fond d'une rade superbe que repose la grande ville que domine, sur une colline isolée, le gigantesque belvédère de Notre-Dame de la Garde. Telle la statue de Notre-

Dame de Bonsecours au port de Montréal, la Vierge Marie étend sa protection sur le havre.

Arrivés de grand matin, nous avons le temps de prendre nos appartements à l'hôtel de Genève, refaire notre toilette et nous diriger vers l'église la plus proche. Après avoir fait viser nos *Célébret*, nous offrons pour la première fois le Saint Sacrifice de la messe, sur le sol de la vieille France, notre mère-patrie. Cette vieille église, autrefois la propriété des Augustins, est passée après la révolution de 1793, aux mains des prêtres séculiers; elle a cependant conservé son nom, puisqu'on la désigne encore ainsi: «Aux Augustins du quai de la fraternité».

A la mode du pays, on casse un croissant, on enlève une brioche avec un grand bol de café au lait et nous allons à la grand'messe à la cathédrale Saint-Lazare. Les chanoines sont déjà au chœur... Un Suisse à qui nous présentons nos cartes reste ébahi pour un instant, et il nous conduit à des sièges d'honneur, au beau milieu de personnages en habits violets! Enfoncé le grand-vicaire du diocèse de Saint-Jean... j'ai la prime aujourd'hui... ma carte d'archevêque... de Cocagne a un effet inattendu!... C'est moi qui suis le Monseigneur!! Je ne suis pas fâché de l'erreur. Pour un petit curé, l'illusion d'être prélat une fois dans sa vie vaut bien quelque chose!!

Cette superbe construction est de style romano-byzantin; c'est le plus bel édifice religieux de la ville de Marseille.

Lazare, l'ami de Jésus, le ressuscité de Béthanie, devint évêque. Lorsque la persécution s'éleva contre l'Église naissante du Christ, Lazare s'enfuit, cherchant d'autres terres où il pourrait faire fructifier la parole du Maître. Il vint dans l'île de Chypre où il s'occupa d'établir la religion nouvelle. Revenu à Jérusalem au temps où l'orage recommençait avec plus de fureur : il vit saint Jacques périr par le glaive et saint Pierre jeter en prison. Les chrétiens étaient traqués partout : Lazare, Marthe et Marie-Madeleine, ses sœurs ; saint Maximin, l'un des soixante-douze disciples ; saint Parménas, l'un des sept diacres, furent, par haine des Juifs, déposés sur une barque n'ayant ni voiles ni rames et livrés au gré des flots. Le ciel les protégeant, ces saints voyageurs abordèrent aux bouches du Rhône. Saint Lazare demeura à Marseille ; saint Maximin vint à Aix avec Marie-Madeleine et sainte Marthe accompagna saint Parménas à Avignon et à Tarascon.

On conserve, en Provence, une vraie dévotion envers ces heureux disciples qui ont connu Jésus.

La Sainte-Baume, sur la montagne où a vécu Marie-Madeleine, est encore un lieu de pèlerinage très fréquenté.

Nous avons assisté aux vêpres à l'église des Réformés de Saint-Augustin, revenant pour entendre une prédication du carême à l'Abbaye de Saint-Victor. Cette église se trouve à l'intérieur de hautes

murailles crénelées et bâtie sur de vastes catacombes où sont renfermées des antiquités. Les fondations remontent à l'époque romaine, mais l'église actuelle date du XIIIe siècle.

New-York a son Broadway; Québec son Allée Saint-Louis; Montréal son Boulevard Saint-Laurent et Marseille a sa « Cannebière ». C'est la rue à la mode, où les promeneurs marseillais n'oublient pas leurs gasconnades. Les cafés et les restaurants regorgent de consommateurs. Il faut pourtant goûter à cette fameuse *bouillabaisse* tant recommandée par M. de Courtade et le Dr Filippo Talanga du « Româ ». Hélas! Hélas!! des langoustes, des crevettes, de la morue et de tous les poissons de la Joliette cuits à l'huile d'olive; fortement épicés d'ails et de toutes les *amarelles* connues et inconnues!! Ah!... C'est à en donner la pituite! Pour d'autres ce ragoût... *De gustibus non est disputandum!!*

DEUXIÈME PARTIE

---

# Chez la Vierge des Pyrénées





# Chez la Vierge des Pyrénées

---

## VERS LOURDES

*Le 15 mars, 1909.*

Notre débarquement à Marseille nous donnant dix jours avant le départ pour l'Égypte, nous aurons le temps de faire notre pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes. La distance à parcourir est de six cents milles avec arrêts et changements divers. Nous ne sommes pas accoutumés aux usages français, cependant, avec un peu d'observation, nous serons vite au courant des affaires. Grâce à la courtoisie des employés de chemin de fer et aussi grâce aux deux langues française et anglaise que nous possédons, nous faisons notre chemin facilement.

Comme nous voyageons en civil, les gens nous prennent pour des pasteurs anglicans! Nous n'y tenons pas du tout..., nous préférons davantage notre titre de prêtre de la sainte Église catholique. Peu importe les hommes, pourvu que nous soyons connus de Dieu.

C'est le P.-L.-M. (Paris-Lyon-Méditerranée) qui nous conduit en Provence. Nous prenons le chemin

de fer du Midi pour les Pyrénées. En route, nous voyons Tarascon, Avignon, Nîmes, Narbonne, Carcassonne; nous nous sommes arrêtés à Cette, ville maritime remarquable pour ses huîtres et ses vins succulents. Au comptoir d'une bonne cettoise, on demande des huîtres, les meilleures et les plus fraîches; à les voir ouvrir, l'eau nous en vient à la bouche tant nous sommes affamés d'un « mess » du pays! Déception! Les huîtres de cette ville n'ont rien de comparable à nos Bouctouche, nos Cocagne, nos Shédiac; même à nos Baie-des-Winds.

Le bon Père Pierre, narbonnais d'origine, missionnaire capucin à Restigouche, P. Q., prêchait chez moi en 1908. A ma table il savourait nos délicieuses molusques. — Elles ont un goût fin, dit-il et, avec une délicatesse charmante et un fin rourire<sup>o</sup> il ajouta : Elles sont aussi bonnes que nos clovisses de Cette!

Pour éviter le scandale d'un procès entre prêtres nous allons régler à l'amiable. Laissons au Père Pierre ses clovisses de Cette... et pour nous, soyons fiers de nos huîtres, qui, je le crois, auraient la médaille d'or en France, pourvu que des juges neutres soient invités à les déguster!

Il ne faut pas oublier la célèbre ville de Toulouse; quoique très ancienne, elle a un air tout à fait moderne. Les hôtels ont des enseignes ronflantes: Le Grand Hôtel de L'Europe... Le Grand Hôtel du

Midi... et dans toutes ces grandeurs, il y a un service qui coûte grandement cher; et encore, après la note payée, lorsque Monsieur est sur le point de partir, tout un essaim de serviteurs apparaît: les civilités sont plus gracieuses, les petits soins sont plus empressés et il faut que Monsieur verse un pourboire généreux à tous, depuis le premier valet de chambre jusqu'au marmiton du Grand Hôtel!!

La belle et grande allée Lafayette, tout comme la « Cannebière » de Marseille, est le rendez-vous des Toulousains. Les églises sont remarquables, surtout l'insigne basilique de Saint-Sernin bâtie sur le tombeau de saint Saturnin, contemporain de Notre-Seigneur. Il fut envoyé par saint Pierre vers l'Occident pour y annoncer le Christ. Il évangélisa Arles, Nîmes, etc., etc.; il devint évêque de Toulouse où il termina sa vie par le martyre. Saint Saturnin fut attaché aux flancs d'un taureau que les prêtres de Satan avaient amené pour le sacrifier aux dieux. Pressé par l'aiguillon l'animal furieux se précipite du haut de l'escalier du Capitole et entraîne après lui, dans sa course impétueuse, le corps de la sainte victime. A l'endroit où s'arrêta le taureau et où fut constatée la mort du martyr on a élevé l'église du Taureau où pour dire mieux l'église du Taur. Cette construction est du XIIIe siècle; elle est absolument décrépie et porte partout les signes de la révolution. Au moment de notre visite, on était à faire le chemin

de la croix; les bonnes dames faisaient suivre leurs chaises prie-Dieu, et, d'accord avec le vénérable prêtre qui présidait, on priait, on chantait avec une édifiante dévotion.

L'Église de la Daurade, à l'intérieur tout doré, s'élève tout près du Pont-Neuf sur les bords du Garonne. On vénère ici Notre-Dame de la Noire comme on vénère la Vierge Blanche dans l'église de la Dealbade.

Nous avons dit la sainte messe à Saint-Jérôme. Pendant que Mgr Hébert célébrait au maître-autel, j'étais à l'autel de sainte Germaine Cousin, petite bergère de Pibrac, village tout près de Toulouse. J'eus le plaisir d'emporter une relique très authentique de la petite sainte. La petite Germaine Léger la conservera précieusement en souvenir du voyage de son parrain affectueux.

*Le 16 mars, 1909.*

Allons à Lourdes. Il s'agit de visiter la Vierge des Pyrénées. Sur le passage on aperçoit d'immenses champs de vignes. Partout les gens sont à émonder, tailler les plants qui nous donnent le bon vin. *Qui lætificat cor hominis*. Les scènes pastorales décrites dans Chateaubriand se déroulent à nos yeux: un troupeau de moutons suit un berger en costume qui rappelle les moines des vieux âges. Plus loin, un jeune pâtre assis sur un tertre joue son piccolo pour tuer la monotonie de ses longues heures de

garde; à ses pieds, le chien fidèle surveille les brebis et les retient toujours sous le regard de son maître. Les amandiers et les pêchers en fleurs parfument l'atmosphère; les aubépines épanouissent leurs premiers boutons; les platanes entr'ouvrent leurs bras desséchés, mais leurs formes sveltes et délicates donnent un aspect charmant au tableau. Au ruisseau qui coule son eau limpide dans la ramée, les femmes font le blanchissage; le linge d'une blancheur de neige est étendu sur les arbrisseaux et sèche au chaud soleil du Midi.

## LOURDES

Nous entrons en gare de Lourdes à cinq heures du soir et, sans perdre un instant, nous courons à la grotte des apparitions de la Vierge Marie. Juste ici! dans ce rocher de Massabielle, la Mère de Dieu est apparue à une humble enfant nommée Bernadette Soubirous. La jeune Dame, douce et divinement belle, portait un vêtement gracieux: une longue robe blanche retenue par une ceinture bleue dont les bouts flottaient jusqu'au-dessous de ses genoux, un voile blanc, à grands plis, couvrait sa tête et retombait sur ses épaules, sur ses pieds nus étaient

des roses jaunes épanouies. A la dernière des dix-huit apparitions, elle s'est nommée L'Immaculée Conception. Nous tombons à genoux; nos yeux pleins de larmes voient à peine la statue de la Bonne Vierge. Nous voulons prier mais nos lèvres restent muettes en présence de ce tableau d'une si incomparable grandeur. L'éclat de lumières qui environnait la Dame le 11 février 1858 semble resplendir encore, et, tout éblouis de cette clarté du ciel, nous faisons une prière incompréhensible aux hommes, mais que Marie, notre bonne Mère, a bien comprise: nos parents, nos paroissiens, nos amis, ceux qui nous ont demandé des prières; tous sont dans une commune intention auprès de nous. Nous avons au cœur l'Acadie tout entière et la Vierge, qui connaît bien ses enfants acadiens, entend leurs demandes et leurs soupirs... Les centaines de cierges qui brûlent aux pieds de la Madone, à cette heure, où l'obscurité commence à se faire, illuminent toute la grotte. C'est un reflet des clartés du ciel.

Juste à ce moment, une jeune anglaise, artiste aux grands opéras, convertie depuis deux mois au catholicisme, vint, accompagnée de sa protectrice, une dame catholique, dame d'honneur à la cour de la reine Alexandra d'Angleterre, chanter une hymne à la Vierge. Debout, les mains jointes, immobile comme une statue de marbre, elle chante sa prière; le murmure du Gave l'accompagne et l'écho

des blanches cimes pyrénéennes la transporte jusqu'aux cieux.

La grotte a entendu des chants plus majestueux. Ici, des invocations pieuses adressées à Marie, ont été répétées en chœur, par des milliers de voix, mais, pour moi, elles ne sauraient avoir une impression plus touchante que ce chant de la candeur et de l'innocence. — J'ai chanté, dit-elle, tant de fois pour les hommes, pourquoi ne chanterai-je pas pour l'Immaculée qui a ouvert mes yeux à la foi? Pour combler ses vœux et manifester notre joie, le petit groupe de pieuses femmes qui prie encore, après la prière du soir en commun, se lève avec nous pour chanter le *Magnificat* de la reconnaissance.

Suivant les ordonnances de la Dame, nous buvons à la source miraculeuse; nous baisons la terre en disant: Pénitence, Pénitence! Enfin nous collons nos lèvres et nos fronts sur le vrai rocher sanctifié par la présence de Marie Immaculée.

Bien des gens, en me lisant, vous surtout, chers amis de l'Acadie, dont la dévotion est vive envers Marie, vous devez envier notre bonheur.

*Le 18 mars, 1909.*

Hier nous avons célébré dans la crypte de l'église, creusée dans le rocher; aujourd'hui le même bonheur nous est réservé au maître-autel de la Basilique. Que dire des beautés de la Basilique! Outre les autels et les statues de marbre, les bronzes magni-



fiques et les cristaux étincelants; des richesses extraordinaires sont là, dans des milliers d'ex-voto apportés par la reconnaissance de tous les pays et de toutes les nations. Des bannières de prix sont suspendues à la voûte, des oriflammes, des drapeaux sont accrochés à tous les piliers; des cœurs en vermeil forment, en ceinture, autour de l'abside, l'inscription : « Je suis l'Immaculée-Conception »; les murs disparaissent complètement sous les cadres précieux qui renferment de riches présents; tous redisent la puissance de Marie en ce lieu choisi de Lourdes.

Rien n'est plus beau que le panorama qui s'étend devant nous, du haut des rampes en hémicycle autour de l'église du Rosaire. On y voit : l'esplanade des processions, la statue de Notre-Dame de Lourdes couronnée par Pie IX, le calvaire breton, le Gave et le vieux château fortifié.

Nous sommes ici dans un temps où les pèlerins sont suspendus et toutes les démonstrations publiques arrêtées à cause de la saison froide. Il ne nous a pas été donné de jouir du spectacle des grandes foules mais nous avons prié dans l'intimité, et favorisé notre piété envers notre bonne Mère.

Les apparitions ne datent que de cinquante ans, puisque le 11 décembre dernier, on a fêté le Jubilé d'or de Lourdes. Il est facile de trouver encore des contemporains de Bernadette. Hier après-midi, en compagnie de Mademoiselle Zoé... , notre artiste de

la grotte, et de nos amies américaines, nous avons rendu visite à la vénérable Mère Aurélie, religieuse de la Charité de Nevers. C'est la vieille marraine de Bernadette. Elle nous parle avec effusion d'amour de sa chère petite filleule, l'appelant déjà, sa sainte enfant car, la bonne Mère, prévoit pour elle les honneurs de la béatification. De fait Sœur Aurélie, vient de sortir d'une séance de quatre heures pendant laquelle elle fut questionnée par le tribunal ecclésiastique institué par Mgr Gauthy, évêque de Nevers, pour l'introduction de la cause de la servante de Dieu à Rome. Nous savons que Bernadette, après avoir accompli sa mission à Lourdes, se fit religieuse à Nevers sous le nom de Sœur Bernard. Elle rendit sa belle âme à Dieu le 16 avril 1879.

Nous avons vu la maison paternelle encore habitée par un de ses frères: une chambrette possède encore le lit de la pieuse enfant; on y voit plusieurs objets à son usage, même son voile de première communion.

L'évangile de la transfiguration nous fait dire qu'il faisait bon de rester sur le Thabor! Nous pouvons répéter les mêmes paroles et dire, sur cette montagne de Marie: «Il fait bon de rester ici» Il nous faut s'en aller à regret, et d'aussi loin que nous apercevons la Vierge de Lourdes nous lui répétons notre prière, notre chant d'adieu.

*Le 19 mars, 1909.*

Nous retournons à Marseille prendre quelques jours de repos avant de nous embarquer pour la Palestine.

Le temps s'est mis au froid ce matin, et d'ailleurs les neiges des Pyrénées tiennent toujours le thermomètre à basse température.

Les wagons ne sont pas chauffés en France et pour remplacer la vapeur et l'air chaud, on se sert de bouillottes. — Quoi! Des bouillottes? Oui, l'ami!... Des traversins de plomb remplis d'eau bouillante qui servent à réchauffer les pieds. Lesdites bouillottes sont renouvelées à intervalles dans les montagnes et disparaissent dans les vallées. C'est drôlatique! Ce ne fut pas drôle longtemps; car ayant à voyager par des trains d'accommodation, il nous a fallu dix-huit heures de chemin de fer pour le trajet. Il était minuit lorsque nous sommes rentrés à l'hôtel de Genève; un peu fatigués mais bien contents de notre voyage, au Midi de la France.

*Le 21 mars, 1909.*

Marseille vient de perdre son Cardinal. Il est transféré au siège de Bordeaux. Son Éminence donne une réception d'adieu à son clergé et nous sommes admis à l'honneur de présenter nos hommages au Cardinal Andrieu.

A l'arrivée du «Germania», parti de New-York le 6 de ce mois, nous avons le plaisir de saluer

Sa Grandeur Mgr Z. Racicot, auxiliaire de Montréal, monsieur l'abbé Victor Geoffrion, madame Mercile, de Montréal, ainsi que madame et mademoiselle Gillis, de Baltimore.

M. l'échevin Gauthier et M. Médard Paquette sont fidèles au rendez-vous. Ils ont pour compagnons M. l'abbé Durocher, de Joliette, et M. l'abbé Ludger Desjardins, de Montréal, mon ami d'enfance, mon co-paroissien, mon confrère de collège et de séminaire; et le dernier, mais non le moindre, M. le maire Bernard de la Longue-Pointe, dont le poids respectable de 260 lbs bien comptées donnera une idée de la vigueur de notre race canadienne à nos amis de France.

Nous voilà en compagnie de nombreux compatriotes qui, comme nous, se dirigent vers la Terre-Sainte. Le voyage n'en sera que plus agréable.

Le yacht l'« Étoile » sera rempli de passagers. Nous serons deux cents pèlerins; tous heureux d'entreprendre ce long pèlerinage de quarante jours. Nous allons à Jérusalem... à Bethléem... à Nazareth! Nous allons au pays de Notre-Seigneur!!



TROISIÈME PARTIE

---

**Au pays du Christ**



# Au pays du Christ

---

## LE PELERINAGE DE TERRE-SAINTE

*Le 23 mars, 1909.*

Enfin, c'est aujourd'hui le grand jour du départ du Pèlerinage de Terre-Sainte. A huit heures, le gros bourdon de Notre-Dame de la Garde nous appelle à la montagne, qu'il faut gravir, en partie par ascenseur et en partie à pied, montant une succession d'escaliers qui brise les meilleurs souffles et paralyse les meilleures jambes.

Mgr l'Évêque d'Albano célèbre la Messe du départ dans cette superbe basilique de la Vierge de la Garde, de la douce Gardienne des voyageurs sur mer, et il appelle la protection du ciel et celle de Marie sur tous ces pèlerins, qui, dans un même élan de piété, vont aux Saints-Lieux s'inspirer d'amour pour Notre-Seigneur, en foulant de leurs pieds le sol que Jésus-Christ a foulé lui-même de ses pieds sacrés.

Le Rév. Père Bailly, supérieur des Assomp-



tionnistes, qui préside ce XXXVIIe pèlerinage, fait la bénédiction des insignes que chacun portera fièrement sur sa poitrine: Croix rouge portant l'inscription *Servire Domino regnare est*.

Du haut de la tour qui domine la forteresse construite par les soins de François I, en 1515, apparaît l'ostensoir d'or portant la sainte Hostie, et l'évêque bénit l'« Etoile », mouillée au port, pendant que le canon gronde et que la foule tout émue chante le cantique sç connu des marins:

Brillante Étoile,  
Reine des flots,  
Guide la voile  
Des matelots.

Dès que nous fûmes à bord, une procession s'organisa sur le bateau. C'est Mgr Racicot, auxiliaire de Montréal, qui bénit la grande croix de pénitence placée à l'avant du navire et il fait une vibrante allocution sur le mystère de la rédemption.

A une heure, on lève l'ancre. Tous les pèlerins réunis sur le pont chantent l'*Ave Maris stella*, tournés vers Notre-Dame de la Garde pendant que les cloches de la *Turris beatæ Mariæ de Gardia* saluent à toute volée notre heureux départ.

Nous filons vite et bientôt nous sommes en mer. Le mistral souffle plus que généreusement... au premier repas les trois quarts des gens n'ont pu

achever de déjeuner. Tant qu'à nous, nous avons le pied marin et le cœur fait à toute épreuve; malgré la grosse vague, nous nous portons à merveille, tout étonné de voir nos amis se décider à avoir le mal de mer, si vite, et à si peu de frais.

D'après la liste provisoire des voyageurs que le Rév. Père Antonin Coggia vient de nous distribuer, nous sommes 210 pèlerins.

C'est une vraie paroisse bien édifiante et bien unie; mais une paroisse de cathédrale, presque un petit diocèse. Il y a un évêque brésilien, Mgr Abano da Frota; un évêque canadien, Mgr Zotique Racicot, avec un grand-vicaire acadien, Mgr Jean Hébert, du diocèse de Saint-Jean, N.-B.

Le chapitre du diocèse ambulant comprend des chanoines de Tours, de Tournai, de Bogota, de Plascencia et de Reims. Dans le clergé, il y a 45 prêtres: doyens, curés, vicaires, aumôniers, plus un diacre et deux minorés. La hiérarchie est donc au complet.

Les congrégations religieuses sont un élément nécessaire à l'Église: pour les hommes elles sont représentées par les Assomptionnistes, les Lazaristes, les Salésiens, les Capucins; et pour les femmes, par les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, les Religieuses de Marie Réparatrice, les Clarisses hospitalières et les Sœurs de Jésus au Temple. Il y a toutes les formes de la vie contemplative et de la vie active, du zèle et de la charité.

Les fidèles forment une noble élite de toutes les classes de la société: noblesse française, aristocratie belge, magistrature canadienne, littérature et beaux-arts, ils sont venus de tous les pays.

La première journée se termine par la bénédiction du T. S. Sacrement. Nous avons le bonheur de posséder la sainte Réserve dans notre spacieuse chapelle de Notre-Dame du Salut. On nous annonce que, juste au moment du départ de Marseille, une dépêche de Rome nous apportait la Bénédiction de Notre Saint-Père le Pape; alors, toute la foule se lève et entonne l'*Oremus pro pontifice nostro Pio*.

Par faveur spéciale de Rome, nous sommes dispensés complètement du carême, pouvant manger tous les jours pourvu que nous fassions quelques prières comme compensation. Les prêtres sont dispensés du bréviaire pourvu qu'ils récitent trois chapelets chaque jour. Ces dispenses deviennent nécessaires à cause des offices multipliés que nous avons en commun. Voici d'ailleurs le programme de chaque jour affiché à la porte de la chapelle, et c'est le bon petit frère Guy qui est chargé de l'annoncer. Il ne manque pas à sa tâche, vous le voyez passer fidèlement, en brandissant sa cloche, criant toujours: — Dans dix minutes... le chapelet médité à la chapelle!!

## Pèlerinage de Pénitence.

- 4.00 Messes privées
- 7.30 Messe du Pèlerinage
- 9.00 Grand'messe solennelle
- 11.00 Chapelet médité
- 3.00 Chemin de la croix
- 4.00 Conférence
- 8.50 Bénédiction du T. S. Sacrement

C'est vous dire, parents et amis, que, dans ce voyage religieux, la plus grande partie de notre temps est consacrée à la prière. Vous ne serez pas oubliés.

*Le 24 mars, 1909.*

Nous passons vis-à-vis de Toulon où sont les forces navales de la France. Les bâtiments de guerre sont à faire les manœuvres et on jouit d'une canonnade en règle. Le navire cible — une grandeur déchue — est à l'entrée de la rade; c'est l'ennemi, je suppose, et voilà qu'une grêle d'obus lui caresse les flancs. C'est un tintamarre d'enfer, un grondement effroyable qui nous fait penser aux scènes de l'annonce du jugement dernier.

Je vous ai déjà parlé de notre voyage de Naples à Marseille; cette fois, nous revenons de Marseille et nous passerons à Naples. En revenant sur nos pas, nous revoyons la Corse, l'île d'Elbe, etc., etc.,

avec cette différence, qu'en passant sur ces lieux, il nous est donné d'entendre une conférence sur l'île de Corse, et l'orateur sait agrémenter sa causerie par des projections très intéressantes. Il nous fait voir, tour à tour, les églises, les paysages, des scènes de mœurs locales, sans oublier les statues du grand Napoléon qui l'a illustrée.

Vous allez croire que la vie est monotone sur cette mer Méditerranée où nous devons passer six jours. Il faut se détromper et croire à la bonne fortune que nous avons de rencontrer ici tout ce qu'il faut pour rendre la vie douce et agréable. D'abord, les nombreux exercices religieux de chaque jour nous font donner une grosse part au bon Dieu, le reste se passe en conversations intimes, en liaisons amicales. Chacun vante son pays. Les uns sont fiers des sites pittoresques et des panoramas de leur patrie; ils aiment leurs antiquités, leurs monuments, leurs peintures. Les autres exaltent leurs poètes, leurs littérateurs, enfin leurs hommes célèbres. Les plus jeunes au soleil du monde se permettent de dire qu'à ces reliques poudreuses des siècles passés; qu'à ces masures sans élégance; qu'à ces vieilles tours dénudées, on a substitué les beautés modernes, enfin ce qui flatte le coup d'œil.

Qui ne trouverait pas jolis nos cottages, nos villas de campagne, les fraîches maisonnettes de nos villages et les gentils kiosques qu'ombragent

nos érables canadiens! Ces intérieurs joyeux semblent faire la vie heureuse!

Rien n'est si beau que son pays,  
Moi, je le chante à mes amis!

*Le 25 mars, 1909.*

Le jeudi 25 mars, fête de l'Annonciation de la sainte Vierge, est une fête de première classe. Les Canadiens et les Américains sont invités à faire les frais de la fête. Mgr Racicot officie pontificalement ayant pour prêtre-assistant Mgr Hébert. Les RR. L'Archevêque et Desrochers, Desjardins et Coopman font respectivement les diacres et sous-diacres d'honneur et d'office. Le Rév. Geoffrion est maître de cérémonies. Figurez-vous une messe pontificale en pleine mer, avec tous les ornements voulus et dans une chapelle spacieuse et bien décorée! Voilà qui est rare. Entre les deux élévations, le canon du bord, de sa voix grave, annonce que le Dieu Tout-Puissant est sur l'autel. A lui toutes louanges et toute gloire! *Cui omnis honor et gloria!*

L'émotion a trahi Monseigneur: des larmes abondantes coulaient sur ses joues et mouillaient ses mains au moment de la consécration!!...

Nous sommes à l'île Lipari, une des plus importantes du groupe des Éoliennes. Stromboli qui se dessine dans le lointain, est le seul cratère du monde qui donne une éruption volcanique continue. Tout

le monde est sur le pont lorsque le Père Bailly nous dit que nous passerons tout près du volcan. Nous y voilà! Les bouches sont nombreuses sur le Stromboli ; contrairement au Vésuve qui vomit sa lave au sommet, celui-ci a sa bouche principale sur le versant. Une épaisse fumée, tantôt blanche, tantôt noire, tourbillonne sur cette montagne et rejette des pierres et des cendres qui descendent jusque dans l'eau.

Le Stromboli a son histoire profane et religieuse. La mythologie nous parle de Vulcain, le dieu du feu, vivant dans les entrailles de la terre et forgeant le sceptre de Neptune, dieu des eaux, en cet endroit.

Autrefois, comme aujourd'hui, les croisés se dirigeant vers la Palestine passaient ici. Le feu du cratère leur donna l'idée du purgatoire et au retour on s'empressa d'avertir saint Odilon, abbé de Cluny, que les âmes souffrantes dans ce feu dévorant devaient être soulagées. Saint Odilon établit alors la fête du 2 novembre, qui se propagea dans l'univers entier. Au passage on chante le *De profundis* et le *Requiem aeternam* pour les bonnes âmes.

La montagne est très escarpée, il est impossible de monter jusqu'en haut. On voit partout sur les pentes de nombreuses plantations de vignes qui nous donnent le fameux malvoisi, le vin le plus délicieux que l'on connaisse.

Le sémaphore du lieu échange des signaux et annonce en France que les pèlerins de l'«Étoile» se portent bien. Les cloches de la cathédrale de Stromboli sonnent à toute volée; la foule sur le péristyle envoie ses saluts et l'«Étoile» répond par son canon et ses drapeaux. On salue aussi la croix de Terre-Sainte qui fut plantée en 1897, sur la place de la cathédrale, en souvenir d'une escale un peu forcée, dit le Père Bailly: Nous étions pris, on avait cru à des pirates venant dévaster l'île!... Les pèlerins leur laissèrent pour rançon la croix de Jérusalem que voilà! *O crux ave spes unica!*

Après le repas du soir, nous entrons dans le détroit de Messine. Il fait sombre! la nuit couvre de son voile les plages désolées de Reggio et de Messine. Un sentiment de tristesse profonde s'empare des pèlerins, mais la douleur vient à son comble quand le Père Supérieur s'écrie avec un accent rempli d'angoisse: mettons-nous à genoux, mes amis, la mort règne sur ces rivages d'Italie, et dans une fosse commune, ayant pour monument des débris de pierres accumulées, 220,000 de nos frères dorment ici le grand sommeil jusqu'à la résurrection. Prions pour ces milliers de victimes! En ce moment de solennelle réflexion, un sentiment de grande crainte s'empare de nous-mêmes et on se demande si le détroit ne s'ouvrira pas pour nous engouffrer? Revenus un peu de notre terreur nous



perçons l'obscurité pour voir ce qui reste de ces villes superbes. Nous apercevons plusieurs feux électriques par-ci par-là. Nous passons sans trop de bruit, ne voulant pas réveiller la souffrance.

Nous devons revenir ici dans les premiers jours de mai et le navire, passant de jour, fera escale quelques heures, pour permettre aux pèlerins de bien examiner les ruines.

*Le 26 mars, 1909.*

Les pèlerins d'Amérique garderont longtemps le souvenir de la journée du 26 mars. Les Pères, comme par un privilège, leur permirent de fêter la patrie absente. Un menu spécial fut présenté au dîner de cérémonie. Des artistes à bord avaient enjolivé la carte de fines décorations nationales. L'inscription: *O Canada, sois mes amours*, sous les plis du drapeau canadien — Carillon-Sacré-Cœur — et du drapeau étoilé d'Amérique, faisait un très bel effet, si charmant, à la vérité, que tous les convives français nous les enlevèrent. A peine ai-je pu en conserver une, pour vous en donner un aperçu:

Menu du 26 mars

— DINER —

Clam chowder à la Chicago.

Ragoût Racicot.

Poulettes canadiennes.

Jambon Evangéline.

Saratoga chips.  
Rosted Lamb Dixie. Pois paysans.  
Choux de chez-nous. Salade, laitue Ville-Marie.

## — DESSERTS —

Pudding Montana. Pommes Saint-Laurent.

Fromage d'Oka.

Thé à l'eau d'érable. Tremlette.

Champagne de la Mère-Patrie.

A la fin du dîner, le Rév. Joseph-A. L'Archevêque, curé de Cocagne, désigné par la petite famille d'Amérique, se lève et adresse quelques mots :

« Messieurs, nous sommes, depuis quatre jours, agréablement bercés sur les flots paisibles de la Méditerranée. Pour ne pas perdre sa réputation de traîtresse, elle pourrait bien nous montrer sa fureur avant longtemps ! Peu importe, courage ! nous sommes sous la surveillance de notre vaillant capitaine, sous la direction spirituelle de notre vénéré et charmant Père Supérieur et de ses bons Religieux de L'Assomption. Il existe entre nous tous un courant de bienveillante sympathie, et les témoignages affectueux qu'on prodigue aux pèlerins de l'Amérique du Nord, qu'on les appelle Acadiens, Canadiens ou Américains, ces témoignages, dis-je, nous flattent beaucoup. Nous venons de bien loin, nous sommes des frères de là-bas, d'au-delà de l'océan. Nous ne sommes pas étonnés aujourd'hui, qu'entre si proches parents, se voyant à de si

longs intervalles, il y ait entre nous un courant si intime d'affection.

« Le menu canadien que nous venons de goûter, avec un assez bon appétit, je crois, mêlé à quelques gouttes du fin champagne de la mère-patrie, que nous allons déguster dans quelques instants, relieront davantage nos bonnes relations.

« Nous voulons offrir notre témoignage de gratitude à tous nos amis du bord, quelle que soit leur nationalité, mais surtout aux personnes de première qui partagent le menu de chez-nous; du vrai pays canadien, de ce beau pays que nous vous avons chanté tant de fois depuis notre embarquement. Impossible de nous calmer, nous pourrions toujours chanter: *O Canada, sois mon pays, sois mes amours!* Nous voulons tous vous remercier de vos délicates attentions; et je prierai Mgr Racicot, l'évêque auxiliaire de Montréal, de notre métropole commerciale du Canada, de notre centre religieux et chrétien de la Nouvelle-France, de vouloir bien dire, en notre nom, combien nous sommes heureux de notre rencontre dans ce pieux pèlerinage de Palestine, et combien nous apprécions les bons égards et les amabilités des bons Pères dans ce beau et intéressant voyage. »

Mgr Racicot, après quelques mots bien pensés et bien dits, lève son verre, et tout le monde, debout, après le chant national canadien, boit le champagne à la santé du Père Bailly.

Le vénéré Père Supérieur reçoit nos vœux ; ils lui vont jusqu'au cœur :

« Votre mère-patrie, chers Canadiens, dit-il, ne remplit plus son devoir de mère chrétienne ; elle traîne dans la honte les enfants qu'elle devrait conduire à Dieu. Ne suivez pas le flot qui l'entraîne et, dans votre beau pays, la Nouvelle-France, celle qui conserve le dépôt chrétien de la France d'autrefois, aimez toujours le bon Dieu, votre Église et vos prêtres. »

M. le capitaine Grifflet fit un petit discours de fin Français ; sa verve gauloise a un charme particulier.

*Le 27 mars, 1909.*

Le temps a bien changé pendant la nuit. Des figures pâles, ce matin... Vous comprenez!... La mer est devenue furieuse et il est impossible de célébrer la sainte Messe. Hier cinquante messes ont été dites à bord et aujourd'hui, à peine si on peut se tenir à genoux à la chapelle, le temps du chapelet. Tristesse sur le pont : seulement quelques braves qui font la promenade accoutumée ; les autres gardent la cabine... Songent-ils à se faire ermites en approchant de la Thébaïde ! Nous tenons bien, Mgr Hébert et moi. Nous pouvons vous donner une explication assez exacte du mal de mer, mais nous ne tenons pas à en faire la triste expérience. Notre compagnon de cabine, M. l'abbé Vigouroux, sulpicien, professeur d'écriture sainte au grand séminaire de Nîmes, garde

le lit. Le pauvre malade s'excuse, avec mille regrets, de n'avoir plus rien à donner aux poissons! Notre ami, M. Médard Paquette, le plus joyeux de la bande, a perdu toute sa gaieté, toutes ses couleurs, une vraie figure de carême!! Les dames, et elles sont nombreuses, ont renoncé à la toilette pour le négligé, enfin c'est plus triste que gai, et il est bien temps de dire que quand il fait mauvais, il ne fait point beau!!

Nous passons vis-à-vis l'île de Crète. Les payens croyaient que là fut l'origine du monde; en tout cas, ce fut certainement le berceau du paganisme. Le Père Olivier, dans sa conférence, attire notre attention sur le mont Ida que nous apercevons au même instant, et dont les hauteurs sont couvertes de neige; c'est l'endroit où Jupiter fut élevé.

Jupiter, soustrait par sa mère aux férociétés de Saturne, fut confié aux corybantes qui l'enlevèrent dans l'île de Crète. Il y fut nourri du lait de la chèvre Amalthée; plus tard il transforma cette chèvre en constellation et lui donna une place dans les cieux; une de ses cornes, qu'il donna aux nymphes qui avaient pris soin de son enfance, avait le don de produire toute sorte de biens; c'est ce que l'on a nommé *la corne d'abondance*.

Venons-en aux souvenirs religieux qui illustrent la vie de S. Paul et de S. Tite. Le proconsul de Crète ayant appris la prodigieuse naissance de Jésus-Christ ainsi que les miracles qu'il opérait à Jérusalem,

envoie Tite, son neveu, pour y être témoin oculaire des prodiges du Christ. Lorsque Tite eut vu, il crut, et il devint l'un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur. Les apôtres le consacèrent évêque et il vint avec S. Paul dans sa propre patrie. Rutilius, le mari de sa sœur, les reçut avec dédain et il tournait en dérision les deux apôtres, mais lorsque son fils, mort, fut ressuscité par la puissance de Paul. Rutilius se convertit à la foi et reçut le baptême avec sa famille. Une église fut construite dans l'île et Tite fut institué archevêque de Crète et des îles adjacentes.

Il y a un verbe bien connu en ce pays: *crétiser*, qui veut dire mentir, car dans une épître de saint Paul, on y voit que les Crétois étaient *semper mendaces*. Cette île est maintenant musulmane.

Nous voyons à gauche du bateau l'île Cauda, ou l'île du naufrage de saint Paul. Le vaisseau qui ramenait le Saint, prisonnier, de Césarée, à sa prison de Rome, fut par les vents impétueux jeté violemment sur les côtes de cette île.

*Le 28 mars, 1901.*

Nous sommes au dimanche de la Passion. A neuf heures, nous avons la messe de l'équipage. Le commandant et ses seconds, en grande tenue, les uns portant à leur boutonnière la décoration de longs services, les autres portant médailles d'honneur, ainsi que tous les matelots en blouses bleues, sont

debout autour de l'autel. Mgr d'Albano officie pontificalement et, à l'offertoire, Sa Grandeur fait un magnifique sermon tout exprès pour ces braves marins de l'« Etoile ». C'était un spectacle imposant. Je n'oublierai jamais l'impression que j'ai ressentie, lorsque, par ce groupe de braves marins, j'entendis chanter le cantique de la Vierge :

Astre propice au marin,  
Conduis ma barque au rivage,  
Préserve-nous du naufrage,  
Blanche Étoile du matin.

Nous avons passé une belle journée : nous avons bien prié et nous nous sommes bien amusés. Demain, nous serons à Port-Saïd. Le bon Père Antonin — on ne mesure pas l'intelligence à la coudée — c'est un petit trapu qui conduit on ne peut plus habilement toutes les affaires du voyage, et, j'en suis sûr, à la satisfaction de tous les voyageurs, car tous l'aiment éperdument. On crie toujours et partout pour le Père Antonin, et le Père Antonin répond partout et toujours par une amabilité ! Il vient de nous donner les renseignements voulus pour le débarquement : Le bateau faisant escale à Port-Saïd, nous serons débarqués par les baleinières sur le quai et de là nous irons un peu plus loin prendre le chemin de fer pour le Caire. Nous sommes près de l'Égypte, car nous sentons déjà un changement de climat. Il est huit

heures du soir et, quoique en mer, nous sommes chauffés à blanc sur le bateau. Nous préparons nos malles pour demain : tunique légère, gilet blanc, complet très mince, sans oublier nos grands chapeaux de toile blanche avec voile blanc et vert pour protéger notre cou contre les ardeurs d'un soleil qui fait fondre le plomb.

Que nous sommes loin de chez-nous, si loin... si loin que nos jumelles sont impuissantes à nous faire voir les côtes de Bouctouche, de Cocagne, de Grand'Digue et de Shédiac. Et nos amis, que font-ils là-bas ? Ils prient pour nous ! Nous le savons bien, et nous le ressentons bien aussi, puisque, depuis notre départ, il y a déjà un mois et demi, nous avons toujours été heureux dans nos voyages.

De Port-Saïd, en Égypte, je vous envoie mes meilleurs saluts.

---

## PORT-SAÏD, EGYPTE

*Le 29 mars, 1909.*

A peine étions-nous dans le port de Port-Saïd qu'une armée de barques assaille l'« Etoile » : De grands noirs à demi-vêtus, portant pour tout vêtement une camisole bleuâtre, criaient à tue-tête ; cha-



cun se disputant l'avantage de nous conduire à terre. Le Père Antonin vint entamer les négociations; il criait, se débattait tout comme ces beaux nègres, en se servant de leur propre langage. Les dames du bord, penchées sur la rampe, croyaient à un commencement de difficultés. Mais non, il faut, dit-on, crier ainsi pour être aux mœurs du pays.

{ Pendant que les plus pressés remplissent les barques pour aller au quai, je jette un regard sur l'aspect du havre. Tout près, à l'entrée du canal de Suez, s'élève, sur un riche socle de pierre, la statue du glorieux Français, Ferdinand de Lesseps; c'est lui qui conçut l'idée de relier la Méditerranée à la mer Rouge en perçant l'isthme de Suez. Les bâtiments de la compagnie du canal sont français mais, les dépôts de charbon sont anglais. Aucun bateau à vapeur ne pourrait entrer dans le canal si l'Angleterre lui refusait l'approvisionnement de charbon. C'est une suprématie toute indirecte qui ne manque pas de taquiner les Français, ceux qui ont tant fait pour la réalisation de ce gigantesque projet. Nous traversons la ville à la hâte, et, en fait d'Égyptiens, nous ne voyons que de paresseux fellahs, étrangement accroupis, qui somnolent, ça et là, à l'ombre des maisons toutes à la moderne. Cette course à pied, d'un mille environ, pour arriver aux bonnes places dans les wagons, nous avait assoiffés à l'excès. L'eau n'est guère potable en ces pays de soleil et on nous

avait recommandé la prudence. Passe pour les Français qui boivent le vin; pour nous, Canadiens, il nous faut de l'eau, et de l'eau de la claire fontaine!! Nous courons au buffet de la gare, et, le croiriez-vous, on nous demande trois piastres pour un verre de limonade! — Il n'y a pas à y mordre, dit l'ami Ludger. Ils veulent nous plumer! — Le garçon dresse ses verres pendant qu'il fait jouer sur son comptoir quelques nickels couverts d'hiéroglyphes. Nous avons compris: les trois piastres égyptiennes valent de quatorze à quinze sous de notre monnaie. C'est la fortune du débitant, car, à ce prix, on vide sa fiole monumentale... et on court à nos places, sur le train qui part.

Nous suivons depuis trois heures le canal de Suez. C'est étonnant de voir de gros steamers filant gracieusement à fleur de terre sur cette étroite nappe d'eau. Il y a aussi des barques légères qui glissent sans bruit et suivent ce ruban bleu qui se déroule de plus en plus beau à travers ces plaines sans végétation et ces solitudes à demi couvertes de sable. Bientôt nous voyons des troupeaux de chameaux; ils sont trente, quarante, ils se suivent à pas rythmés, balançant avec un air d'orgueil leurs têtes dégoûtantes. Ils vont vers les villages qui paraissent dans le lointain.

Tout le long de la route, les tentes de bédouins fourmillent: sous ces peaux de chèvres, sous ces

lambeaux de couvertes aux bigarrures les plus variées, toute une famille en loques s'amuse. Ils nous regardent avec dédain, préférant leur liberté et leur vie nomade à notre civilisation européenne.

Les oasis se font maintenant plus nombreuses. Sous une touffe de verdure, sous quelques palmiers dressant leurs longues tiges en filoches et couronnés de leurs rameaux précieux, une série de petites cabanes en boue sèche forme un petit village.

Les villes à leur tour apparaissent. Nous voilà à la gare d'Ismailia où sont réunis les petits écoliers des Pères Franciscains pour saluer notre passage. Il y avait de jolis enfants parmi ces petits indigènes.

Nous sommes étonnés de voir, chaque côté de la voie, des soldats turcs en faction! Serait-ce pour protéger nos vies en danger? Est-ce qu'on nous prend pour des ennemis? Que nous veulent ces militaires à turbans, affublés de jupons-culottes qui ne cachent pas leurs gros pieds plats? Du mystère jusqu'à la station de Zagazig. Toute la gente officielle est réunie ici: état-major, fonctionnaires en habits de soie, officiers gallonnés d'or, tous sont au poste pour saluer le Khédive qui, à l'instant, doit passer pour aller inaugurer Port-Soudan. Il a passé si vite... si vite que nous n'avons pu lui souhaiter un bon voyage!!

Passer dans la terre de Gessen, c'est éveiller les souvenirs de la Genèse et de l'Exode. Nous nous reportons à deux mille ans avant Jésus-Christ; au temps

où Pharaon donna à Joseph les terres fertiles qui se déroulent à nos yeux. «Et tu habiteras dans la terre de Gessen, et tu seras près de moi, tes enfants, et les enfants de tes enfants, tes troupeaux et tes bœufs, et tout ce qui est à toi.» (*Genèse*, XLV, 10.)

Le Nil évoque Moïse sauvé des eaux et devenu le sauveur de son peuple. Cette partie basse de l'Égypte, dans laquelle nous pénétrons, met dans nos cœurs de catholiques une des premières consolations de notre pèlerinage, puisque nous savons par l'Évangile que S. Joseph et la Vierge Marie vinrent y cacher l'Enfant Jésus pour le préserver de la fureur d'Hérode.

Lorsque nous débarquons au Caire il fait déjà nuit. La ville est bien illuminée, et, en outre de l'électricité, des lanternes égyptiennes, sans doute, attachées au haut des terrasses, retombent en guirlandes jusqu'aux balcons; des banderoles rouges, ornées du croissant, traversent les rues où la foule s'amuse, tout comme en un jour de grande fête.

C'est à l'*Eden-Palace* que les pèlerins de première doivent loger. Tout le luxe oriental nous attend. — Bon augure, dit M. le Maire de la Longue-Pointe; le propriétaire de notre hôtel est monsieur Pappadopolot! Nous aurons du poulet!! C'est heureux pour les gens qui manquent d'appétit!...!...!

## LE CAIRE

*Le 30 mars, 1909.*

La journée du trente est absolument consacrée à la visite des monuments et des mosquées du Caire. On dit qu'il y en a près de deux cent cinquante de ces mosquées couronnées du croissant et dont les minarets s'élèvent comme une forêt de chênes. Rien n'est plus singulier que ces flèches à galeries d'où le meuzzin appelle les musulmans à la prière.

Avant d'entrer dans la mosquée d'El-Hassan on nous montre la fontaine des ablutions et on nous oblige à chausser des babouches — espèces de sandales orientales — ou du moins d'enlever nos souliers. Est-ce par respect pour leur lieu de prière? je ne le crois pas, car les musulmans mêmes n'ont rien d'édifiant dans leur tenue; ils gardent leurs tarbouchs comme ils nous prient de garder nous-mêmes nos couvre-chefs. C'est probablement pour préserver leurs beaux et riches tapis de Smyrne qui couvrent tout l'intérieur.

Au milieu, un simple sépulcre où repose le corps... et l'âme du Sultan El-Hassan. Une lourde chaîne, partant du haut de la coupole, où on a laissé une claire-voie pour y voir le ciel, retombe de quelques anneaux sur le tombeau du souverain turc.

C'est par cette chaîne que l'âme du défunt communique avec Mahomet!

La mosquée de Méhémet-Ali est la plus célèbre de la ville. On l'appelle la mosquée d'albâtre à cause de la richesse de ses murs et de ses colonnettes; elle est sur le modèle de la Sainte-Sophie de Constantinople. L'intérieur est tout brillant de lustres d'or chargés de globules électriques. On nous montre la porte garnie de verrières, par où entre le Khédivé quand il vient au service religieux.

Pendant que nous visitons la citadelle et que du haut des remparts on admire *El-Qakirah*, le Caire et ses environs; le Père Olivier, le cicerone du jour, nous dit l'histoire du mamelouk qui se jeta dans le vide avec son cheval, du haut de cette muraille de près de cent pieds. Le cheval se tue; mais le cavalier se sauve.

Ces mamelouks qui gouvernaient l'Égypte depuis le treizième siècle avaient déjà été battus par Napoléon en 1798, à la bataille des pyramides. En 1811, Méhémet-Ali, fatigué de leur tyrannie, les invite à une fête à la citadelle. Il profite du moment où ils étaient entre les hautes murailles que nous voyons, pour les massacrer. Dans cette impasse, tous furent tués; excepté le héros du Père Olivier.

La visite des bazars donne une excellente idée de la vie orientale. Vous entrez dans des ruelles étroites où la lumière vive et la chaleur ardente du

soleil sont interceptées par des toiles en lambeaux, par des paillassons de chanvre et des étoffes délabrées. Sous ces vélums d'un mauvais goût, vous trouverez des boutiques à tout mettre, à tout faire et à tout vendre. Dans un petit local, à peine de dix pieds carrés; dans un enfoncement de murs simplement nus, vous trouvez le maître et ses apprentis, le matériel et les outils pour la main-d'œuvre; un coin pour le travail, l'autre pour la réserve; tandis que sur le devant on trouve le moyen de placer une étagère et de faire une installation très alléchante. Vous trouvez tous les genres de travail, depuis la confection d'objets riches et dispendieux jusqu'aux menus articles de fantaisie et des bric-à-brac qui n'ont de valeur que ce que les étrangers leur donnent comme curiosités et souvenirs du pays. Ici vous avez des gens qui martèlent des argenteries, bossent des cuivres, vernissent des bronzes, incrustent des nacres, polissent des cristaux, sculptent l'ivoire; vous en voyez d'autres qui imitent des antiquités, moulent des monnaies sans valeur, tressent des petites corbeilles de jonc et de foin de senteur, dans lesquelles on n'oublie pas de coucher le petit Moïse sauvé des eaux. C'est typique!

On donne tout pour rien à *Moussu Baroné*, à *Moussu Doctoré*; quitte à dépouiller cette noblesse, si les remerciements ne sont pas accompagnés d'espèces sonnantes.

Notre *marmouchre* nous conduit par des sentiers obscurs jusqu'à la Cour du palais de Gamaldine-Zâabi; c'est une fondation du cinquième siècle où l'architecture et la décoration arabes valent la peine d'être examinées. Les pièces intérieures sont bien conservées.

On retourne à l'hôtel au moment où les gens rentrent avec leurs montures. Une foule de bourriquets nous frôlent sans cérémonies pendant que les petits gars nous fendent la tête avec leurs cris: *Ri-glak!* — *Chémâlak!* — *Yéminah!*... Avance donc! — Passe par ici! — Passe par là! — disaient-ils à leurs baudets paresseux. C'est épatant, disait une bonne Française de notre groupe!!

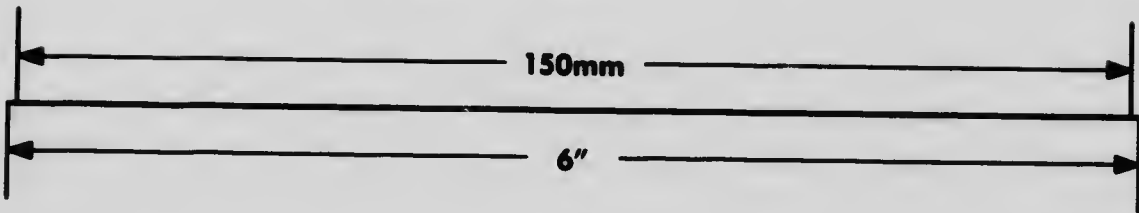
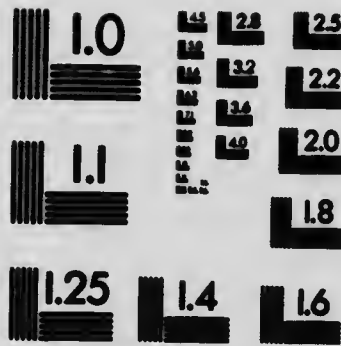
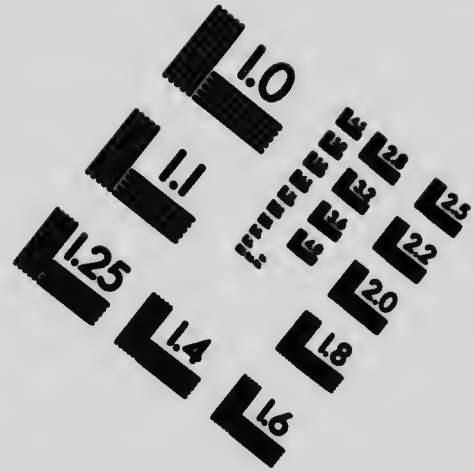
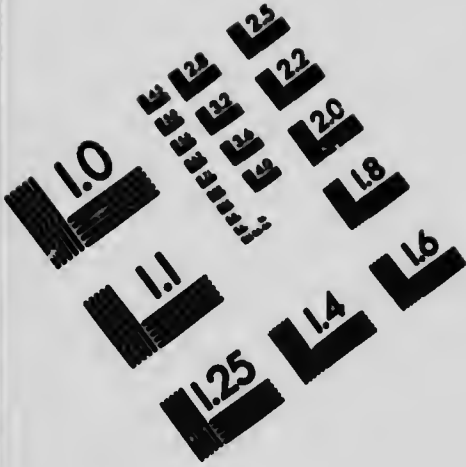
Après le dîner (huit heures du soir), je sens le besoin d'aller me reposer. Instinctivement, je me laisse choir sur le premier fauteuil du salon; laissant les amis se rendre sous les feuillages de l'*Esbékieh*, le jardin d'en face de l'*Eden-Palace*.

Je jouis de la musique entraînante du parc, j'écoute les conversations sans y comprendre un mot, j'étudie les mœurs de ces gens aux allures drôlatiques, je m'amuse à voir les fleuristes se dandiner en offrant aux dames leurs gerbes de fleurs, lorsque, tout à coup, un tout petit, m'observant depuis longtemps par la fenêtre, s'enhardit à me tenter de sa brassée de roses aux différentes nuances et dont le parfum était si délicieux qu'il embaumait les alen-





# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



**APPLIED IMAGE, Inc**  
 1653 East Main Street  
 Rochester, NY 14609 USA  
 Phone: 716/482-0300  
 Fax: 716/288-5089

© 1983, Applied Image, Inc., All Rights Reserved

24  
23  
22

21

tours. Je succombe et j'achète, quel que soit le prix. Ces fleurs décoreront mon autel à l'arbre de la Vierge. L'enfant me demande quinze sous, je croyais lui en devoir cinq fois plus. Avec deux francs, j'ai fait deux heureux : mon petit Égyptien qui est tout fier de sa bonne aubaine et moi-même qui me grise d'un parfum qui n'a point d'égal. Ces boutons épanouis d'aujourd'hui auront encore leur fraîcheur demain.

## MATARIEH, HELIOPOLIS

*Le 31 mars, 1909.*

De grand matin, les pèlerins se mettent en route pour Matérief et Héliopolis; c'est un parcours de sept à huit milles. Il n'est que quatre heures lorsque les premiers quittent la ville. Le long des trottoirs en ciment, sur les dalles des fontaines publiques, on aperçoit des formes humaines enveloppées dans des couvertures; ce sont des voyageurs qui dorment à la belle étoile. Leurs chevreaux ruminent et leurs dromadaires se reposent accroupis sous des chargements tels qu'on ne leur voit que la tête.

On file le long d'un boulevard bordé d'arbres rares et précieux, du moins au Canada, puisqu'on

en fait tant de cas comme plante d'appartement; ce sont des caoutchoucs (*rubber plant*) qui ont bien quinze à vingt pieds de hauteur. Des hibiscus, des bougainvilliers décorent de pourpre les jolis parterres, tandis que les roses de toutes les couleurs, jettent un parfum délicieux qui embaume la campagne.

Iouà! — Iouà! — crient nos cochers à leurs chevaux qui trottinent assez bien, et, sur la route poussiéreuse, nos quarante landaux soulèvent un nuage de poussière qui monte en tourbillon blanc, au-dessus de nous, comme la fameuse colonne de nuées qui accompagnait les Israélites dans le désert.

Sur la route nous échangeons des *Zaiida* qui mettent la note joyeuse. Les Égyptiennes s'étonnent de s'entendre saluer dans leur propre langage; elles s'étonnent peut-être plus de notre prononciation. *Zaiida, narakzaidé!* Bonjour, les petites!!

Il s'agit, aujourd'hui, des souvenirs religieux de l'Égypte, surtout du voyage de la sainte Famille. Il faudrait partir de Bethléem et accompagner Jésus et les saints Époux dans leur voyage difficile. Combien de temps s'est-il écoulé depuis la naissance de Jésus jusqu'au départ pour l'exil? Il n'y a que des conjectures et des circonstances de lieu et de temps qui peuvent nous aider, car l'Évangile dit seulement: «Après qu'ils furent partis (les mages), un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph et lui dit:

Levez-vous, prenez l'Enfant et sa Mère, fuyez en Égypte et demeurez-y jusqu'à ce que je vous dise. »  
(S. Mathieu, II, 13.)

Les mages étaient venus de Mésopotamie. Ces rois, accompagnés de leur suite et voyageant avec tout le faste des riches orientaux, n'étaient pas arrivés à Jérusalem sans faire quelque bruit. A la porte de la ville, ils avaient demandé où était né le Roi des Juifs! Cette question, portée à Hérode, le force à réunir les princes des prêtres; et après avoir consulté les Ecritures, on y voit qu'Il doit naître à Bethléem de Juda. Comme les mages ne revinrent pas, selon le désir de l'Ascolonite, il entra dans une grande fureur qui augmenta davantage lorsque les paroles prophétiques du vieillard Siméon retentirent dans le temple de Jérusalem, au jour où la Vierge Marie vint, selon la loi de Moïse, pour être purifiée et pour présenter son Enfant au Seigneur. L'édit est lancé et les enfants mâles qui n'avaient pas plus de deux ans devaient être égorgés.

Il est bien probable que ce fut en ce temps-là, quelque temps après la purification de Marie, que la sainte Famille s'enfuit en Égypte.

Ce fut ici même, à Matarieh, un faubourg de la grande Héliopolis, déjà en décadence, que vint s'arrêter la sainte Famille. C'est à l'ombre de cet arbre, dont nous voyons le rejeton, que se sont reposés Jésus, Marie et Joseph; c'est à cette fontaine dont

l'eau pure et fraîche nous arrive par les godets d'une noria, qu'ils se sont abreuvés.

Pleins de ces saintes considérations, nous élevons nos autels portatifs à l'intérieur de l'enclos, où est le vieux sycomore. Mes fleurs du Caire avaient fait de mon autel l'un des plus beaux, encore était-il adossé sur l'arbre même! Nous célébrons en plein air le saint Sacrifice. C'est la messe de la Sainte-Famille que nous lisons! Quel bonheur! huit prêtres élèvent en même temps la sainte Hostie et le petit Jésus, comme jadis, repose à l'ombre de l'arbre de Matarieh!!

Après le petit déjeuner pris sous la treille, nous allons à la chapelle de la Sainte-Famille. Elle est de construction récente et desservie par les Jésuites. Le vénérable Père Julien, âgé de quatre-vingt-trois, ans en a la garde. Avant la bénédiction du T. S. Sacrement, le Père-Gardien nous donne des explications pleines d'intérêt sur cette station: Cette chapelle est bâtie avec les pierres des ruines d'Héliopolis, et à l'endroit où les croisés avaient élevé un petit sanctuaire en 1620.

Le jardin est la propriété du Khédivé qui, comme ses prédécesseurs, a toujours pris un soin jaloux à conserver le précieux rejeton. Comme l'arbre n'a actuellement qu'un rameau vert, on craint qu'il vienne à sécher complètement. Matarieh et Héliopolis peuvent disparaître; mais le souvenir de Jésus,

de Marie et de Joseph restera toujours!

Inutile de chercher les obélisques de Héliopolis: un seul, à demi enfoui, reste pour marquer le site de la célèbre ville payenne.

Rome a pour sa part un bon nombre de ces monolithes superbes.

Quelques pèlerins vont voir les ruines de Memphis et la statue colossale de Ramsès II, dormant depuis longtemps sous les palmiers géants de la ville. Je préfère aller au vieux Caire visiter la maison de la sainte Famille. Des auteurs ont dit qu'à Héliopolis, Joseph s'occupait à fabriquer des escabeaux et à tresser des corbeilles; Marie brodait des tapis et tous deux, avec beaucoup d'efforts, arrivaient à se procurer les ressources nécessaires pour acheter du pain et des fruits. Ils allèrent pour s'établir à Memphis, mais, repoussés, ils viennent habiter le vieux Caire, et on vénère ici leur sainte demeure.

Les Franciscains élevèrent une église sur les ruines d'une église très ancienne, construite sur la petite maison. Les coptes schismatiques se sont emparés de ce dernier sanctuaire et aujourd'hui, dans un intérieur délabré, ils célèbrent la messe selon leur rite. Le prêtre est à l'autel vêtu d'ornements dégoûtants et assisté d'un enfant de quatre à cinq ans qui partage avec lui la communion; on balance des encensoirs où brûle un encens très parfumé.

De la maison de la sainte Famille il ne reste qu'une cave abandonnée.



## AUX PYRAMIDES

Allons aux pyramides! — On y va en tramway électrique. C'est si moderne qu'on paraît oublier que nous sommes en orient; mais on vient vite à la réalité, quand de la petite station aux pyramides il faut monter une pente assez raide. A peine avais-je proposé de monter un chameau que déjà le camelier adroit avait fait courber la monture. J'enfourche le dromadaire et sa bosse, avec une orgueilleuse agilité... Hélas, je n'avais pas prévu le soubresaut: La croupe de mon chameau était à dix pieds en l'air, tandis qu'il avait le nez encore sur lesol... le niveau fut si vite rétabli à l'avant, que je perdis l'équilibre, et je dus piquer une tête dans les bras des amis!!! Ce n'est rien... On recommence... et cette fois le succès vous crée maître en équitation!

Les Rois de Chaldée n'étaient pas plus heureux que moi sur mon chameau tout pomponné! C'est une gloire d'être perché si haut, n'est-ce pas, et d'arriver si majestueusement aux pyramides? Les pyramides, reconnues comme une des sept merveilles du monde ancien, sont d'immenses monuments ayant une base large, ordinairement carrée, construits en dehors en forme de degrés qui vont toujours en diminuant jusqu'au sommet. C'est celle de Chéops qui est considérée la plus grande. La pyramide à marches date, dit-on, de la III<sup>ème</sup> dynastie, sous le roi Zosir;

elle remonte à environ quarante siècles avant Jésus-Christ. Ce serait donc le plus ancien monument du monde.

Le Sphinx, espèce de statue représentant un lion énorme cachant sous sa crinière la figure d'un homme, n'est pas jeune lui aussi, puisque d'après certaines découvertes, le roi Chéops aurait fait réparer ce monument. Le temps et les hommes n'ont pas respecté les traits de cette antiquité; il est encore facile cependant, d'y voir une ressemblance humaine.

A huit heures du soir, nous quittons le Caire pour retourner à bord de l'« Etoile » durant la nuit, puis nous ferons voile vers Jaffa.

Pour nous consoler du départ, car le séjour ici fut des plus heureux, le Père Bailly assure que, lorsqu'on boit de l'eau du Nil, au Caire, on y revient toujours.

## LA TERRE-SAINTE

---

### JAFFA

*Le 1er avril, 1909.*

Le voyage en mer de Port-Saïd à Jaffa se fait en douze ou quinze heures. Nous serons en Terre-Sainte avant même de débarquer, parce qu'on nous dit que la zone qui s'étend du rivage, à perte de vue, fait partie de la Judée.

On nous annonce une indulgence plénière à gagner dès que nous verrons la Terre-Sainte. Les vigies sont placées à la dunette et elles scrutent les horizons lointains. Tout à coup, un formidable coup de canon nous avertit que l'heureuse terre de Judée se dessine toute grise sous le ciel bleu. Le silence le plus respectueux se fait sur le pont de l'« Étoile ». Tout le monde tombe à genoux ; les fronts s'inclinent, les cœurs battent et les yeux se remplissent de larmes. L'orgue de la chapelle prélude par une pieuse symphonie et accompagne le plus entraînant des *Magnificat* que j'aie entendus : c'est l'écho de la joie et du bonheur des pèlerins de Terre-Sainte. *Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.* Et mon esprit

est ravi de joie en Dieu mon Sauveur!! On prie pour le Souverain Pontife et nous gagnons la première des nombreuses indulgences accordées à ceux qui visitent les Saints-Lieux.

Le débarquement est toujours une grosse affaire: A Jaffa on aborde difficilement, car la côte est bordée de récifs à fleur d'eau. Il n'y a qu'une entrée entre deux roches où se déferlent les vagues. La mer est calme, mais le clapotis se maintient toujours.

Au premier signal, les Arabes, tapageurs, abordent l'« Étoile »; leurs larges embarcations s'emplissent bientôt, et huit forts pagayeurs, en s'aidant d'un chant rythmé au jeu de leurs rames, nous mènent à la rive.

C'est en mettant le pied sur le rivage de Jaffa « la belle » que nous nous sentons réellement en Terre-Sainte, sur cette terre sanctifiée par la présence de Jésus-Christ. Aux premiers pas, sur cette terre promise que chaque pèlerin a le bonheur de toucher, on se prosterne et on baise avec effusion d'amour ce sol sacré. Point de respect humain dans ce pays où Jésus-Christ s'est humilié pour nous; d'ailleurs les Turcs, les Arabes qui nous regardent seraient fort étonnés de voir des catholiques ne faire aucun acte de piété extérieure en passant par leur ville célèbre.

Jaffa est la Joppé de l'Écriture. Il paraît que c'est ici que Noé construisit l'arche; c'est ici que le bois de cèdre du Liban fut amené par mer et trans-

porté ensuite à Jérusalem pour la construction du temple de Salomon.

Dieu avait choisi Jonas pour aller prêcher la pénitence aux Ninivites: le prophète pour se soustraire à la volonté de Dieu vint à Joppé, et il s'embarqua sur un bateau qui faisait voile pour l'Espagne. La tempête s'élève et Jonas est par le sort condamné à être jeté à la mer. Un poisson monstre, après l'avoir gardé trois jours dans son sein, vint le rejeter sur le rivage.

Pour se rendre à la gare il faut traverser la ville: l'intérieur est sombre et en désordre, les rues sont étroites et sales, les maisons sont basses et les terrasses ont leurs toits en forme de coupole.

En passant au milieu de ces orientaux, la plupart juifs et musulmans, vous ne pouvez pas vous défendre d'un certain sentiment de crainte: Ils crient, gesticulent, s'agitent comme des maniaques. Nous sommes tentés de croire qu'ils nous veulent du mal; loin de là, il s'agit de réjouissances toutes pacifiques. C'est la fête des œufs aujourd'hui dans la ville de Jaffa, et, ceux qui nous suivent vont rejoindre leurs amis sur la place publique. Quelques enfants se balancent sur des escarpolettes, se promènent sur des petits chevaux de bois, tout comme en nos fêtes canadiennes, tandis que d'autres petits se partagent des châtaignes et mangent des nougats. Grands et petits ont leurs plaisirs.

Le *all board* d'Amérique se dit ici, en français :  
En voiture! En voiture! Nous partons pour Jérusalem!! Nous traversons de fameux jardins et une plaine très fertile où croissent des orangers, des grenadiers et un grand nombre d'autres arbres fruitiers. Des branches chargées des plus beaux fruits portent en même temps des boutons épanouis qui annoncent la prochaine récolte. Il serait difficile de trouver un endroit plus embaumé. Les senteurs qui se dégagent au passage du train sont de la plus pure essence.

A la gare même de Jaffa, j'ai acheté un joli panier contenant au-delà de trois douzaines d'oranges toutes fraîches et bien mûres; le tout, c'est-à-dire panier et oranges, pour dix-huit sous! Et vous dire combien elles sont succulentes me paraît impossible. Je vous dis seulement qu'elles fondent dans la bouche!! Je voudrais bien prouver la vérité de ce que j'avance, en vous offrant de mon panier! Ah! si j'étais plus proche, quelle heureuse distribution je ferais à tous mes amis! En guise de consolation, proposez-vous une promenade à Jaffa, pour y manger, à bon marché, les oranges fraîches et bien mûres... au pays des orangers!

Nous traversons les montagnes de la Judée. Quelle désolation! des pics élevés et complètement dénudés, des torrents desséchés, des plaines incultes et arides. Plus on approche de la ville sainte, plus on sent que le pays malheureux porte, en stigmates,

la honte et la flétrissure. La malédiction du Fils de Dieu ne saurait se cacher.

La distance de Jaffa à Jérusalem est de cinq heures. Nous apercevons en passant les villages de Yasour, Beit-Dejan, Lydda, Ramleh et un grand nombre d'autres petits bourgs ayant tous la même apparence. Ramleh est le plus important, le plus remarquable aussi, à cause de sa tour élevée des 40 martyrs et d'une église des croisés devenue la propriété des Grecs schismatiques. On traverse la plaine où Samson incendia les blés des Philistins, en attachant des torches enflammées à la queue des renards. Dans la vallée de Térébinthe, David enfant ramassa les pierres dont il frappa le géant Goliath. Je suis étonné de voir des enfants s'amuser avec des frondes; ils lancent des pierres avec habileté s'efforçant de faire valoir la qualité de leurs jouets pour nous les laisser à quelques sous.

Nous arrivons à la gare de Jérusalem vers les 9 heures du soir et on nous conduit à la ville en 20 minutes en voiture. La nuit sombre, les ravins qui se suivent, les précipices qui bordent le chemin, les cris des cochers arabes, les claquements continuels de leurs fouets, leurs carosses tout branlants traînés à une vitesse vertigineuse allaient gêner notre entrée à Jérusalem: Nous voulions descendre de nos voitures, entrer pieds nus, nous prosterner la face contre terre, comme le firent les croisés et les pénitents

d'autrefois. Jérusalem! Jérusalem! C'est le cri qui s'échappe de toutes les poitrines. Nous venons d'apercevoir les murs crénelés de la vieille cité, la Jérusalem Sainte; l'objet de nos vœux et de notre pèlerinage! Plus heureux que Moïse, il nous est donné, à nous, heureux pèlerins d'Acadie, d'entrer dans la terre promise et de chanter le *Lætatus sum* de David dans la maison même du Seigneur! Est-il bien vrai que nous sommes à Jérusalem? Est-ce un rêve? Jérusalem qui nous paraissait si loin! Jérusalem qui résume l'ancien et le nouveau testament! Jérusalem, la glorieuse cité des Rois et le théâtre encore plus glorieux de la rédemption des hommes! Oui, rien n'est plus vrai, nous sommes dans l'endroit le plus saint de la terre et nous nous réjouissons dans le Seigneur.

Tout le pèlerinage loge à l'Hôtellerie de Notre-Dame de France. Ce grand établissement est destiné à recevoir les pèlerins. Nous sommes tout à fait chez nous puisque ce sont les Pères Assomptionnistes qui en ont le soin. Nous connaissons déjà le Rév. Père Athanase, le supérieur de l'Hôtellerie; il est venu au-devant de nous à Port-Saïd nous assurer le bon accueil des religieux de sa maison.

A 10 heures du soir, on nous sert un excellent repas chaud, et les Pères nous affirment qu'avec un bon verre de camomille chaude et nos bons lits, nous aurons complètement oublié les grandes fatigues d'aujourd'hui.



## JÉRUSALEM

*Le 2 avril, 1909.*

Notre première journée à Jérusalem fut marquée de deux belles cérémonies. Une procession s'organise à Notre-Dame de France pour se rendre au Saint-Sépulcre en passant par la porte de Jaffa. La croix de procession est suivie de M. François de Brunier, commandant du Saint-Sépulcre et chevalier de Saint-Grégoire le Grand, portant le drapeau tricolore de la France; M. le Comte Affre de Saint-Rome, neveu de Mgr Affre tombé si glorieusement sur les barricades de Paris lors de la révolution, déploie la bannière blanche du Sacré-Cœur. C'est M. l'abbé Auguste Léger, un Français à la voix sympathique, qui entonne la prose si touchante du *Stabat Mater* pendant qu'en chœur tous les pèlerins continuent ce chant de la douleur. Sous les regards d'une foule indifférente de schismatiques, de juifs et de musulmans, une longue théorie de dames pieuses, de laïques croyants, de prêtres fervents accompagnés de deux évêques, défile en priant dans les ruelles sombres et sous les arceaux courbés de la ville sacrée. Ils s'en vont gravir le Calvaire et descendre ensuite au tombeau de Notre Seigneur.

Au passage de la procession M. Gueyraud, consul général de France, salue la croix et les pèlerins.

En allant sur le parvis de la Basilique on voit à la porte le révérend Père Custode et tous les religieux franciscains du Saint-Sépulcre. Ils nous reçoivent avec honneur et ils nous précèdent dans la Basilique après avoir entonné pour nous le *Te Deum* de la reconnaissance. A bien dire, en cette première visite, où l'émotion nous gagne, nous voyons peu, mais nous goûtons beaucoup. Après avoir satisfait notre piété, il sera plus facile de s'arrêter aux détails de cette intéressante construction qui renferme tant de saints souvenirs. En attendant, et aujourd'hui surtout, prions beaucoup.

Nous pénétrons un à un dans le saint Édicule pour baiser la pierre froide du tombeau du Sauveur. Jen'y fus que quelques instants, mais je portais dans mon cœur les vœux et les désirs de toute ma famille, de toute ma paroisse et de tous mes amis; en deux minutes j'avais nommé tous ceux qui me sont chers, et je sortis certain que Dieu m'avait compris.

L'après-midi, à deux heures, un vendredi, nous nous rendons au palais de Pilate pour faire le chemin de la croix sur la voie douloureuse, celle suivie par Notre Seigneur lorsqu'il monta au Calvaire. Les prêtres portent sur leurs épaules la grosse et pesante croix que nous avons arborée sur l'« Étoile », à Marseille. Pour satisfaire la piété de tous, les prêtres et les laïques se renouvellent souvent au port de la croix.

Je voudrais vous donner une description de chacune des quatorze stations du chemin de la croix, je ne ferais que vous dire ce que chacun de nous lit pieusement dans son recueil de prières, lorsqu'il fait les stations dans son église paroissiale. Disons seulement que les croix et les images n'existent pas. Tout en suivant la voix douloureuse, on s'arrête aux endroits où la tradition place les quatorze stations, depuis le prétoire jusqu'au sépulcre taillé dans le roc, où fut déposé le corps inanimé de Jésus.

Ainsi, pour la première station, par une faveur spéciale, il nous a été permis d'entrer dans la caserne turque où Pilate condamna le Christ. Cet endroit appartenant aux Grecs ne porte aucun signe de sainteté et les gardes turcs, fusil au bras, semblent peu soucieux de notre dévotion en ce lieu où ils sont les maîtres. C'est fort empoignant d'entendre le religieux franciscain qui préside nous dire avec éloquence le *crucifige* ! qui a retenti ici, par la foule ameutée des Juifs, contre l'Innocent, et se répète encore quand l'impie veut voir disparaître Dieu pour être libre dans ses pensées et dans sa vie criminelles. Il veut pour lui la joie, les plaisirs, l'indépendance; pour Jésus—*Crucifige eum!*—il veut la passion, la croix, le Golgotha.

Au jour même, où il n'est pas permis d'entrer dans la caserne, il suffit de s'approcher du mur qui cache l'enceinte pour faire canoniquement la première station.

On fait la huitième station, à la sortie de la porte judiciaire; c'est là que Jésus rencontra les femmes d'Israël. Après avoir traversé une voûte sombre, où l'atmosphère est lourde, l'air étouffant et chargé de poussières, nous arrivons à des ruines de fondation de la porte, trouvées dans les anciennes murailles. En ce lieu on lisait de nouveau la sentence du Condamné, avant de le conduire à l'exécution, hors de la ville. Au moment de sortir de cette rue étroite, la procession du *Nébi-Monçâ*, formée de 12,000 Russes se rendant au tombeau de Moïse, à quelques lieues de Jérusalem, vint par une transversale nous barrer absolument le passage. La police turque fit des efforts impossibles pour nous trouver une issue. En attendant, nous chantions les cantiques de la Passion.

Les quatre dernières stations se font à l'intérieur de l'église du Saint-Sépulcre. En montant au Calvaire on trouve l'endroit où le Sauveur fut dépouillé de ses vêtements; il est marqué d'une mosaïque en marbre en face de l'autel des Latins. C'est là que tous les jours se renouvelle le sacrifice non sanglant de la croix.

La douzième station, où Jésus-Christ fut crucifié, se fait sur le sommet du Golgotha. L'autel est aux Grecs et il n'est pas permis aux Latins d'y célébrer; toutefois, tout le monde peut se prosterner, baiser le lieu où fut plantée la croix du Rédempteur des

hommes, et toucher, à travers une petite ouverture, juste pour y passer le bras, le vrai rocher qui se fendit à la mort du Christ. Je le vois de mes yeux ; je le touche de mes mains, ce rocher muet, mais qui dit bien les merveilles de la rédemption. Je voudrais prier, je voudrais pleurer..... le cœur, au choc de si fortes impressions, arrête de palpiter... et nous laisse dans une inertie qu'on ne saurait comprendre.

Pour la quatorzième station il faut descendre le calvaire, baiser en passant la pierre de l'onction et se rendre en face de l'Édicule qui renferme le saint Tombeau. Après les dernières prières on fait trois fois le tour du saint Édicule avec la grosse croix sur nos épaules, en chantant avec un enthousiasme qui touche au délire : Nous voulons Dieu ! Nous voulons Dieu !! Le cri de *Dieu le veut* des soldats de Pierre l'Ermitte ne fut pas plus électrisant que notre devise à nous :

Bénis, ô tendre Mère,

Ce cri de notre foi,

Nous voulons Dieu, c'est notre Père,

Nous voulons Dieu, c'est notre Roi!

*Le 3 avril, 1909.*

Où vivait saint Joachim et sainte Anne et où, dit-on, naquit la bienheureuse Vierge Marie, est élevée une magnifique église appelée l'église nationale de la France. Les Pères Blancs des Missions d'Afrique en ont la garde au nom du gouvernement français.

Malgré sa haine sectaire contre l'Église, il tient encore à garder le protectorat sur les Lieux-Saints. Le consul général, représentant de la France, a droit ici à tous les honneurs que l'Église réserve aux rois et aux princes.

Nous avons la grand'messe solennelle célébrée par le vénérable M. LeRoux, curé doyen d'Aivreault, chef aumônier de cercles d'ouvriers et excellent écrivain. L'officiant se rend en chape à la porte de l'église pour présenter l'eau bénite à monsieur le Consul et le conduire, ainsi que sa suite, aux sièges d'honneur. Le consul baisera l'Évangile, recevra l'encens et le baiser de paix pendant la sainte messe.

Ce sont les étudiants du séminaire grec-catholique qui font les frais du chant et de la musique. Ils ont des voix admirables. Ce sont de futurs prêtres grecs qui, inspirés de la piété des vénérés Pères Blancs, feront l'honneur de l'Église-unie.

En face de l'église de Sainte-Anne on trouve la piscine probatique où s'est opérée la guérison du paralytique.

« Il y a à Jérusalem, au-dessus de la probatique, une piscine appelée en hébreu Bethesda, ayant cinq portiques sous lesquels gisait une grande multitude de malades, d'aveugles, de boiteux, de paralytiques attendant le mouvement des eaux. Car un ange du Seigneur descendait en un certain temps dans la piscine et l'eau s'agitait. Et celui qui le pre-

mier descendait dans la piscine, après le mouvement de l'eau, était guéri, quelque maladie qu'il eût. Or, il y avait un homme qui était malade depuis trente-huit ans. Lorsque Jésus le vit couché et qu'il sut qu'il était malade depuis longtemps, il lui dit : Veux-tu être guéri? Le malade lui répondit : — Seigneur je n'ai personne qui, lorsque l'eau est agitée, me jette dans la piscine, car, tandis que je viens, un autre descend avant moi. — Jésus lui dit : Lève-toi, prends ton grabat et marche. — Et aussitôt cet homme fut guéri, il prit son grabat et il marchait. » (S. Jean, V. 1-15.)

Des fouilles ont été faites en ce lieu; on y a trouvé un ex-voto rappelant une guérison obtenue. Les Pères Blancs, après avoir déblayé le terrain, ont pu se rendre un compte exact de cette fontaine : On y voit les arceaux des cinq portiques mentionnés dans l'Évangile. Ces restes précieux sont à 20 ou 25 pieds de profondeur. Un escalier en pierre nous conduit jusqu'à l'eau qui est claire et propre. Chacun veut en boire et y plonger la main. Une bonne religieuse, à genoux sur les bords de la piscine, lave ses yeux malades et semble écouter si la voix du Seigneur se fera entendre... Lève-toi, et sois guérie!

---

### LE MONT DES OLIVIERS

On nous a annoncé des visites intéressantes pour cet après-midi. Nous gravissons la monta-

gne des Oliviers ! Il n'y a pas de plus bel endroit d'où l'on puisse voir plus avantageusement le panorama de Jérusalem. Les murailles, les tours, les coupoles, les terrasses semblent toutes prises en un seul bloc. Seule la mosquée d'Omar se détache de cette masse de pierres grisâtres et semble, avec son esplanade élevée, être revivre les splendeurs du Temple.

Jésus-Christ venait souvent ici se reposer sous les oliviers ; jouir dans la campagne du bon air que devait lui refuser la ville. Il fuyait, sans doute, le brouhaha, le tumulte de la cité pour venir dans cette solitude, loin des hommes et proche du ciel, afin de converser avec son Père.

Les grandes foules, suivant Jésus en Galilée, avaient entendu son admirable sermon sur la montagne des Béatitudes ; elles avaient appris à prier selon l'enseignement que le Seigneur leur avait donné : « *Voici donc comment vous priez : Notre Père qui êtes aux cieux...* » (*Math.* VI. 9-13.) continuant le *Pater* tel que nous le connaissons. Les foules toujours grossissantes se renouvelaient sur la route, et il n'était pas étonnant de trouver en Judée, des disciples nouveaux qui ignorassent la prière de Jésus. Un de ceux qui avaient rejoint le Maître sur ce mont des Oliviers lui adresse cette demande : « *Seigneur, apprenez-nous à prier comme Jean l'a enseigné à ses disciples.*—*Lorsque vous priez, répondit Jésus, dites :*



*Père que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive! etc., etc » (S. Luc, XI, 1-4.)*

Voilà pourquoi la montagne des Oliviers porte aussi le nom de mont du Pater.

Aurélie de Bossi, princesse de La Tour d'Auvergne, duchesse de Bouillon, fut la fondatrice du Carmel qui couronne la montagne. Son corps repose sous un riche mausolée à l'entrée du couvent. Sur les parois extérieures du cloître, sous une galerie ogivale à colonnettes appuyées sur une ceinture de pierre, on lit le *Pater noster*, traduit à peu près dans toutes les langues du monde. Je pris le temps de le copier en provençal, c'était la langue française du XIème au XIVème siècle. Je vous le donne à titre de curiosité :

« Noste paire que sias dins lon ceu. Que fuge voste noum sanctifica. Que voste regne nous aveune. Que voste volonta se fague comme au ceu cei su terre.

« Dounas nous veni noste pan quoutidian e remetes nous nosti deule coume li remeten nous autre en quau nous es devint on tentatioun mai delieuras nous dou mau.

« Ansin-Siègne. »

A la chapelle des Carmélites du Pater nous avons la bénédiction du saint Sacrement. Après l'exposition, nous avons chanté tous ensemble le *Pater noster* de la messe solennelle. L'oraison do-

minicale, la prière de Jésus, en ce lieu, a un charme particulier qui nous fait apprécier les divins enseignements de Notre Seigneur.

Tout près du Carmel est la mosquée de l'Ascension. Sainte Hélène avait fait bâtir une grande basilique couvrant le mamelon de la montagne d'où le Sauveur s'était élevé au ciel. On n'y voit maintenant qu'un petit édifice, rotonde sans ornements et paraissant abandonnée, bien qu'il y ait des musulmans faisant la garde. Cette mosquée recouvre le rocher où Jésus laissa l'empreinte de ses pieds sur le sol. En 315, on voyait ces vestiges comme on les voit aujourd'hui, et la tradition en a toujours gardé le souvenir. Il n'y a plus que la marque du pied droit tourné vers le sud. Le pied était chaussé d'une sandale dont les cordons traïnants sont marqués sur la pierre.

Les latins ont le droit de célébrer des offices la nuit et tout le jour de la fête de l'Ascension.

---

## BÉTHANIE.

A une demi-heure de marche, en longeant un sentier bordé d'oliviers, sur le versant du mont, où

broutent des troupeaux de chèvres à grandes oreilles, nous arrivons à Béthanie, le séjour des amis de Jésus.

Sur le chemin de Jéricho, on faisait halte à Béthanie. Les voyageurs s'y arrêtaient pour se reposer et donner à leurs montures le temps de prendre un regain de forces, avant d'arriver à Jérusalem. Le Divin Maître s'était arrêté bien des fois dans ce bourg, et il logeait chez Marthe, la propriétaire du château.

Lazare et ses sœurs ignoraient d'abord la divinité de Jésus, mais ravis de sa vertu et de sa doctrine, ils comprenaient l'immensité du bien qu'il faisait au pays et ils se dévouaient avec bonheur à un tel homme. Leurs richesses leur permettaient de grandes libéralités pour le *Nabi* et ses disciples. Les soins empressés des pieuses femmes, le respect et la vénération de Lazare avaient attiré l'affection de Jésus. La bonté réciproque du Seigneur et de ces bonnes âmes avait engendré une amitié solide.

Le fait extraordinaire arrivé à Béthanie, qui surpasse tous les autres, est la résurrection de Lazare. Jésus était en Galilée lorsqu'il apprit la maladie grave de son ami. Quand il vint en Judée, Lazare était mort depuis quatre jours. Le Seigneur, frémissant en lui-même, aux récits navrants des deux sœurs affligées, se rend au tombeau. Après

avoir prié et élevé les yeux au ciel, il cria d'une voix forte: *Lazare, veni foras!* Lazare, venez dehors! (*S. Jean, XI, 43.*) Et aussitôt, cet homme, qui avait été mort, sortit, les pieds et les mains liés de bandelettes et le visage enveloppé du suaire. —Déliéz-le et laissez-le aller, dit Jésus!

Lazare est ressuscité, criaient les Juifs venus de Jérusalem pour visiter et consoler Marthe et Marie. La nouvelle se répand vite dans la ville; l'émotion est à son comble et les Pontifes assemblés voulaient entendre les témoins oculaires du miracle opéré par le *Nabi*. A l'évidence du fait, Caïphe annonce que cet homme doit disparaître. A partir de ce jour, ils ne pensèrent plus qu'à faire mourir Jésus. (*S. Jean, XI, 53.*)

Le tombeau de Lazare est sous les ruines d'une mosquée. Il y avait ici une église, même avant le passage des croisés, et plus tard une reine y fit construire une abbaye de Bénédictines. On y voit encore une tour en ruines et les vieilles murailles de ce couvent.

Quelques familles arabes sont à l'entrée du caveau: les hommes veulent nous vendre des poignards qui ont servi aux brigands du chemin de Jéricho; les enfants à demi-nus nous ennuiant avec leur vilain *bachiche*...et ils ne nous auraient pas laissés tranquilles, si ce n'eut été des cris autorisés d'une vieille décrépîe: "*Y alla, Emchi!*"! Allez

plus loin, vilains sujets! disait-elle, en écartant la petite marmaille, de sa main osseuse. La rusée coquine voulait elle-même nos sous! Elle convoitait la pièce blanche pour les chandelles tout éteintes qu'elle nous offrait pour descendre au tombeau.

Un grand jaune nous attend dans l'escalier de pierre. Il nous conduit, avec mille précautions inutiles, dans les chambres sépulcrales; à chaque instant il nous prévient de dangers imaginaires. Ses gestes, ses manières sont très aimables. A peine, avons-nous, à la faible lueur de nos petits flambeaux, jeté un regard sur le sépulcre vide de Lazare, que notre arabe court à l'escalier, nous suppliant, à chacune des vingt-six marches, de ne pas l'oublier.

Contents d'être débarrassés de ces gueux importuns et satisfaits de cette journée bien employée, nous retournons à Notre-Dame de France, tout décidés de faire une entaille aux tartines de l'hôtellerie.—Mais, dirent les derniers venus, vous n'avez pas vu la pierre de Bethphagé? c'est très intéressant! On vous a appelé; le Père Olivier a joué vainement son cornet à bouquin!... Vous étiez loin déjà... —Merci de vos délicates attentions!!

Ces bons amis n'avaient pas soupçonné la raison de notre fuite, et, comme ventre affamé n'a point d'oreilles, nous pûmes leur dire, en restant dans la vérité, que nous regrettions de ne les avoir pas entendus!!

*Le 4 avril 1909, Dimanche des Rameaux.*

Nous passons la semaine sainte à Jérusalem ! Ceci est bien propre à éveiller une idée d'envie chez nos amis. Combien, parmi eux, animés d'une grande piété, seraient heureux de partager notre bonheur. Puisse le récit des belles cérémonies que nous aurons au Saint-Sépulcre et à Notre-Dame de France leur apporter quelque dédommagement !

Jésus-Christ, après avoir ressuscité Lazare, retourne à Jéricho, mais il revient à Béthanie six jours avant la Pâque. Il soupe chez Simon le lépreux. Marthe s'occupait du service, Lazare le ressuscité était un des convives, Marie-Madeleine en cette occasion versait sur la tête de Jésus un parfum précieux, ce qui provoqua les murmures de Judas.

Le lendemain du sabbat, au lieu de suivre la route ordinaire, Notre Seigneur se rend à Jérusalem en faisant un détour par le village de Bethphagé. C'est de là qu'il envoie chercher l'ânesse et son petit, sur laquelle les disciples, après avoir étendu leurs manteaux, y firent asseoir Jésus pour entrer dans la ville. En arrivant près de Jérusalem, sur le penchant du Mont des Oliviers, Jésus, regardant la ville, pleura sur elle ! Qui pourrait dire ce que le Maître ressentit à la vue de la ville déicide ! Elles furent amères les larmes qu'il versa à la pensée que ce peuple tant aimé, tant favorisé, allait couvrir la voix de ses bienfaits par des cris de rage et des blasphèmes sacrilèges.

Où, Jésus pleura on a élevé une petite chapelle qu'on appelle le *Dominus flevit*.

«La foule immense qui était dans la ville pour la fête de PÂQUE, apprenant que Jésus venait à Jérusalem, accourut au-devant de lui jusqu'à la descente du mont des Oliviers. Les uns coupaient des branches d'arbres et en jonchaient le chemin ; les autres, en grand nombre, étendaient leurs manteaux sur son passage ; d'autres portaient des rameaux de palmier.» (S. Jean, XII, 12.)

Le cortège traversa le torrent de Cédron, la vallée de Josaphat, et Jésus, dit-on, entra par la Porte dorée, dans la ville de Jérusalem. Cette porte est aujourd'hui murée.

«Hosannah ! Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur ! criaient les foules qui précédaient et qui suivaient Jésus. Hosannah au fils de David ! criaient les enfants.» (S. Math., XXI, 15.) Dans leur bouche la louange était parfaite, elle n'avait pas l'ironie des masses qui acclamaient aujourd'hui, pour injurier demain.

Tout pénétrés de l'évangile du jour, nous nous rendons au Saint-Sépulcre en passant par la porte de Damas, afin d'assister à la bénédiction des rameaux. Malgré l'heure matinale de la cérémonie, on nous avait avertis qu'il serait difficile d'entrer dans la Basilique à cause du grand nombre d'étrangers venus de tous les côtés pour la semaine sainte.

Le parvis du Saint-Sépulcre était tout couvert d'une foule bariolée et déjà les portes du temple étaient fermées. Plus de 10,000 catholiques: russes, grecs, arméniens, arabes, avaient trouvé place dans le temple et attendaient l'heure de la cérémonie:

Vous le concevez, j'étais bien chagrin de ne pouvoir entrer et, au moment où je songeais à retourner à Notre-Dame de France, voilà que je vois les portes s'ouvrir et des soldats turcs former la haie. C'était le représentant officiel de la France qui venait en grande tenue assister aux saints offices. Ce fut ma bonne étoile ; un des fils du Consul, en voyant mon embarras, m'offre de faire partie du consulat ! je ne fus pas lent à accepter l'invitation, j'eus l'honneur d'un fauteuil tout près du saint Édicule. où j'étais protégé contre la foule compacte qui menaçait de tout envahir.

Son Excellence Mgr Camassée, accompagné d'un grand nombre de Franciscains, sur les marches du saint Édicule qui lui servaient de trône, fit la bénédiction solennelle des palmes qui d'avance avaient été déposées dans la chapelle de l'Ange.

Après la distribution faite au clergé, le peuple fut admis à recevoir un rameau des mains du pontife. Il y eut alors un mouvement général vers l'Édicule sacré, et, sans respect pour la sainteté du lieu, la foule se précipite, pèle-mêle ; poussée en



avant par le flot irrésistible, elle eut bientôt fait de briser la haie de soldats. Je crus, un moment, à un grand danger, et j'étais certain, à entendre les cris, qu'on piétinait des femmes ou des enfants. Au commandement d'un officier, la foule est repoussée à la baïonnette ; il a bien fallu céder et reculer. Pour calmer le peuple qui voulait des rameaux, les Franciscans sortirent du saint Tombeau avec des brassées de palmes bénites et ils en firent une distribution générale.

La procession se fit trois fois autour du saint Sépulcre en chantant les belles antiennes qui rappellent l'entrée triomphale de Jésus-Christ dans la ville sainte : *Cum palmis palmarum Hosanna clamabant in excelsis!* C'est nous, cette fois, qui chantons l'Hosanna en agitant nos rameaux de palmiers, dans la ville même de Jérusalem!!

J'emporte avec bonheur la palme bénite que j'ai reçue des mains du vénérable Patriarche. Je la conserverai comme un des plus précieux souvenirs de mon voyage.

Les Latins se hâtent de donner la place aux Grecs qui doivent avoir la même cérémonie à 9 heures. Nous nous retirons à l'endroit où Jésus apparut à Madeleine, propriété des Franciscains, et là, une grand'messe pontificale est célébrée, pendant laquelle trois diacres ont chanté solennellement la passion.

## SAINT-JEAN DANS LA MONTAGNE

Le voyage à Saint-Jean *in Montana* se fait agréablement en une heure. Pour faire trêve aux sérieuses méditations sur la passion de Notre Seigneur et pour reposer l'esprit, il n'y a rien de comparable à cette promenade au grand air ; sur une bonne route carrossable et donnant une vue splendide sur la campagne environnante de Jérusalem.

Les chemins sont remplis de gens du pays : les unes, car ce sont les femmes qui s'occupent du bois et de l'eau, rentrent chez elles chargées d'énormes fagots, les autres portent de grandes amphores ; c'est la tête qui supporte le fardeau et le tient en équilibre, tandis que les mains restent pour gesticuler et animer la conversation des commères.

Les hommes sont moins nombreux, quelques-uns sont couchés mollement au bord d'une haie d'arbustes, d'autres cultivent des petits carrés de vingt à vingt-cinq pieds, disposés en gradins sur le flanc de la montagne ; ils n'ont pour seul instrument de travail qu'un gros pique à long manche. Ils travaillent bien nonchalamment et, malgré tout notre charité, nous les trouvons fainéants. A quoi servirait-il de travailler bien dur, quand il faut tout donner au sultan ? Les impôts sur chaque pied en

culture sont tellement exorbitants qu'on enlève presque tout aux pauvres malheureux habitants de la Palestine, et, dans l'alternative de travailler sans profits pour eux, ou de vivre de privations, ils choisissent ce dernier mode qui paraît favoriser la nature indolente des orientaux. C'est l'ancienne ville de Jutta que nous visitons; elle est sise sur une montagne environnée d'autres montagnes. C'est aujourd'hui le village d'*Ain-Rarim* qui veut dire *fontaine de la Vierge* parce que la tradition y a toujours conservé une source (*ain*) où la Vierge Marie a puisé l'eau, puisque c'est la seule source dans les environs.

La fille d'Anne et de Joachim, âgée de douze ans, l'âge de la majorité chez les filles juives, devait quitter le temple pour être mariée. Elle était du sang royal de David et selon la loi elle devait avoir un époux royal.

Les jeunes nobles furent appelés. D'après l'inspiration du grand Prêtre, personne d'eux ne fut trouvé digne de Marie, car l'épreuve ne réussit pas en leur faveur : leurs bâtons déposés sur l'autel ne fleurirent pas.

Le troisième fils de Jacob, le Bethléemite, avait été oublié! Il était bon : la prière et le travail faisaient ses délices. Il était âgé d'environ trente-trois ans. Sur la demande du grand Pontife, Joseph se présenta au temple : pendant le sacrifice son bâ-

ton ép. nouit un beau lys blanc ! C'était l'élu de Dieu. Joseph devint l'époux de Marie. Jolie légende, ou douce inspiration d'une religieuse, qui ne manque pas de charmes.

Les saints époux vivaient dans la retraite silencieuse de Nazareth, lorsque l'Ange annonça à Marie la maternité divine, et, pour confirmer la vérité de son message, il dit à l'épouse toujours vierge: « *Et voilà que votre cousine Elizabeth a elle-même conçu un fils en sa vieillesse.* » (S. Luc, I, 36.) « *Jean c'est son nom, il sera le précurseur de celui que vous portez dans votre sein.* » (S. Luc, I, 60.)

Poussée par la charité et l'amitié, la Sainte Vierge se rendit à Jutta auprès de sa seconde cousine, car Anne, épouse de Joachim, et Elizabeth, épouse de Zacharie, étaient les deux cousines vu que leurs mères étaient propres sœurs.

Marie avait appris de l'Ange que, malgré sa vieillesse, sa parente serait bientôt mère, et elle venait lui offrir ses soins.

De son côté Elizabeth, ayant un pressentiment d'une visite extraordinaire, attendait un personnage mystérieux.

A la vue de Marie entrant dans sa maison et la saluant, elle est remplie de l'Esprit Saint et son enfant tressaille dans son sein. L'Épouse de Zacharie, heureuse, s'écrie: « Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni. »

(S. Luc, I, 42.) Heureuse visite! Heureux colloque! Jésus sanctifie Jean-Baptiste; Elizabeth reconnaît Marie, mère de Dieu; Marie, remplie de bonheur, glorifie le Seigneur: «*Magnificat! Magnificat anima mea Dominum!*»

D'un élan spontané nous le chantâmes ce magnificat tant de fois répété pendant notre pèlerinage, mais nulle part ailleurs mieux qu'ici il manifesta notre joie. En présence de ces montagnes dont les échos avaient entendu les accents de Marie, nous répétons encore, *Magnificat! Magnificat anima mea Dominum!*

Saint Luc dit que Zacharie appartenait à la famille d'Abia, de la descendance d'Aaron. Il était appelé au service particulier du Temple. Issu de grande famille, je devine que ce prêtre vivait dans l'aisance. Comme tous les riches de ce temps, il avait ses propriétés, son château, même sa villa sous les palmiers aux rameaux gracieux, et à l'ombre frais des arbustes fleuris. Ce fut dans cette charmante petite demeure qu'eut lieu le pieux colloque des deux saintes cousines. C'est sur ce même site que nous voyons la petite chapelle actuelle du *Magnificat*. Afin de laisser intactes des ruines précieuses, elle fut taillée dans le roc.

Sainte Hélène avait tant à cœur de marquer par des monuments les vestiges du Sauveur qu'elle a cru que Jutta, après Jérusalem et Bethléem, avait le

premier droit au respect des siècles futurs, parce qu'on y honorerait ici toute résumée la famille intime de Notre Seigneur : Marie, sa divine Mère ; Joseph, son père protecteur ; Joachim et Anne, ses grands parents ; Zacharie, Elizabeth et leur fils Jean-Baptiste, le saint Précurseur.

La pieuse impératrice y fit construire une église. Cette abside restaurée, ces murailles bien entretenues au-dessus de la chapelle en sont les ruines.

Je vois dans ce sanctuaire, derrière une grille, le fragment du rocher de l'empreinte du corps du petit saint Jean-Baptiste. Lors du massacre des Saints Innocents, Elizabeth fuyant les soldats d'Hérode se dirigea vers la montagne ; elle déposa son enfant sur ce rocher qui s'amollit comme de la cire pour le recevoir. Ce fait s'est maintenu par une constante tradition et, pour étonnant qu'il soit, il n'en est pas moins possible. La conception et la naissance de Jean-Baptiste furent si mystérieuses que sa vie demandait d'être protégée miraculeusement. Il devait grandir dans le désert et préparer les voies à celui qui devait venir après lui.

Encore dix minutes de marche et nous arrivons au village même de Ain-Karim. Il n'y a qu'une centaine de catholiques parmi les quelques mille mahométans. Une belle église, desservie par les Franciscains, couvre l'emplacement de la maison de Zacharie ; c'est là que naquit saint Jean-Baptis-

te. Le Précurseur du Messie, étant le patron du Canada, la visite de ce lieu sacré a une importance toute spéciale pour les Canadiens. Nous avons bien prié pour la patrie qui nous est chère. En chantant le *Benedictus* de Zacharie, nous avons demandé à S. Jean-Baptiste qu'il nous donne, à nous Canadiens, la vraie science du salut: *Ad dandam scientiam salutis plebi ejus* (S. Luc, I, 75), cette science qui fait les hommes de Dieu et, par conséquent, les vrais et bons patriotes. Dans notre orgueil national, nous avons osé croire que saint Jean-Baptiste était heureux d'être le patron d'un si beau pays et d'une nation si fièrement chrétienne et catholique ! Vive le Canada ! !

Nous aurions voulu des souvenirs de Ain-Karim. Nous recueillions avec piété la poussière qui pouvait se détacher de la paroi de la grotte, lorsqu'un Père espagnol, voyant notre larcin, vint nous prier de passer à la sacristie ! C'était inquiétant. . . . Nous allions faire valoir notre titre de Canadiens ; mais, était-ce la protection de notre saint ? était-ce notre petite démonstration pieuse et patriotique qui avait signalé notre groupe ! toujours est-il que nous sommes connus, et le Père nous apporte des petites enveloppes contenant des pierres du lieu de la naissance de saint Jean-Baptiste : l'antheutique qui les accompagne en fait foi : *Certificando questi petri sonne del lugar del nunciamento de San Juan Ban-*

tista.—*Fr. Mauricio sacristane depositore.*

Nous remercions avec effusion de coeur et nous retournons contents de notre après-midi à Saint-Jean *in Montana.*

---

## EXCURSION À JÉRICHO

*Le 5 avril, 1909.*

Comme il n'y a pas de cérémonies extraordinaires à Jérusalem pendant les premiers jours de la semaine sainte, nous ferons, aujourd'hui et demain, une excursion à Jéricho, au Jourdain et à la Mer Morte. Ce n'est pas toujours agréable de voyager en Judée, dit-on : la chaleur, le vent, les montagnes offrent des situations pénibles ! Cela ne fait rien ; il faut faire sa renommée de voyageur intrépide et plein d'endurance ; il faut jouir et souffrir de tout ce qui se présentera sur la route.

De grand matin, après les petites heures, la cour de Notre-Dame de France est remplie de voitures à deux et même trois chevaux. Nos joyeux cochers arabes se disputent les pèlerins à meilleure bourse, tandis que les pèlerins eux-mêmes cherchent les moins mauvais carrosses et les plus paisibles automédons. Tant qu'aux chevaux ce sont tous des



rosses pareilles qui mangeront du fouet en attendant une faible ration de trèfle vert et quelques poignées de folle avoine.

Comme la journée s'annonce très chaude, il faut le complet léger : chacun s'habille à sa guise : les uns à l'arabe, les autres à la turque. Un certain nombre de messieurs s'affublent de chapeaux à larges bords autour desquels flotte un grand voile blanc—des parasols sans baleines feraient tout aussi bien ! Les jeunes gens, fiers de la jolie mine des bedouins, ont voulu copier leur accoutrement. Ils ont parfaitement réussi à se draper, avec leurs châles en bandoulière ; leur tête est enveloppée de voiles légers dont les coins à franges multicolores se nouent sous le menton, laissant la partie d'arrière tomber gracieusement sur leurs burnons tout blancs. Mais, hélas ! la barbe épaisse et négligée des farouches chefs du désert fait défaut. Ils n'ont, les pauvres garçons, que des poils follets qui ne gâtent point du tout leurs beaux visages d'adolescents !

Les prêtres, même nos Messeigneurs, cèdent au plaisir, et nous voilà déguisés de notre mieux.

Le Père Antonin, aidé des jeunes Pères de Notre-Dame, jette un coup d'œil aux derniers préparatifs. Tous les excursionnistes sont embarqués ; on récite une courte prière, et nous partons aux sons joyeux des cloches de Notre-Dame de France. Quatre bédouins—outre nos bédouins pour rire—précèdent

notre caravane, tandis qu'à l'arrière-plan suivent les « drogmans » emportant les provisions de bouche, et les mouckras qui conduisent des chevaux de relais.

Bien que nous soyons en pleine semaine sainte, et en pèlerinage de pénitence, le Père Bailly nous a conseillé de mettre une note joyeuse dans notre voyage ; ce n'est pas incompatible avec la vraie piété qui veut que nous nous réjouissions toujours dans le Seigneur.

Nous sommes quatre compagnons inséparables dans la même berline : Monseigneur Hébert qui se fait jeune et joyeux, les deux frères, les révérends Napoléon et Thomas Prévile, deux charmants curés canadiens, aimables causeurs que nous avons aimés à première vue, en les rencontrant au Caire ; et moi, le plus sage des quatre, grâce aux avis charitables, et réitérés des trois amis qui calment mon tempérament pétulant.

Au détour des murs de la ville, nous descendons dans la vallée de Josaphat où doivent se tenir, dit-on, les solennelles assises du jugement dernier. Nous traversons le torrent de Cédron. Vous vous figurez, certainement, une pente rapide où les eaux fuient en gémissant vers Siloé ! pas du tout ; un simple lit desséché, serpentant dans la vallée pierreuse, pas même un filet d'eau ne vient y apporter son décor et son charme. La sécheresse est grande cette année. Tout brûle sous les rayons ardent de ce

soleil d'orient. Mgr le Patriarche de Jérusalem a recommandé des prières publiques et il a enjoint aux prêtres de réciter à la messe l'oraison *ad petendam pluviam*, pour demander de la pluie.

Après Gethsémani, on tourne la montagne en traversant des cimetières juifs et musulmans. Les corps sont déposés sur une grande pierre et ils sont ensevelis ensuite sous d'autres pierres en forme de cercueil dont le couvercle dépasse le socle. Un grand nombre de ces vieux tombeaux, détériorés par le temps, laissent apercevoir des ossements décharnés. Ces tombes propres, entretenues à la chaux se voient de très loin. Effet magique ! elles discourent sans paroles, faisant aux passants la terrible leçon que fit Notre Seigneur aux scribes et aux pharisiens hypocrites : « Malheur à vous qui êtes semblables à des sépulcres blanchis, qui au dehors paraissent beaux aux yeux des hommes, mais qu'au dedans sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture ! Ainsi à l'extérieur vous paraissez justes aux yeux des hommes ; mais à l'intérieur vous êtes remplis d'ypocrisie et d'indignité. » (*Math.*, XXIII, 27, 28.)

En passant nous voyons le tombeau d'Absolon, le petit village de Siloé, la ville de Béthanie qui vont disparaître derrière la montagne que nous dévalons par d'interminables zigzags, pour arriver ensuite dans une vallée profonde, où, bien sûr, jamais

végétation n'a pu réussir : pas un brin d'herbe qui reverdit, pas un arbrisseau qui pousse ; à peine quelques coquelicots ont-ils, çà et là, trouvé une crevasse pour rougir un jour et jeter un brin de beauté sur cette nature sauvage. On peut à peine respirer, tant l'air est chargé et tant la chaleur est suffocante. Autrefois, il y avait ici une fontaine monumentale qui conserve encore de jolies ruines. Les Arabes l'appellent *la fontaine de l'Auge* parce qu'elle sert d'abreuvoir au bétail. Les chrétiens l'appellent *la fontaine des Apôtres*, parce que probablement, pendant leurs nombreuses tournées, à la suite de Jésus, les Apôtres durent s'y arrêter pour se désaltérer et se reposer, comme nous le faisons nous-mêmes en cette première halte.

On pense avec beaucoup de raison que c'est l'ancienne *fontaine du Soleil* dont parle la bible à propos des limites des terres destinées aux enfants de Juda et de Benjamin : « La frontière s'étend jusqu'à Débéra de la vallée d'Anchor. Vers le septentrion elle regarde Galgala qui est vis-à-vis de la montagne d'Adommin, au côté du torrent qui regarde le midi ; elle passe les eaux qui s'appellent la fontaine du Soleil et vient se terminer à la fontaine de Rogel. » (*Josué, XV, 7.*)

Le chemin de Jéricho n'a pas trop bonne réputation ; on n'y parle que de larrons, de brigands et de meurtriers. De tout temps il en fut de même

puisqu'le récit des légendes anciennes, comme l'histoire des faits tout récents, n'est qu'une chaîne non interrompue de crimes abominables.

Ici le sol, fortement argileux, est de couleur rouge. Au sommet d'un rocher, à gauche, on voit les ruines d'un château qu'on appelle encore la Tour Rouge et que même les gens du pays redoutent, car c'est le refuge de bandits et d'apaches qui attendent le bon moment pour piller les voyageurs.

Et le nom de cette montagne d'Adommin, qui signifie rouge comme du sang, éveille de si effrayants souvenirs que notre attention est tenue en éveil par une peur toute naturelle à des visiteurs étrangers.

En descendant la montée, toute bordée, ici de ravins profonds, et là-bas de rochers escarpés, nous voyons des enfoncements, des grottes naturelles où il est facile pour les voleurs de guetter leurs victimes et de cacher leurs méfaits.

Le Sauveur place ici la parabole du bon Samaritain, et les circonstances relatées par Notre Seigneur semblent si vraisemblables que ce récit allégorique paraît une histoire réelle.

Cet homme, descendant de Jérusalem à Jéricho, tombe à l'improviste entre les mains des voleurs; ils le dépouillent de son argent, de ses vêtements, de tout ce qu'il avait sur lui et, non contents de ce butin, ils font à leur victime de profondes blessures et le

laissent baigné dans son sang, à demi-mort sur le chemin.

Comme il y avait douze mille prêtres, lévites et autres serviteurs du temple qui demeuraient à Jéricho, la seconde ville de la Judée, et comme il y en avait tout autant, si non plus, à Jérusalem et dans ses environs, il n'est pas étonnant de les voir souvent sur la route, les uns se rendant à Jérusalem pour y servir tour à tour dans le temple, les autres revenant chez eux, à Jéricho.

Prêtres et lévites du sacerdoce d'Aaron voient le malheureux étendu par terre ; mais loin d'avoir pitié de lui, ils passent outre. Un Samaritain, en voyant cet homme, fut touché de compassion, il lave ses plaies avec du vin, y verse une huile bienfaisante puis il les bande. Après l'avoir chargé sur sa monture, il le conduit à l'hôtellerie, priant l'hôte de prodiguer ses soins à ce malade et promettant de solder lui-même la note à son retour. (*S. Luc, X, 30-37.*) Quelle admirable charité !!

Nous descendîmes à l'hôtel du bon Samaritain, les Arabes l'appellent *Khan-el-Hatrou*. C'est un château-fort du moyen âge; une enceinte carrée, avec muraille de douze à quinze pieds de hauteur, où les voyageurs et leurs montures peuvent trouver protection en barricadant la grande porte.

Les « drogmans » de la caravane avaient préparé un bon repas qu'ils nous servirent à l'ombre du

Khan : chacun pouvait avoir un croûton, une cuisse de poulet, une côtelette d'agneau, du vin goudronneux et de belles oranges. Sur le pouce et à belles dents nous mangeâmes avec appétit. C'était un vrai régal!!

Bien réconfortés, nous continuons notre route avec l'espoir d'arriver à Jéricho au coucher du soleil. Dans la partie la plus sauvage de ce désert où tout paraît silencieux, un couvent grec, un monastère, est suspendu au rocher comme un nid d'aigle. Nous voyons les moines accoudés sur le revêtement, plongeant leurs regards dans le gouffre béant, dans ce précipice affreux que forme une excavation de plus en plus profonde. Ce serait difficile de choisir un lieu plus inaccessible et plus solitaire. L'abandon dans lequel vivent ces cénobites me fait frémir !!

On voit dans le lointain le mont Nébo sur lequel Moïse mourut en contemplant la Terre-Promise. (*Deut.*, XXXIV, 1-7.) Dans une autre direction, la montagne de la Quarantaine où Notre-Seigneur fit son grand jeûne et voulut être tenté par le démon. (*Math.*, IV, 1-11.)

Comme nous arrivons près de la fontaine d'Elisée, voilà que tout à coup le paysage change d'aspect; la nature reprend sa beauté et nous apporte des jouissances dont nous étions privées depuis notre passage à Jaffa. Là coulent des ruisseaux d'une eau bleue d'azur, en gazouillant à travers des jardins

magnifiques; là on voit des grenadiers en fleurs, des orangers avec leurs fruits d'or et leurs boutons blancs, frais éclos, des lauriers roses dont les grappes forment des bouquets superbes, des bananiers qui courbent leurs rameaux sous la pesanteur de leurs fruits; enfin, le décor est riche et gracieux! Ici le sol est fertile, l'air nourrissant, le soleil réchauffant; c'est un malheur que cette riche vallée soit aux mains d'Arabes paresseux; avec une culture soignée et intelligente, il serait facile de préparer de belles moissons et on y vivrait dans l'abondance comme en un coin d'un paradis terrestre.

Au temps d'Elisée, les eaux de cette fontaine étaient très mauvaises et la terre stérile; les hommes de la ville de Jéricho en firent la remarque à leur prophète. Elisée se fit apporter un vase neuf avec du sel: «*Il alla à la fontaine et, ayant jeté le sel dans l'eau, il dit: Voici ce que dit le Seigneur: «j'ai rendu ces eaux saines, et elles ne causeront plus «à l'avenir ni mort ni stérilité.» (IV Rois, II, 21.)* Ces eaux devinrent saines et elles le sont encore aujourd'hui. L'eau coule en abondance dans un réservoir moderne et elle court ensuite dans les champs voisins. Je m'étais déjà, heureusement, rafraîchi, lorsqu'une bande de jeunes noirs vinrent prendre leur ébats dans la piscine. Il y avait, ce jour-là, soit ablution générale, soit concours de natation; toujours est-il qu'on festoyait des jeunes mariés. Tout le vil-



lage était en réjouissance: coups de fusils, cris joyeux, danses échevelées; un tintamarre qui nous a bien amusés.

A la nuit tombante, nous arrivons à Jéricho même. C'est une déception complète: point de ville, point de forteresses, seulement quelques cabanes perdues, ça et là; trois ou quatre hôtels modestes, un hospice russe, une mosquée au minaret surmonté du croissant. Voilà ce qui reste des trois Jéricho qui ont existé ici à différents intervalles.

La première Jéricho fut celle dont Josué fit tomber les murailles jusqu'aux fondements, lorsqu'en y promenant l'arche d'alliance, au son des trompettes, il en faisait le tour pour la septième fois. (*Josué*, VI, 5-6.) Les Allemands ont fait tout dernièrement des fouilles et ils ont mis à découvert des habitations unies entr'elles dans une double enceinte de fortifications; on y voit des fragments de poterie, des parties de ourdissoirs, enfin une quantité d'objets antiques.

La seconde fut celle d'Hérode; elle jouissait d'une grande splendeur au temps de Notre Seigneur. Zachée qui y reçut la visite de Jésus avait de grandes richesses puisque, en retour de sa conversion et de l'amour du bon Maître, il donna la moitié de ses biens aux pauvres et offrit de rendre quatre fois autant à ceux à qui il avait fait tort. (*S. Luc*, XIX, 8.) De cette opulente cité, il ne reste que des masures

en terre, habitées par des familles de bédouins.

La troisième fut celle des croisés, qui n'a pas moins été saccagée que les deux premières, puisqu'il n'y a plus aucun vestige d'église catholique. Dans sa simplicité actuelle elle conserve au moins un air de fraîcheur moderne.

Le dîner est servi à 8 heures dans la cour de l'hôtel Bellevue, sous les acacias et les lauriers roses, à la lumière blanche de l'acétylène. Comme contraste, le menu est tout à fait biblique : les lentilles d'Esau, les caillies de Moïse, l'agneau des Israélites, le vin de Naboth et le miel de Jean-Baptiste.

Les fameuses sauterelles du Précurseur étant mises de côté, nous avons pu faire un excellent repas.

Agréable surprise ! Le Père René Augustin—dans le monde, M. le Marquis de Causens—enlève l'écran derrière lequel il avait dissimulé un charmant petit autel à la bonne Vierge : La Rose Mystique était couronnée de jolies roses de Jéricho. (*Eccl.*, XXIV, 18.) Aussitôt les bonnes voix entonnent la prière des pèlerins :

L'ombre s'étend sur la terre  
Vois tes enfants de retour,  
A tes pieds, auguste mère,  
Pour t'offrir la fin du jour.

REFRAIN

O Vierge tutélaire !  
O notre unique espoir !  
Entends notre prière,  
La prière est le chant du soir.

## LE JOURDAIN

*Le 6 avril, 1909.*

On redoutait les moustiques ! ils ne pouvaient nous atteindre avec les jolis moustiquaires de nos lits blancs ; mais les aboiements des chiens, les hurlements des chacals nous tinrent éveillés toute la nuit. Comme la chaleur était épouvantable nous ne pûmes rester au lit. Au petit point du jour nous étions debout attendant la première voiture pour fuir vers le Jourdain où nous comptions sur un peu de fraîcheur.

Après avoir voyagé pendant deux heures dans la vallée d'Anchor ; après avoir suivi des chemins sablonneux givrés de salin, bordés de ronces à longues épines, nous arrivons au fleuve qui a vu tant de merveilles : ses eaux se sont ouvertes sous le manteau d'Élisée ; elles ont guéri la lèpre de Naaman ; elles ont laissé passer les Hébreux conduits par Josué ; mais sa grande gloire est d'avoir servi à baptiser le Christ.

Le fils d'Elisabeth que nous avons laissé à Jutta, nous le retrouvons ici au désert du Judée, dans la force de l'âge. Il prêche en cette région un baptême de pénitence, et, c'est dans les eaux mêmes de ce Jourdain dont nous foulons les rives bénies qu'il le confère au fils de Dieu. (*Luc, III, 21.*)

Les autels sont élevés sur les bords du fleuve où le ciel s'ouvrit pour reconnaître le Fils bienaimé. Les prêtres y célèbrent le saint sacrifice, et tous les communicants, unissant leurs voix à celle du Père Céleste, redisent que c'est en Lui que sont toutes nos complaisances.

Le Jourdain est très étroit, et, de sa source jusqu'ici, la pente étant d'au-delà de deux mille pieds, le courant fuit avec une grande rapidité, lavant les rivages poudreux et charriant sur ses eaux grisâtres des branches de tamaris, des bouts de roseaux et des débris de toutes sortes.

Les cérémonies religieuses terminées, chacun veut boire de l'eau du fleuve sacré et en remplir sa gourde. Je n'oublie pas les amis.... Je leur avait promis de baptiser leurs premiers nés avec de l'eau du Jourdain. Je pourrai leur accorder ce privilège au retour..... Il faut apporter une canne de roseau ! On dit qu'au moyen-âge les pécheurs condamnés au pèlerinage de Jérusalem devaient aller chercher un roseau sur les bords du Jourdain et l'apporter comme preuve de l'expiation de leurs crimes !!

Nous allions partir pour la mer Morte, lorsqu'arriva une procession de pèlerins russes. La croix est suivie d'une bande de moujicks à la figure rougêatre, au front bas et à la chevelure toute hérissée. Ils ont à la main un cierge allumé et une

branche d'olivier. S'étant alignés sur le bord du fleuve, ils marmottent des prières pendant que leur pope accomplit un rite curieux. Tout à coup, hommes et femmes se plongent dans les eaux profondes avec une ardeur dévotieuse ; ils sont enveloppés de grands draps blancs, marqués du signe de la croix, qui, après avoir été lavés dans le Jourdain, leur serviront de linceuil dans leur tombeau. C'est la robe d'innocence qu'ils doivent apporter au tribunal du souverain Juge.

---

### LA MER MORTE

Un sentiment de frayeur nous saisit en arrivant au bord de la mer Morte ! Avant d'être ensevelies dans ce gouffre maudit, les impudiques cités de Sodome, Gomorrhe, Adama, Séboim et Ségor furent réduites en cendres par le feu de la colère divine ; elles gisent au font de ce lac asphaltite.

La mer est aujourd'hui d'un calme plat ; pas une ride à sa surface, aucun mouvement vers la plage ; c'est une mer morte dans la force du mot. L'eau est pesante, âcre et d'une amertume extraordinaire, bien qu'elle soit bien limpide ; la salure est de beaucoup plus forte que celle de la mer, elle

laisse sur ce qu'elle touche une couche de sel. Des enfants sont à se baigner, ils flottent comme des bouées, nageant les pieds hors de l'eau malgré leurs efforts pour les y enfoncer.

On raconte des histoires fantastiques à propos de cette mer de Loth. On dit que les poissons ne peuvent vivre dans ces eaux salées ; que les oiseaux ne sauraient voler dans cet air rempli de soufre ; qu'il pousse, sur les rives, des arbres dont les fruits sont amères et pleins de cendres : autant de choses que je ne puis constater. Le plus important est de quitter le plus vite possible ces plages brûlées, ces montagnes sans échos et fuir ces tristes souvenirs de crimes engloutis sous ces flots pleins de malédiction.

Après déjeuner, nous rebroussons chemin vers Jérusalem, La fameuse *vallée du sifflement* nous réservait du nouveau. Le *Kamsin*, un vent impétueux, soufflait par rafales, enlevant en tourbillons la poussière que la sécheresse avait accumulée depuis plusieurs semaines. Chacun cherchait à se cacher, qui sous son capuce, qui sous son ombrelle à demi-ouverte. Il fallut quand même partager le sort commun. Les dames avec leur figure poudrée à profusion étaient devenues de jolies vieilles, les messieurs pour braver plus crânement la tempête avait reçu l'avalanche en pleine figure et leur barbe et leurs cheveux étaient devenus d'une blancheur

patriarcale. Nous étions méconnaissables, chargés de poussière, étouffés à ne plus respirer ! Heureusement le calme se fit, et une halte au Bon-Samaritain nous permit de nous reconforter : un verre de vin généreux, quelques bons fruits et nous continuons jusqu'à Jérusalem on racontant les nombreux incidents de notre beau voyage à Jéricho.

---

### BETHLÉEM

*Le 7 avril, 1909.*

Nous partons pour Bethléem, *transeamus usque Bethleem*; la cité de la douce allégresse, la ville où l'on chante autour du berceau de l'Enfant-Dieu. Bethléem ! ce nom seul évoque l'image d'une crèche, telle qu'on en voit dans toutes nos églises catholiques, avec le bœuf et l'âne, les bergers agenouillés et les mages offrant leurs présents. Bethléem, c'est le plus joli rêve de l'enfance—le petit Jésus, l'étoile miraculeuse en papier doré, suspendue à la voûte de la chapelle, et l'ange qui chante, là haut, dans les cieux, *Gloria in Excelsis Deo* ! A ce nom prestigieux, toutes les images naïves, toutes les pastorales entendues reviennent à notre mémoire. Il semble que d'invisibles hautbois, que des musettes

cachées se sont mis à murmurer leurs accents joyeux, au seul nom de Bethléem : *Gloria in excelsis* ! Et on regarde, on fouille dans le lointain, et bientôt, à nos yeux, apparaît cette ville depuis si longtemps rêvé.

Il était de grand matin lorsque nous avons quitté l'hôtellerie des pèlerins ; la nuit, qui enveloppait le paysage de son mystère, donnait aux moindres rochers des aspects de forteresse et de bêtes fantastiques. On pressentait à peine l'aube prochaine, à la blancheur naissante du ciel au-dessus des montagnes, qu'on nous annonce le couvent de Saint-Elie, le tombeau de Rachel et enfin la ville de Bethléem qui s'appelait d'abord Ephrata, qui veut dire *fertilité* ; plus tard Abraham la visita et lui donna le nom de Beth-Léchem, ou maison de pain. Elle porta également le nom de cité de David, parce qu'elle fut la patrie de ce grand roi. Son père y demeurait, et lui-même gardait les troupeaux dans les environs, lorsque Samuel vint le choisir parmi ses frères et le sacrer roi par ordre du Seigneur. C'est d'elle que parlait le prophète quand il s'écria : « Et toi, Bethléem, tu n'es certes pas la plus petite des villes de Juda, car il naîtra de ton sein un roi qui gouvernera le peuple d'Israël. » (*Mich.*, V, 2.)

Joseph et Marie ont fait ce voyage ; encore étaient-ils partis de Nazareth, distance d'environ cinq jours, à travers les montagnes de la Judée et par des sentiers à peine tracés. Ce long voyage,



entrepris dans une saison rigoureuse et dans un pays comme la Palestine, devait être singulièrement pénible pour la jeune vierge, frêle et délicate, surtout dans l'état où elle se trouvait.

Selon l'usage du pays, Marie était assise sur l'âne ; d'un côté de la selle de l'animal était attachée une corbeille de feuilles de palmier contenant les provisions du voyage : des dates, des figues, des raisins secs, quelques gâteaux pétris avec de l'orge et un vase de terre de Ramla pour puiser de l'eau des sources ou des citernes. Une outre était suspendue de l'autre côté. Joseph, ayant jeté sur ses épaules un sac où étaient entassés quelques vêtements ; les reins ceints et enveloppé de son manteau en poil de chèvre, tenant d'une main le bâton recourbé, saisissait de l'autre la bride de l'âne qui portait la sainte Vierge.

Joseph et Marie allaient à Bethléem pour inscrire leurs noms et obéir ainsi à l'empereur Auguste qui faisait le dénombrement des peuples soumis à son sceptre. Chacun devait aller se faire inscrire dans le pays d'origine de sa famille. (*S. Luc*, II, 1-6.)

Durant le trajet, les saints époux ont dû rencontrer de nombreuses caravanes dont les riches équipages contrastaient avec leur pauvreté, des chameaux portant des femmes enveloppées dans des manteaux de pourpre et la tête couverte de voiles

blancs, des nakas arabes poussés à toute bride par de jeunes cavaliers vêtus somptueusement, aussi des vieillards sur de belles ânesses blanches. Telles sont encore les rencontres que nous faisons de nos jours, comme au temps de jadis, en passant sur les routes de la Palestine.

Le 24 décembre au soir, saint Joseph et la sainte Vierge arrivèrent dans la cité des rois. Autrefois, elle était assise au milieu de riants côteaux plantés de vignobles, de bois d'olivier et de bosquets de chênes verts. Ils se crurent, sans doute, au bout de leurs peines. Joseph pressant le pas se dirige aux hôtelleries ; mais les auberges sont remplies de voyageurs et, même à prix d'or, on n'aurait pas pu trouver un gîte. Marie répond par un sourire résigné au patriarche revenu tout triste auprès d'elle. Joseph pousse sa monture, erre par les places publiques et par les rues de la petite ville, espérant que quelque Bethléemite charitable lui offrirait l'hospitalité. La nuit tombe et les deux époux, se voyant repoussés de tout le monde, désespérant d'obtenir un asile dans la cité de leurs aïeux, s'avancent à l'aventure dans la campagne, éclairée par les lueurs mourantes du crépuscule.

Tout près de la ville inhospitalière étaient les restes du palais de David et la forteresse de Biroeth-Arba, où se mettaient à l'abri les voyageurs et les bêtes de somme ; là aussi les bergers cherchaient un

refuge contre la chaleur, les vents et la pluie, et même un lieu de repos pour la nuit. Le sol lui-même, composé de pierres calcaires, était percé de grottes souterraines. Joseph et Marie pénétrèrent dans ces ruines, dans cette caverne qui allait en rétrécissant vers le fond et s'y installèrent pour y prendre un peu de repos.

La nuit sombre est venue. Dans les maisons de Bethléem les flambeaux sont éteints, les heureux du siècle se livrent au sommeil. C'est bien l'heure indiquée par le livre de la sagesse lorsqu'il dit : « Dans le silence de la nuit, lorsque tout sera calme, au milieu de ses ombres, votre parole toute puissante, ô mon Dieu, sortira des profondeurs de votre gloire. » (*Sag.*, 14, 18).

C'est en cette sainte nuit, c'est dans cette sainte grotte que Marie donna naissance au fils de Dieu Tout Puissant ! Ici, Joseph et Marie, transportés de joie, adorèrent le Messie attendu depuis si longtemps ; les anges du ciel paraissent sur les nués ; la terre tressaille d'allégresse ! Réjouis-toi ! *Puer natus est nobis*, un Enfant nous est donné.

Il est quatre heures du matin, nous débarquons sur la place de l'église de la Nativité et nous sommes étonnés de voir à cette heure matinale force Béthléemites : bédouins tout armés, *fellahs* aux habits chamarrés, popes grecs avec leurs hauts bonnets noirs, prêtres arméniens avec leurs amples soutanel-

les, Franciscains couverts de bure ; les uns s'étaient rendus là pour nous recevoir, les autres, chacun à leur débit d'objets de piété et de souvenirs, voulaient nous en vendre et demandaient toujours par-dessus le marché le vilain *bacchiche* (pourboire) que tous et chacun réclament en Palestine, au grand désagrément des pèlerins.

Les rues de Bethléem sont courtes et étroites, elles montent et descendent avec toute la raideur de la pente de la montagne. L'art n'a présidé en rien à leur alignement. Les maisons sont pauvres et les habitants mal vêtus. Les hommes portent une simple chemise d'un blanc douteux qui laisse à nu leurs bras, leurs jambes et une grande partie de leurs poitrines, une ceinture de cuir leur serre les reins et ils marchent pieds nus. Ils mettent de mauvaises sandales, mais ils préfèrent s'en passer ; et, au fait, cela leur est plus commode. Les femmes sont vêtues d'une ample robe en coton bleu, serrée à la taille par une ceinture, sur cette sorte de chemise flotte une double étole en laine bleue joliment brodée de rouge. Les femmes mariées se reconnaissent à une sorte de *hennin* tronqué, drapé d'un grand voile immaculé. Tout autour de leur visage s'étalent en un lourd collier, des pièces de cuivre et d'argent, qui représentent leur pauvre dot. Avec ces quelques monnaies, elles apportent à leurs maris, paraît-il, une âme aussi blanche que leur voile. La plupart

sont petites et maigres, leur vie est très pénible ; à elles incombe le service de la maison ; elles vont chercher l'eau, elles ramassent le bois mort dans la campagne, elles font la cuisine pour leurs paresseux maris et elles ne mangent qu'après eux ; enfin, elles sont les servantes et même les esclaves des hommes.

Pour entrer dans la Basilique de la Nativité, il faut se courber ; la porte principale n'ayant que quatre pieds de hauteur. La pauvreté de l'édifice est en désaccord avec la majesté de ce lieu le plus saint du monde après le Saint-Sépulcre. Pourquoi avoir dénaturé l'aspect de cette sainte grotte qui eut été si impressionnant. Encore, si on y avait bâti une église d'une magnificence sans pareille. Il faut s'en prendre aux musulmans, aux grecs et aux arméniens qui ont saccagé cet édifice, qui l'ont morcelé sans cesse, travaillant toujours à détruire ce qui appartient à l'église catholique. Renseignons-nous sur les premiers temps de Bethléem. Depuis Adrien, 135 ans après Jésus-Christ, jusqu'à Constantin, pendant l'espace de 180 ans, on adorait à Jérusalem l'idole de Jupiter ; à Bethléem on rendait un culte à Adonis, et dans la crèche, qui a entendu les vagissements du Christ-Enfant, on pleurait le favori de Vénus (Lettres de saint Jérôme). L'empereur Constantin remplaça le temple d'Adonis par une église magnifique qui fut restaurée par Justinien et dont quelques parties sont parvenues jusqu'à

nous. Cette vénérable basilique a subi bien des invasions de barbares et d'infidèles; presque tous l'ont respectée. Les Perses en 614 ont épargné ce monument. En l'an 637, le calif Omar l'épargna également et fit une prière dans la grotte. Bien plus, pour qu'elle demeurât aux chrétiens, il défendit aux musulmans d'y entrer plus de trois à la fois. Après avoir tenté la ruse, les grecs usèrent de violence et, en 1757, ils ameutèrent un millier des leurs, saccagèrent le temple et l'occupèrent de vive force. En vain le roi de France protesta auprès du sultan, les grecs restent maîtres de la basilique. En 1810, les arméniens intervinrent, à leur tour et enlevèrent aux Grecs le bras gauche du transept où ils élevèrent l'autel qui est leur propriété. Au moins maîtres de l'édifice, ces grecs et ces arméniens auraient-ils pu l'entretenir avec intelligence! Ils déshonorèrent l'église à plaisir.

Des mosaïques inestimables ornaient les parois; il n'en subsiste que de rares fragments; on y voit des figures prises de face, droites, raides, sans mouvements et sans ombres, mais le caractère est noble et sévère; l'effet est majestueux à cause de ces antiques beautés. Cette église étant trop grande pour les besoins du culte des grecs, ceux-ci ne gardèrent que le sanctuaire et le séparèrent de la nef par une horrible muraille, et ils abandonnèrent ce qui reste de l'insigne basilique de Constantin aux profanations

des passants. Les bedouins viennent y vendre leurs chèvres et les Turcs y tiennent bazar aux jours de marché. La longue nef a encore ses quarante-huit colonnes corinthiennes, ses nombreux lustres et une multitude de lampes de prix.

La France, protectrice des Lieux-Saints, a toujours conservé aux latins, c'est-à-dire aux catholiques, de grands privilèges, dans la sainte Grotte ; aussi peuvent-ils y célébrer la sainte messe deux fois chaque jour à l'autel de la Nativité : l'une à trois heures et demie et l'autre à cinq heures du matin. Chaque secte religieuse a ses privilèges spéciaux pour les encensements liturgiques qui se font aux vêpres solennelles. Ceci m'amène à rappeler un incident tout récent, puisqu'il eut lieu en décembre 1908, nous dit le Rév. Père Franciscain qui nous accompagne. Il s'agissait des encensements à la grotte et du passage par l'escalier nord, où les latins ont prépondérance. A l'office solennel de la nuit de Noël, une coutume reconnue par les latins accorde aux Grecs cinq encensements et par conséquent cinq passages par l'escalier nord. Or, les orthodoxes, s'appuyant sur quelque subtilité liturgique, voulurent faire un sixième encensement, mais quand le diacre grec se disposait à franchir les degrés, il trouva les Franciscains résolus à lui barrer le passage. Ce fut aussitôt des cris et des contestations. L'autorité ottomane intervint ainsi que le très dis-

tingué consul de Francè, M. Georges Guéyraud, demeurant à Jérusalem. Avec assez de difficultés l'incident fut réglé à l'avantage des latins qui en étaient à leur droit. On s'aperçoit facilement que le but poursuivi par les Grecs est sérieux ; c'est d'expulser les catholiques de la grotte.

Aussi, l'impression que produit aujourd'hui la visite au saint lieu est-elle navrante, seule la grotte elle-même réalise bien l'image que l'on en avait conçue dans l'enfance. On éprouve du malaise en entrant dans l'édifice, il faut se faufiler entre des regards hostiles et toujours sous la surveillance des soldats turcs faisant faction, l'arme à la main.

Nous aurions voulu pénétrer immédiatement dans la sainte grotte ; mais les arméniens étant à y célébrer un office, force nous fut d'attendre à l'heure réservée aux Franciscains.

A cinq heures, Mgr Albano, vêtu des ornements sacrés, accompagné d'une quarantaine de prêtres pèlerins, se dirige vers la grotte. Nous descendons, le cœur plein d'émotion, l'escalier tortueux qui conduit à la crèche. Des lampes d'or et d'argent projettent dans ce souterrain une clarté mystérieuse. L'endroit de la naissance de Jésus est marqué d'une étoile en vermeil ; là est la crèche où Marie déposa l'enfant, ici est le lieu où la Vierge présenta le Sauveur du monde à l'adoration des mages. C'est à l'autel de la Nativité que commence à l'instant le saint Sacri-



rice de la messe. Tous tombent à genoux dans le recueillement le plus profond, et, dans une piété qu'on ne peut définir, chacun se livre aux douces et consolantes méditations que nous apporte l'avènement du Messie; la venue du Libérateur d'Israël ! Au moment du *Gloria*, il est impossible de retenir l'élan d'enthousiasme qui remplit nos cœurs, il faut manifester vivement notre foi, et, dans un transport de la plus sainte allégresse, prêtres et laïques chantent à pleins poumons le *Gloria in excelsis Deo* ; il fut chanté ici pour la première fois par les anges, messagers de la bonne nouvelle. C'est la nuit de Noël pour nous, puisqu'on y célèbre la même messe que nous célébrons à minuit dans nos églises le 25 décembre.

C'est Noël ! La grotte de Bethléem retentit de nos vieux-noëls et de nos vieilles pastorales ; ces canoniques prennent ici un caractère touchant de réalité-telle qu'on croit voir toutes les jolies scènes qui se sont passées autour du berceau du petit Jésus.

C'est Noël ! Encore un moment et Notre-Seigneur va descendre sous cette voûte qui l'avait vu enfant. Je crois entendre les voix angéliques des séraphins descendus des cieux pour l'adorer sur l'autel ; je l'y vois descendre, lui-même, tel qu'il était entre les bras de Marie et de Joseph !! *Venite adoremus. Venite adoremus Dominum* . . . . et cette messe, où toujours se renouvelle le mystère de Noël, se ter-

mine en prononçant l'acte de foi sublime dicté par saint Jean: «*Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous ; et nous avons vu sa gloire ; sa gloire qui est celle du Fils de Dieu, plein de grâces et de vérité.* » (S. Jean, I, 14.)

A la messe de Monseigneur, les laïques reçurent la sainte communion. Les prêtres, à leur tour, voulurent satisfaire leur dévotion en se partageant les autels des différents oratoires souterrains contigus à la grotte. A deux pas de l'autel principal, à la lueur des mêmes lampes et des mêmes flambeaux, je célèbre la messe à l'autel des Saints-Innocents. Sous le tombeau de cet autel il y a une profonde excavation où, d'après la tradition, les mères se cachèrent avec leurs petits enfants pour fuir la persécution d'Hérode. Derrière une grille de fer se trouve un caveau rempli de reliques des Saints-Innocents ; ce fut une heureuse idée de réunir au pied de la crèche les reliques des enfants martyrs pour Jésus naissant ; elles doivent y reposer plus doucement.

Après le petit déjeuner, pris d'assez grand matin chez les Pères Franciscains, nous nous rendîmes dans leur église de Sainte-Catherine, adjacente à la Basilique, où nous assistâmes à la bénédiction du très saint Sacrement. On y chante l'*Adeste Fideles* ; c'est l'aurore, c'est la continuation de notre belle nuit de Noël ! On jouit beaucoup du contraste : partout dans les églises, au mercredi saint, on pleure

le Christ en lisant la passion et nous, nous le chantons naissant à Bethléem.....Heureux pèlerins !!

Le temps ne dure pas à Bethléem. L'âme y est à l'aise : la joie du mystère de Noël, la disposition des sites, font dire au voyageur qu'il fait bon d'être ici. Les promenades dans les environs sont pleines de charmes. Voici la célèbre prairie nommée Bett-Sahour ou le Champ des Pasteurs. C'est ici que l'ange vint annoncer la bonne nouvelle aux pauvres et aux petits « *Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.* » (S. Luc, II, 12.) Comme eux nous sommes allés à Bethléem et *natum videmus*, nous avons vu l'enfant!.....Au moment où nous visitons cet endroit historique nous rencontrâmes des petits bergers, comme ceux d'autrefois, vêtus de peaux de brebis et conduisant leurs troupeaux aux pâturages. Ils nous regardent avec envie et j'ose croire, à leur allure, qu'ils trouvent nos anciens noëls admirablement beaux.

Ça bergers, assemblons-nous,  
Allons voir le Messie....

Noël ! Noël !! De tous les anniversaires catholiques Noël, est le plus touchant ; c'est la fête gracieuse entre toutes. Noël, c'est la nuit du salut, du miracle, que les prophètes avaient depuis si longtemps promise ; nuit céleste, où la virginité fut féconde ; nuit dont l'étoile messagère annonce aux

bergers, qui le redisent, aux rois, la naissance du Rédempteur. Jamais ton souvenir ne reviendra dans l'année, sans produire en nous je ne sais quelles émotions d'une piété douce et franche.

De nos jours, malgré l'incrédulité, cette nuit de Noël est la nuit par excellence. Pour la célébrer nos villages allument leurs brandons, les jeunes gens chantent les hymnes postorales, nos églises s'illuminent de mille feux. A la table sainte, dans le sanctuaire, s'élève la crèche de l'enfant ; Marie, Joseph, les bergers et les mages l'entourent. . . . et les petits enfants. . . . . étonnés au milieu de cette féerie gardent à jamais le souvenir du Noël joyeux, du petit Jésus qui apporta sur la terre la lumière et la vie.

---

### LA BASILIQUE DU SAINT-SÉPULCRE.

L'après-midi du mercredi saint étant libre, chacun court où sa dévotion le conduit. Je me rends au Saint-Sépulcre ; c'est le centre qui attire et on sent le besoin d'y aller souvent ! Il est grand temps de vous donner certains petits détails sur cette Basilique, cette étrange construction qui renferme les souvenirs les plus précieux du monde pour tout

chrétien, spécialement pour les catholiques. Avant de venir à Jérusalem, j'avais lu plusieurs écrits, plusieurs descriptions qui m'avaient donné une idée bizarre de cette église. Réussirai-je à vous dire mes impressions et à vous décrire la Basilique de manière que vous vous y reconnaissiez lorsque vous irez en Terre-Sainte ? Je n'ai pas de diagramme à vous faire voir. Je laisse un vaste champ à votre imagination et vous pourriez bien vous y perdre à votre tour. Alors, de grâce, ne m'en donnez pas le blâme. Je veux mettre toute ma bonne volonté à vous faire visiter le Saint-Sépulcre.

Jérusalem est une agglomération de mesures jointes ensemble. Le tout forme un bloc solide de murs, dans lesquels sont taillées des rues étroites tantôt à jour, tantôt recouvertes d'une voûte de pierres. On arrive par une inclinaison assez rapide sur le parvis de la Basilique du Saint-Sépulcre. Cette place d'environ 150 pieds carrés est entourée de hautes murailles fortifiées derrière lesquelles sont cachés les couvents latins grecs et arméniens. De ce massif de tours et de dômes s'élève une grande coupole grisâtre surmontée d'une croix de fer ; c'est l'œuvre terminée en 1868, aux frais communs de la France, la Turquie et la Russie pour recevoir la tombe du Sauveur. Voilà la façade de la Basilique ; elle paraît enfoncée dans le sol, écrasée sous les murs gris qui l'entourent. Des deux portes qui

sont les seuls ornements en apparence l'une est toujours murée, l'autre est ordinairement fermée. C'est l'unique entrée pour pénétrer dans cet immense intérieur et donner communication aux différentes chapelles et aux différents monastères.

Entrons dans le temple sacré, les gardiens turcs sont toujours là pour ouvrir la porte, ils demeurent à l'intérieur dans un espèce d'enfoncement de murs; étendus sur un divan, ils font glisser sous leurs doigts les perles de leurs chapelets musulmans. Avant d'aller plus loin, je vous dirai qu'il y a douze sanctuaires importants; bien que séparés et distincts, ils sont unis entr'eux et abrités sous la même voûte; quelques-uns sont à fleur de terre, d'autres sont élevés de plusieurs pieds, d'autres sont à une trentaine de pieds sous terre.

Voici le calvaire ! C'est la petite montagne sur laquelle le Christ-Jésus fut crucifié entre le ciel et la terre ; elle est complètement cachée sous des dalles de marbre. On dirait qu'une boîte immense la recouvre. Nous parvenons à cette plateforme artificielle en gravissant un escalier de pierres de dix-neuf marches. Des piliers soutiennent au-dessus une voûte basse ogivale, où sont suspendues, en grand nombre, des lampes d'or et d'argent qui donnent une lumière pâle et vacillante, et laissent ce lieu sacré dans une demi-obscurité. Il y a trois autels dont deux appartiennent aux latins, l'autre, le principal,

appartient aux grecs non-unis. Je vous ai déjà parlé de cet autel lorsque nous nous y sommes arrêtés pour le chemin de la croix solennel de notre première journée à Jérusalem ; mais je ne puis résister au désir de vous y conduire encore, vu que je considère ce saint lieu comme le plus propice à nous faire comprendre le prix de notre rédemption. Trainons-nous à genoux au-dessous de cet autel et à travers un disque en argent voyons l'excavation où fut plantée la croix, et la fissure faite dans le rocher au moment où le Christ rendait le dernier soupir. Passons tout le bras dans cette ouverture de cinq à six pouces et ne pouvant pas coller nos lèvres sur le roc du Calvaire touchons-le respectueusement, et, comme les russes pieux et dévots touchons-nous ensuite la tête, la figure et le cœur persuadés qu'une vertu mystérieuse sort de cet attouchement sacré. Il n'y a pas de mots pour dire les impressions ressenties en pareille occasion, . . . . . et, si les pieds de Jésus étaient en croix, là, près de nous, nous pourrions, comme Madeleine, les arroser de nos larmes. En ce moment de contrition sincère et parfaite désirons mourir . . . mourir sur le calvaire en disant à Notre-Seigneur les paroles de Dismas repentant : *« Seigneur, souvenez-vous de moi dans votre royaume. »* (S. Luc, XXIII, 42.)

A droite du Calvaire, nous voyons à travers une petite fenêtre la chapelle latine de Notre-Dame des

Sept-Douleurs, c'est là que saint Jean et Madeleine se tenaient avec Marie pendant la crucifixion.

En descendant du Calvaire, on s'arrête à la Pierre de l'Onction; c'est une dalle en pierre rouge sur laquelle fut embaumé le corps du Sauveur. Nicodème avait emporté une mixtion d'environ cent livres de myrrhe et d'aloës, et, avec Joseph, de la ville d'Arimathie, et probablement avec quelques autres disciples ils enveloppèrent le corps de Jésus dans des linceuls avec des aromates selon la manière d'ensevelir qui est ordinaire aux juifs. (*Jean*, XIX, 39-40.)

Il y a plusieurs lampes de prix qui brûlent autour de cette pierre et six chandeliers monstres dont deux ont leurs souches allumées pendant les offices respectifs de chacune des trois communions qui se disputent les privilèges au Saint-Sépulcre.

Les orientaux, dont la dévotion est très ostensible, se prosternent et demeurent le front collé sur la pierre froide pendant de longues heures tandis que les pèlerins en général se contentent de la baiser avec piété.

On fait le tour du chœur des grecs et on descend un grand escalier de 29 marches, qui conduit à la chapelle arménienne schismatique dédiée à sainte Hélène. C'est là que la pieuse impératrice se tenait pendant qu'on pratiquait des fouilles pour retrouver la croix de Jésus-Christ. Plus loin on descend encore



13 marches et nous sommes dans la chapelle catholique de l'Invention de la sainte Croix. On regarde en passant l'autel de saint Longin, celui qui, de sa lance, perça le côté de Jésus. On entre un instant dans le petit sanctuaire où le Christ fut gardé prisonnier pendant que les bourreaux étaient aux apprêts du crucifiement.

Comme on commence un office spécial, en l'honneur de la colonne de la flagellation, dans la chapelle franciscaine, nous allons y assister.

On ne parla publiquement du culte des reliques de la passion que lorsque la vraie croix fut découverte; cela ne veut pas dire que, pendant les trois premiers siècles de l'Église, lorsque les chrétiens n'étaient que des martyrs et des confesseurs de la foi, on ait négligé de conserver et de vénérer les reliques qui existaient alors. La colonne de la flagellation n'était pas un objet à se perdre facilement. Elle fut transportée, dit-on, du prétoire de Pilate à l'église du Cénacle. C'est ce que nous apprend saint Grégoire de Nazianze au quatrième siècle et ensuite saint Jérôme, au cinquième siècle, nous dit que sainte Paule, veuve romaine, étant venue en Orient pour prier au tombeau de Jésus-Christ, se rendit au Mont-Sion pour y vénérer la colonne de la flagellation qui soutenait la portique de l'église du Cénacle. Elle fut brisée par les musulmans, et, les Franciscains en ayant recueilli res-

pectueusement les fragments, les transportèrent dans leur chapelle, où Jésus apparut à sa sainte Mère dans l'église du Saint-Sépulcre. Elle est maintenant enfermée dans une niche doublement grillée, pour la protéger contre les profanations des infidèles.

Une colonne de la flagellation existe à Rome dans une petite chapelle de l'église de Saint-Praxède ; elle y fut apportée en 1223 par le cardinal Jean Colonne, légat du saint Siège en Orient. Un socle de colonne est aussi conservé dans le trésor de la cathédrale de Saint-Marc, à Venise. La multiplication des saintes colonnes s'explique facilement quand on sait que, la véritable étant brisée, il fut fait un partage de morceaux authentiques ; les plus considérables furent encastés dans des petites colonnes de pierre qui reçurent les mêmes honneurs que la vraie relique.

Ordinairement, on vénère celle de Jérusalem en introduisant à travers le grillage un bâton à cet effet, déposé sur l'autel, et, après l'avoir retiré, on baise l'extrémité qui a touché le tronçon sacré. Aujourd'hui, mercredi saint, est le seul jour de l'année où elle est exposée publiquement et tous et chacun peut la toucher et la baiser.

Il est impossible de s'arrêter plus d'un instant ; il faut circuler et faire place au flot de pèlerins.

Il est tard et on chante encore... On dit l'office des Ténèbres chez les latins... les lamen-

tations de Jérémie avec leurs finales plaintives ont un écho touchant : *Jérusalem ! Jérusalem ! convertere ad Dominum Deum tuam...*

## JEUDI SAINT

*Le 8 avril, 1909.*

Les cérémonies des derniers jours de la semaine sainte sont toujours belles, même dans nos petites églises paroissiales ; elles le sont davantage au Saint-Sépulcre. Bien que le saint Édicule soit la propriété des latins, des grecs et des arméniens, les coptes n'ayant que le droit d'y adosser une petite chapelle, le jeudi saint, les latins en ont l'usage à eux seuls ; les schismatiques doivent se tenir au dehors pour monter la garde.

Sur les marches d'entrée de l'Édicule on a élevé un autel d'argent avec la croix et les chandeliers de même métal. Après la messe chantée et les saintes Huiles consacrées, la procession, formée d'un grand nombre de prêtres parés, de religieux, du Consul de France et de sa suite, se met en marche. La sainte Réserve est portée sous un magnifique dais d'or.

Je cherchais le reposoir qu'on prépare chez nous avec tant de soin, je pensais qu'on arriverait bien-

tôt à quelque chapelle retirée, couverte de fleurs et étincelante sous mille lumières—tel le massif de palmiers, de roses et de lys que les sacristains de l'Assomption ont préparé dans la chapelle du Sacré-Cœur pour l'Hostie de Notre-Dame de France—mais en vain... l'autel d'argent fut promptement retiré et la porte du saint Édicule était libre. Les principaux officiers de la procession entrent; l'évêque va déposer le Corps eucharistique du Sauveur dans le sépulcre vide, sur la pierre nue du tombeau. Ce tabernacle unique, ce reposoir, le plus beau dans toute sa simplicité, ne se trouve qu'à Jérusalem.

Le jeudi saint est le vrai jour pour visiter le Cénacle. Il faut se rendre au mont Sion où nous verrons aussi plusieurs intéressants monuments. Nous sommes dans le quartier arménien, le plus riche de Jérusalem et le mieux situé. Voici la belle cathédrale de Saint-Jacques construite au onzième siècle. L'intérieur tout doré resplendit de mille feux. Le patriarche arménien préside le lavement des pieds tandis que plusieurs prêtres ou lévites l'accompagnent en exécutant du très beau chant. Sous un petit autel on vénère l'endroit où fut martyrisé saint Jacques le Majeur.

On nous montre la prison où Jésus passa une partie de la dernière nuit de sa vie, la maison de saint Thomas, apôtre, l'habitation de Marie et de saint Jean, l'emplacement du palais d'Hérode le

Grand; mais comme tout notre désir est d'entrer le plus vite possible au Cénacle, nous prions le Père Mamert d'abrèger. Nous sentons le besoin de manifester notre dévotion à Jésus eucharistique et nous voulons faire un acte de foi solennel en la croyance si consolante de l'institution du Sacrement de nos autels. Pour nous, prêtres, les pouvoirs si extraordinaires de notre sacerdoce n'ont-ils pas le Cénacle, comme point de départ? C'est bien ici que Notre-Seigneur dit à ses apôtres: «*Faites ceci en mémoire de moi.*» (Luc, XXII, 19.) Bien que nous eussions trouvé les abords peu convenables, nous entrâmes avec beaucoup de respect dans cette «*chambre haute et toute meublée*» (Luc, XXII, 12.), où Pierre et Jean préparèrent ce qu'il fallait pour la pâque. Nous allons tout de suite aux renseignements; ces détails ne feront qu'augmenter notre bonheur. Ce saint édifice dut être un des premiers relevé de ses ruines, lorsque la paix fut rendue à l'Église par Constantin. Au septième siècle, suivant le témoignage d'André de Crète et de saint Arculpho, il était en état de conservation et il formait avec la maison de la sainte Vierge qui lui était contigue, une belle église. Les souvenirs de la cène et de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres en étaient inséparables. Le moine Jean Phocas nous le montre restauré et environné de respect au treizième siècle. L'église actuelle, bâtie par les Franciscains en 1342, est bien con-

servée ; la voûte gothique retombe sur des piliers en maçonnerie surmontés de colonnes à chapiteaux qui caractérisent parfaitement le style du quatorzième siècle. En 1551, les musulmans s'en emparèrent et depuis cette époque les catholiques n'y ont plus aucun droit. (L'abbé LeCanu.)

La table de la cène est conservée dans le trésor de la basilique de Saint-Jean de Latran, à Rome ; elle est en bois de cèdre du Liban, sans aucun ornements ; elle paraît avoir un pouce d'épaisseur sur douze pieds de long et six de large. Les souverains pontifes l'ont fait couvrir de lames d'argent et de métal précieux. (L'abbé Darras.)

Le *Sacro Catino*, coupe ou calice de la cène, était de verre de couleur d'émeraude, fondu et retravaillé au tour, avec le plus grand soin. Il est à deux anses et de forme élégante. Il fut transporté à Paris, lors des victoires françaises, et, en 1816, il reprit le chemin de Gènes. Quaresmius croit que ce vase a servi à la pâque juive mais il doute si c'est le même qui fut le calice de l'Eucharistie. (L'abbé Darras.)

Maintenant, le lieu le plus cher à la piété catholique n'est plus qu'une mosquée où les Turcs fanatiques vous laissent entrer mais à la condition expresse que vous ne fassiez aucun exercice public de dévotion. Il n'est pas même permis de s'agenouiller et de baiser ces murs vénérés. Chacun récite alors en particulier

---

les prières pour gagner les trois indulgences plenières attachées à la visite du Cénacle.

Si les catholiques pouvaient posséder encore une fois ce sanctuaire, vous verriez de toutes parts arriver l'or, l'argent et les pierres précieuses pour orner ce monument où l'amour du Cœur de Jésus se manifesta le plus ouvertement à l'humanité. A défaut, enrichissons les cénacles de nos paroisses ; aimons à décorer nos autels, qui possèdent le vrai corps de Jésus-Christ ; voulons des calices et des ciboires de l'or le plus pur pour nos tabernacles, et n'épargnons rien pour la sainte Eucharistie.

Avant de retourner à Notre-Dame de France, il faut aller à Gethsémani et à la grotte de l'agonie. Hâtons-nous ! Il est déjà tard et l'obscurité se fait vite dans ces montagnes ! Nous visiterons à la lueur des flambeaux ; c'est plus impressionnant.

---

## LE JARDIN DES OLIVIERS

C'est le soir ; c'est l'heure solennelle et pleine de mystères ; c'est l'heure où l'on prie mieux, parce qu'alors l'âme est saisie d'un sentiment vague de tristesse, d'une mélancolie qui lui fait chercher l'abandon et la solitude ! N'était-ce pas le soir de la

cène, après l'hymne de l'action de grâces ? La nuit n'avait-elle pas voilé la terre de son ombre, lorsque Jésus, suivi de ses disciples, traversa le Cédron et se dirigea vers le pressoir de Gethsémani ? Il s'arrête dans cette retraite dont les ténèbres, la solitude et le silence semblent reboucler l'horreur ; séparé de tout, livré à lui-même, il voit venir l'heure de son sacrifice ; il voit venir le cruel moment où doit commencer le sanglant combat entre le Ciel et la terre et il s'écrie : « *Mon âme est triste jusqu'à la mort.* » (*Math.*, XXVI, 38.)

Voici le tertre où les disciples dormaient. Voici les oliviers séculaires qui ont été témoins de cette scène terrible. Ils ont senti les souffrances de Jésus, ils ont entendu ses soupirs, vu ses larmes !!

Gethsémani est entouré d'une haute clôture où les Pères Franciscains entretiennent un jardin magnifique, tout couvert de jolies fleurs : les pensées et les roses font oublier le mystère de souffrance qui existe ici et, pour ma part, je préférerais des cyprès et des saules pleureurs dans ce champ où l'âme est triste jusqu'à la mort !

S'étant éloigné d'environ un jet de pierre (*S. Luc*, XXII, 41.), Jésus se retire pour prier dans un enfoncement de rocher, grotte naturelle qui existe encore et dans laquelle nous sommes descendus pour prier nous aussi. A la lueur de quelques cierges, nous voyons sur le maître-autel une peinture saisis-



sante qui rappelle ce qui s'opéra ici, à peu près à cette même heure, au soir du véritable jeudi saint, la veille de la mort de Jésus-Christ. Le Sauveur frissonne à la vue de la justice de son Père ; il chancelle sous le poids des péchés des hommes. Ses forces l'abandonnant et la frayeur s'emparant de son âme, il tombe en agonie : *Et il lui vint une sueur comme des gouttes de sang qui découlaient jusqu'à terre.* (S. Luc, XXII, 44.) Il faudrait avoir un cœur de bronze pour ne pas se sentir émus... Une sueur froide couvre nos fronts... et nous pleurons en silence.

Pendant que nous étions à ces pieuses méditations, le ciel noir comme de l'encre s'était ouvert pour verser une pluie abondante. Nos flambeaux ne purent résister. Il fallut, dans l'obscurité, longer les hauts murs, patauger dans une boue blanche et rentrer tout trempés à Notre-Dame des Pèlerins. Nous étions quand même contents de notre jeudi saint.

---

## VENDREDI SAINT

*Le 9 avril, 1909.*

C'est le jour anniversaire de la mort de Jésus-Christ. La nature a voulu concourir à la douleur

qui semble régner sur Jérusalem ; le ciel d'hier est encore tout couvert de sombres et humides nuages qui donnent à la terre un aspect de profonde tristesse ; les cloches des églises catholiques sont muettes, celles des églises non-unies tintent tout le jour un glas qui glace d'effroi ; sur toutes les communautés religieuses, les pavillons de divers pays et de diverses nationalités flottent en berne exprimant le deuil général de la chrétienté. Les rues sales, étroites et tortueuses de la ville sont remplies : vous croisez de longues files de chameaux, vous voyez nombre de mulets, d'ânes emportant, de partout, toute une population qui vient assister, chacun selon son rite, aux mystérieuses cérémonies du jour, au grand drame de la Passion du Sauveur. J'ai vu la foule parcourir la voie douloureuse : les uns chantaient, les autres pleuraient ; les uns vociferaient, les autres étaient impassibles, indifférents à tous les spectacles religieux qui se déroulaient devant eux. Il me semble qu'après dix-neuf siècles écoulés le récit des Évangélistes trouve encore son actualité.

Après le surménagement de cette semaine et le refroidissement d'hier, je sens qu'il faut céder... ; le courage est plus grand que les forces.

Avec moins de fatigues, moins pressé par la foule, éloigné de la cohue incessante, j'assisterai tranquille à la messe des Présanctifiés dans la grande chapelle de notre hôtellerie. C'est le révérendis-

sime Abbé de la trappe de Gethsémani, aux Etats-Unis, qui officie pontificalement en présence de trois évêques et de la plupart des prêtres et laïques pèlerins que le mauvais temps a—heureusement—empêchés de sortir.

On va chercher le très saint Sacrement, au reposoir de la chapelle inférieure du Sacré-Coeur. La procession, formée de tous les assistants portant des cierges allumés, s'avance lentement à travers les vastes corridors. Les religieux de l'Assomption exécutent en pur chant grégorien les chants langoureux du *Vexilla regis prodeunt*, les mélopées de la tristesse où se cache cependant la douce espérance.

Sur l'autel nu, les ministres en deuil viennent de déposer Notre Seigneur. Ils prient en silence et bientôt.....la sainte Victime est consommée.....Le tabernacle ouvert a perdu son Hôte divin.....

La cérémonie la plus imposante que l'on puisse voir au Saint-Sépulcre est la grande procession du vendredi saint au soir. Vers sept heures, à peu près l'heure où le corps du Sauveur fut déposé dans le tombeau, il se fait une représentation des dernières scènes de la Passion. En tête de l'immense cortège qui parcourt les différents sanctuaires de la Basilique, des prêtres portent une grande croix sur laquelle est attaché un Christ presque de grandeur naturelle. Un grand nombre de prêtres parés, des différents ordres religieux, suivent en portant des

flambeaux. C'est un évêque, mitre en tête, assés des custodes capucins qui préside. Au cours de cette procession, on s'arrête sept fois pour prêcher la Passion en sept langues différentes, savoir : en italien, arabe, allemand, grec, polonais, français et espagnol.

C'est du sommet du Calvaire qu'un Franciscain donne l'instruction française à la suite de laquelle fut reproduite la scène attendrissante de la descente de la croix. Des moines passent un linceuil sous les bras du Christ. Ils enlèvent d'abord la couronne d'épines ; puis avec des tenailles d'argent ils arrachent les clous des mains et des pieds. Les bras inertes tombent le long des flancs du Sauveur ; la tête sanglante s'incline comme celle d'un cadavre sur l'épaule du religieux qui le soutient, et, doucement, le corps est descendu sur le rocher. Au chant lugubre d'un *Stabat Mater* qui fait frémir, le corps du Christ est porté sur la pierre de l'Onction, à environ vingt-cinq pieds du Calvaire, où l'évêque l'embaume de myrrhe et d'encens, et l'arrose de parfums précieux ; enfin, il l'enveloppe dans un suaire, le dépose dans le véritable tombeau.... « *Ayant roulé ensemble une grosse pierre à l'entrée du monument, il se retira.* » (S. Math., XXVII, 60.) Et, comme les saintes femmes, nous regardions où on le mettait (Marc., XIV, 47.), heureux comme elles d'avoir pu accompagner le corps de notre Sauveur jusqu'à son sépulcre.

## SAMEDI SAINT.—LES GRECS

*Le 10 avril, 1909.*

La cérémonie du feu nouveau, c'est-à-dire du feu sacré des grecs, m'amène à vous parler de ces schismatiques dont j'ai souvent fait mention dans ce récit.

Depuis longtemps l'église d'Orient diminuait par l'oubli des saines maximes et l'obscurcissement de tous les principes. Il ne fallait qu'un chef pour la jeter dans l'abîme. En 857, Photius fut l'instrument de cette ruine. Au mépris de toutes les règles canoniques, sans élection préalable, par sa ruse artificieuse, par l'ambition de Michel l'Ivrogne, fils indigne de sainte Théodora, par la consécration épiscopale qu'il reçut de l'évêque de Syracuse, Photius, de simple laïque qu'il était, devint en six jours patriarche de Constantinople, usurpant le siège de saint Ignace qu'on avait exilé dans l'île de Térébinthe.

Photius se retira de Rome et il se fit nommer et reconnaître par son clergé comme patriarche universel de l'église dissidente.

Le schisme d'Orient ainsi consommé s'est continué jusqu'aujourd'hui. Chaque division patriarcale a cependant son autorité complète, bien qu'on

regarde le Sultan de Turquie comme le chef de l'église grecque, le vrai pasteur du bercail du Christ, dans son empire. C'est lui qui tranche les difficultés extraordinaires entre les pasteurs et les brebis.

Le patriarcat de Jérusalem comprend quatorze archevêchés ou évêchés distribués dans les villes les plus importantes de Terre-Sainte; mais, la plupart des titulaires résident à Jérusalem et composent le saint Synode du Saint-Sépulcre, qui, avec la confraternité des hagiophites, formée de quatre cents moines hellènes, dirigent toutes les transactions de l'église orthodoxe.

Une question politico-religieuse fut cause d'événements tragiques en février dernier. La communauté grecque se compose d'Hellènes, d'Arabes et de Russes. Les Hellènes, la plus petite partie, occupent le pouvoir et les dignités; les Arabes et les Russes, plus nombreux, sont oubliés. Voyant leurs taxes, leurs aumônes employées à la subvention de la minorité qui abuse, ils se sont plaints au patriarche qui, devant des menaces ou des justes revendications, voulut leur faire quelques concessions. Monseigneur Damianos n'avait pas compté sur le Synode qui, lui, prétendait bien n'être pas privé de ses privilèges. Le patriarche fut déposé, honni comme un traître à sa race; on avait même choisi son remplaçant dans la personne de Monseigneur Mélios, un évêque dignitaire du Saint-Sépulcre.

Cette nouvelle exaspéra les Arabes et ils convinrent d'en appeler à la Sublime Porte dont le Sultan est le chef suprême. Pendant que Constantinople s'occupe de la question, ils s'emparent du patriarcat et les Grecs durent demeurer derrière les barricades, dans leurs forteresses.

Durant le conflit, on annonça la mort soudaine (?) de Monseigneur Mélitios. Les Grecs avaient tué trois Arabes et ils en avaient blessé un bon nombre d'autres. Dans un pays où la vie d'un homme ne vaut pas plus que celle d'un chien, on ne s'occupe guère de rechercher les coupables ; il s'agit seulement d'enterrer les victimes et de tirer vengeance par d'autres meurtres ! La situation était alarmante ; Jérusalem était transformée en champ de bataille et on craignait pour les foules.

Enfin la commission d'enquête arriva et après quelques jours elle réussit à amener une entente. Il fut stipulé que Monseigneur Damianos serait réinstallé Patriarche de Jérusalem et que les trois archimandrites, auteurs des troubles dans le saint Synode, seraient exilés.

Le 1er mars 1909, on vit entrer solennellement Mgr Damianos au Saint-Sépulcre où évêques, archimandrites, moines et simples laïques de toute la communauté grecque le reconnurent comme leur patriarche en lui baisant les mains. La journée se termina par des cris de victoire et des coups de fusil répétés par les Arabophones.

Combien de temps durera cette paix ? En Orient, le feu couve toujours sous la cendre !

Evidemment, ce n'est pas ce *feu sacré* qui fait tous les frais de la cérémonie du samedi saint au Saint-Sépulcre !! Imaginez-vous ! Ces orthodoxes affirment qu'un ange descend du ciel et qu'il vient apporter le feu qui donne le salut !!

Les Russes, chaussés de grosses bottes montant aux genoux, vêtus de houppelandes malpropres, coiffés de vilains bonnets d'astrakan ainsi que les Arabes aux robes blanches et aux manteaux chamarrés de rouge et de jaune, sont venus de quarante à cinquante milles autour de Jérusalem pour assister à cette fête. Pour obtenir de bonnes places, plusieurs ont demandé de passer la nuit enfermés dans la Basilique : quelques-uns dorment bruyamment sous les arcades, d'autres se sont étendus sans façon, un peu partout. Les femmes russes, plus pieuses, ont préféré employer le temps à la prière, se frappant la poitrine faisant de nombreuses genuflexions, demeurant debout la tête collée sur le saint Édicule, attendant que la grâce coule jusqu'au cœur pour se retirer. Naïves et bonnes, elles donnent une leçon à bien des catholiques irrespectueux dans nos églises.

Vers cinq heures du matin commencent à arriver les différents clergés. Ils viennent de leurs patriarchats respectifs et ils suivent certaines formalités à l'occasion de ces grandes entrées au Saint-Sépulcre.



Ils sont précédés de *carvas* aux habits flamboyants, qui frappent le pavé de leurs masses à tête d'or, pour annoncer aux foules l'arrivée de leur cortège officiel.

Mgr Damianos, le père des orthodoxes, est accompagné de son synode; il porte fièrement la tiare qu'on a voulu lui ravir il y a à peine un mois. Le patriarche arménien, malgré ses quatre-vingt-quinze ans, lève noblement sa tête blanche sous sa mitre étoilée de diamants. Le pontife copte est vêtu de blanc, coiffé d'un capuce également blanc. Pendant la triple procession autour du Saint-Sépulcre, les prêtres aspergent le peuple d'eau lustrale et ils chantonnent une litanie ennuyeuse. Le patriarche grec, lui, est enfermé seul dans l'Édicule sacré, pour son colloque avec l'Ange.... Les supplications se continuent et elles deviendront des cris si le miracle se fait attendre. La foule, haletante, attend toujours, et elle croit voir à chaque instant le ciel qui s'ouvre... Bientôt, pendant un silence ménagé par les maîtres de cérémonies, on annonce qu'il se passe quelque chose de mystérieux. L'Ange a franchi l'espace et avec la rapidité de l'éclair il est arrivé, invisible, jusqu'au Saint-Sépulcre.... *Nar ! Nar !* s'écrie-t-on : la fumée vient de monter jusqu'à la coupole et le feu sort en colonne des bras du patriarche. Les cloches fêlées des grecs, les carillons arméniens, les timbales coptes, avec un vacarme assourdissant, font de leur mieux pour annoncer le grand prodige. La

foule compacte, hurlante, dont l'exaltation est devenue du délire, se précipite vers le brasier pour y prendre du feu. Dès qu'on a pu allumer sa botte de bougies, on se purifie en promenant cette torche enflammée, autour de la figure, en décrivant des cercles de toutes les grandeurs, au risque de se brûler la barbe et les cheveux. Ils ont beau dire que le feu sacré ne brûle pas, on a senti parfois les odeurs âcres de la fumée mêlée à des relents de chair grillée.

Maintenant, pour les heureux qui ont pu se procurer le feu sacré, leur seule ambition est de retourner à domicile avec leurs flambeaux toujours vivants : ils lutteront contre le vent, ils se défieront des vilains tours de la jeunesse, enfin, ils se donneront mille misères qui ne seront jamais comptées, si le succès les favorise, car, en entrant chez eux avec le feu sacré, ils sont certains d'avoir apporté le bonheur et trouvé leur salut.

Les gens du peuple croient réellement à une intervention divine; je ne puis en douter en voyant leur foi naïve et sincère. Ces pauvres Russes, ignorants et bonasses, sont odieusement trompés par leurs prêtres schismatiques; c'est l'opinion de tout catholique qui assiste à la cérémonie du feu des grecs, et il ne peut croire à autre chose qu'à une fourberie dont le but est d'aveugler les esprits pour en tirer quelque avantage au profit de leur sacerdoce qui donne le bien-être à bien des fainéants.

On a raison de dire que ces institutions humaines ne servent qu'à égarer les hommes, et elles ne sauraient les conduire à Dieu.

---

## LES MUSULMANS

La Palestine appartient à l'empire ottoman. Nous voyons partout dans les villes et les villages, le croissant dominer les mosquées; il nous annonce que c'est l'islamisme qui est la religion du pays.

Mahomet, d'après le livre sacré des musulmans, fut le réformateur de la religion révélée par Dieu à Adam, à Noé et même à Jésus-Christ. Cet imposteur a laissé chez ses adeptes une grande admiration pour sa doctrine et sa personne; à tel point qu'on le reconnut pour le plus grand des prophètes. On tient en honneur la Mecque, la ville de sa naissance, Médine, la ville de son tombeau, et même Jérusalem, la ville de son souvenir. Ces trois villes sont marquées au rituel du Coran et elles, sont reconnues, par les *imans* (prêtres) et le *mufti* (chef religieux), comme les lieux les plus saints du monde. C'est là que se font les grands pèlerinages musulmans.

Une prière à Jérusalem est préférable à mille oraisons faites ailleurs, dit le recueil des traditions

sur les paroles et les actes de Mahomet, et il ajoute : ce qui vaut 1 dans une mosquée ordinaire vaut 500 à Jérusalem, 1,000 à Médine et 100,000 à la Mecque. Ce dernier pèlerinage est obligatoire pour tout musulman. Bien que ces Turcs croient à une prédestination absolue, ils ne sauraient, à la mort, avoir les bonnes grâces de Jéhovah s'ils n'allaient une fois dans la vie déposer leurs prières au vestibule du ciel, à la Mecque de leur prophète. (Henri Guerlin.)

L'islamisme professe peu de dogmes et sa doctrine, toute facile, ne demande que la prière et le jeûne. Tous les jours, à l'aurore, à midi, à trois heures, au crépuscule et au milieu de la nuit, le *meuzzin* apparaît au balcon de son minaret; tourné vers la Mecque, les yeux fermés, les mains tendues et élevées, les pouces enfoncés dans les oreilles, il entonne l'*esann*, il chante l'appel à la prière; alors les dévots se prosternent et prient. Si c'est à la Mosquée qu'on les convie, ils ne négligeront pas, avant d'entrer, de se purifier à la fontaine des ablutions. Il faut faire disparaître toute souillure, car la prière pour être valable suppose une parfaite pureté.

On jeûne assez souvent; mais le *radaman*, jeûne de 29 jours, est celui qui est observé avec le plus de fidélité; le coran lui donne une vertu très efficace au salut.

Pauvres mahométans! ils prient; ils ont la

louange sur les lèvres, sans savoir ce que le cœur dit et veut ; ils se mortifient pour la simple observance de leurs rites sans comprendre le mérite de la pénitence. Ils n'ont pas reçu le don précieux de la foi qui illumine et, dans leur ignorance du vrai Dieu, ils me paraissent bien malheureux. Ces pauvres gens : qu'ils soient bédouins vêtus de soie et coiffés de turbans magnifiques ; qu'ils soient simples fellahs cachés sous leur *keffieh* (voile) et leur *mérir* (espèce de couronne), ils ont quand même le regard morne, leur intelligence semble éteinte. Le souffle froid de l'erreur a passé sur la flamme de leurs yeux. Ils sont des ombres errantes et la mort de l'âme est en eux.

A Jérusalem, les musulmans ont leur lieu de prière ; leur pèlerinage, sur le mont Moriah, que les grands souvenirs sacrés de l'ancien et du nouveau Testaments ont glorieusement illustré.

Abraham, sur l'ordre du Seigneur gravit, ce rocher pour immoler son fils Isaac, David offrit des victimes pour obtenir la cessation du fléau qui décimait son peuple, Salomon y fit bâtir un temple dont la splendeur ne put jamais être égalée, pour y enfermer l'arche d'alliance des Israélites.

La sainte montagne devait trouver une gloire plus grande encore dans le temple de Zorobabel, embelli par Hérode, car celui-ci devait voir le Christ, l'entendre parler sous ses voûtes, parler avec la

douceur d'un enfant de douze ans, parler avec la puissance d'un maître qui chasse des profanateurs sacrilèges. Ce fut ici que l'Ange du Seigneur annonça à Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, la naissance du Précurseur du Messie. Ce fut ici que la Vierge, qui devint la mère du Sauveur, passa les jours si purs de son enfance. Plus tard elle y offrit son Divin Enfant, et le saint vieillard Siméon y remercia Dieu de ce que ses yeux avaient vu Celui qui est la lumière des nations.

Comme l'histoire de l'humanité depuis sa chute n'est qu'une guerre acharnée entre le bien et le mal, entre Dieu et Satan, entre l'Eglise et le monde, nous ne sommes pas étonnés de voir s'évanouir la gloire des uns sous la puissance des autres et de voir disparaître les monuments chrétiens sous la force des conquérants. Rome ambitionnait l'univers et elle promenait partout sa puissance. Elle avait vu, quelques années seulement après la mort du Christ, l'esprit de rébellion qui traversait la nation juive ; les tumultes, les agitations augmentaient ; les bruits de guerre se firent entendre et excitèrent la fureur de Néron. Son proposé à la conduite de la guerre, Cestius Gallus, qui venait d'éprouver en Judée des insuccès et des revers lui fit tourner vers cette partie de la Palestine un regard plus ferme et plus menaçant. Vespasien reprit la guerre et il la mena avec une vigueur mesurée et implacable. Devenu

empereur lui-même, il donna l'ordre à son fils Titus, en l'an 70, de poursuivre vigoureusement le siège de Jérusalem. Celui-ci aurait voulu épargner le temple d'Hérode, mais un soldat, porté sur les épaules de ses camarades, «et poussé, dit l'historien Joseph, par un mouvement surnaturel», jeta dans l'intérieur de la forteresse un tison embrasé qui alluma l'incendie. Ce fut la ruine de Jérusalem et la dispersion du peuple juif. (Darras.)

Pour donner un démenti à la prophétie de Notre Seigneur qui avait prédit que, du temple de Jérusalem, il ne resterait pas pierre sur pierre, Julien l'Apostat donna ordre de relever le temple de ses ruines. Mais, d'après Amien-Marcellin, un auteur païen, des globes de feu s'élançèrent du sein de la terre et dispersèrent les ouvriers.

Le mahométisme, qui surgit au commencement du VII<sup>e</sup> siècle, avait déjà fait de grands progrès dans les âmes au désert d'Arabie; le temps était venu de conquérir des domaines précieux. Omar, le deuxième calife après Mahomet, vint disputer la Palestine aux Grecs. Il entre triomphant dans la capitale. Jérusalem lui ouvre ses portes et Omar vient la souiller de sa première mosquée, celle qui existe actuellement sur les ruines du temple du mont Moriah.

Mahomet, ai-je dit, avait laissé son souvenir à Jérusalem, car le coran rapporte qu'il avait fait sa

prière dans la basilique élevée en l'honneur de la sainte Vierge à l'endroit où elle demeurait dans le temple. Cette église, prise par le calife Omar et contiguë à sa riche mosquée, fut dédiée ensuite au prophète Mahomet. On l'appela la mosquée d'El-Aska (la plus éloignée de la Mecque.)

En 1099, les croisés de Godefroy de Bouillon assiégèrent Jérusalem, et, après un combat terrible, ils purent s'en emparer. Les musulmans se réfugièrent dans la mosquée d'Omar. « Dans le temple et sous le portique de la mosquée, dit Raymond d'Agile, témoin oculaire, le sang montait jusqu'aux genoux et aux freins des chevaux. » Le pieux Godefroy s'était abstenu du carnage depuis qu'il avait mis les pieds dans la cité sainte. Il voulait respecter la ville de Jésus-Christ et, bien qu'il fût proclamé Roi de Jérusalem, il ne voulut jamais porter la couronne d'or des rois où son Sauveur avait été couronné d'épines. La même année, les croisés convertirent la mosquée d'Omar en église, et l'appelèrent *Templum Domini*, le temple du Seigneur. Ils ornèrent le monument de peintures chrétiennes, et sur le rocher central couvert d'un revêtement de marbre, ils élevèrent le maître-autel et le chœur. (Ludolphe le Chartreux.)

Les Turcs n'avaient pas oublié cette défaite et, comme toujours, ils jurèrent vengeance au nom chrétien. En 1187, Saladin, ce sultan fameux, vint



avec de grandes et puissantes armées s'emparer de Jérusalem. Toutes les églises des chrétiens furent changées en mosquées. L'exercice du culte musulman fut rétabli comme au temps d'Omar dans la métropole bâtie sur l'emplacement du temple de Salomon

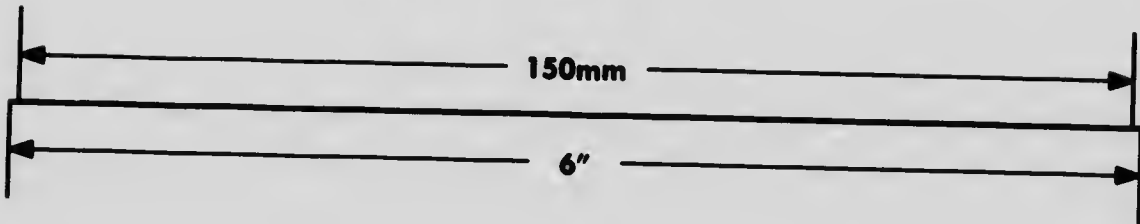
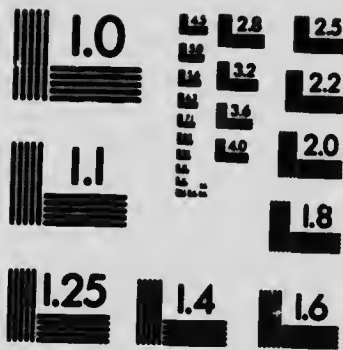
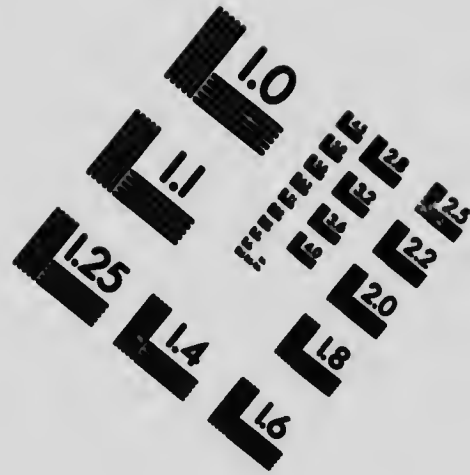
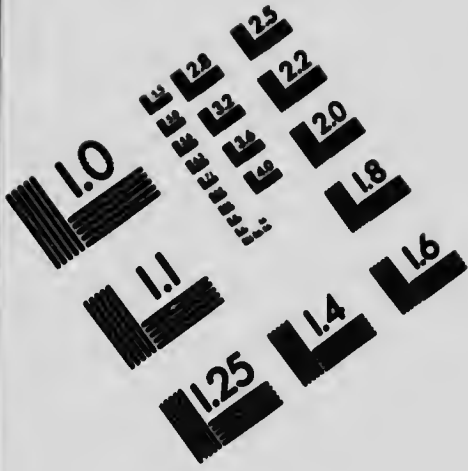
Après plusieurs tentatives de guerre, la croisade de saint Louis, roi de France, en 1270, fut la dernière. Le saint Roi en mourant à Tunis s'écriait : Jérusalem ! Jérusalem ! C'est l'exclamation de la plus profonde douleur, car il savait bien que les Lieux-Saints ne reviendraient jamais aux mains des Francs et des catholiques.

Depuis, les efforts des Papes pour ranimer l'ardeur des guerres saintes restèrent stériles et les chrétiens de la Palestine furent abandonnés à leur propre faiblesse. Ils perdirent toutes leurs forteresses et après que Saint-Jean-d'Acre, leur dernier refuge, fut saccagé et ruiné, l'empire chrétien fut anéanti dans toute la Palestine. Maintenant la Turquie gouverne religieusement avec un despotisme absolu : A bas les chrétiens ! Vive Mahomet !! A bas la croix ! Vive le croissant !!

Les petits droits de propriété à Jérusalem et les quelques privilèges pour l'exercice du culte catholique ont été obtenus à prix d'argent. Il n'y aurait rien d'étonnant qu'on voulût, un jour, tout enlever aux catholiques et même les empêcher de



# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



**APPLIED IMAGE, Inc**  
 1653 East Main Street  
 Rochester, NY 14609 USA  
 Phone: 716/482-0300  
 Fax: 716/298-5099

© 1983, Applied Image, Inc., All Rights Reserved



22

25

22

2

11

visiter ces lieux si chers à leur coeur !

Qui prendra la Croix ? Qui ira à la délivrance de la Terre-Sainte ?... Le pèlerin qui a juré d'aimer Jérusalem sera à l'avant garde.

---

## LES JUIFS

Parmi les foules de Jérusalem nous rencontrons peu de Juifs, bien qu'ils soient nombreux et qu'ils forment le gros de la population. Jamais l'esplanade du Moriah ne les voit, puisque ce lieu leur est interdit sous les peines les plus sévères ; d'ailleurs, ils ne voudraient jamais aller fouler de leurs pieds le Saint-des-Saints ; ce serait pour eux la plus grande profanation. Nous ne les voyons pas aussi aux environs du Saint-Sépulcre. Iraient-ils vénérer la tombe du Christ, eux qui attendent encore sa venue comme aux jours de Moïse ! Ils sentent que c'est de là que « celui qui parlait au nom de Belzébuth » lança contre eux l'anathème ; victimes des sortilèges de ce puissant, ils doivent errer à jamais, sans jouir du bonheur de la patrie. Quelle malédiction ! Le sang du « Roi des Juifs », est retombé sur eux et sur leurs enfants.

Les Juifs avaient un attachement si profond à la

loi de Moïse qu'ils repoussèrent celle de Jésus-Christ, ils ne voulaient pas d'une substitution qui froissait leur orgueil et nuirait à leur influence. Leur jalousie leur fit redouter ce compétiteur dangereux : « Voyez, disaient-ils, le peuple entier court après lui ». Leur loi était celle de la patrie ; ils refusèrent de partager une religion avec les autres peuples de la terre. Par-dessus tout, les Juifs, charnels, pouvaient-ils se soumettre à un évangile qui était esprit et vie et s'élever aux hauteurs de la loi surnaturelle et divine ? Cette opposition à tout ce qui était de la loi nouvelle se traduisit par une haine implacable contre Jésus-Christ et son Église. (L'abbé Doublet.)

Que penser des Juifs d'aujourd'hui ? Les Pharisiens, les Saducéens et les Esséniens du temps de Notre Seigneur se sont divisés et subdivisés en différentes sectes. On rencontre maintenant : des Pharisiens accablés sous la loi, des Pharisiens intéressés à l'argent. Il y a aussi des Juifs prétentieux, des dévots, des sournois, des craintifs ; mais, quels qu'ils soient, la mentalité générale est toujours la même : fidélité aux vieilles observances du talmud, guerre au christianisme et efforts continuels pour accaparer le pouvoir ; dominer, c'est la vie et le bonheur du vrai Juif.

A Jérusalem, les Hébreux vivent dans des quartiers retirés. Nous voyons là des nez crochus, des dos voûtés, des figures blêmes. Il y a des jeunes

gens dont la débilité effraie, et, outre la dégénérescence propre à leur race, il est facile de trouver la raison de leur dépérissement. Ils s'étiolent dans des taudis remplis de vermine, sous des haillons crasseux, d'où s'échappent des émanations, des miasmes qui engendrent la peste et la mort. Les familles pauvres sont logées et entretenues aux frais de certaines sociétés sionistes ; c'est parmi elles qu'on trouve de ces mendiants réguliers qui se tiennent au bord des chemins fréquentés. Un sac à sel avec des ouvertures pour la tête et les bras forme le complet de ces gueux ; cet accoutrement est bien propre à attirer les sympathies, et l'on refuse difficilement à ces voix geignantes qui supplient, à ces long bras décharnés qui s'avancent vers vous pour recevoir. En retour on priera le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob de vous porter bonheur.

Les riches sont vêtus de cafetans de velours cramoisie, de velours jaune vieil or avec des toques bordées de fourrure, ou des chapeaux de feutre à larges bords. Je les ai vus se rendant au Mur des Pleurs. Après avoir longé une ruelle très étroite, ils arrivent à un pan de mur qui forme l'enceinte de la mosquée d'Omar ; ce sont les restes des pierres sacrées qui ont servi aux fondations du temple de Salomon. Ces vestiges de leur temple détruit, de leur culte aboli, de leur patrie abandonnée leur rappellent les temps heureux où Jéhovah leur manifestait sa gloire ;

maintenant accablés sous les maux qui les affligent depuis dix-neuf siècles, ils viennent ici gémir sur leurs péchés et pleurer au souvenir de leur triste destinée. Ils prient d'un ton langoureux, se frappent la tête sur les pierres et les arrosent de leurs larmes. C'est un spectacle affligeant, et nous les plaignons. Ah ! que ne voient-ils ce messie attendu depuis des siècles afin d'être délivrés de cette terrible servitude !

Une lueur d'espérance vient de leur pour ces pauvres Juifs. La nouvelle constitution amenée par la chute d'Abdul-Hamid, sultan de Turquie, ouvre la Palestine à tous les Juifs de l'univers. La liberté que tous les conquérants leur avaient enlevée est de nouveau reprise et ils vivront sans être molestés dans le pays de leurs ancêtres.

Combien de temps Ahasvèrus (le juif errant) se reposera-t-il ?

---

## LE JOUR DE PAQUES

*Le 11 avril, 1909.*

Depuis dix jours nous étions à Jérusalem occupés aux douloureuses méditations de la passion de Notre Seigneur. Pouvait-il en être autrement dans cette ville des pleurs, pendant cette semaine



des sanglants souvenirs, et cela auprès du tombeau fermé du Sauveur ?

Le jour de la joie devait arriver. Les joyeux *Alleluias* commencés hier devaient apporter aujourd'hui une surabondance de consolation et de bonheur.

Comme les pieuses Marie, de grand matin, nous sommes allés au tombeau, nous l'avons trouvé vide. Dans la chapelle de l'Ange, la pierre renversée nous a dit l'heureux événement : « *Non est hic ; surrexit enim sicut dixit.* » (*Math.*, XXVIII. 6.) Il n'est plus ci, il est ressuscité comme il l'avait dit. Il est sorti glorieux de ce tombeau d'où s'échappent les rayons éblouissants de lumière divine qui illumine le monde. L'humanité qui y a trouvé sa propre résurrection viendra de partout baiser la pierre froide d'où sortit l'espérance qui réjouit tous les cœurs.

Qui douterait de cette vérité incontestable ? Incrédules, venez voir de vos yeux et, après avoir passé le jour de Pâques à Jérusalem, après avoir entendu les foules de tous les pays chanter le Ressuscité, vous ne douterez jamais plus de l'authenticité du miracle qui survit aux âges et qui sera toujours e triomphe de la foi catholique.

La basilique du Saint-Sépulcre ne m'a jamais apparu si belle : ses milliers de lampes suspendues aux voûtes, aux arceaux et aux galeries répandent une lumière nouvelle. Des centaines et des cen-

taines de cierges font resplendir les marbres du saint Édicule et jettent une clarté éblouissante sur la scène la plus merveilleuse que l'on puisse voir.

A l'autel d'argent, les pontifes, sous les beaux habits de brocart, célèbrent la messe de la résurrection; les moines et les enfants de la maîtrise du séminaire latin chantent les *alleluias* de la plus vive allégresse; les cloches latines—revenues de Rome—chantent aussi leurs bruyants *alleluias* dans toute la ville sainte. Oh! puissent les échos, en traversant les océans lointains, pour aller les chanter à la chrétienté, ne pas oublier nos parents et amis; qu'ils laissent en passant une note joyeuse à chacun d'eux: *Alleluia! Alleluia!*

On trouve ici une belle coutume française qui nous fait revivre notre chez-nous. Comme à Noël pour l'*Happy Christmas*; comme au Jour de l'An pour la *Bonne et heureuse année*, on se salue à Pâques au cri joyeux de l'*alleluia*; on se sert la main en multipliant les *alleluias* pour le bonheur de ses amis. C'est gracieux!

On conserve les bonnes traditions à Notre-Dame de France. Pâques nous apporta, au déjeuner, des beaux œufs irais, aux couleurs orientales et françaises. Ce n'était qu'un entremets parmi toutes les bonnes choses qu'on voulut nous servir en ce beau jour. Il fallait se *décaramer*!... Nous avons parfaitement réussi!

L'Évangile lu sur place intéresse énormément ; le récit des apparitions du Sauveur, au jour même de Pâques, tient l'esprit en éveil et la foi qui nous transporte au premier siècle nous laisse apercevoir le Christ au milieu de cette auréole de gloire qui l'entourait à sa sortie du tombeau.

La sainte Bible nous donne les preuves de résurrection sans nous révéler certains détails que nous serions heureux de connaître ; l'Évangile ne dit pas tout. En s'appuyant sur des dogmes de la foi et d'après les sentiments des docteurs de l'Église, les interprètes ont imaginé différentes hypothèses qui ne manquent pas de probabilités. Bien que Marie-Madeleine, la pécheresse de Magdala, fût la première à voir Jésus, il n'est pas hors de possibilité que Notre Seigneur ait apparu d'abord à la sainte Vierge. Le fils aimant ne pouvait différer de verser dans le cœur affligé de sa mère une consolation qu'elle méritait avant toute autre. Cette apparition a pu, à dessein, être laissée de côté par les évangélistes, comme ils ont voulu mentionner, d'autre part, les autres où Jésus-Christ veut se manifester ouvertement et faire connaître aux hommes qu'il est vraiment ressuscité.

Vers l'aurore, lorsque les ténèbres n'étaient pas encore tout-à-fait dissipées, Madeleine avec ses compagnes Marie et Salomé vinrent au tombeau avec des aromates. Comme elles s'aperçurent que la

Pierre avait été déplacée, elles s'arrêtèrent toutes saisies. La pécheresse convertie, que l'amour rendait plus hardie, pénètre seule dans le sépulcre. Toute troublée, elle retourne vers ses compagnes et les engage à retourner chez elles jusqu'à ce qu'elle-même ait su des apôtres où on aurait transporté le corps de Jésus. Pendant que les deux femmes regagnèrent leur demeure, elle courut auprès de Pierre et de Jean qui vinrent à leur tour constater la disparition du Maître. Madeleine qui les avait suivis aperçut les anges, et s'étant écartée un peu, elle vit la première (*Marc, XVI, 9.*) Jésus sous la forme d'un jardinier, il ne tarda pas à se faire connaître et il engagea l'heureuse femme à annoncer sa résurrection aux disciples.

Dans la Basilique, le lieu de cette apparition porte le nom de *Noli me tangere*. Les latins y ont un autel en l'honneur de sainte Marie-Madeleine. C'est l'autel privilégiée du jour. Depuis minuit on y offre le saint Sacrifice. Des prêtres, pour jouir de ce privilège, sont restés à jeun très tard, n'ayant pu célébrer qu'après midi.

Jeanne, dont parle saint Luc, était la femme de Chusa, l'intendant de la maison d'Hérode. Elle avait suivi le Sauveur pendant sa vie mortelle ; elle fut présente à sa mort sur le calvaire. Etant allée avec ses compagnes au sépulcre, elles entendirent les anges leur annoncer la résurrection, et vinrent en informer les disciples. (*Luc, XXIV, 1-9.*)

Marie, mère de Jacques, et Salomé qui étaient rentrées chez elles, avaient attendu vainement Madeleine. Elles retournèrent donc seules au tombeau. Elles ne virent que l'Ange qui les envoya vers les apôtres, mais, lorsque les saintes femmes retournaient, Jésus se présenta à elles en chemin. Il les salua et pendant qu'elles l'adoraient, il leur permit de baiser ses pieds. (*Math.*, 28-9.)

Un épisode émouvant de la fête de Pâques est la rencontre faite par Cléophas et Luc sur la route d'Emmaüs. Tout Jérusalem et ses environs étaient dans l'émoi, on ne parlait que du Christ vainqueur de la mort. Les femmes l'avaient vu vivant et les hommes attendaient le moment de le voir aussi... Déjà le soir était arrivé et chacun songeait à rentrer chez soi; les deux disciples cheminaient ensemble, lorsque tout à coup un voyageur les rejoint. On reconnaît qu'il est étranger, car il paraît ne rien connaître des faits étonnants qui font le sujet de la conversation de tous. Comme ils arrivaient tous trois à Emmaüs, une petite bourgade à une heure de Jérusalem, les deux disciples allaient entrer dans la villa de Jeanne, lorsque l'étranger se disposait à aller plus loin. Captivés par sa parole si douce et attirés par sa grande bonté, ils ne voulurent pas le voir s'éloigner: «Demeurez avec nous parce qu'il est déjà tard et que le jour est sur son déclin.» (*Luc*, XXIV, 29.)

L'inconnu émerveillait ses amis par sa conversation ; il parlait du *Nabi* comme s'il l'eut connu parfaitement.....Lorsque les serviteurs de Jeanne eurent préparé le repas du soir, tous se mirent à table ; ils virent cet homme se lever : sa figure devint alors radieuse, ses traits prirent ceux de Jésus.....et, de sa main, bénissant le pain, et l'ayant rompu, il le leur donna ; c'était son Corps et son Sang. (S. Augustin.) Ils le reconnurent à la fraction du pain et, au moment où ils se prosternaient en adoration, le Divin Jésus disparut à leurs regards.....Et ils se disaient l'un à l'autre : « N'est-il pas vrai que notre coeur était tout brûlant lorsqu'il nous parlait le long du chemin ? » Et se levant sur l'heure même ils retournèrent à Jérusalem où ils trouvèrent les onze apôtres et les autres disciples réunis. (S. Luc, XXIV, 32-33.)

Cléophas et Luc arrivèrent au moment où les coeurs étaient à la joie, car Pierre aussi avait vu le Christ durant le jour. Ils se communiquaient leurs émotions les uns aux autres, lorsque soudainement Notre-Seigneur apparut au milieu d'eux, ayant pénétré dans cette salle dont les portes étaient fermées par crainte des Juifs.

Les saintes femmes avaient dit aux apôtres de se rendre en Galilée, car le Ressuscité devait les devancer en ce lieu. (*Math.*, XXVIII, 10.) Une note du chanoine Weber, dans son petit livre, *Les quatre*

*Evangelium en un seul*, semble expliquer parfaitement ce passage : « La ville de Jérusalem, trop enserrée dans ses remparts, ne pouvait contenir la multitude des pèlerins qui se rendaient chaque année aux principales solennités du temple. C'est pourquoi l'on avait assigné, dans les environs de la ville sainte, une contrée à chaque province ; cette contrée portait le nom de la Province. Les Galiléens campaient au nord du mont des Oliviers et ce lieu s'appelait la *Galilée*. C'est là sans doute que se rendirent les apôtres, sur l'invitation du Sauveur. Une vaste construction destinée aux réunions des Galiléens leur offrait un abri sûr. »

Pour ceux qui connaissent la topographie de la Palestine, il est certain que la grande distance rend le voyage impossible en un jour et que ce n'est pas dans la Galilée proprement dite que les apôtres virent Jésus pour la première fois après sa résurrection. Entre Pâques et l'Ascension, Jésus se montra aux onze dans la véritable Galilée, dans leur propre patrie. Ce fut à l'occasion de la pêche miraculeuse sur les bords du lac de Tibériade.

Le jour de Pâques eut un beau déclin pour les apôtres : Le Seigneur, qui, le dernier soir avant sa mort, les fit prêtres de l'Eucharistie, veut, le premier soir après sa résurrection, les faire prêtres de la Pénitence. Il souffle sur eux et leur dit : Recevez-le Saint Esprit. Ceux à qui vous remettrez les péchés

ils leurs seront remis ; et ceux à qui vous les retiendrez, ils seront retenus. (S. Jean, XX, 23.) Ce souffle leur communiqua le don spécial du Saint Esprit, mais ils n'en reçurent la plénitude qu'au jour de la Pentecôte, lorsque le Fils, monté au près de son Père, leur envoya le Divin Paraclet.

Le jour de Pâques se termina aussi très heureusement pour nous. A Notre-Dame de France, on nous avait réservé une agréable surprise : Après le dîner de huit heures du soir, les grâces étaient à peine terminées que nous tombâmes dans une profonde obscurité... Les ténèbres furent de courte durée... Au fond du réfectoire une grande croix lumineuse se détache : 150 lampes électriques à incandescence réunies en un seul foyer font au signe de la rédemption une apothéose merveilleuse !!

Les applaudissements se continuaient, quand la voix douce et pure d'une pieuse vierge—les femmes sont à l'honneur aujourd'hui—entonne l'hymne à la croix.....et tous les pèlerins, avec un entrain joyeux, chantent le Christ triomphant:

O Crux ave, spes unica,  
Mundi salus et gloria.

Salut, O Croix ! Notre unique espérance. Vous êtes le salut et la gloire du monde.



## UNE MESSE SUR LE TOMBEAU

*Le 12 avril, 1909.*

L'ambition de tout prêtre pèlerin de Jérusalem est de célébrer non seulement dans la basilique du Saint-Sépulcre, mais dans le saint Édicule qui contient le tombeau même de Notre Seigneur. Il semble qu'on éprouve plus de dévotion à cet endroit où Jésus reposa dans la mort que là où il conversa pendant sa vie.

Nous étions 60 prêtres du pèlerinage français, d'autres organisations avaient aussi plusieurs prêtres pèlerins. Tous espéraient jouir de cette faveur. C'était difficile à raison du peu de temps disponible pour un si grand nombre de prêtres, car, on le sait, on ne peut célébrer des messes privées les trois derniers jours de la sainte semaine. Il fallut de la diplomatie et de l'habileté pour être les premiers à obtenir l'autorisation écrite, qui est de rigueur, du Père Sacristain de la Casa-Nova. Monseigneur Hébert avait le No 13; ce nombre fatidique présageait quelques difficultés.... De fait, dans la nuit du mercredi saint, mon vénérable ami, à cause d'embarras imprévus, dut attendre vainement son tour pour célébrer. A l'heure des grecs, il céda le pas aux orthodoxes, pour monter au Calvaire. N'était-

ce pas une heureuse compensation! Comme on ne va pas à Jérusalem souvent, on se désole, quand on ne peut profiter des avantages pour lesquels on a dû faire tant de démarches.

Le No 19 m'était assigné pour la nuit du lundi de Pâques; c'était la plus belle nuit, car la Basilique était encore tout embaumée des aromates de la sépulture du Sauveur. La fumée de la myrrhe et de l'encens qu'on avait brûlés aux divers sacrifices flottait encore sous la coupole, les nuages blancs et bleu-ciel se balançaient dans le firmament où scintillaient comme des étoiles les lampes suspendues, auxquelles on avait laissé la petite flamme qui consumait leur huile parfumée. Le silence relatif qui suivait cette journée de grandes réjouissances semblait aussi apporter à l'âme une douce quiétude, une paix plus agréable. J'avais l'hospitalité chez les Pères Franciscains et je devais passer la nuit entière au Saint-Sépulcre. Dans les appartements des prêtres, une croisée ménagée au-dessus du cloître me permet d'assister aux matines solennelles chantées dans la chapelle de l'Apparition à la Vierge. Toute la nuit, les grecs, les arméniens et les coptes ont à leur tour psalmodié et chanté leurs prières.

Les latins ont le privilège d'occuper le Saint-Sépulcre de 3 heures à 9 du matin. Or, à trois heures et demie, mon tour étant arrivé, vêtu des ornements sacrés, j'allai offrir le saint Sacrifice de la

messe sur la vraie pierre qui a enseveli le corps de mon Jésus. Je lus la messe de la résurrection. Ce fut une des plus belles messes de mon sacerdoce. Au moment de cette messe, unique pour moi, j'ai dû nommer: parents, paroissiens, bienfaiteurs et amis. La liste était longue; mais les mérites du sang de Jésus sont inépuisables, et tous en ont eu une large part à ce sacrifice.

O douce sainte messe du Saint-Sépulcre! tu es l'étoile qui brillera sur ma petite existence, ton souvenir réjouira ma vie et me donnera le bonheur !!

---

### VOYAGE EN SAMARIE ET EN GALILÉE

Le jour fixé pour le départ de Jérusalem à Nazareth est le mardi, 13 avril. Il faut aller à Jaffa, revoir les Arabes criards, affronter les récifs de la *Passe* et s'embarquer sur l'«Etoile» pour Kaiffa. Une nuit en mer, et le lendemain les pèlerins seront au Mont-Carmel, la montagne d'Elie et d'Elisée, la montagne de Marie, où ses enfants Carmes lui rendent un culte qui a commencé au temps des apôtres parce que les apôtres mêmes consacrèrent là le premier oratoire en l'honneur de la divine mère.

Ceux qui veulent se rendre en Galilée par terre,

en traversant la Samarie, doivent devancer les autres pèlerins d'un jour. Le voyage se fait en voiture jusqu'à Naplouse, et de là, il faudra monter à dos de cheval pour deux longues journées. Comme j'aime les aventures, la vie aux champs et le plaisir sous la tente, j'ai voulu être un des vingt-six samaritains.

Les Pères René Augustin et Mamert sont les chefs de l'expédition. Ils ont vu aux préparatifs du départ: les drogmans, les moukres et les cuisiniers sont au complet; la grande voiture est chargée de marmites, de baquets et de cantines; les provisions de bouche sont en abondance.

Au départ des samaritains, la communauté, les pèlerins, tous étaient descendus dans la cour pour nous souhaiter un heureux voyage. On nous prend pour des héros avant d'avoir fait nos premières armes. Les bonnes amies nous disent: vous êtes bien courageux! Le voyage est pénible. Vous allez souffrir des moustiques (?), les voleurs sont nombreux sur la route, les bédouins abondent dans les gorges des montagnes, les précipices sont affreux..... Nous craignons de ne plus jamais vous revoir.

Prends bien garde à toi, me dit mon cher Monseigneur Hébert, tu sais que tu es *brouillon*, malgré ça, je tiens à te ramener en vie au Nouveau-Brunswick.

A part les moustiques, il y avait bien de quoi à s'effrayer, n'est-ce pas? Un des héros du groupe

allait battre en retraite, lorsqu'un chef vint le remettre à point : Holà ! dit le Père Mamert, où est donc votre confiance envers vos guides éclairés et généreux ? Nous avons votre vie entre nos mains et nous serons à Nazareth avant vos amis désolés !! Et moi, dit le Père René Augustin, j'apporte les saintes huiles, et je réponds de votre salut !

A dix heures, nos vieux carrosses prennent la grande route publique, qui serait très bonne, si tout le monde y passait ; malheureusement, avec leur horreur du progrès, les Arabes préférèrent les routes directes, à travers les champs et les monts. Ils laissent les chemins pierreux aux Européens : ils se feront vigoureusement secouer !

Au sommet du mont Scopus, nous nous arrêtons pour faire nos adieux à Jérusalem. Bientôt, nous ne verrons plus les murs crénelés de la ville sainte, le mont du Cénacle, le champ des Oliviers. A genoux sur le sol brûlant nous faisons notre plus fervente prière ; sur nos lèvres expirent nos derniers chants d'amour :

Adieu donc, Saint-Sépulcre, adieu, trône de gloire,  
Qui du Christ pour toujours proclame la victoire,  
Seule tombe où la vie a jailli de la mort !  
N'as-tu pas palpité sous nos larmes brûlantes  
Comme sous les baisers de nos lèvres tremblantes ?  
De grâce, à nos adieux, tressaille encore plus fort !

P. MONTAGNOUX.

Nous sommes quatre de compagnie : M. le Vicomte Moulinet d'Hardemard de Selles-sur-Cher, M. de La Vigne, de Tours, M. Marion, de Toulouse, et moi. Nous passons le temps bien agréablement. Le paysage, bien que sauvage, nous offre du nouveau à chaque instant : là, nous voyons des bourgades qui se nichent sur les rochers, des huttes carrées qui logent la misère ; ici, il y a des laboureurs qui fouillent le sol avec une racine tirée par des bœufs, des femmes qui portent des fagots monstres, des enfants installés à califourchon sur le cou de leurs petites mères. Comme nous descendons un ravin, une litière nous croise. Un pacha était étendu mollement sur des coussins sans couleurs, dans une espèce de boîte recouverte. Deux barres transversales soutenaient la caisse. Un mulet par devant, un mulet par derrière la portaient. Quelques serviteurs costumés et des esclaves nu-pieds formaient le cortège. C'est le faste des anciens Romains, qui vit encore dans la Palestine si pauvre.

Nous avons vu Rama, Gabaon, et nous voilà à El-Biré, où, d'après la tradition, Marie et Joseph s'aperçurent de la disparition de l'Enfant Jésus en retournant à Nazareth. La sainte Famille se rendait à Jérusalem aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et des Tabernacles, comme le prescrivait la loi. Marie et Joseph avaient célébré religieusement les sept jours des azymes et ils retournaient en Galilée

en compagnie de plusieurs familles de leur contrée, lorsque, ils remarquèrent que leur Enfant n'était pas parmi le groupe. Leur anxiété était grande, ils durent reprendre le chemin de Jérusalem et passer la nuit dans de douloureuses angoisses. Ils retrouvèrent le Saint Enfant dans le temple assis au milieu des docteurs. Tous ceux qui l'entendaient étaient stupéfaits de la sagesse de cet enfant de douze ans. (*S. Luc, II, 42-45.*)

Nous ne passons pas à Béthel sans éprouver quelques craintes, du moins pour ceux qui sont déplumés. Je ne suis pas seul heureusement, et si les enfants de la localité sont aussi polissons qu'autrefois, je partagerai les insultes avec certains de mes amis. « Lorsqu'il marchait dans le chemin, des petits enfants sortis de Bethel se raillaient de lui en disant: Monte, tête chauve, monte, tête chauve. » (*IV Rois, II, 23.*)

N'est-il pas vrai qu'Elisée maudit alors les petits et les fit dévorer par des ours? Ce fut un bon exemple, car les enfants d'aujourd'hui sont plus sages.

Cette ville s'appelait Luza. « Pendant qu'il dormait en ce lieu, la tête appuyée sur une pierre, Jacob y eut un songe. Il vit une échelle posée sur la terre et dont le sommet touchait au ciel, les anges de Dieu aussi qui la montaient et qui la descendaient. Le Seigneur lui donna la terre où il dormait et bénit

sa postérité. Jacob prit la pierre qu'il avait sous sa tête, l'érigea en monument et il appela la ville du nom de Béthel. » (*Gen. XXVIII.*)

Après avoir traversé les montagnes de la Judée, nous arrivons à El-Loubbán, en Samarie. La végétation commence à être plus belle et il nous fait plaisir de trouver de frais ombrages pour notre déjeuner champêtre. Sous les figuiers et les amandiers les moukres nous ont servi des écuelles bien garnies : des viandes froides, du vin généreux et des oranges ; tel est notre frugal repas. On cause, on fume le narguilé, avec tout le luxe des orientaux, on admire l'habileté des femmes qui viennent remplir leurs urnes à la fontaine, elles portent sûrement sur leurs têtes leurs pesantes cruches de grès sans que jamais le faux pas leur fasse perdre l'équilibre. C'est le jour du grand lavage car tout un essaim de jeunes filles y sont venues battre leur linge.

En voiture, les samaritains ! Il faut arriver de bonne heure à Naplouse, afin de voir la ville avant d'îner. On filait bon train lorsque l'arrière garde de la caravane annonce la perte d'un de nos hommes. Nous n'étions plus que vingt-cinq. Était-ce erreur de compte ou réalité ? Ce n'était que trop vrai, sous prétexte de se dégourdir les jambes, le Baron Conrad Van der Bruggen avait profité d'une courte halte pour faire du chemin. On dételle les meilleurs chevaux et les deux meilleurs éclaireurs fouillent la



route deux milles en avant et deux milles en arrière de la colonne. Personne n'a répondu à leurs appels, personne dans les gouffres au bord des montagnes; notre baron est introuvable. Serait-il tombé aux mains des voleurs ou des apaches qui sont si nombreux ici ? Il est impossible d'en avoir des nouvelles, nous sommes en plein désert; il faut donc pousser plus loin avec l'hypothèse que, si notre homme est encore vivant, il a pu retourner à Jérusalem, où il a pris des sentiers plus courts à travers les montagnes et ainsi nous devancer à Naplouse. Dans les deux cas, il y a grande imprudence de la part de notre ami.

En arrivant au puits de Jacobs nous vîmes un bédouin venir à fond de train au-devant de nous. Il apportait un message de l'absent, qui, de son côté, s'inquiétait de notre long retard. L'ami, en piquant au plus court et en nous laissant parcourir les méandres sans fin des incomparables montagnes de la Samarie, avait voulu faire une expérience qui aurait pu lui coûter cher. Tout est bien qui finit bien.

Avant d'entrer dans la ville, nous nous arrêta-  
mes au puits creusé par Jacob, lorsqu'il revenait de la Mésopotamie avec sa famille et ses nombreux troupeaux. Nous y trouvons Jésus prêchant à la Samaritaine. Je vous dirai un mot d'évangile : « Jésus vint dans une ville de Samarie nommée Sichem, près de l'héritage que Jacob donna à son fils Joseph.

Or, il y avait là le puits de Jacob. Et Jésus, fatigué du chemin, s'assis sur le bord du puits. Une femme de Samarie vint pour puiser de l'eau. Jésus lui dit : « Donnez-moi à boire. Cette femme lui répondit. Comment, toi qui es juif me demandes-tu à boire, à moi qui suis samaritaine ? car les Juifs n'ont point de commerce avec les Samaritains.—Si vous saviez le don de Dieu, et qui est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, peut-être lui en eussiez-vous demandé vous-même, et il vous aurait donné une eau vive.—Vous n'avez rien pour en puiser et le puits est profond. D'où pouvez-vous avoir de l'eau vive ?—Quiconque boit de cette eau n'aura jamais soif. » (*S. Jean, IV.*)

Rien n'est plus beau que les détails de cette scène touchante où le Dieu de toute sainteté converse avec une coupable. Qu'elle fut heureuse, cette femme de Samarie d'entendre sortir de la bouche même de Jésus les paroles si douces qui lui firent comprendre le don de Dieu et lui donnèrent la grâce du salut

Au XIII<sup>ème</sup> siècle les croisés bâtirent une église au-dessus de ce puits. Des fouilles récentes ayant été faites, on en a sorti de jolies parties de colonnes et de chapiteaux. Ce sont maintenant les moines grecs schismatiques qui ont la propriété du lieu. Je me suis assis sur les bords du puits et au moyen d'une lanterne au bout d'une longue chaîne, j'ai pu

constater la vérité d'un détail biblique. Le puits est très profond, il semble avoir 150 à 160 pieds de profondeur sur 8 à 10 pieds de diamètre du haut jusqu'au bas. Un prêtre grec m'a donné de l'eau à boire; elle est limpide, fraîche et très bonne. Oh ! si c'était cette eau vive dont parlait Notre-Seigneur, je n'aurais plus jamais soif !

Non loin du puits de Jacob se trouve le tombeau de Joseph. Jacob, mourant en Egypte, voulut léguer à son fils, en sus de son héritage, le champ de Sichem. Joseph, sur son lit de mort, prophétisant la conquête du pays de Chanaan, fit jurer à ses frères de le déposer dans sa terre de Sichem. (*Gen.*, 50, 24.) Les musulmans ont ce tombeau en grande vénération ; c'est un monument carré coiffé d'une coupole blanchie à la chaux. Il est vide et ne dit rien de l'ancienne grandeur de Joseph, le puissant de l'Egypte.

Sichem, devenue une colonie romaine sous Flavius, changea son nom en celui de Naplouse. Elle est peuplée de musulmans fanatiques. Il n'y a que quelques catholiques desservis par un prêtre du patriarcat de Jérusalem. C'est chez lui que d'habitude les pèlerins catholiques vont loger. Outre l'accueil charitable de ce vénérable missionnaire, nous trouvâmes, à son presbytère, une table abondamment garnie, nous étions au pays de Chanaan où coulent des rivières de lait et de miel (*Nombres*, XIII, 28.) ;

il y avait aussi des grenades, des figues et des grappes de raisins monstres (*Nombres*, XIII, 24.) Le long voyage et le retard forcé sur la route avaient aiguisé l'appétit ; nous fîmes honneur au menu.

Les guides nous conduisirent à la synagogue, au centre de la ville composée de 20,000 habitants. Nous pataugeâmes dans de mauvais chemins ; les rues sont de véritables casse-cou, elles sont si étroites qu'on a l'effet d'être perdus dans des couloirs qui aboutissent à quelques vilains trous. On entre dans une espèce de temple où tout est vieux, même le rabbin. C'est un descendant direct des premiers lévites préposés au Tabernacle ; il a bien l'air de ces antiquités juives que nous a crayonnées l'histoire.

Ce grand prêtre nous dit posséder une relique extraordinaire : c'est le plus ancien texte connu du Pentateuque, comprenant les cinq premiers livres de la Bible écrits par Moïse, lorsqu'il était dans le désert avec le peuple d'Israël. Pour une antiquité, en voilà une ! Il faut la voir.—Vont-ils payer quelque chose, ces vilains chrétiens ? Montez d'abord et nous..... Le rabbin allait serrer son étui vermoulu, quand soudain un bruit de pièces d'argent vint changer son intention et éveiller dans son âme juive la plus douce des espérances. Pendant que ses doigts crochus glissaient fièvreusement dans sa longue barbe blanche, un flot d'étincelles jaillirent de ses petits yeux et sa figure resta illuminée d'un reflet

de bonheur. Des écus... ! De l'argent ! Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac et de Jacob, soyez béni !

Après avoir reçu notre offrande, qu'il aurait voulu voir encore plus rondelette, il se décida à sortir des plis de son manteau le fameux parchemin, qu'il nous dit avoir 3700 ans d'existence. C'est l'opinion arrêtée de l'interprète, qui nous parle de Moïse, comme s'il l'eut connu intimement. A la clarté des flambeaux qui éclairaient cette scène, il nous semblait voir l'ombre des prophètes s'avancer jusqu'à nous. Ce fut une étrange vision des personnages illustres de l'Ancien Testament.

Le retour à la mission ne fut pas des plus agréables. Les Naplousiens, à la faveur des ténèbres, eurent l'avantage de nous insulter. Des sifflements aigus nous ont suivis et la petite canaille nous aurait fait un mauvais parti, si la police turque ne se fut chargée de nous faire respecter.

Vive le croissant ! Vengeance au nom Chrétien !

*Le 13 avril, 1909.*

Nous avons une terrible journée devant nous. Nous la commençons par la sainte messe et la communion générale des samaritains. A six heures, nous sommes prêts à nous mettre en route pour Djennine, distance d'environ soixante milles, que nous devons faire à dos de cheval.

J'ai un joli coursier : tête svelte, poil rouge, port gracieux, vif au moindre coup d'éperon. La sellette

est décorée de gros pompons aux couleurs les plus variées, la bride a aussi son panache et ses rosettes rouges. Que dire maintenant du chic cavalier perché sur sa monture! Dans mon accoutrement de toile blanche, je croyais orgueilleusement égaler le premier des bédouins en habileté et en élégance. Tant qu'à l'endurance de ces enfants du désert, je voulais attendre la fin du jour pour me prononcer; il pouvait arriver un désastre, et le petit bonheur du moment pourrait bien être éphémère.

Il n'y a plus de route régulière, seulement des sentiers très étroits à travers des montagnes arides, des rochers qui s'éboulent, des lits de torrents devenus secs. C'est dans ces passages tortueux, barrés à chaque instant par des pierres aux cassures violentes que grimpent nos chevaux. Ils sont habitués aux obstacles et, d'eux-mêmes, ils choisissent toujours l'endroit propice d'une montée à pic ou d'une descente rapide. Ils nous passeront sans danger sur les bords des précipices à condition qu'on les laisse faire; une patte fera-t-elle défaut, il en reste encore trois pour tenir l'animal debout et il nous rendra à bon port. Malgré les *ioua* répétés (avance donc!) des Arabes qui nous suivent pour stimuler leurs bêtes, il me semble que ça va doucement. Quand arriverons-nous à Sébastiyeh? Quelle interminable course! Déjà cinq longues heures à cheval et nous ne voyons pas encore la ville... le courage s'en va et... les douleurs

externes s'en viennent! Oh! les méchantes selles; elles n'ont de beau que leurs pompons rouges!... Mon ami Alfred Gauthier, le seul samaritain du groupe montréalais, est atteint du même mal que moi. Il est aussi de mon opinion: nous aurions dû nous préparer au voyage par quelques exercices au manège. Courage, nous dit-on; il n'y a que les premières difficultés à vaincre; après-midi vous serez plus à l'aise. Mesdemoiselles Guérault et Byrne font partie de la caravane, elles chevauchent par monts et par plaines avec une rare habileté. Elles semblent heureuses et contentes sur leurs fringants coursiers.

Après avoir traversé un champ d'oliviers, nous vîmes un triste hameau sur le penchant d'une colline: un massif de huttes en boue, un minaret et une coupole au milieu d'une forêt de colonnes à demi enfoncées dans le sol. Ce sont les ruines de l'ancienne Sébaste d'Hérode, la Samarie de l'ancien testament, la capitale du royaume d'Israël. Elle a vu Jézabel, Achab, Ochosias, les prophètes Élie et Élisée. Plusieurs fois cette ville importante fut détruite; plusieurs fois elle fut rebâtie. Les ruines actuelles sont les restes des somptueux édifices d'Hérode. La prophétie de Michée s'est réalisée à la lettre: «Je ferai de Samarie un monceau de ruines et des champs pour planter la vigne.» (*Mich.*, I, 1-7.)

Les croisés ont élevé une belle église, la plus belle de celles qu'ils bâtirent en Palestine après le Saint-

Sépulcre, sur le tombeau de saint Jean-Baptiste, pour lequel les musulmans ont une grande vénération. L'église en ruines fut réparée et elle sert de mosquée. Le tombeau est vide de son trésor.

Les disciples du saint Précurseur ayant réussi à se mettre en possession du corps de leur maître, voulurent le soustraire aux insultes de ses ennemis, en l'emportant jusqu'à Sébaste, l'ancienne Samarie, qui n'était plus sous la juridiction d'Hérode Antipas. Dieu ne tarda pas à faire connaître la gloire de saint Jean-Baptiste. Après le tombeau du Sauveur, aucun, sans contredit, ne fut plus glorieux et n'attira davantage les foules confiantes et empressées; sur le tombeau du fils de Zacharie, il se faisait une multitude de miracles.

Mais le paganisme aux abois voulut se venger jusque sur la dépouille des morts de l'isolement et de l'ignominie où se trouvaient leurs dieux, ses autels décrépits et ses oracles silencieux. Adrien empêche les chrétiens d'accourir de toutes parts au Saint-Sépulcre et Julien l'Apostat suit son exemple à l'égard du tombeau de saint Jean-Baptiste. Par ses ordres on découvrit les ossements sacrés, on les profana et on s'attacha à les disperser. (*Le Précurseur*, par l'abbé Barret.)

A quelques milles de Sébastyéh, à la fontaine de Sileh, les moukres avaient préparé le grand repas. Les fruits qu'on nous avait donnés en cours de route



n'avaient fait que nous creuser l'estomac; nous étions prêts à dévorer un agneau. Les femmes de Sileh et leurs enfants, attirés par l'odeur alléchante de la cuisine, étaient à nous regarder; les yeux des petits miroitaient d'envie; ils avaient faim. Plusieurs pélerins sacrifièrent leur part et firent une distribution substantielle. La joie dilatait les cœurs, et sur les jolies grosses joues des petiots s'épanouissaient des sourires heureux. Les bonnes vivres dilataient aussi les petits ventres! Les modèles nature des séraphins de Murillo n'avaient certainement pas de plus jolies bedaines! C'était amusant!

Un groupe d'hommes, dont une moitié conduit l'autre moitié, s'avancent vers nous; ce sont des aveugles qui demandent du pain et de l'argent. Lorsque Notre-Seigneur passait par ces chemins que nous suivons, ces gens criaient après lui: Fils de David, ayez pitié de nous, et le Christ s'arrêtait pour leur donner la vue. En ces temps-là, leur foi les sauvait.

La maladie des yeux est chose très commune en Palestine. On ne s'étonne pas, quand on sait que les Arabes, légèrement vêtus, couchent sur le sol, sans aucune précaution contre les changements si brusques de la température dans les climats chauds. Les refroidissements subits, pendant les nuits humides, amènent l'inflammation purulente qui s'aggrave de plus en plus, par le manque de soins et la

négligence à entretenir la propreté. Les mouches nombreuses qui font bordure aux paupières des vieillards se chargent de transporter les mauvais germes aux yeux des enfants, et des familles entières sont atteintes à la vue, plusieurs même deviennent aveugles.

Dans cette partie de la Samarie que nous traversons la contagion est certaine, car presque tous ont des yeux pitoyables.

A nos chevaux! Le clairon vient d'annoncer le départ. — Ne laissez pas dormir vos bêtes sur la route, nous dit-on, car il faut faire six bonnes heures de marche avant le campement. — En avant! La chaleur épouvantable a assoupi la campagne et tout semblé dans le repos: pas même un chant d'oiseau, un sifflement de fouine, un grognement de fauves pour réveiller le paysage endormi. Nous filons silencieusement: les dévots égrènent leurs chapelets, les autres causent; moi, je me lamente... La vie du voyageur est dure et je trouve que le plaisir coûte cher... Mes jambes! Mes pauvres jambes!!

Les petites villes, qui se ressemblent, se succèdent à distance. Sanour, qui pend au rocher de là-bas, paraît menaçante; c'est l'ancienne Béthulie, la patrie de Judith, célèbre par la mort d'Holopherne et la défaite des Assyriens. (*Livre de Judith.*) Un peu plus loin, c'est le village de Dothain, où Joseph fut vendu par ses frères: «Joseph alla vers ses frères et il les trouva dans la plaine de Dothain. Lorsqu'ils l'eurent

aperçu de loin, avant qu'il se fût approché d'eux, ils résolurent de le tuer. Allons, tuons-le et jetons-le dans cette vieille citerne: nous dirons qu'une bête sauvage l'a dévoré; et après cela on verra à quoi ses songes lui auront servi... et voyant des marchands madianites qui passaient, ils le vendirent vingt pièces d'argent aux Ismaélites qui le menèrent en Égypte.» (*Gen.*, XXXVII, 17-28.)

Un brin de civilisation nous console dans cette nature sauvage. Djennine nous offre du moderne; un hôtel dernier goût, au centre d'un bocage fleuri. Des cactus de huit à dix pieds de hauteur forment de jolies haies, je dirai plutôt des remparts à la petite ville car leurs grandes mains hérissées de dards semblent menacer les passants. Au tronc des arbres grimpent des lianes dont les sarments entrelacés retombent en guirlandes gracieuses; un petit ruisseau, qui chatouille en passant les jolies pierres qui l'admirent, nous fait entendre son gai gazouillis. Cette oasis, vraiment, a tout le charme voulu pour un agréable campement. Lorsque la tente blanche sera élevée et que les couleurs françaises flotteront au mât d'appui, il sera difficile de rêver un plus joli local pour se reposer.

La tente n'est pas pour les malades, dit le Père René-Augustin. Il faut transporter les blessés... à l'hôtel de Djennine. Les ambulanciers volontaires sont à l'œuvre et le docteur Régneault suit avec sa

trousse et sa pharmacie qui possède, sous toutes ses formes, la *médecine de Sœur Joséphine*. La camomille est une panacée certaine!! Elle guérira mes jambes meurtries! Je crois plus à l'efficacité des charitables paroles du bon docteur qu'à la vertu de ses médicaments. — Prenez courage, monsieur l'abbé, me dit-il; Notre-Seigneur a guéri ici dix lépreux, et — Mais, docteur, ai-je la lèpre, la hideuse lèpre qui nous mange tout vivant? — Pardon, j'établis une plus grande facilité de guérison dans votre cas. Vos jambes seront bien demain, vous aurez une nuit heureuse et je vous promets un réveil magique. — Je le veux bien, docteur. Soyez certain que j'imiterai le lépreux reconnaissant et que je vous rendrai mille actions de grâces. (*S. Luc, XVII, 11-19.*)

*Le 14 avril, 1909.*

Dieu soit béni!! Vive la camomille! Vive le docteur Régneault! Je suis mieux et je pourrai suivre la caravane. Nous repartons, à la fraîcheur du matin, pour la Galilée. Cette fois le courage se raffermi par l'espérance d'arriver de bonne heure dans la soirée à Nazareth.

La Galilée, comme sa sœur la Samarie, est un pays de souvenirs bibliques; les montagnes et les vallées parlent d'un passé lointain et extraordinaire. On y voit le peuple de Dieu avec ses prophètes; on y voit ensuite la sainte Famille faisant souvent le même chemin que nous pour se rendre à Jérusalem

aux différentes fêtes du temple et plus tard le Galiléen seul, ou avec ses disciples, annonçant sa doctrine et le royaume de Dieu.

Autrefois, cette partie de la Galilée était remarquable par ses villes superbes, ses grandes tribus, ses combattants et ses héros. En passant à Jézraël, on nous fait remarquer que c'était ici que Naboth possédait de grands vignobles. Achab convoitait ce champ. Aidé des moyens perfides, proposés par la reine Jézabel, son épouse, il devint maître de la vigne en faisant lapider le Jézraélite qui n'avait pas voulu passer son héritage à d'autres, même à prix d'argent. Le prophète Élie fut chargé d'annoncer le châtimement. La parole du Seigneur s'accomplit à la lettre. Trois ans après, Achab fut blessé mortellement dans une bataille et les chiens léchèrent son sang. Sur l'ordre du roi Jéhu, Jézabel fut précipitée du haut de la muraille de la ville et les chiens la dévorèrent. (*III Rois, XXI.*)

La ville de Jézraël n'a plus rien de sa célébrité, mais le site admirable est le même: à l'est, nous avons les monts de Gelboë, célèbres par les malédictions de David après la mort de Saül (*I Rois, XXXI.*); à l'ouest s'étend la riche plaine de l'Esdrélon où la prophétesse Débora fit périr Sisara, général des armées de Jabin, roi de Chanaan. En ce temps-là, Débora jugeait le peuple. C'était sous un palmier, sur la montagne d'Éphraïm, entre Rama et Béthel,

qu'elle rendait ses jugements. Les enfants d'Israël la considéraient comme leur principale protectrice. (*Juges, IV.*) D'un côté on voit la chaîne d'azur du Carmel; de l'autre, les flancs verts du Petit-Hermon. Devant nous, tout près du mont Thabor dont on distingue parfaitement le sommet, est la ville de Nazareth. Nous espérons y être bientôt rendus. Avec l'illusion d'un court trajet, petit à petit, comme des enfants qu'on amuse, les guides nous font parcourir des distances incroyables sans que nous y songions trop. D'ailleurs, on ne s'ennuie pas à entendre de la bouche du Père Mamert les intéressantes explications qu'il nous donne à chaque bourgade que nous voyons. Ses connaissances géographiques de la Palestine et ses études approfondies de la sainte Écriture lui permettent de donner de la couleur à ses récits. Nous lui en tenons bon compte.

Voici Naïm où Notre-Seigneur ressuscita le fils d'une veuve. Peu de jours après son admirable sermon sur la montagne des Béatitudes, le Sauveur, qui parcourait la contrée en prêchant, se dirigea vers Naïm. Cette petite ville tirait son nom de l'élégance de ses édifices et de sa situation pleine de charmes, car en langue hébraïque le mot Naïm veut dire *agréable à la vue*. Elle s'élève bien coquette, au pied du Petit-Hermon, à quelques milles du mont Thabor,, sur les bords garnis de lauriers fleuris du torrent de Cison.

Notre-Seigneur, suivi des personnes qui s'attachaient à ses pas, soit pour l'écouter, soit pour voir ses prodiges, soit pour obtenir leur guérison, arrivait à la porte de la ville où déjà étaient un grand nombre de citoyens, réunis sur le *forum*. Il veut, devant cette multitude de témoins, accomplir un grand miracle. Le cortège funèbre d'un adolescent, fils unique d'une matrone distinguée, passait. Le Sauveur fut touché de compassion à la vue de cette pauvre mère éplorée, accompagnant le corps de son enfant qu'on portait en terre: Ne pleurez point, lui dit-il. Puis s'étant approché, il toucha le cercueil; ceux qui le portaient s'arrêtèrent, et il dit: «Jeune homme, levez-vous, je vous le commande». En même temps le mort se leva sur son séant et commença à parler, et Jésus le rendit à sa mère. Tous les assistants, saisis de crainte, glorifiaient le Seigneur en disant: Un grand prophète a paru au milieu de nous et Dieu a visité son peuple. (*Luc, VII, 11-16.*)

Il ne reste plus à Naïm que quelques mesures au milieu desquelles est une petite chapelle, depuis 1880 la propriété des Pères Franciscains.

Nous suivons les sentiers de chèvres à travers les aspérités d'une dernière montagne, lorsque Nazareth, disparue pour quelque temps à nos yeux, vient cette fois, sans nous tromper, se montrer à nous toute souriante. Elle est là, à dix minutes de nous, prête à nous offrir la plus aimable hospitalité, parmi

ses beautés et ses fleurs; car Nazareth est appelée la ville des fleurs.

Nous voulions arriver en vrais pèlerins. A la tête de notre cavalerie bien rangée, les deux Pères de l'Assomption récitent le chapelet auquel tous répondent à haute voix. Nous étions à l'*Ave Maris Stella*, lorsque les Pères de la Casa-Nova vinrent nous saluer et nous aider à quitter nos montures. Quel soulagement! Dieu soit béni! Nous sommes à Nazareth. Bien que tous contents, les samaritains sont heureux d'être au terme de ce long voyage. Toutes ces angoisses, ces inquiétudes et aussi ces fatigues corporelles que nous avons ressenties vont disparaître et nous allons jouir d'une nuit et d'un jour de repos dans la ville de la sainte Famille.

Le groupe du Carmel n'arriva que deux heures après nous. C'était une joie de se revoir, on aurait dit que nous ne nous étions pas vus depuis longtemps. J'aurais voulu savoir leurs impressions de voyage, sans trop leur faire part des miennes. Bien que leur bon cœur me fût connu, je craignais leur œil malin... Ils ont vu à ma démarche que mes *impressions* n'étaient pas les leurs... Ce sont là des impressions profondes, dit un intime? Vous en ferez part à votre journal pour la publication? *Le Moniteur Acadien* en réglera ses lecteurs!! — Ah! les Pèlerins du Carmel, le feu de la montagne d'Élie n'a pas enflammé votre cœur de charité fraternelle!! Dès la descente de voi-



ture, une procession s'organise pour l'entrée solennelle dans la vénérable basilique de l'Annonciation. Au son des cloches qui accompagnent nos saints cantiques nous allons vénérer le lieu où le Fils s'est fait chair.

Un Père Franciscain de Casa-Nova, après avoir souhaité la bienvenue aux pèlerins, fit une vibrante allocution. Jamais discours ne m'a plus touché. Qu'on me permette de le copier en partie de la revue *Jérusalem*; il ne fera qu'édifier les lecteurs. Le Père Roger dira mieux que moi l'objet de notre visite à Nazareth:

«Vous êtes en pèlerinage! Voilà un mot qui a bien souvent le don, soit d'irriter, soit de faire sourire bien des gens à notre époque. Ce n'est pas en parlant à des croyants comme vous qu'il est nécessaire de justifier cette forme cependant si populaire de la piété chrétienne. Tous vous savez que si Dieu est partout, et que si partout il fait sentir son action et sa puissance, il est cependant des lieux où sa présence se manifeste avec plus d'éclat: telle cette terre bénie que nous appelons avec raison la Terre-Sainte.

«Vous connaissez, ou vous connaîtrez du moins les multiples avantages que, sans parler du corps, l'âme reçoit de ces pieux voyages aux lieux où, pour parler comme le roi-prophète, se sont posés les pieds mêmes du Christ.

«Ce n'est pas à vous que j'apprendrai que les

pèlerinages sont l'occasion de nombreux actes de vertu. Occasion de pénitence d'abord. On quitte son pays, sa famille; on change ses habitudes; on s'en va, un peu à l'aventure, affronter pour le vivre et le coucher des chances qui ne seront pas toujours à l'avantage du bien-être et du confortable; pour tout dire, en un mot, on fait des sacrifices, et le sacrifice, vous le savez, est chose très agréable à Dieu.

«Occasion de réveil spirituel ensuite. Les choses les plus saintes finissent à nos yeux quelquefois par perdre leur prix: avec le temps l'âme s'y accoutume et de l'habitude naissent souvent la tiédeur et le dégoût. Les heures en tombant sur le cœur, d'une chute uniforme et monotone, l'assoupissent et l'endorment. Il faut, pour le réveiller, une secousse inattendue, un exercice religieux sortant du cercle ordinaire des habitudes, et tel est précisément l'effet d'un pèlerinage.

«Vous voici donc heureusement arrivés à Nazareth de Galilée. Qu'est donc Nazareth? Est-ce une capitale? Une ville célèbre? Possède-t-elle des chefs-d'œuvre, des arcs de triomphe, des thermes, des temples anciens? Non, mes amis. C'est une bourgade humblement assise dans une petite vallée autour de laquelle s'étagent des collines et des montagnes. Dans cet obscur coin de terre, il ne s'est accompli aucun des grands événements racontés par les annales des nations; aucun monument ne sollicite

vos regards; on n'y rencontre pas même les ruines de ces édifices ayant pu exciter les convoitises ou la jalousie d'un vainqueur. Je vous étonne peut-être? et, s'il en est ainsi, comme je viens de le dire, pourquoi venir à Nazareth?

«Voici: dans cette bourgade bénie, il y a une grotte qui à elle seule vaut tous les palais, tous les temples, toutes les merveilles accumulées par l'orgueil humain.

«Cette grotte n'a cependant rien qui la signale à l'admiration: point de vastes portiques, de marbre précieux, ni de fronton sculpté par le génie: c'est une simple grotte comme toutes celles du pays.

«En tout cas, qu'y a-t-il qui soit de nature à attirer les pèlerins? Que s'est-il passé ici de si extraordinaire pour que l'Église nous presse de pénétrer dans cette grotte et d'y rester le plus longtemps possible?

«Je dois vous le dire, l'histoire des hommes se déchire, se perd; quand on l'écrit sur le granit ou sur le bronze, elle se renverse et se brise, mais celle de Dieu a pris de son éternité. Cet ouragan des âges qui balaye et emporte ces arcs de triomphe et qui joue avec leurs blocs de pierre ou de marbre, comme le vent d'automne avec les feuilles sèches, ne peut remuer, pour la perdre, une page de l'Évangile! Ici, dans cette grotte, ont été dépassés tous les prodiges racontés par la Bible, même le passage de la mer Rouge, même la création du monde.

« Ici, l'archange Gabriel s'est incliné devant l'humble fille d'Anne et de Joachim et lui a annoncé ses incomparables destinées.

« Ici, a été prononcée une parole plus féconde que celle qui tira le monde du néant, parole que les lèvres d'une Vierge pouvaient seules prononcer et que Dieu attendait pour envoyer son fils unique à la terre : *« Fiat mihi secundum verbum tuum »*.

« Ici, le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous.

« Jésus sur la terre a eu des demeures diverses. mais nulle part il est resté aussi longtemps qu'ici. Bethléem ne le garda que quelques semaines, l'asile que lui donna l'Égypte ne le retint que quelques années. Au Cénacle il se contenta de célébrer la Pâque et au Calvaire d'agoniser et de mourir. Il ne dormit enfin que trois jours dans son Sépulcre, mais ici, au contraire, s'épanouirent son adolescence et sa jeunesse.

« A cette chère grotte, que l'on peut appeler son paradis sur la terre, il a donné toutes les consécration. Il en a touché les murs, il l'a embaumée de l'encens de ses prières, réjouie par son sourire, arrosée de ses sueurs, illuminée du feu limpide de son regard. Il y a pris des repas et dormi son chaste sommeil. Voilà la gloire incomparable de ce sanctuaire béni gardé depuis des siècles par les enfants de François d'Assise. Les chrétiens y accourent de toutes les régions

de la terre et ceux qui s'y sont agenouillés gardent de leur visite un souvenir qui ne s'efface jamais. »

Ce beau discours avait captivé nos âmes. Tout émus, nous descendîmes dans la grotte pour y saluer la sainte Vierge en empruntant les belles paroles de l'Archange: *Ave gratia plena Dominus tecum*. Plus on récite le *Je vous salue Marie*, plus on se sent épris d'admiration pour la Vierge qui, par son *fiat*, consentit à devenir la Mère de Dieu, et plus on félicite Gabriel d'avoir été choisi du ciel pour apporter à la terre ce message de salut.

Nous priions depuis longtemps, lorsqu'on nous appela pour le dîner. Les bons Pères Franciscains nous convient à une table richement servie: la vaisselle, la coutellerie, les coupes pour 200 pèlerins ont en argent massif et aux armes royales. Ce riche étalage fait un contraste étonnant avec la pauvreté religieuse, surtout chez les fils du Pauvre d'Assise. N'en soyons pas scandalisés, c'est le don d'un grand personnage chrétien à la Casa-Nova pour recevoir les pèlerins et pour honorer ces nouveaux croisés lors de leurs voyages en Terre-Sainte.

Cette explication nous va bien, mais les plats exquis qu'on nous sert vont encore bien mieux aux voyageurs fatigués, exténués par une pénible journée.

A l'heure du couvre-feu, tout était silencieux dans l'hôtellerie. Ce n'était pas la peine de faire tant de bruit, de briser votre cloche, mon petit Frère!

Jeunes et vieux étaient au lit et ceux que vous avez éveillés vous ont fait des menaces terribles. Oh!... le gros Canadien, aux nerfs agacés, s'est levé sur son séant et dans un demi-sommeil, il a proféré des paroles incohérentes... Il a sans doute voulu que votre séraphique père, saint François, vous appelât tout de suite en paradis pour que vous ne recommenciez pas demain!!

---

### LA SAINTE GROTTTE DE NAZARETH

*Le 15 avril, 1909.*

Un bon nombre de pèlerins partent en excursion, ce matin, pour le mont Thabor. Comme il faut faire un long trajet, gravir une montée de 1800 pieds et se rendre après demain jusqu'à Tibériade, à dos de mulet ou de cheval, je renonce au plaisir d'aller sur la montagne de la Transfiguration. Pierre, Jacques et Jean y avaient éprouvé beaucoup de bonheur à voir Jésus rayonnant de gloire et avec lui deux personnages d'une imposante majesté. C'étaient Moïse et Élie. Pierre dit alors à Jésus: «Seigneur, nous sommes bien ici, faisons-y, s'il vous plaît, trois tentes: une pour vous, une pour Moïse et une pour Élie». (*S. Luc, IX, 28-36.*) Les apôtres ne s'étaient pas

oubliés car ils savaient qu'ils auraient bien leur place dans la tente de leur bon Maître.

Au quatrième siècle, il y avait, sur le Thabor, trois églises : une dédiée au Sauveur, les autres aux deux prophètes ; le désir de saint Pierre était donc réalisé. C'est sur les débris de ces chapelles que les Franciscains ont un couvent.

Puisque je reste à Nazareth, j'étudierai, sur place, l'histoire de la sainte Maison et de la Grotte. Je recueillerai une foule de détails, de la bouche même du religieux qui s'occupe des fouilles autour et au-dessous de la basilique de l'Annonciation. Ce savant archéologue jettera de la lumière sur les commencements de la Nazareth chrétienne.

En Galilée, les maisons, ayant à peu près toutes la forme carrée, étaient construites sur le flanc des collines, où déjà des grottes naturelles taillées dans le roc pouvaient être utilisées comme appartements. Ces chambres obscures, qui communiquaient entre elles par des souterrains, étaient à l'usage de la famille. La pièce supérieure servait de grenier et de cellier ; et, si on avait un âne, il y trouvait abri, en pénétrant par une entrée basse qui donnait sur la voie publique. Les grottes étaient tellement unies au corps du logis qu'elles faisaient un tout avec lui, c'est-à-dire une habitation complète.

C'est ainsi qu'était construite la demeure de la sainte Famille. La maison proprement dite, comme

on le sait, n'est plus à Nazareth, elle disparut en 1291, et elle est actuellement à Lorette, en Italie. Il n'y a ici que les grottes qui lui étaient contiguës. La première, celle dont nous a parlé hier le Père Roger, est appelée la chapelle de l'Ange, parce que, nous a-t-il dit, c'est là que Marie répondit à l'*Ave* de l'Archange.

Je me permis de poser à mon aimable cicerone une question qui m'embarrassait :

« Mon Père! Où s'est accompli le mystère? Laquelle des deux, ou de la Santa-Casa, ou de la grotte, peut revendiquer l'honneur de l'Incarnation?

— Voici ce que dit l'Évangile: «L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu, en une ville de Galilée appelée Nazareth, à une vierge nommée Marie. L'Ange étant entré où elle était lui dit: Je vous salue pleine de grâces, le Seigneur est avec vous.»

Pour le reste, la tradition vient à notre secours; l'étude des lieux et des usages orientaux nous dit beaucoup. Le respect avec lequel fut entourée la demeure de Nazareth, au temps des apôtres, et la vénération qu'on porte, tant à la Santa-Casa qu'à notre chère grotte, depuis qu'elles sont séparées miraculeusement, me laisse croire à la consécration de ces deux demeures, par un fait plus grand encore que la simple présence de Jésus et de ses parents. De tous les lieux sanctifiés par Notre-Seigneur, pourquoi n'y a-t-il que la maison de Nazareth qui ait



été protégée d'une manière si étonnante contre la fureur des méchants? Le saint Sépulcre, le Cénacle, la grotte de Bethléem seraient-ils moins précieux pour Jésus? Le bienheureux Baptiste de Mantoue la met beaucoup au-dessus des autres souvenirs sacrés, parce que, dit-il, c'est là que Dieu, revêtu de notre chair, a jeté les fondements du salut du monde !

La Santa-Casa n'est pas la maison tout entière ; la grotte n'est également qu'une partie de la demeure de Marie à Nazareth. Nous pouvons dire, de chacune de ces parties, en restant dans la vérité, qu'ici l'Ange annonça la bonne nouvelle à la sainte Vierge et qu'ici le Verbe a été fait chair. Rien n'est plus juste de vénérer le même mystère dans les deux sanctuaires à la fois.

La demeure de Marie provenait de la succession de son père Joachim et elle devait être l'héritage de Jésus. Dès les premières années de son retour au ciel, Notre-Seigneur manifesta ses soins à son égard et il ne manqua pas de la protéger toujours. Nous le verrons.

Les apôtres eurent un religieux respect pour l'habitation de la sainte Famille. Saint Pierre en présence de saint Jacques le Majeur y consacra un autel pour y offrir le saint Sacrifice. (*Dexter in chronico.*)

En l'an 71, la ville de Nazareth fut cruellement pillée et dévastée par les troupes de Titus, mais les

soldats ne pénétrèrent pas où était située la maison.

Après l'an 117, tandis qu'Adrien, fils adoptif de Trajan, élevait la statue de Vénus à Jérusalem et entretenait un bois sacré à Bethléem, il épargnait Nazareth. La chambre de l'Incarnation, loin d'être profanée, demeura cachée et ensevelie sous un amoncellement de ruines. Ce fut dans cet état que la mère de Constantin la trouva vers l'an 307. L'extrême pauvreté de cette petite enceinte et le peu de meubles qui y étaient restés lui inspirèrent des sentiments confus de respect, d'attendrissement et de reconnaissance très vive envers le Maître de l'univers qui, par amour pour nous, avait choisi son séjour dans un réduit si misérable. Après l'avoir vénérée, elle résolut de n'y point faire de changements; elle fit seulement relever l'autel des apôtres. Elle donna des ordres pressants aux ministres impériaux de faire construire, au-dessus de la sainte Maison, un temple magnifique, sur la façade duquel fut gravée cette courte mais vive inscription: «C'est ici qu'ont été posés les premiers fondements de la rédemption du genre humain». (*Nicéphore.*)

Les chrétiens affluèrent de toutes parts à ce riche sanctuaire. Portés sur les ailes de l'amour divin, ils traversaient les mers malgré les difficultés de ces temps-là. Des gens de tous les climats et de toutes les nations se mirent en route pour aller prier

à l'ombre des murs où le Fils de Dieu, prenant la nature humaine, a daigné demeurer de longues années au milieu des hommes.

Dans la suite des siècles, l'islamisme, ayant déployé son étendard en Palestine, la visite des Lieux-Saints devint non seulement difficile mais dangereuse. Ceux qui échappèrent au cimetière des mahométans firent des récits navrants des persécutions endurées par les chrétiens d'Orient. Ce cri de douleur retentit en Europe et il donna naissance aux croisades qui partirent à la délivrance des lieux sacrés.

L'église de Sainte-Hélène, ravagée et pillée par les Sarrasins, fut restaurée par Tancrède, roi de Galilée, vers 1100. C'est dans cette véritable chambre, où la Vierge Marie, Notre-Dame, avait été saluée par l'Ange, qu'au dire de Pierre Mathieu, conseiller royal et historien, saint Louis reçut la sainte communion.

En l'an 1263, ce sanctuaire fut détruit de nouveau. La Palestine était perdue pour les chrétiens et les mahométans fanatiques allaient tout détruire. Dieu souffrira-t-il que sa sainte Maison soit profanée? Le Créateur de l'univers, assez puissant pour changer, s'il le veut, toute chose en ce monde, transportera le témoin immortel de son incarnation dans un lieu sûr. La maison de Nazareth disparut... Le matin du 10 mai 1291 elle était à Tersate en Dalmatie, sur les rives orientales de la mer Adriatique.

Les Pères Franciscains prirent la garde de la Grotte sacrée en 1300. Plusieurs fois expulsés, ils ne purent y demeurer définitivement qu'en 1620.

J'ai vu les fouilles pratiquées par les Pères; elles furent commencées il y a quelques années et reprises depuis trois ans. En enlevant des milliers de voyages de pierres et de terre, ils sont parvenus à retrouver les fondations de l'ancienne basilique du quatrième siècle; ce qui leur a permis d'en dresser un plan complet.

A six heures ce matin, j'ai célébré la messe dans la grotte obscure, celle qui, d'après la tradition, servait de chambre à Jésus. A la grand'messe solennelle de neuf heures, faisant les fonctions de diacre, j'avais le plaisir de chanter l'évangile de l'Annonciation dans la chapelle de l'Ange: «*Missus est angelus Gabriel a Deo in civitate Galilææ cui nomen Nazareth...*» Chaque mot nous apporte un grand bonheur! C'est le récit vivant du mystère de l'Incarnation.

L'après-dîner, je visite la ville, en compagnie de Amin (Fidèle) Abu-Nassar, élève de l'école des Franciscains. Nous entrons à l'Atelier de Saint-Joseph, à la chapelle du *Mensa-Christi* et à l'église des Maronites; ces sanctuaires, pleins de souvenirs, nous laissent voir leurs antiquités et leurs décorations bizarres. L'église catholique du rite grec-melchite est bâtie sur l'emplacement de la synagogue d'où Jésus fut chassé par les Nazaréens. Ses discours

les jetaient dans l'admiration; cependant, ils murmuraient entre eux: «N'est-il point le fils du charpentier Joseph? Sa mère ne s'appelle-t-elle point Marie? Ses frères ne sont-ils pas Jacques, Joseph, Simon et Jude? Et ses sœurs ne demeurent-elles pas parmi nous?» Exaspérés de le voir faire plus de miracles ailleurs que dans sa propre patrie, ils le méprisèrent et le chassèrent de la cité. Ils le poussèrent même jusqu'au faite de la montagne sur laquelle leur ville est bâtie et ils voulurent le précipiter en bas. (*Luc, IV, 16-30.*)

La ville de Nazareth ressemble à toutes celles d'Orient et l'intérieur n'a rien du nom fleuri qu'on lui donne, car on y sent bien d'autre chose que le parfum des fleurs. J'ai vu une population indolente: les gens flânent et dorment; on dirait, à les voir, des Crésus dont la vie est toute gagnée. Je n'avais pas sitôt fait cette remarque peu flatteuse à mon jeune Nazaréen qu'il avait déjà excusé ses compatriotes. — Il n'y a point d'industries ici, comme en Europe et en Amérique; on ne saurait travailler la terre pour sacrifier les revenus en lourds impôts. Nous vivons sans travailler, mais nous vivons bien misérablement. Pour mon père, bien qu'il soit professeur chez les Frères des Écoles Chrétiennes, le problème de faire vivre une famille de onze est plus que difficile à résoudre. Ce sont les femmes qui, par leur habileté au travail des dentelles au crochet,

apportent le nécessaire à la maison; elles font de jolis cols de fantaisie, tricotent des couvre-chaises et brodent des nappes pour la table, qu'elles trouvent moyen d'écouler parmi les pèlerins à un prix assez rémunérateur.

Amin Abu-Nassar n'attendait que le moment propice pour me faire une proposition : « Si je pouvais aller en Amérique, j'y gagnerais bien ma vie. Vous êtes curé... je serais si content d'être votre domestique. Je vous servirais bien, je vous aimerais beaucoup... Vous me rendriez heureux! » Le garçon appuyait sa demande d'un air de véritable tendresse et de quelques caresses respectueuses. Il avait le talent de toucher et de se faire aimer. Pour le consoler, je lui promis de prendre des renseignements sur son compte auprès de ses professeurs. Ce me fut fatal. Une demi-heure après ma rentrée à la Casa-Nova, tous les Nassar étaient au couvent pour discuter l'affaire... Les camarades enviaient le sort du jeune moricaud...; les amis étaient fiers du succès d'Amin...; jusqu'à un prêtre maronite, ami de la famille, qui me remercia de ma grande charité...

Il vaut mieux attendre au prochain voyage et laisser mûrir le projet.

Je n'ai pas oublié d'aller à la *fontaine de la Vierge*. Comme c'est l'unique source à Nazareth, c'était là que Marie puisait l'eau nécessaire à la sainte Famille. Les femmes viennent y remplir leurs jarres,

elles se tiennent en groupes et jasant selon l'habitude des femmes de tous les pays, puis elles s'éloignent dans des poses vraiment gracieuses. La description de Rostand est parfaite :

Elles vont avec un sourire taciturne,  
Et leur forme s'ajoute à la forme de l'urne,  
Et tout leur corps n'est plus qu'un vase svelte auquel  
Le bras levé dessine un anse dans le ciel.

C'est une des jolies scènes de la ville des *Fleurs*

---

## DE NAZARETH A TIBÉRIADE

*Le 16 avril, 1909.*

La distance entre Nazareth et Tibériade est de 15 milles. C'est un joli parcours à faire en voiture. La route est belle, la campagne fertile. On voit dans les bois d'oliviers des petits pâtres qui font paître leurs brebis, et, à l'ombre des haies de cactus, des jeunes filles qui folâtraient ; elles jouissent de la vie au grand air ; de la liberté sans entraves. La nature est à elles ; elles y trouvent le bonheur.

Nous arrivons à une source encadrée de pierres brutes ; des troupeaux de vaches viennent de s'y abreuver. C'est l'eau de cette même fontaine dit la

tradition, que Jésus changea en vin par le miracle de Cana. La petite ville où se passa cette belle scène est là tout près; les deux tours et le dôme de la petite chapelle apparaissent à travers une touffe d'arbres, sous les parasols géants d'une bordure de palmiers.

Nous entrons à l'église pour la bénédiction du très saint Sacrement. L'intérieur a de belles toiles et de jolies fresques représentant des scènes d'épousailles. Le tableau du maître-autel est le festin de Cana par Paul Véronèse (1528-1558); un large ruban se déroule gracieusement autour et nous y lisons cette inscription : *ce que Dieu a uni, l'homme ne saurait le séparer.*

Les noces chez les Juifs étaient célébrées avec grande pompe. Dès que la fiancée avait reçu la bénédiction paternelle, elle sortait de chez son père, toute parée et parfumée, elle portait une couronne sur la tête. Les amies lui faisaient cortège avec une lampe à la main, agitant au-dessus d'elle de longues branches de myrte.

L'épouse, pendant ce trajet, avait les cheveux flottants et le visage caché sous un voile. Devant elle, ses parents distribuaient aux enfants des épis de blé griés. L'époux, également paré d'une couronne, marchait à côté d'elle, sous un dais, tandis que les tambours et d'autres instruments mêlaient leurs rythmes joyeux aux acclamations de la foule.



Puis les matrones coiffaient l'épouse. Alors venait le repas des noces où la joie la plus exubérante était obligatoire. (Stapfer, *En Palestine au temps de Jésus-Christ.*)

Les pharisiens fidèles à leurs traditions devaient en ces festins extraordinaires se laver les mains plusieurs fois pendant le repas par motif de religion. Chez les particuliers, comme les fontaines d'ablution manquaient, on avait soin de préparer de grands vase ou des urnes contenant de l'eau à cet effet.

Les noces dont il est question dans l'Évangile en cette petite ville de Galilée sont celles, dit-on, de Simon de Cana, l'un de ceux qui fut choisi pour être l'un des douze. Il était fils de Cléophas, frère de saint Joseph; par conséquent, Marie était sa tante par affinité et Jésus était son cousin. Marie fut invitée aux noces à titre de parente et de voisine, car Nazareth est tout près de Cana. Jésus y était à cause de sa mère et les disciples à cause de leur maître; c'étaient les cinq que Notre-Seigneur avaient déjà choisis pour ses apôtres: savoir Pierre, son frère André, Philippe, Nathanaël et un cinquième que l'écriture ne nomme pas. (*Jean, I, 35-51.*)

Comme le vin commençait à manquer, le Sauveur, à la requête de sa divine mère, veut bien le leur procurer en faisant le premier de ses miracles.— Faites tout ce qu'il vous dira, dit la Vierge aux

serviteurs.—Emplissez d'eau ces six urnes, dit Jésus. Et ils les emplirent jusqu'au bord. Puisez maintenant et portez-en à l'intendant. Quand celui-ci en eut goûté, il vit que c'était du vin. *Jean*, II, 1-11.

Il nous a été donné de voir une des amphores du miracle, ou au moins un vase ayant la même forme, dans la crypte où est le musée des fouilles de Cana. Elle peut contenir cinq à six gallons. Comme les invités aux noces, nous sommes chagrins de la voir vide. Le vin nous manque à nous aussi et nous voudrions que la bonne Vierge s'occupât de nous. Les Pères gardiens du sanctuaire, sans miracles, viennent à notre secours : ils nous versent à tous un bon verre de vin de Cana, un vin excellent. Ils distribuent des fruits et des gâteaux; on se croirait à un festin de noces. Il ne manque que les mariés? J'ai pourtant vu, tout à l'heure, un beau veuf canadien, maire d'une paroisse limitrophe de Montréal, passer au doigt d'une jolie veuve marseillaise, une de ces alliances que les enfants nous vendent comme souvenir de Cana. Ces fiançailles à Cana seraient-elles le prélude de joyeuses noces à la Longue-Pointe? Monsieur le maire, n'oubliez pas d'inviter vos compagnons de voyage!!

Encore une heure et nous verrons Tibériade et son lac sacré. Nous sommes dans un coin de terre très aimé de Notre-Seigneur, puisqu'il n'y a pas de ville en cette localité qui n'ait été témoin de son

passage et de ses miracles. Où sont ces villes superbes qu'on appelait Bethsaïde, Génézareth. Corosain Magdala, Capharnaüm? Elles s'élevaient magnifiques, au pied de la montagne des Béatitudes que nous contournons; elles étalaient leur opulence sur les bords enchanteurs du lac de Génézareth. Leur noms seuls ont survécu aux siècles; elles ont disparu complètement, et, sur des tertres formés par des amoncellements de ruines, il ne reste que des murs crevassés, des constructions en terre abandonnées, tristes monuments où sont gravées les paroles d'anathèmes que le Christ prononça sur ces villes impénitentes: «Malheur à toi, Corosain! Malheur à toi, Bethsaïde! Et toi Capharnaüm, n'as-tu pas été élevée jusqu'au ciel? Tu seras rabaissée jusqu'à l'enfer! parce que, si dans Sodome eussent été produits les miracles qui se sont opérés chez toi, Sodome serait encore debout. Je vous le déclare donc: au jour du jugement il y aura plus de rémission pour Sodome, Tyr et Sidon que pour vous!» (*Math.*, XI, 10-24.)

Les guides, soucieux de nous laisser jouir des beaux panoramas ont donné à la caravane l'ordre d'arrêter; entre temps, les pèlerins, qui descendent à cheval par un autre sentier, pourront nous rejoindre.

On voit là-bas les cimes neigeuses du grand Hermon, le sommet conique du Thabor avec ses pentes garnies d'arbres verts; on voit ici la plaine d'Hattine qui fut, en 1187, le théâtre de terribles

massacres; l'armée française y perdit pour toujours la Terre-Sainte. Après une lutte désespérée, le roi Guy de Lusignan s'était retiré avec ses chevaliers sur les hauteurs de Karoun-Hattine, mais Saladin eut raison de cette suprême résistance. Il n'eut pas la victoire généreuse; il fit, sans merci, mettre à mort les grands maîtres du Temple et de l'Hôpital avec au-delà de deux cents de leurs compagnons.

Ces héros devaient être vengés plus tard. Tout près d'Hattine, sur le versant du Thabor, en 1899, l'illustre Bonaparte et Kléber, avec 4,000 Français firent retraiter 35,000 Turcs.

Nous avons devant nous, entourée de collines comme dans un bassin profond, une grande nappe d'eau limpide: l'azur du ciel s'y reflète, le soleil s'y joue comme dans un miroir, les rivages s'y dessinent avec toute la perfection des formes et du coloris; rochers escarpés, palmiers élégants, lauriers roses qui secouent leurs fleurs, roseaux qui plient au premier souffle qui passe; tout apparaît dans une merveilleuse majesté.

Cette jolie surface ondulée a le nom poétique de mer de Galilée ou mer de Tébériade. On l'appelle aussi lac de Génésareth. Il peut avoir quinze milles de longueur sur quatre milles de largeur, sa profondeur est de 250 pieds et sa dépression est de 900 pieds au-dessous du niveau de la mer Méditerranée.

Nous venons de suivre la rampe d'une dernière

montagne; nous saluons en passant les ruines de vieux châteaux et nous entrons dans les murs séculaires de la vieille capitale de la Galilée. C'est la ville de Tibériade.

---

### TIBÉRIADE

La ville de Tibériade fut fondée vers l'en 16 avant Jésus-Christ par Hérode Antipas, qui lui donna le nom de son protecteur, Tibère. Dans la guerre des Juifs contre les Romains, elle fut fortifiée puis occupée par Vespasien. Après la destruction de Jérusalem, elle devint le centre de la nation juive en Palestine. Tancred, l'un des héros de la première croisade, eut en fief la ville de Tibériade; il y fit bâtir une église et obtint un évêché suffragant de Nazareth. Plus tard, mais encore au temps des croisés, on a élevé une autre église, qui s'est bien conservée jusqu'aujourd'hui, en l'honneur de saint Pierre. C'est ici, sur le rivage du lac, apparaissant aux disciples qui revenaient de la pêche, que Jésus exigea de l'apôtre une triple protestation d'amour. Pierre fut contristé de ce qu'il lui eut dit une troisième fois: «M'aimes-tu?» Et il lui répondit: «Seigneur, vous savez tout, vous savez que je vous aime.»—Pais

mes brebis! Ainsi Notre-Seigneur reconnut la primauté de Pierre et lui confia l'autorité souveraine. (*Jean, XXI.*)

Une statue en bronze du Prince des Apôtres, en tout semblable à celle de la basilique vaticane à Rome, est assise sur la chaise pontificale, sous le portique de l'église Saint-Pierre de Tibériade. Ce fut une des gracieusetés des Pères de l'Assomption lors de leurs premiers pèlerinages. On est heureux de trouver sur place un mémorial si expressif de l'autorité des Pontifes, établie par Notre-Seigneur sur la chrétienté universelle.

Après l'exode de Jérusalem, les Juifs se réfugièrent à Tibériade. Des savants célèbres, parmi eux, y créèrent une haute école où ils composèrent la *Mischna*, la *Masora* et le *Talmud*, recueils précieux de traditions rabbiniques et de rites judaïques. Tibériade est regardée comme la seconde ville sainte du peuple juif. Aussi les voit-on accourir de partout vers les dix synagogues de la petite ville. (H. Guerlin.) La population est de 6,000 âmes et les deux tiers sont juifs, ce qui nous donne occasion de revoir nos faces blêmes, nos nez crochus et nos petits vieux du mur des pleurs. Les hommes ont leurs longs capots de velours, leurs coiffures garnies de pelletteries; les femmes portent pantalons bouffants, amples chemises, fichus et voiles d'étoffes précieuses.

On aimerait à rire parfois, mais ce serait fort contrarier ces dames.

Comme ces Israélites ont certains droits acquis par la majorité, ils deviennent fanatiques et il n'est pas bon de s'exposer à leur malveillance.

Les pèlerins sont reçus à l'hôtel Tibériade, une antiquité restaurée dans le goût moderne, dont les corridors étroits sont convertis en salle à dîner. On nous sert du poisson du lac de Génésareth . . . des descendants probables des poissons de saint Pierre ! Ils sont bien cuits, ils ont la chair succulente et, avec du pain, nous faisons un très bon repas.

Pierre et ses compagnons étaient allés à la pêche, mais il ne prirent rien cette nuit-là. Jésus qui était sur le rivage leur demanda s'ils n'avaient rien à manger ! Sur la réponse négative, il leur dit : Jetez le filet à droite. Ils le jetèrent aussitôt et ils ne pouvaient plus le retirer.

Le filet fut amené à terre, il contenait cent-cinquante-trois grands poissons. Dès que le poisson fut cuit sur des charbons allumés, le Seigneur les appela : Venez et mangez, et il le leur distribua avec du pain (*S. Jean, XXI, 1-14.*)

Il y eut aussi une autre pêche miraculeuse aux environs de Bethsaïde ; cette fois le Sauveur était dans la barque de Pierre. Sur la parole de Jésus, le pêcheur jeta ses filets ; lui et ceux qui pêchèrent avec lui prirent du poisson en grande quantité. Ils remplirent tellement les deux barques qu'elles étaient près de couler. Ce fut cette fois que le Divin Maf-

tre dit à Pierre que désormais il le faisait pêcheur d'hommes. (S. *Luc*, V, 1-11.)

### EXCURSION ET TEMPÊTE SUR LE LAC DE GÉNÉSARETH. — CAPHARNAÛM

Les directeurs du Pèlerinage nous avaient ménagé une excursion sur le lac de Génésareth. Nous aurons le plaisir d'une promenade en barques, et le souvenir des actes merveilleux accomplis par le Sauveur sur cette mer de Galilée sera une douce jouissance pour nous. Le lac n'a pas changé de lit ; c'est bien le même que sillonnait la barque de Jésus. Sur ses eaux, il a marché comme sur la terre ferme, il a commandé aux poissons d'aller se jeter dans les filets des apôtres ; il a apaisé les tempêtes, calmé les vents et les flots. C'est sur les rivages de cette mer qu'il a multiplié ses bienfaits et ses miracles. Quel lac merveilleux ! La Lumière du monde semble rayonner partout ! Nous voguerons sur ses eaux avec un religieux respect.

Nous partons, toujours la même dizaine de bons amis, dans l'une des dernières embarcations. Le calme est complet, point de vent pour gonfler notre voile, pas même un souffle pour rider les eaux



tranquilles. Les bateliers ont beau siffler Eole, il ne vient pas à notre rescousse.—Aux rames, braves marins ! nous vous aiderons de nos chants . . . Une poussée vigoureuse agite vivement notre petit bateau . . . et nous glissons sur l'onde. Dans une heure, nous débarquerons à Capharnaüm.

Jésus avait une grande prédilection pour Capharnaüm, c'était le centre de sa vie de prédication, le lieu choisi pour le plus grand nombre de ses miracles. Il avait fait éclater ici bien des fois les signes de sa puissance et de sa miséricorde ; mais le peuple le méconnaissait, ses proches même ne croyaient pas en lui. (*S. Marc. III, 21.*)

On sait de quelles malédictions le Christ avait menacé cette ville ingrate et impénitente ; elles se sont réalisées d'une manière épouvantable. La ruine de Capharnaüm est complète ; le sol est partout d'égal niveau et du rivage nous ne voyons rien qui puisse localiser une ville autrefois très importante.

Le Christ avait dit : « *quand même je me tais les pierres parleront* ». Je constate cette vérité en examinant les fouilles que sont à pratiquer les Pères Franciscains. On vient de sortir de quinze pieds sous terre des chapiteaux magnifiques, des colonnes bien conservées, des pierres finement taillées ; ces blocs, lavés et retouchés, ont l'apparence du neuf. Oui ! ces pierres parlent, elles disent qu'autrefois une magnifique église était élevée ici, sur les murs

mêmes de la synagogue où Jésus a parlé si souvent. Je mentionne entr'autres ce discours admirable où furent faites aux disciples les promesses eucharistiques :

«Or, le pain que je vous donnerai, c'est ma chair que je livrerai pour la vie du monde. En vérité, en vérité, je vous le déclare, si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme et si vous ne buvez son sang vous n'aurez pas la vie en vous.» (*S. Jean*, VI, 54-55.) Beaucoup de ses disciples, après avoir entendu ses paroles se dirent les uns aux autres : Ce langage est intolérable ; et qui peut l'entendre ! (*S. Jean*, VI, 49-72.) Nous suppléons à l'incrédulité des disciples en tombant à genoux pour adorer Notre-Seigneur dans son sacrement d'amour. Nous serions heureux de voir un jour ces pierres éparses, utilisées à la construction d'une chapelle au Dieu de l'Eucharistie.

Le Père Mamert qui dirige les excursionnistes nous dit de nous hâter pour le retour.—Vite ! aux barques, car le lac paisible de tout à l'heure pourrait bien se soulever. Les signes sont menaçants. Avec un peu de diligence nous aurons peut-être le temps de regagner le port.

Par prudence, nous suivons le rivage jusqu'à Magdala. Nous prions les bateliers d'attendre quelque temps pour lever l'unique ancre de notre embarcation.

Quelques barques, parties avant nous, étaient déjà très loin sur le lac lorsque nous vîmes descendre des montagnes, dans la direction de Tibériade, un nuage noir et blanc. En tourbillonnant, il soulevait tout sur son passage ; bientôt il enveloppa la ville d'une épaisse colonne de poussières.

La mer commençait à s'agiter, la crête des vagues se bordait d'écume, les flots devenaient effrayants : c'était l'ouragan qui s'avançait vers nous.

Dans le ciel chargé d'électricité on voyait jaillir des éclairs qui éblouissaient nos yeux. Les coups de tonnerre se succédaient de plus en plus terrifiants tant qu'un déluge nous trempait jusqu'aux os. Vite ! Vite ! retranchons-nous dans cette petite baie ! A peine notre barque est-elle amarée aux rochers qui bordent la rive que le siphon nous a rejoint ; tantôt il soulève une trombe d'eau jusqu'à la hauteur des monts, tantôt il creuse des précipices aussi profonds que le lac ; enfin la tempête est affreuse. Malgré notre proximité de la terre ferme et bien que le danger soit moins grave pour nous que pour le reste des excursionnistes qui se sont aventurés vers le large, nous restons saisis d'une grande frayeur. Les femmes sont tombées à genoux ; Mde Mercile est à demi-inconsciente au fond du bateau ; Mde Gillis, avec son sang froid américain, presse sur son cœur sa jeune fille et, ainsi entrelacées, toutes deux elles chantent une touchante prière ; Mgr Hé-

bert récite son chapelet avec calme ; les bateliers invoquent Allah et moi, je vous l'assure, je ne sais trop ce que je faisais. Comme les apôtres affolés nous avons tous prié avec une ferveur facile à concevoir. Comme les disciples nous avons crié : « *Domine salva nos perimus* ». Seigneur, sauvez-nous, car nous périssons. Notre prière fut entendue du Divin Maître ; après une demi-heure de transes continuelles nous étions complètement hors de danger ; les vents cessèrent sans toutefois apporter de calme aux eaux bouleversées.

Un peu revenus à nous-mêmes, nous songeâmes aux amis qu'on croyait perdus. Trois bateaux avaient été pris dans la tempête ! Qu'étaient-ils devenus ? Impossible de résister à la tempête, ils sont engloutis.....Bientôt, un cri de soulagement part de toutes les poitrines. Nous voyons dans le large une barque....puis une autre....enfin une troisième ; elles étaient toutes désemparées, ayant perdu leurs mâts et leurs voiles ; mais grâce à Dieu leurs occupants étaient sauvés. Comme les vagues vinrent les jeter sur la plage tout près de nous, nous fûmes les premiers à leur porter secours. Ils ont tant prié, ces pauvres naufragés ! le Bon Maître les a protégés.

A Tibériade, le Père Bailly avait appelé à la chapelle de Saint-Pierre tout ce qui restait de pèlerins ainsi que les chrétiens de la ville. Tous priaient les bras en croix pendant que le vénérable Père pro-

mettait aux âmes du purgatoire autant de messes qu'il y avait de pèlerins en danger.

Nous pouvons crier au miracle, car sans la protection du ciel, nous aurions pu compter la perte d'une trentaine de vies.

Le danger est passé : de mémoire de Galiléen on n'avait pas vu une pareille tempête depuis vingt ans. Nous en garderons un souvenir inoubliable !

Le retour à Tibériade se fit par terre, en cotoyant le lac. Outre des sentiers rocailleux nous avons trouvé aussi des flaques boueuses, des gués difficiles à traverser ; les plus robustes poussaient alors la charité jusqu'à porter les plus faibles sur leurs dos.

Quand l'obscurité fut venue, le voyage devint plus pénible : on se heurtait à toutes les pierres, on se blessait aux ronces et aux grands chardons, on se déchirait les mains et la figure dans la brousse.

La situation devenait de plus en plus pénible, lorsque nous vîmes une lumière venir vers nous. Le Père Antonin, avec des hommes et des chevaux, venait au-devant de nous. L'espérance revint au cœur de tous et avec les paroles encourageantes de l'infatigable Père Mamert nous trouvâmes assez de force pour nous rendre à Tibériade. Nous marchions depuis 5 heures et il était 11 heures sonnées lorsque nous rentrâmes à l'hôtel. Notre fatigue était si grande que nous ne songeâmes à rien autre chose qu'à nos lits. Le sommeil nous remettra de nos émo-

tions, et, demain, Dieu nous donnera un surcroît de bonheur pour nous faire oublier l'épreuve d'aujourd'hui.

---

### DE TIBÉRIADE A DAMAS

*Le 17 avril, 1909.*

A 5 heures, le réglementaire fait sa ronde... les portes en tremblent.....*Fratres ! Hora est jam de somno surgere*; l'heure est venue de se lever et de faire un peu de toilette car, après le petit déjeuner de 6 heures, nous partirons pour Damas. En débrouillards, nous procédons à un décrottage général. Il faut rincer notre unique pantalon dans nos cuvettes de chambre, le tordre simplement et le mettre aussitôt à sécher à la chaleur naturelle de *notre individualité*.

Nous sommes dans un état piteux ! On se console les uns les autres, en songeant que, parmi nos Arabes, nous n'avons pas trop mauvaise mine.

Les belles dames ont laissé leurs dentelles froissées et leurs broderies endommagées aux petites demoiselles de Tibériade, qui s'en feront des parures de noces. Elles porteront la robe de chambre et, comme nous, elles attendront d'être à Damas pour renouveler leurs toilettes.

Pour prendre le train à Samach, il faut traverser le lac de Génésareth en gagnant vers le sud.

—Il y a rien à craindre, Mesdames! Après la tempête, il s'est fait un grand calme (*Luc*, VIII, 24.); la mer est d'huile et les apparences sont bien rassurantes.—Père Antonin! je vous en prie, . . . j'hésite, . . . dit une bonne vieille fille, dans la soixantaine environ et dont les nerfs ne s'étaient pas encore remis depuis hier : on n'est point maître de la peur! je crains!!—Mademoiselle, quand on est jeune on est audacieux; au bras de deux de nos plus gentils jeunes garçons, vous serez en sûreté. Le point était gagné. Notre pèlerine, flattée à l'excès, devint d'une bravoure incontrôlable; elle avait sauté allégrement dans la barque avant même qu'on eût prié les messieurs Eggermont de l'aider !!

Adieu, terre de Galilée! Adieu, Tibériade! Ton lac nous a fait revivre le temps du Sauveur et de ses apôtres.

Je craindrais de tenter une nouvelle expérience ; mais celle-ci faite, sans conséquences malheureuses, je suis content d'avoir pu constater la vérité frappante d'une des plus belles pages de l'Évangile.

Nos commentaires, dans la chaire de vérité, auront un intérêt particulier.

De Samach à Damas, cent-quarante milles de chemin de fer à travers le pays le plus pittoresque l'on puisse imaginer. Le train nous apporte

avec rapidité dans les gorges du Yarmouk, où le fleuve du même nom coule capricieusement: il serpente dans les montagnes à pic, bondit de rochers en rochers, dégringole en cascades dans des bassins si étroits que l'étreinte le force aussitôt à s'en aller en gémissant vers des vallées plus caressantes. En retour, il laissera la fécondité.

Les plaines du Hauran sont d'une fertilité extraordinaire. On nous dit que les habitants y font deux récoltes par an: en hiver, le blé, l'orge, les lentilles et les pois chiches; en été, le sésame, graine qui donne une huile très nourrissante, et le sorgho qui produit une bonne farine et un fourrage recherché.

Les champs présentent un beau coup d'œil; l'activité règne et on croit revénir à la civilisation: les hommes mènent au travail des bœufs et des chameaux, les enfants gardent des troupeaux de brebis et de chèvres dans les prés verts.

J'ai vu des volées de centaines de cigognes s'abattre sur de beaux champs cultivés; ces échassiers y faisaient un pillage en règle et personne ne les chassait. J'allais protester contre cette tendresse mal placée lorsque j'appris que la cigogne est ici ce qu'était l'ibis chez les anciens Egyptiens. Ce serait grand péché que de tuer cet oiseau sacré.

On nous attendait pour le déjeuner à la gare de Deraa, une ville curieuse en plein désert. A une heure de l'après midi, on le croit sans peine, l'esto-



mac criait famine et les plats du buffet oriental allaient être pris d'assaut :—Qu'il est délicieux ce gigot ! il est rouge, ferme, tendre comme du poulet, du poulet aux os de chameau, dit entre les dents un voisin qui voit tout sans lorgnons.—De grâce, ne dérangeons pas l'appétit de tout ce monde affamé ; ce serait porter un coup fatal, droit au cœur ;..... gardons la surprise pour le dessert. . . .

Tous les voyageurs sortirent de table pleinement satisfaits ; chacun vantait le service et les plats. C'était parfait. Le pauvre chameau venait de se faire une grande réputation. Les Parisiens, les Français amateurs de bonne cuisine ont affirmé n'avoir jamais mangé de viande aussi succulente. N'est-ce pas, il était exquis ce pachyderme !

En voiture ! *All a board* ! crient les employés du chemin de fer. Nous continuerons à traverser de vastes déserts en suivant les pentes du mont Liban.

Cette voie de Damas-Deraa-Khaïfa appartient à la Turquie ; c'est la ligne sacrée qu'Abdul-Hamid fit commencer en 1900 pour favoriser les pèlerinages musulmans de la Mecque et de Médine. Bien que le Sultan-Rouge y ait mis ses millions il n'a pas réussi à le faire terminer. Les difficultés les plus grandes proviennent des brigands, des druses et des bédouins qui remplissent de terreur cette partie du pays et causent des ennuis aux caravanes.

Les druses forment le commun du peuple en

pays ottoman ; ils n'aiment pas le sultan sanguinaire qui les gouverne. Ils consentent à être les vassaux de la Turquie en conservant une certaine liberté ; ils ne sauraient la trouver avec le despote actuel.

Le pays est actuellement en révolte ; les druses viennent de tuer un officier et une cinquantaine de soldats. Des troupes turques s'apprentent à les venger. Toutes les gares où nous passons sont gardées militairement et nous y voyons un va-et-vient d'indigènes qui discutent entr'eux des propos de guerre. Ils préparent de grands événements pour la Turquie.

Nous arrivons à Damas vers les cinq heures du soir. On ne peut réprimer un mouvement de surprise enthousiaste lorsqu'après les fatigues du voyage et l'âpre vision des plateaux déserts, on voit soudain se dérouler à nos regards l'immense jardin qu'arrose le Pharphar et le Barada.

Cette ville d'Orient a la forme d'un ovale dans un bosquet aux milles teintes, et les Arabes la nomment : « *Une jonchée de perles sur un tapis d'émeraude* ». Elle est dominée par l'Anti-Liban et l'Hermon, et ceinte d'une mer de sables blancs ; on dirait un immense verger perdu dans une riche plaine. Les noyers, les figuiers, les abricotiers enlacent leurs rameaux et mêlent leurs feuillages ; les orangers, les citronniers, les grenadiers, outre les parfums qu'ils répandent, apportent leur riche décoration de fruits

dorés; la vigne aussi court d'arbres en arbres, et ses pampes vertes forment des jolies berceaux ombragés.

C'est dans cette oasis délicieuse que les musulmans placent l'Eden de nos premiers parents; pour preuve de leur croyance, ils nous montrent sur le flanc d'une petite montagne, à droite, le tombeau d'Abel.

Impossible d'ajouter foi à cette légende. Qu'il nous soit permis, dans notre admiration, de se demander si Dieu a choisi un lieu plus enchanté pour le bonheur d'Adam et d'Eve ?

---

## DAMAS

*Le 18 avril, 1909.*

La ville de Damas est une des plus anciennes du monde. Dès les premières pages de la *Genèse*, on lit qu'Abraham poursuivit ses ennemis jusqu'à Hoba, lieu situé à gauche de Damas. Longtemps cette ville fut le repaire des ennemis d'Israël. David, et Salomon mesurèrent leurs armes avec eux. Le IV<sup>ème</sup> *Livre des Rois* nous apprend aussi que la ville de Damas fut cruellement traitée par Theglath Phalasar III, roi des Assyriens, qui la mit au pillage et en transporta les habitants à Cyrène.

La beauté de son site, qui l'a rendue plus tard

si célèbre, était déjà chantée au temps des prophètes. Jérémie semble lancer à regret ses malédictions «contre une ville si belle, ce séjour de délices».

Ezéchiél vante les richesses, l'excellent vin et les belles étoffes que les marchands de Damas transportaient sur les marchés de Tyr.

Damas fut toujours une des villes les plus brillantes de la Syrie. Les siècles en passant lui enlevèrent beaucoup de sa splendeur. Les fameuses fabriques de lames d'épée et de tissus de soie brochée qu'on appelait *du Damas* ne sont plus qu'un souvenir. Le temps a dépouillé les montagnes de cette riche végétation qui jeta le moine grec Jean Phocas dans l'admiration et, comme je le remarquais hier, en entrant dans la ville, toute la luxuriante beauté est descendue dans la plaine.

La ville est partagée en trois quartiers : le quartier latin où les catholiques ont leurs églises et leurs écoles; le quartier juif où l'on voit des fantômes vivants entretenir la haine contre l'Église et comploter sa destruction et le quartier arabe-musulman que nous avons traversé hier pour arriver à nos hôtels. Il y avait fête chez ces gens qu'on nous avait dit être anti-catholiques. Les rues étaient décorées d'arbustes et d'oriflammes rouges, ornés du croissant turc. Les coups de pistolets, répétés à fantaisie, dans la direction de nos voitures et le vacarme d'enfer qu'on faisait lors de notre pas-

sage nous firent craindre, si non pour nos vies, mais au danger de quelques graves accidents. Ce n'était qu'une échauffourée de jeunes gens qui voulaient nous saluer, à la façon bruyante des orientaux.

Les *Actes des Apôtres* mentionnent à Damas la conversion de Paul de Tarse, et rappellent le souvenir de saint Ananie :

« Paul persécutait l'Église de Jérusalem, il ne respirait que menaces et carnage contre les disciples de Jésus-Christ. Il vint à Damas et, comme il approchait de la ville, il fut environné d'une éblouissante lumière qui venait du ciel. Tombé par terre, il entendit une voix qui lui dit : « Saül, Saül, pourquoi me persécutez-vous ? Je suis Jésus. Levez-vous et entrez dans la ville, on vous dira ce que vous devez faire.

« Il y avait un disciple à Damas nommé Ananie. Il reçut l'ordre de baptiser Saül et de lui imposer les mains. Aussitôt, Saül qui désormais s'appellera Paul, prêcha dans les synagogues annonçant que le Christ était vraiment le Fils de Dieu. » (*Actes des A.*, IX, 1-20.)

Ananie était, suivant le sentiment des Pères et de la tradition orientale, l'un des 72 disciples de Notre-Seigneur. Il demeurait à Damas dans une maison particulière. Cette maison, enfouie sous la terre, fut convertie en chapelle; on y descend par un escalier d'une vingtaine de marches. C'est un réduit

misérable qui n'a pas reçu, il me semble, le respect qu'on lui doit. Les prêtres pèlerins ont le bonheur, d'y célébrer la sainte messe.

On monte aussi la fontaine où saint Ananie baptisa saint Paul. Hors des vieilles fortifications, en gagnant les cimetières musulmans, on nous fait voir le mur où l'Apôtre fut, pendant la nuit, descendu dans une corbeille, pour le préserver de la fureur des Juifs (*Actes des Ap.*, IX, 26.)

La vue d'ensemble de la ville est saisissante; lorsque nous venons à certains détails, elle ne peut que provoquer un désenchantement. En pénétrant sous les portes d'enceinte, on sent disparaître l'illusion du beau; les rues sont irrégulières, étroites et malpropres. Tout est sombre et sale, on semble avoir défendu au soleil de venir éclairer ce triste dédale. Les toitures des bazars gardent une humidité malsaine et elles empêchent la lumière d'y pénétrer; on peut à peine s'y guider en plein jour. Il faut prendre patience pourtant! Les maisons privées nous laissent de meilleures impressions.

Après la messe, je m'adressai à un jeune Syrien de 16 à 17 ans. Ses bonnes manières m'avaient engagé à lui demander des renseignements. George Condi, c'est son nom:

« Nous avons plusieurs Syriens au Nouveau-Brunswick. Ils m'ont prié d'aller saluer la famille Marache, que vous connaissez peut-être.—Oui, mon

Père, et je me fais un plaisir de vous y conduire. » Le jeune Condi vient de terminer ses études à l'Université des Pères Jésuites à Beyrouth.

On pénètre dans des voûtes basses ; on frappe au marteau d'une grosse porte en bronze et nous sommes admis à l'intérieur d'une cour spacieuse, pavée de mosaïques de marbres précieux et brillante comme un miroir. Tout autour, une double ou triple rangée d'arbres odorants suspendent leurs guirlandes et leurs fruits. Trois ou quatre rosiers font courir leurs branches chargées de fleurs le long des murailles. Au centre de ce riche parterre murmure le traditionnel jet d'eau qui retombe en perles dans son bain de granit. Des arceaux à l'ogive étranglée s'ouvrent autour de ce jardin. D'éblouissantes soiries damassées revêtent les divans, élevés aux extrémités, sur des estrades de marbre, sous de hautes alcôves. Des arabesques courent au milieu des roses en déroulant leurs élégants festons sur des murs de pierre. C'est frais, ravissant, enchanteur.

Pendant que nous attendions la maîtresse de la maison, sur les beaux divans garnis de Damas, les serviteurs nous offrirent le café turc, les oranges et les citrons confits ; c'était aussi de la grande politesse que d'accepter des cigarettes ; je m'efforçai d'en allumer une avec toute l'habileté possible, ce à quoi j'ai bien mal réussi. On a dû avoir égard à mon inexpérience.

Madame Marache et sa demoiselle m'ont reçu avec beaucoup d'urbanité, elles parlent très bien le français et elles savent bien recevoir.

Ces dames étaient heureuses d'apprendre des nouvelles de leurs compatriotes et je ne le fus pas moins de rapporter leurs amitiés et leurs compliments à tous les Syriens qui les connaissent en Acadie.

Nous visitons la grande mosquée des Omniades; elle prend son nom de cette fameuse dynastie des califes arabes, issus d'Omnias, oncle de Mahomet, qui régnèrent à Damas de 650 à 750. A l'époque païenne, il y eut là un temple d'une grande richesse dont on voit encore une partie de la façade. Les chrétiens y ont édifé ici une église où l'on vénérat le chef de saint Jean-Baptiste; mais lorsque les musulmans prirent possession de la ville, elle fut convertie en mosquée d'une magnificence si grande qu'on rapporte qu'il fallut dix-huit mulets pour apporter les comptes au calife; douze cents ouvriers y travaillèrent. Il y avait six cents lampes d'or garnies de perles fines et les plafonds en bois étaient recouverts de lames d'or. Des incendies, en 1069 et en 1893, sans compter des pillages répétés, firent disparaître une grande partie de ses trésors. Elle a quand même de la beauté et de grandes richesses. On voit encore d'anciens souvenirs de l'église chrétienne.



Il faut traverser la grande cour aux fontaines des ablutions pour arriver à un joli jardin où est élevée une petite mosquée qui renferme le corps de Saladin. Son cénotaphe est revêtu de tapis en drap d'or précieux et de soieries brodées. Ici repose le corps du plus grand (!) des souverains de l'islam. Il s'empara de Jérusalem en 1187, massacra les chrétiens et laissait partout en Terre-Sainte les marques de la plus honteuse profanation. Les pèlerins de Jérusalem jettent sur sa tombe un regard de pitié !!

Les cérémonies de l'après-midi ont lieu chez les Pères Jésuites, dans la maison de saint Jean-Damas-cène. Au VII<sup>ème</sup> siècle, la capitale du nouvel empire des Arabes renfermait encore dans son sein un nombre considérable de familles chrétiennes. La maison des Mansour s'était depuis longtemps signalée par son attachement à la foi de Jésus-Christ ; elle avait toujours partagé les honneurs dans l'Eglise et même au palais des califes. Les hautes charges furent successivement occupées par le grand-père et le père de Jean qui à son tour devint intendant à la cour. Profitant de ces dignités, ils employaient leur fortune et leur influence à protéger les chrétiens opprimés et à racheter ceux qui étaient captifs.

Jean de Damas, né en 676, eut l'avantage d'une haute éducation. Il reçut de Cosme, moine infortuné, racheté par son père, les enseignements les plus élevés de la philosophie chrétienne et il devint l'hom-

me le plus distingué de l'Orient, à son époque. Il eut à défendre contre Léon l'Isaurien le culte des saintes images. Il souffrit la persécution du terrible iconoclaste qui, bien qu'il l'eût condamné à mort, ordonna qu'on lui coupa la main droite. La cause sainte pour laquelle cette main avait écrit et le bien qu'elle devait faire, encore dans l'église grecque obtinrent que la Vierge Marie la lui rendit miraculeusement. Elle reprit sa place à son poignet, n'y laissant que la cicatrice faite par le sable.

Damascène avait une âme généreuse; il abandonna les honneurs de la terre pour se faire religieux. Il quitta le foyer béni, si longtemps témoin des travaux de sa jeunesse, et, jetant un dernier regard sur les jardins enchantés de sa ville natale, il disparut au loin sur la route de Judée. Jérusalem! Jérusalem, vision du bonheur et de la paix, est le but de ce voyage. Ce fut à la bure de saint Sabas que Jean vint demander asile après sa visite aux Saints-Lieux. Nous avons vu ce célèbre monastère grec sur la route de Jéricho, dans le ravin désolé que le Cédron a creusé entre Jérusalem et la mer Morte. Il devint prêtre, poète et docteur.

Une tradition constante identifie la demeure de saint Jean Damascène avec la résidence actuelle des Pères Jésuites. Avant que les chrétiens se fussent établis dans ce quartier, cette maison était désignée par les musulmans sous le nom de *Beit-*

*Mansour*, c'est-à-dire maison de Mansour; c'était à leurs yeux un bien sacré qui relevait de la grande mosquée. Ils consentirent dans la suite à la louer à des grecs catholiques qui venaient chaque année y célébrer la messe le jour de la fête du saint. Les Jésuites en firent l'acquisition en 1875.

Ce dimanche, 18 avril 1909, est un jour mémorable pour la France. A Rome, le Souverain Pontife, par son magistère infailible, déclare Jeanne d'Arc Bienheureuse. Les dépêches nous apprennent que 70 évêques et 30,000 Français sont à Saint-Pierre et assistent à l'apothéose de la Vierge de Domremy; on ajoute qu'un membre de la jeunesse catholique, portant le drapeau français, eut, au passage du saint Père, dans la basilique vaticane, l'heureuse idée d'élever les couleurs nationales et de les abaisser ensuite au-dessus de la *sedia* de manière à les faire toucher à la personne auguste du Vicaire de J.-C. Pie X, en un geste gracieux, se hâta de les couvrir de baisers. Rome embrasse la France! Dans les circonstances actuelles, ce baiser d'amour donné par le Père des fidèles a dû soulever un enthousiasme délirant.

En terre étrangère, les pèlerins français et canadiens-français fêteront aussi Jeanne d'Arc. Le Rév. Père Cordier, dans un beau discours, célébra les gloires de la Bienheureuse Jeanne et nous invita à l'invoquer avec confiance pour le salut de la patrie. Le

cantique à la Bienheureuse et la bénédiction du saint Sacrement en son honneur terminèrent une belle et sainte journée à Damas.

BA'ALBEK.

*Le 19 avril, 1909.*

Nous allons à Ba'albek, une ville de Syrie remarquable par son grand temple du Soleil. Le nom de Baal nous transporte au temps des Assyriens lorsque les païens rendaient un culte à toutes les divinités.

Dans notre Canada, spécialement dans la province de Québec, un voyageur a l'avantage de réciter les litanies des saints en nommant les gares échelonnées sur la route de «l'intercolonial Railway» entre Saint-Moise et Saint-Hyacinthe. En Syrie, sur le chemin de fer «Beyrouth et Damas», nous avons une suite de noms baroques qui ennuiet les uns et amusent les autres. Voyez : Doummar, Hameh, Ideydeh, Arafie, Ain-Tigeh, Deir-Hanoun, Zebdani, Zerghaya, Yahfoufak, enfin Rayac où nous prenons l'embranchement de Hama pour Ba'albek. C'est à défier les mémoires les plus heureuses, n'est-ce pas ? Les archéologues et les amateurs de ruines s'en

donnaient beaucoup au plaisir d'être à Ba'albek. J'étais blasé de tant d'antiquités vues par ici, par là; j'étais fatigué de ce trémoussement continuel et j'allais laisser de côté l'importante visite des fameuses ruines du temple héliopolitain, lorsque mon aimable et savant compagnon de chambre, M. l'Abbé Vigoureux, vint, en trois mots d'histoire, exciter ma curiosité et stimuler mon courage. Je lui dois de la reconnaissance.

A la conquête de l'Orient par Alexandre (356 à 323 avant Jésus-Christ) et sous ses successeurs, les Grecs s'établirent à Ba'albek. Par suite d'une assimilation du Baal phénicien avec leur dieu Soliel Hélios, ils appelèrent la ville Héliopolis, qui veut dire cité du Soleil, et il ne faut pas la confondre avec l'Héliopolis, où s'arrêta la sainte Famille dans sa fuite en Egypte.

Le culte des dieux se répandit vite, surtout lorsque les Romains vinrent s'y établir au temps d'Auguste; on désigna alors le dieu Soleil sous le nom de Jupiter d'Héliopolis; on le représentait sous la figure d'un homme imberbe, enserré dans une longue gaine en forme de cuirasse; de la main gauche, il tient un foudre et des épis, la main droite brandit un fouet; deux taureaux sont à sa droite et à sa gauche.

Antonin le Pieux (138-161) remplaça l'ancien temple par un édifice aussi vaste que somptueux.

Son œuvre fut continuée par les empereurs qui lui succédèrent jusqu'à Caracalla (211-217).

La grandiose exécution des temples et le remarquable état de conservation de quelques-unes de leurs parties montrent mieux qu'aucun autre monument de la Syrie ou même de l'Empire ce que Rome au III<sup>ème</sup> et au IIII<sup>ème</sup> siècles de notre ère savait et pouvait accomplir. Il faut noter aussi que ces grandes ruines sont très utiles pour nous faire comprendre les descriptions scripturales du temple de Jérusalem.

Les propylées, ou le vestibule à colonnes, répondent au parvis des gentils, la cour hexagonale au parvis des juifs, la deuxième cour à l'enceinte des prêtres, et enfin la quatrième partie rappelle l'autel des holocaustes et le saint des saints.

Des fouilles faites ces dernières années, sous le protectorat de l'Empereur d'Allemagne, qui en obtint l'autorisation du sultan, ont mis à découvert toutes les dispositions que je viens de mentionner.

Il est extrêmement intéressant de voir une partie des degrés que gravissait le prêtre pour placer les victimes sur le bucher après qu'il avait aspergé l'autel de leur sang. Les bassins en pierre et en marbre, où, ceux qui voulaient sacrifier aux dieux ou pénétrer dans le temple accomplissaient les lustrations rituelles, en s'y lavant les mains et les pieds, sont encore là. Il y a des frontons d'alcove, des

corniches, des frises qui conservent de fines sculptures en forme de grappe de raisins. Ce qui étonne le plus ce sont les proportions colossales des six colonnes qui faisaient partie de la colonnade autour du temple. Elles supportent une corniche dont chaque pierre pèse des centaines de tonnes; elles ont bravé le temps, les guerres et les tremblements de terre et elle sont encore là pour montrer le travail fait par les païens en l'honneur des dieux.

Le temple s'élevait sur une très haute substructure et dominait toute la plaine afin qu'on puisse l'apercevoir de partout ; sa grandeur et sa beauté le faisaient regarder comme une des merveilles du monde.

Où les divinités païennes furent adorées, on rendit hommages au vrai Dieu, puisque, après que Constantin y eût détruit le culte de Vénus, l'empereur Théodose le grand au IV<sup>ème</sup> siècle fit renverser le grand temple et y bâtit une église de ses débris. Les trois absides reposaient sur les marches de l'escalier du temple héliopolitain. On voit encore des restes de cette basilique entr'autres des blocs de pierre au monogramme du Christ.

En 634, la ville devint musulmane et resta sous la domination arabe jusqu'à la conquête turque en 1517. Bien des combats ont eu lieu; ce fut toujours sous les mêmes remparts romains, restaurés à diverses reprises et fort bien conservés aujourd'hui.

La visite de ces ruines nous étonne, et, devant ces travaux gigantesques et anciens, on se demande si le génie pourrait réaliser de nos jours des entreprises aussi extraordinaires avec les moyens d'action de ces temps primitifs.

Tous ces labeurs immenses ont été entrepris pour honorer les divinités païennes ! Pourquoi ne ferions-nous pas autant pour le bon Dieu véritable ? Que ses temples et ses autels soient embellis de notre mieux. Ne craignons point les sacrifices quand il s'agit d'élever un monument à la gloire de Notre-Seigneur et notre Dieu.

---

## BEYROUTH

*Le 20 avril, 1909.*

Ba'albek, Mrejatt, Bhamdoun, Jambour sont déjà loin et nous arrivons à Beyrouth, heureux de revoir l'«Étoile», qui nous attend dans le port.

La ville de Beyrouth ressemble, selon l'expression des Arabes, à «une jolie sultane accoudée sur un coussin de verdure et contemplant les flots dans une rêveuse indolence». En effet, autour de la rade, les maisons s'élèvent en amphithéâtre, sur les pentes de riantes collines, au milieu d'une riche végétation.



La grande ville a une population de 125,000 habitants ; elle a tout le cachet oriental, mais elle subit l'influence européenne à cause de son port. Les steamers d'une compagnie de navigation française, *Les Messageries Maritimes*, y font un service régulier de tous les jours entre Marseille et Beyrouth.

Le temps maussade n'invite guère les pèlerins à la visiter. Malgré une pluie torrentielle, je me rends chez M. le Consul de France pour obtenir certains renseignements sur un ami que je savais revenu à Beyrouth, après avoir couru mers et monde. Je l'aurais rencontré au Collège Saint-Joseph à la ville voisine, mais le temps me manquait pour lui causer une surprise. Je continuai ma course à travers les rues au risque d'être englouti dans la boue—de la boue blanche comme de la crème. Un Capucin qui passait l'autre côté de la rue, avait cru prudent, pour ne pas perdre ses sandales, de les porter sous son bras ; il naviguait plus à l'aise vers son couvent.

J'entrai chez les Lazaristes où on m'apprit que Beyrouth était sur le point de se révolter et que des vaisseaux de guerre venaient d'entrer dans le port pour surveiller les troubles. Des femmes ottomanes ayant été insultées par les druses, on joua du couteau et du stylet ; plusieurs tombèrent sous la lame meurtrière. La paix se rétablit,..... cependant, il y a encore beaucoup à craindre... Les Arabes ont

le caractère violent et ils pourraient bien recommencer les massacres....

Les nouvelles du Père Ouannès me donnèrent la crainte, mais ses dernières paroles me glacèrent d'effroi. Je regrettais ma course téméraire !! Pour m'avoir fait peur, le Père en fut, pour son compte, obligé de me reconduire au bateau.... et voilà !

Plusieurs religieux des communautés de la ville s'étaient rendus à bord pour rencontrer des amis ou des compatriotes. Je fus heureux de saluer le R. P. Roy, capucin attaché à la Délégation apostolique de Beyrouth. C'est un vrai Canadien, natif de la ville de Sorel et dont les parents demeurent à Montréal.

---

## EN MER VERS CONSTANTINOPLE

*Le 22 avril, 1909.*

Hier à quatre heures de l'après-midi l'«Etoile» levait l'ancre et se dirigeait vers Constantinople, capitale de la Turquie. Tout le monde était joyeux à bord, heureux de se voir réunis sur la *Nef du Salut*. Notre yacht voguait sur une mer paisible et tous retournaient très heureux vers la patrie. Hélas ! Dieu, qui dispose de tous, a voulu nous faire

passer par une douloureuse épreuve. Un pèlerin, monsieur Edmond Hudelist, de Biarritz, Basses-Pyrénées, secrétaire d'ambassade, officier de la légion d'honneur et chevalier de plusieurs ordres, fut soudainement pris d'une maladie grave et les médecins prévoyaient une fin fatale. Au lever, ce matin, en voyant le drapeau en berne au grand mât du navire nous avons tous compris : la mort avait frappé l'un d'entre nous. Monsieur Hudelist était mort pendant la nuit et son corps était exposé dans une chapelle ardente. Le Père René-Augustin célébra la sainte messe aussitôt après le dernier soupir du pèlerin et l'épouse affligée eut la force d'y recevoir la sainte communion. Le courant de sympathie fut si grand que tous, partageant la douleur de Mde Hudelist, voulurent multiplier les prières pour le repos de l'âme du défunt ; les quarante-cinq prêtres dirent la messe de requiem et le reste des pèlerins fit la communion. A huit heures, un service solennel fut chanté par le Père Bailly et Mgr Albano donna l'absoute.

Les règlements maritimes sont très sévères lorsque quelqu'un meurt en mer ; le capitaine ne saurait conserver les corps, sous aucune considération, plus de vingt-quatre heures. Il faut absolument jeter les cadavres à la mer. Quelle tristesse pour des parents de voir livrer à la pâture des requins ceux que l'on aime ! Heureusement nous étions en face de l'île de

Rhodes et les funérailles solennelles purent avoir lieu en cet endroit. Une simple boîte, faite de planches brutes par le menuisier du bord, contenait la dépouille mortelle de ce digne pèlerin de Terre-Sainte. Ce modeste cercueil recouvert du drapeau français, dans les plis duquel sont attachées les décorations du défunt, fut descendu dans une barque où prirent place les religieux de l'Assomption, le capitaine et les officiers de l'« Etoile » ; environ 150 pèlerins accompagnèrent le corps à l'église de Notre-Dame de la Victoire desservie par les Franciscains. Après un second libera, le corps fut déposé dans une chapelle sépulcrale. Plus tard il sera transporté en France. Que son âme repose en paix !

---

## RHODES

Rhodes n'était pas au programme de notre croisière ; c'est ce tragique événement qui nous permit d'en arracher quelques intéressants souvenirs.

Cette île est située sur la côte méridionale de l'Asie-Mineure ; elle fut célèbre dans l'antiquité par les grandes richesses et la civilisation de ses habitants. Les écoles de philosophie visitées par Cicéron sont disparues et le fameux colosse de Rhodes, une des

sept merveilles de l'antiquité, n'existe plus. On sait que cette immense statue de bronze avait été élevée en l'honneur d'Apollon. Les pieds de cette statue reposaient sur deux rochers des deux côtés de l'entrée du port; les plus grands vaisseaux passaient, toutes voiles déployées, entre ses jambes; elle avait 250 pieds de hauteur. Cette merveille, construite 300 ans avant notre ère, fut renversée après seulement 80 ans d'existence par un tremblement de terre; en 670 un Juif en acheta les débris, qui avaient été enfouis pendant près de neuf siècles, et le bronze qu'il y trouva forma la charge de 900 chameaux. (*Souvenirs mythologiques.*)

C'est l'histoire plus moderne des Chevaliers de Saint-Jean ou des Hospitaliers du Saint-Sépulcre de Jérusalem qui rend l'île célèbre. Cet ordre, formé de prêtres, de frères et de combattants, où s'unissent les langues de Provence et d'Auvergne, de Castille, d'Angleterre, d'Allemagne, du Portugal et d'Italie, vint disputer aux Grecs la possession de l'île de Rhodes. Nous voyons à l'intérieur des murs crénelés aux goûts et à l'architecture des diverses nationalités qui les ont construits. L'historique rue des Chevaliers porte au frontispice de ses hôtelleries, à côté du blason de l'ordre, le blason spécial de chaque peuple qui l'habita.

En 1522, une guerre de trois ans força les Chevaliers à rendre l'île à la Turquie. C'est plutôt

Damarale, le grand prieur de Castille, chancelier de l'ordre, qui, par une infâme trahison ouvrit les portes de la forteresse à Soliman le magnifique alors sultan; il était venu lui-même conduire le siège. Les Chevaliers de Jérusalem durent se réfugier dans l'île de Malte où ils changèrent quelque peu leur étendard, leur croix, et surtout leur nom en celui de « Chevaliers de Malte ». Tous ces souvenirs religieux bien conservés dans la Rhodes ottomane d'aujourd'hui laisse au cœur du pèlerin le Jérusalem une triste impression.

La population catholique est de 300 âmes seulement; les Franciscains s'occupent de la direction spirituelle et les Frères des Ecoles Chrétiennes sont chargés de l'instruction des enfants. Détail curieux: durant le jour les chrétiens sont admis en dedans des murs; mais à l'arrivée de la nuit, ils doivent évacuer la place et habiter leur quartier qui est situé hors les murailles. Précaution inutile, car 18,000 Turcs n'ont rien à craindre de 300 catholiques. L'avantage est du côté des chrétiens qui, groupés autour de leurs prêtres et de leur jolie église, se sentent plus en sûreté.

Nous entrons dans la mer Egée ou sont les îles Sporades: Hos, Kalymos perdent leur importance devant cette île de Pathmos où saint Jean fut exilé après avoir souffert, à Rome, sous Dioclétien, le supplice de l'huile bouillante. C'est dans cette île stérile à mi-côte d'une montagne qui paraît évasée, que

---

fut l'habitation de l'apôtre ; il annonça l'évangile aux habitants de Pathmos et les amena à la foi de Jésus-Christ. C'est ici qu'il écrivit son *Apocalypse*, livre étonnant qui d'après saint Jérôme contient autant de mystères que de mots.

---

## LES DARDANELLES

*Le 23 avril, 1909.*

Nous entrons dans les Dardanelles, passage étroit entre la Turquie d'Asie et la Turquie d'Europe. Il y a de quoi effrayer les plus braves à l'entrée de cette mer de Marmara : partout sur les rives s'élèvent des forts garnis de milliers de canons, vigies implacables qui surveillent les geste de ceux qui rentrent ; ces bouches à feu sont toujours prêtes à vomir la mort sur ceux qui oseraient entrer furtivement. Il faut attendre les autorités sanitaires et subir aussi les constatations officielles que nous ne sommes pas des ennemis. Les médecins et d'autres officialités turques ont visité le bateau et nous ont obligés à passer à la file devant leurs importantes majestés. Ces fidèles exécuteurs de la loi ottomane nous devisageaient au passage, cherchant des figures douteuses, des traîtres, des espions, que sais-je ?

En ce temps de troubles, la Turquie est aux aguets!

Le Père Antonin avait prévu cette inspection et il nous avait donné des avis en conséquence :— Ne composez pas vos figures; que la sérénité s'épanouisse sur vos traits ! Ne portez pas de turbouchs! (turbans rouges.) Ne prononcez pas le mot sultan !! Avec tout cela nous avons bien réussi; après la revue, il ne s'est pas trouvé un seul sujet à redouter parmi les Croisés du Père Antonin et son «Étoile» put filer vers Constantinople. Ils n'ont rien à craindre, ces cher Turcs, car des pèlerins ne viennent pas avec de la poudre et des canons pour prendre leurs citadelles ; nous voudrions seulement avec nos prières prendre leurs cœurs et en faire des chrétiens.

En face de Gallipoli, très jolie ville sur les côtes de la Turquie d'Europe, le souvenir d'une de nos expressions canadiennes me vint à l'idée. Je me demande, en assimilant le nom du lieu à l'idée, s'il ne faut pas venir jusqu'ici pour être dûment titré de «*coureur de Gallipote*»? De fait depuis deux mois nous avons couru du pays ; nous avons vu la France, l'Égypte et la Palestine ; nous avons visité grand nombre de villes ; nous avons rencontré des gens de toutes nationalités. Si à courir la prétentaine on ne ramasse rien de bon, je suis d'avis qu'à courir jusqu'à Gallipoli on y trouve de quoi s'intéresser, s'intruire et même se sanctifier.



## CONSTANTINOPLE

*Le 24 avril, 1909.*

Au départ de Beyrouth les dépêches étaient peu rassurantes : il y avait de la révolte dans l'air et la guerre menaçait d'éclater. Des escarmouches avaient eu lieu entre vieux et jeunes Turcs ; on demandait des concessions au sultan ; les troupes se centralisaient à Constantinople ; tout nous faisait prévoir des difficultés pour visiter la capitale de la Turquie.

Nous avons quand même poursuivi notre cour se espérant des nouvelles plus pacifiques en arrivant devant la ville.

A 4 h. 1/2 ce matin, l'excitateur frappe aux cabines et nous crie : « Constantinople est en vue ; nous entrons dans le Bosphore !! » En peu de temps le pont se couvrit de curieux. Le bateau atteignait la porte des Sept-Tours et dans le lointain se dessinaient de grandes coupoles. Insensiblement, elles se rapprochent, elles s'arrondissent harmonieuses et enfin se détachent sur la montagne avec leurs élégants et sveltes minarets. Parmi elles, on nous désigne Sainte-Sophie, le chef-d'œuvre de l'architecture chrétienne, l'église des douloureux souvenirs car elle est devenue mosquée et par conséquent la propriété des Turcs. A mesure que nous avançons,

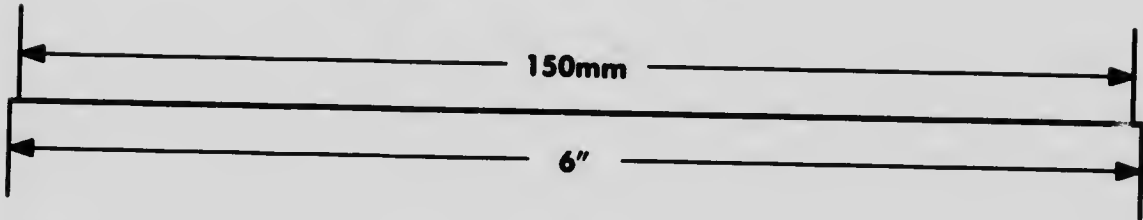
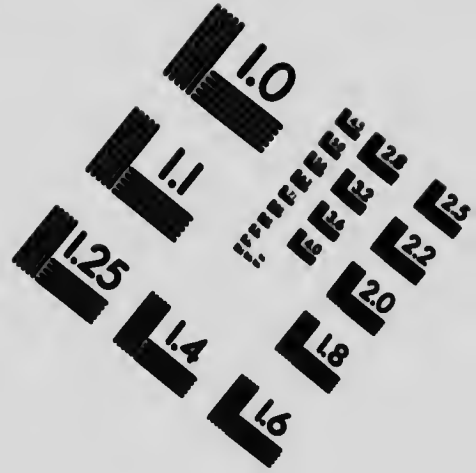
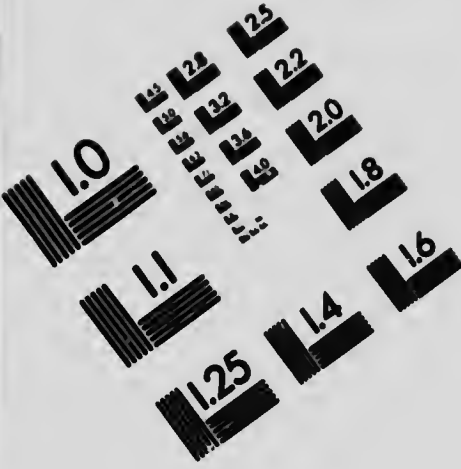
grande ville se révèle sous un aspect moins sombre. Le soleil perce les nuages, projette tout à coup ses rayons et répand comme une pluie d'or sur les maisons blues, blanches et roses ; on dirait qu'une baguette magique vient de les transformer subitement. Les grands édifices se mirent dans les eaux tranquilles du Bosphore. Le long des murs du sérail, on voit des touffes d'arbustes s'inclinant sur la berge ; sur les remparts, on admire le gazon frais et bien taillé ; dans le port, une flottille à la toilette blanche se dandine sur l'onde en repos. C'est beau ! tout paraît enchanteur, à cette heure matinale !!

Pour que la transition ne vous soit pas trop brusque et pénible, au débarquement, permettez-moi de jeter un peu d'ombre sur ce riant décor dit un pèlerin à son troisième voyage : Constantinople renferme des rues sales, des gens en guenilles, des Turcs malpropres et une multitude de chiens boiteux, gauleux, sanguinolents. Voyez Péra, le quartier européen ; là-bas, Scutarii, Galata ; ici, Stamboul, c'est là qu'on trouve la vraie Turquie avec ses konaous, ou maisons des Pachas, ses bazars curieux et infects, ses rues de cafés primitifs où sont allongés de paresseux fumeurs de narghileh. Ce pénible contraste, du très beau au dehors et du très laid au dedans, changea vite nos illusions.

Nous avons hâte de voir, d'examiner, de parcourir la ville, mais notre « Etoile » continua de faire



# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



**APPLIED IMAGE, Inc**  
 1653 East Main Street  
 Rochester, NY 14609 USA  
 Phone: 716/482-0300  
 Fax: 716/288-5089

© 1993, Applied Image, Inc., All Rights Reserved

28  
25  
22  
0



la navette dans le havre. On comprit qu'il y avait de l'extraordinaire : les officiers de santé et du port n'apparaissaient pas. Notre entrée ne fut pas signalée au sémaphore, ce ne fut qu'après plusieurs sifflements de sirène, qu'un petit bateau d'une compagnie française, voyant notre drapeau français, vint nous dire qu'il serait très difficile d'aborder au quai car la ville est assiégée et la guerre est ouverte. . . . . Tout à coup, comme pour confirmer le fait, une fusillade en règle se fait entendre ; le canon gronde, terrible, la ville est bientôt couverte d'une épaisse fumée et une senteur de poudre remplit l'atmosphère. Pendant une grosse demi-heure on livra un combat acharné à environ un mille de nous.

J'avais bien entendu parler de guerres et de batailles ; les images des grands massacres de Sébastopol et des horreurs de Magenta avaient laissé dans mon cerveau d'enfant une peur bleue d'aller sous les armes et voilà qu'aujourd'hui, accoudé sur la rampe du bateau, j'écoute avec un certain charme cette fusillade bien nourrie, je regarde voler les boulets, j'entends les mitrailleuses qui semblent porter leur balles adroitement au but. Constantinople est en pleine guerre, en pleine révolution.

Les journaux ont annoncé, il y a 8 ou 9 mois, que le peuple était fatigué de cette monarchie autocrate du sultan Abdul-Hamid. Cette homme était tonte la loi, maître de la vie et de la mort. Il fut

forcé en ce temps-là, pour sa paix personnelle, d'accorder une constitution à la jeune Turquie, au parti du progrès. Le sultan qui supportait impatiemment le joug de cette constitution n'attendait qu'une occasion pour agir. Oubliant son serment d'adhésion et voulant revenir à son égoïsme autoritaire, il profita des discussions qui existaient à la chambre des députés entre jeunes-turcs et libéraux pour gagner sournoisement ces derniers. Il versa de l'argent en abondance, environ 8 millions, dit-on, tout en restant dans la coulisse. Le mardi de Pâques dernier (le 13 avril 1909), les soldats du Sultan firent une démonstration devant la chambre des députés, les forcèrent à siéger au milieu de leur armée et demandèrent le changement des ministres. Le chef de l'armée jeune-turque essaya de résister, mais il dut céder à la force : un certain nombre de chefs furent tués, le ministre de la justice reçut une balle meurtrière et le député de Beyrouth fut assassiné ; les autres se réfugièrent à Salonique et à Adrinople, où ils localisaient des troupes fidèles.

Il ont marché sur Constantinople réclamant leur constitution, la destitution du sultan, le rappel des anciens ministres et la punition des meurtriers. Ils ont donné au sultan jusqu'au samedi matin (aujourd'hui) pour réfléchir. Celui-ci, ayant refusé toute négociation, n'ayant cédé aucunement, on vint assiéger son palais, le criblant de balles et menaçant

de l'incendier. Les 7,000 soldats de la vieille Turquie, ceux qui partagent les idées monarchiques d'Abdul-Hamid, soutinrent un combat acharné : c'est donc une guerre intestine, une guerre entre frères. Ce sont les puînés qui combattent l'autocratie des aînés ; ils veulent la capitulation d'un monarque ; ils veulent la liberté, l'égalité et la civilisation.

Le parti catholique s'unit à la jeune Turquie ; peut-être aura-t-il à craindre de la révolution triomphante, car on dit que les chefs qui ont rédigé la constitution appartiennent aux loges franc-maçonniques. Du moins, pour le moment, c'est le parti qui semble prendre la bonne cause et il n'est question que de la tête d'un potentat que le peuple ne peut plus souffrir.

Les Pères Assomptionnistes de Kadi-Keui, ayant le Père Sophrone, du rite grec, à leur tête, réussirent à venir à bord, malgré la pénurie de barques et en donnant force bacchiches. Il nous font connaître la situation présente et l'état de la ville. Ils disent que le nombre de tués et de blessés est considérable, que la caserne militaire qui borde le port est encore aux mains du sultan : elle pourrait bien subir une forte fusillade après-midi.

Nos appréhensions n'étaient que trop fondées, nous ne débarquerons pas à Constantinople et, de plus, il est très prudent de fuir immédiatement en pays plus tranquille. Partons pour Athènes en Grèce.



LES MONASTÈRES GRECS AU  
MONT-ATHOS.

*Le 25 avril, 1909.*

Hier, après avoir quitté le Bosphore, on s'aperçut que le pont de l'«Etoile» avait reçu des balles à Constantinople. Sont-ce des égarées ou des projectiles meurtriers ? Dieu sait si ces vilains Turcs n'ont pas visé quelqu'un d'entre nous ? C'est peut-être à la grande croix de Jérusalem, élevée à la proue du navire, qu'on en voulait, puisque c'est à ses pieds que sont venues s'aplatir les plombs ennemis ? Quelqu'un a voulu chanter la gloire de «la Nef du Salut» qui venait de recevoir son baptême de feu ; il valait mieux chanter le cantique de la délivrance et remercier le ciel de nous avoir préservés.

On nous apprend que le *Yildiz-Kiosh*, le palais fantôme, caché jusqu'à hier par une triple enceinte de murailles, dont tout le monde parlait et que bien peu avait vu, était pris par les jeunes Turcs. De cette résidence fastueuse jusqu'à la folie ne restait que d'immenses salles en désordre, des fenêtres en morceaux, des murs troués. Abdul-Hamid y était prisonnier. On épargne sa tête pour obtenir une foule de concessions dont se réjouira la jeune Turquie.

Nous longeons le Mont-Athos. C'est le lieu des monastères grecs schismatiques. Partout, dans les chaînes de montagnes qui bordent l'archipel, à des hauteurs considérables, on voit s'élever çà-et-là des petites maisonnettes blanches habitées par un moine. Au flanc des rochers où sont suspendus ces ermitages s'avance, au-dessus de l'escarpement, un petit balcon perdu sous la feuillée ; de là le coup d'œil doit être très joli. C'est un lieu idéal pour la prière et la contemplation. En face du ciel, de la terre et de la mer, loin des hommes, proche de Dieu dans cette nature grandiose, à la vue des œuvres si belles de la création, la créature est fière de rendre la louange au Dieu Tout-Puissant : « *Benedicite opera Domini Domino, Ouvrages du Seigneur, bénissez tous le Seigneur, louez-le et relevez sa souveraine grandeur dans tous les siècles.* » (*Daniel, III, 57.*)

Sur quelques verges de terre en gradins, dans le défaut de la côte, ou autour de sa grotte, l'anachorète cultive un peu de blé et de légumes ; les fruits de la montagne, les oliviers et la vigne sauvage viennent apporter le complément nécessaire à la vie temporelle.

En plusieurs endroits, élevés comme des forteresses sur le bord de la mer, nous comptons un grand nombre de couvents et de monastères où les moines vivent en communauté.

Au passage de notre steamer, reconnu par son

drapeau à la quintuple croix de Jérusalem, les religieux échangèrent des saluts. Au couvent de Valopède, les carillons sonnèrent à toute volée; au Grégorion, on nous fit une fusillade joyeuse. Le couvent de Simonopétro et le skite Saint-André sont très importants, c'est cependant le monastère de Saint-Pantéleimon qui est le plus considérable. Cette maison religieuse a ses 800 moines divisés en archimandrites, caloyers, prêtres et simples frères, tous sont sous la juridiction de S.S. Mgr le Patriarche Joachim III.

Les hommes seuls ont pu débarquer au Mont-Athos; les malheureuses filles d'Eve n'y ont jamais eu admission. Le fruit défendu excite la convoitise, et nos compagnes, héritières de leur première mère selon la nature, étaient prêtes à risquer le sort de leurs maris et de leurs amis, tentant un effort pour pénétrer chez les moines grecs. Un officier du Russikon avait ordre de surveiller les barques et de prévenir cette affreuse tentative!!

Au grand salon du couvent on nous fit une cordiale réception. La conversation ne fut pas très bruyante, car tous avouaient avoir oublié leur grec, appris au collège, et il fallut prouver notre reconnaissance par des inclinations profondes et des compliments révérencieux; nous voulions remercier les religieux pour leurs bonnes confitures aux cerises et leur excellent thé.

Nous visitâmes le couvent, l'hôpital et l'hôtellerie. Le réfectoire nous a donné une idée de la vie de ces ascètes aux pénitences austères et rudes. L'unique repas du jour était servi : du pain noir, un demi-poisson boucané, de la laitue à l'huile, et un carafon de vin amer. C'est en présence des scènes horribles du jugement dernier, des flammes vengeresses de l'enfer, de l'état lamentable du pécheur, de la brièveté de la vie et de l'approche de la mort que le pauvre moine consomme en silence son frugal repas.

Il y a un magasin de confections monastiques : on peut acheter des icônes et des croix grecques ; on s'y procure des couteaux, des fourchettes, des plats en bois comme ceux que nous avons vus à la salle à dîner ; on trouve une foule de petits objets d'utilité commune. Plusieurs amis se sont acheté... des *gratte-puces*. Les sables brûlants et le pays des montagnes nourrissent les puces ; nous le constatons que trop, hélas ! S'il est impossible de se défendre de leurs morsures il faut du moins calmer la démangeaison. Le moyen de le faire cérémonieusement est de se servir d'un grattoir *ad hoc* : au bout d'un long manche en bois est fixée une râpe également en bois ; on l'introduit par le col de la chemise, par la ceinture de son pantalon... et, il va, de la puce vilaine, réparer l'indigne outrage !! O temps ! O mœurs !!

A l'ossuaire, des centaines de crânes sont alligés sur des étagères comme des bocaux à vendre, chez le marchand de tabac. Chacun peut ou les admirer ou frémir à leur expression funèbre. Un higoumène qui parle un peu le français nous donne des explications curieuses sur le mode de canonisation au monastère : Trois ans après la mort d'un moine on exhume son corps et, si ses os ont perdu leurs chairs, le crâne et les tibias sont déposés sur les rayons supérieurs de l'ossuaire, où ils resteront en vénération jusqu'à la fin des temps. C'est un saint du premier ordre ! Après six ans, les cadavres passent un autre examen canonique ; les desséchés sont classés au second rang des bienheureux ! Après neuf ans, nouvelle épreuve, troisième et dernier degré de gloire. Si le mort cette fois n'a pas subi le dessèchement voulu, ou l'abandonne à la terre et il est placé au rang des réprouvés. Quelle triste superstition !!

Nous finirons par les chapelles de Saint-Pantéleimon. Les offrandes de la Russie qui se montent chaque année à près d'un million permettent de très riches décorations ; c'est d'une beauté sans rivale.

C'est l'heure des vêpres, les moines sont à leurs stalles selon leur ordre, ils sont vêtus de la longue tunique noire portant le traditionnel *calimafka* sur leurs têtes à chignons relevés ; ils chantent et psalmodient l'office canonial, c'est très édifiant.

Ces religieux sont schismatiques, ai-je dit ; ils sont catholiques non unis au siège de Rome. Nous faisons une prière pour que ces brebis méritantes finissent par se réunir au vrai bercail sous la houlette de l'unique Pasteur.

---

## ATHÈNES

*Le 26 avril, 1909.*

Nous visitons Athènes. Ce petit coin de terre a rempli le monde de son nom, de ses oeuvres et de son influence. La Grèce se présente devant nous avec son brillant passé, à cette époque où les arts et les sciences atteignaient leur apogée. On se rappelle Isocrate, Lycurgue, Démosthène, ses orateurs entraînants ; Socrate, Platon, ses profonds philosophes ; Thémistocle, Aristide, ses célèbres guerriers ; Phidias, l'immortel architecte de son Parthénon. Nous allons voir les temples superbes de Minerve et de Thésée, ses cariatides, ses sculptures fines, les statues parfaites de ses dieux.

La sculpture a créé des déesses nombreuses. On était même rendu au point de diviniser tout ce que le génie humain pouvait inventer. Ce culte des dieux était l'occasion de grandes fêtes, de cortèges

splendides où toute la magnificence romaine se déployait avec un faste inouï : Le Char du dieu était précédé de légionnaires et de silènes, les uns couverts de manteaux de pourpre foncée, les autres vêtues de velours clairs. Puis on voyait des satyres élevant des torches ornées de feuilles de lierre dorées ; des victoires parées d'ailes d'or voltigeant autour de la divinité ; des enfants avec des robes légères portant l'encens, la myrrhe et le safran dans des cassolettes de métal précieux ; des bacchantes éperdues d'ivresse exécutant leurs danses échevelées au bruit des sistres et des cymbales ; des esclaves portant des consuls qui célébraient les louanges, en faisant des libations dans des tasses d'or. Ce fut probablement après avoir été témoin d'une de ces saturnales que Paul de Tarse sentit son esprit ému et irrité. Il avait éprouvé une forte déception en entrant à Athènes, il n'avait pas prévu que la ville la mieux formée à l'école des grands philosophes était la plus abandonnée à l'idolâtrie. Il avait donc un grand travail à faire pour y annoncer le Christ. Il parlait dans la synagogue et même sur les places publiques afin de faire connaître la doctrine de son Divin Maître.

Cet homme étrange paraissait avoir plus de soixante-ans. Il avait une face blême, embroussaillée d'une barbe épaisse, des gros sourcils noirs qui se rejoignaient sur le front, un nez aquilin et des yeux

perçants où s'allumait une flamme mystérieuse. Sa taille était courte, son corps voûté, et sa tête petite et chauve contrastait avec ses larges épaules. Il était presque effrayant, mais sa voix était très douce. (Henri Guerlin.) Que veut dire ce discoureur ? Il semble qu'il prêche de nouveaux dieux ? Et ils le prirent, le menèrent à l'Aréopage qui était le sénat de la ville :

« Je viens de la part de Celui qui a créé le ciel et la terre et qui vous a créés vous-mêmes. Je ne vous annonce pas la vérité selon Pythagore, ni selon Platon, ni selon Paul de Tarse, mais bien la vérité selon Dieu. Athéniens ! Je vois qu'en tout vous êtes religieux à l'excès ! Passant en effet dans vos rues et regardant les objets de votre culte, j'ai trouvé un autel : *Au Dieu inconnu*. Celui que vous honorez sans le connaître est celui que moi, je vous annonce. Le Dieu qui a fait le monde et tout ce qu'il renferme, étant le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite pas dans les temples faits de mains d'hommes, et il n'est point honoré par leurs ouvrages !

— Il blasphème contre les dieux ! disaient les Athéniens en colère. »

Paul continua parmi les clameurs qui parfois couvraient sa voix : « Nous ne devons pas croire que la divinité soit semblable à de l'or, à de l'argent ou à de la pierre dont l'art et l'industrie des hommes ont



fait des figures.» Lorsque l'apôtre annonça la nécessité de faire pénitence et qu'il parla de la résurrection des morts, ils le traitèrent de fou.

«Quelques-uns néanmoins se joignirent à lui et embrassèrent la foi, entre lesquels furent Denys, sénateur de l'aréopage, une femme nommée Damaris et d'autres avec eux.» (*Actes des Apôtres*, XVIII, 14-34.)

Arrivés au Pirée (port d'Athènes) vers midi, nous nous dirigeâmes aussitôt vers la ville qui en est éloignée de cinq à six milles. Le trajet se fait en tramway électrique. Nous débarquons sur l'ancienne Grèce. Les premières ruines que nous voyons sont celles du temple de Thésée, ou plutôt de Vulcain, le dieu des forgerons et des artisans-travailleurs de fer qui habitaient ce quartier. De la citadelle ou de l'acropole, on voit la petite colline sur laquelle était l'aréopage; c'était là que se tenaient le sénat et les grandes assises de la ville. L'aréopage a perdu son palais; mais le souvenir chrétien vit encore; les livres saints nous ont conservé le beau discours que saint Paul prononça ici. Après le grand escalier d'honneur et les propylées nous voyons les ruines du Parthénon, le temple sacré de Minerve. Viennent ensuite le théâtre de Bacchus et la prison de Socrate. On descend se reposer à l'Odéon d'Hérode Atticus (104-180), édifice dont l'intérieur en amphithéâtre servait pour les concours de musique et de poésie.

Toutes ces ruines sont assez bien conservées; elles ont de la beauté, mais elles n'ont pas la grandeur majestueuse de celles de Ba'albek.

Dans la Grèce moderne nous visitons le musée des antiquités grecques, l'arène des jeux olympiques formée de gradins en marbre où peuvent s'asseoir 60,000 spectateurs. A la cathédrale Saint-Denis l'Aréopagite nous adorons Notre-Seigneur au tabernacle; chez les bonnes Sœurs de la Charité de Saint-Joseph nous acceptons une collation servie dans tous les goûts; les tables sont garnies de gâteaux qui fondent dans la bouche, de limonades délicieuses et d'une petite bière du pays qui chatouille la lurette. Nous sommes charmés de cette hospitalité fraternelle. Vive les bonnes Sœurs et leur bonne petite bière !!

La ville est remarquable par ses maisons aux façades de marbres blancs, décorées de statues très artistiques, mais drapées un peu trop légèrement. Les avenues sont larges, belles, bordées de palmiers et d'acacias fleuris.

Le palais du roi Georges est magnifique avec son escalier monumental, son allée garnie d'arbrisseaux et ses pelouses au gazon fraîchement taillé.

Nous sommes enfin dans un monde nouveau et nous nous réjouissons du contraste; les Arabes bronzés, les Turcs brunis, les Juifs amaigris sont disparus pour donner place aux beaux Grecs, vêtus de leurs costumes légers et délicats.

Nous quittons le Pirée par une de ces soirées idéales : l'horizon s'empourpre au coucher de maître Soleil, les dômes brillent sous les derniers feux du jour, les mouettes se balancent sur les eaux paisibles, les marsouins font leurs sauts gracieux et l'« Etoile » file... file pleine de majesté vers Messine ; on nous promet une station intéressante.

### PROCESSION EN MER

*Le 27 avril, 1909.*

Les Pères Assomptionnistes sont des religieux aux grandes cérémonies religieuses. Comme le pèlerinage tire à sa fin, il ne faut pas manquer la grande démonstration en l'honneur de Jésus Eucharistique.

Par un jour serain, sous un ciel bleu, sur une mer douce et calme, s'organise une procession solennelle du très saint Sacrement sur les ponts du navire. L'ostensoir est porté par Sa Grandeur Mgr Albano, assisté du Rév. Jos.-A. L'Archevêque, curé de Cognac, N. B., et du Rév. M. Poizat, vicaire à Saint-Lambert de Vaugirard, Paris. Trente prêtres en chasuble et le Rév. Père Bailly, supérieur des Assomptionnistes vêtu de la chape et de l'étole, portent des flambeaux et accompagnent Notre-Seigneur.

A la proue du bateau était érigé, par les soins de M. le commandant Berteaux, un reposoir dont l'originalité fit une grande impression sur les pèlerins : des rames en panoplie, des armes entrelacées, des bouées de sauvetage, des roues de gouvernail et, au milieu, environné de fleurs et de lumières, sous un canopé d'or, le thabor, qui doit servir d'exposition, est le piédestal de la boussole. Lorsque j'eus déposé la sainte Hostie sur ce trône, j'eus la pensée de reconnaître que c'est Jésus-Christ qui doit être notre boussole : ce doit être l'Hostie sainte, le saint Sacrement de l'Eucharistie qui doit être toujours et partout le centre de nos aspirations, de notre vie et de notre fin. *Vivat Jesus Eucharisticus* !! A l'adoration les matelots présentent les armes, le canon gronde, la sirène par des sifflements répétés porte aux échos d'alentour les saluts à l'Éternel.

Quel beau souvenir ! Une procession en mer ! Une procession avec le dais, les bannières, les chants, le clergé, le peuple, et surtout Notre-Seigneur béni dans l'ostensoir ! C'est à ravir !!

Le chant du *Te Deum* termina cette belle cérémonie. La dernière bénédiction fut pour les absents ; ceux que nous portions dans notre cœur.

O blanche Hostie ! Soleil du Tabernacle dont les rayons peuvent embraser les cœurs du monde entier, va, dans chacune de nos familles, porter ta bénédiction sainte et notre pieux souvenir !

## SERVICE FUNÈBRE

*Le 28 avril, 1909.*

Ce jour est consacré aux *Croisés du Purgatoire*. Les pèlerinages des Assomptionnistes ont conduit aux Saints-Lieux des milliers de pèlerins qui sont appelés *Croisés de Jérusalem* ; ceux qui ont fait partie de ces pèlerinages et qui maintenant sont morts sont appelés *Croisés du Purgatoire*. C'est donc pour les anciens pèlerins décédés que fut chanté, ce matin, un service funèbre. L'absoute fut donnée par Mgr l'Evêque, non pas sur un catafalque ordinaire, mais à l'arrière du navire en face de cet immense tombeau où furent submergés un grand nombre de pèlerins morts en cours de route pendant ces voyages de pénitence. L'éloquence du Père Bailly fit verser d'abondantes larmes ; mais il laissa au cœur de tous une heureuse consolation. « Les Croisés de Jérusalem » sont marqués du sceau de la prédestination ; un pèlerin de Jérusalem c'est un élu du ciel !

## MESSINE

Nous avons traversé la mer Ionienne en deux jours et nous approchons de la Sicile, prêts à sauter de Charybde en Scylla ; c'est le temps de le dire sans figure, puisque nous sommes à l'entrée du détroit de Messine, ayant sur ses rives le gouffre de Charybde vis-à-vis de l'écueil de Scylla sur les côtes de la Calabre. Ce passage très étroit est très dangereux depuis la catastrophe du 28 décembre dernier.

Appuyé aux bastingages à l'avant de l'« Etoile », je regarde Messine où nous devons nous arrêter quelques heures ; le souvenir de cet effroyable tremblement de terre qui secoua les côtes d'Italie et de Sicile, où 200,000 personnes perdirent la vie en quelques heures, me remplit de frayeur. En établissant le contraste de tant de souffrances sur ces plages désolées avec la douce quiétude des choses qui m'entourent sur le pont du vapeur, je goûte mieux le bonheur de l'heure présente : il y a des moments où nous croyons qu'il fait bon de vivre.

Nous débarquâmes sur le quai de l'ancienne Palazia devant la statue de Neptune. Je ne sais quelle frayeur s'empare de nous en mettant le pied à terre ! Tout, absolument tout est bouleversé : églises détruites de fond en comble, palais en ruines,

maisons renversées, colonnes et fontaines superbes réduites en poussières, enfin nous ne savons où trouver un endroit qui n'ait de traces du cataclysme. Nous sommes allés à travers les rues remplies de décombres jusqu'à la hauteur du deuxième étage des maisons ; c'est un enchevêtrement de poutres, de solives brisées ; c'est un amas de pierres, de plâtres de toutes sortes. Il faut voir tous ces meubles épars, tous ces habits en lambeaux, tous ces objets jadis précieux laissés à l'abandon pour comprendre ce que furent la désolation et les souffrances des malheureux sinistrés.

Les soldats gardent partout la ville pendant que des particuliers font des fouilles aux endroits accessibles. Chaque jour on retire des centaines de cadavres qu'on porte au *Campo Santo* dans des boîtes de planches brutes. J'ai vu sortir d'une embrasure le corps mutilé d'un malheureux frappé au moment du sommeil (comme on le sait déjà la terre trembla vers les cinq heures du matin), puisqu'il reposait sur son matelas et qu'il était enveloppé dans ses couvertures, tandis qu'à ses côtés, tout près d'une porte entre-bâillée, une femme en costume de nuit était étouffée sous un amas de débris.

Il y a exactement quatre mois aujourd'hui qu'eut lieu le terrible événement et on croit qu'il y a encore 45,000 cadavres ensevelis dans les ruines.

Il y avait à peine une heure que nous étions à

Messine que nous entendîmes un roulement sinistre; c'était la terre qui tremblait sous nos pas. Nous allions pousser un cri d'effroi lorsque notre guide nous rassura. Faites comme nous, dit-il ; depuis le mois de décembre, les oscillations sismiques se renouvellent plusieurs fois par jour. Nous nous accoutumons et nous vivons assez tranquilles sur ce cratère toujours prêt à nous ouvrir un tombeau ! Passons pour une première secousse, c'est déjà assez énervant ; la seconde nous aurait vite fait abandonner notre visite et il y aurait eu un sauve qui peut vers le vaisseau.

Nos plus vives curiosités nous portèrent vers la cathédrale. Son portail gothique n'était que peu endommagé, il en n'était pas ainsi du reste : les murs des transepts étaient tombés, la coupole éventrée, les vitraux des fenêtres ogivales brisés, les admirables dentelles de pierre de la voûte, les colonnes de granit du sanctuaire, les piliers géants de la nef gisaient à terre dans un désordre pénible à regarder.

Sa Grandeur Mgr d'Arigo, archevêque de Messine, n'eut pas seulement le chagrin de voir sa cathédrale démolie, il vit périr 16 prêtres et ecclésiastiques de son séminaire tandis que 60 d'entre-eux étaient blessés grièvement. Lui-même fut enfermé pendant trois jours dans son palais, dont les murs lézardés menaçaient de s'écrouler à chaque nouvelle secousse.



Pendant ce temps il absolvait les agonisants, et priait pour les malheureuses victimes. Il pleurait sur Messine qui flambait et s'écroulait autour de lui. Son courage fut le grand consolateur des pauvres et des affligés.

Mgr l'Archevêque, accompagné de son Grand Vicaire, est venu rendre une visite à bord. Ce fut avec les larmes aux yeux qu'il reçut les hommages des pèlerins réunis à la chapelle de Notre-Dame du Salut :

« Depuis quatre mois, je n'ai pas d'autel, je n'ai pas entendu les chants de l'Église, j'ai vu disparaître ma cathédrale, 160 églises de mon diocèse sont en ruines complètes, mes prêtres n'ont plus de demeures et d'autels, nos fidèles ouailles sont parties pour l'autre monde et je reste seule dans la souffrance. Ah ! chers pèlerins de Terre-Saintes que votre manifestation sympathique me fait du bien. Je vous remercie pour les consolations que vous m'apportez et je vous demande de prier Dieu et la Madona de me donner le courage de supporter mes peines et mes afflictions. »

Il aurait fallu avoir des cœurs de pierre pour ne pas partager une si grande douleur. Nous tombons à genoux et la bénédiction de ce noble pontife nous remplit de bonheur.

La ville n'existe plus. Sur le quai de la Marina, il n'y a que quelques baraquements où l'on fait un

débit de tristes souvenirs. La ville de Messine aurait-elle été frappée du Ciel ? On me dit qu'en 1894, la voix de Dieu s'était fait entendre aux Messinois par un tremblement de terre assez violent. Ils n'en continuèrent pas moins leur vie d'impiété et de blasphèmes ; la vengeance divine ne pouvait donc tarder à éclater. Le doigt de Dieu est là !

---

## AMALFI

*Le 30 avril, 1909.*

Les troubles de Turquie nous ont privés du plaisir de visiter Constantinople ; les Pères, pour dédommager les pèlerins, ont ajouté trois stations importantes sur la route d'Athènes et Naples : Messine, Amalfi et Capri. Je vous annonce ce qu'Amalfi nous réserve de beau.

La ville est située sur le penchant d'une haute montagne, comme d'ailleurs presque toutes les villes sur le bord de la Méditerranée. On voit partout les châteaux et les maisonnettes, au blanc de marbre le plus brillant, suspendus aux rochers ; les vignes grimpent aux galeries et serpentent à travers les oliviers, les noyers et tant d'autres jolis arbres qui ornent ces villes d'Italie.

La cathédrale est d'une grande richesse, elle renferme dans sa crypte le corps presque entier de saint André, apôtre, qui naguère était conservé à Constantinople. La tête du saint, enchassée dans un reliquaire en or massif supporté par quatre anges d'argent fut exposée à la vénération des pèlerins.

Les chanoines de cette église, bien que nous soyons arrivés sans être annoncés, se sont multipliés pour nous recevoir avec honneur et nous montrer leurs trésors.

Il se produit à Amalfi un miracle continu sur le corps de saint André; ses ossements suintent une liqueur huileuse. Saint Grégoire de Tours rapporte que la liqueur de son sépulcre, selon qu'elle était plus ou moins abondante, marquait la fertilité ou la stérilité de l'année. Il ajoute qu'elle rendait une odeur si agréable qu'on l'eût prise pour un nectar ou pour une composition des parfums les plus agréables et que les malades qui s'en frottaient le corps recouvraient une parfaite santé. (*Gloire aux Martyrs.*)

On a bien voulu ouvrir le tombeau pour les pèlerins. J'étais proche et j'ai bien vu ; j'ai constaté la vérité du prodige et j'eus le bonheur de recevoir sur de la ouate quelques gouttes du liquide précieux qu'on appelle « la Manne de saint André ».

Les pêcheurs ont choisi saint André pour patron probablement parce que le pêcheur de Bethsaïde eut part aux succès de saint Pierre, lors de la

pêche miraculeuse sur le lac Genezareth. La statue colossale du saint à l'entrée de la ville en face de la mer rappelle son état d'apôtre et de pêcheur : il est appuyé sur la croix dite de Saint-André, entre ses mains sont des poissons et à ses pieds sont déposés des filets.

---

### CAPRI

Cette petite ville d'Italie tire son orgueil de sa grotte d'azur. L'île, vue de la mer, *l'Isola vista da mare*, semble n'avoir rien d'étrange, à part les beautés communes aux autres endroits du littoral. Dans une toute petite barque, si petite qu'elle ne peut contenir que trois personnes, c'est-à-dire deux passagers et le nautonnier, nous abordons à la grotte. L'entrée semble inaccessible ! Les vagues, selon les agissements de la mer, la submergent pour un instant et la laissent presque à sec pour un autre instant. Comment pénétrer dans ce gouffre ? « Couchez-vous au fond de la barquette, nous dit l'ami, et ne craignez rien ! Ne voyez-vous pas la Madona, nous la désignant d'un geste révérencieux, au-dessus de la falaise qui surplombe l'entrée ? Elle est là pour protéger les visiteurs. J'ai conduit ici des milliers de personnes.

et je n'ai jamais eu d'accident à déplorer. Il ne faut pas s'étonner cependant si vous recevez quelques douches, ça vous rafraîchira !! C'est entre deux vagues que nous devons entrer dans cette ouverture ; elle n'a que quatre pieds de diamètre, ça nous suffit!»

Entre deux soupirs et un «*quint toi ben*», nous voilà dans le col de la caverne, et l'instant d'anxiété se change en étonnement ! Nous sommes dans la plus belle grotte du monde, «*La grotta azzura*». La nature a fait ici des merveilles : La grotte est vaste comme une grande cathédrale dont la voûte blanche reflète les eaux de la mer bleue et dont l'acoustique parfait redit nos joyeuses conversations. C'est de la mystification, car, sous cette montagne nous avons prévu l'obscurité et nous voilà éblouis sous un flot de clarté capable de nous faire distinguer les objets sous vingt pieds d'eau. Un jeune homme, au bain, pour amuser les visiteurs, semble nager dans un océan de lumières.

Nous sommes restés près d'une demi-heure dans cette merveille. Comme toujours, en admirant les beautés de la nature, nous en venons à louer le Seigneur qui a fait de si grandes choses.

Les pavillons sont aux mâts et aux cordages. A cinq heures du soir nous entrons dans la baie de Naples. L'«*Etoile*» évolue paresseusement sur les flots, elle s'admire sur la nappe limpide, elle avance avec la majesté du cygne qui prend ses ébats sur les

étangs de nos jardins-publics. Cette lenteur, amenée à dessein, nous permet d'admirer encore une fois la ville, son *Vésuve* et sa *Marina*. Le port est couvert de nacelles qui viennent au-devant de nous : il y a des musiciens, des chanteurs, des acrobates, des nageurs ; tous viennent vers nous dans l'espérance de voir tomber les *soldos*. *L'Espagnola*, *O bella Napoli*, *Santa Lucia*, tout le répertoire italien y passe. Ces chants sont accompagnés de musique entraînante, de contorsions, de poses fantastiques qui ébahissent les auditeurs.

Et les petits nageurs ? Ils sont curieux, ces enfants ! Vous jetez une piécette à la mer, ils la suivent de leurs petits yeux et inmanquablement ils réussiront à s'en emparer : la densité de la mer a ralenti sa marche, ce qui permet à l'habile plongeur de la saisir avant qu'elle n'atteigne le fond. L'enfant revient à la surface avec la monnaie entre ses dents quelquefois entre ses orteils, prêt à recommencer autant de fois que cela vous amuse.

Au havre, on voit des vapeurs de toutes les pays. Nous revoyons avec plaisir notre « *Româ* » qui nous amenait en Italie, il y a deux mois. Il revient d'Amérique et nous apporte des nouvelles des nôtres. J'ai bien hâte d'aller à terre pour demander mon courrier.

Avant de quitter l'« *Étoile* », nous sommes convoqués à la chapelle pour un dernier exercice. C'était

la clôture du pèlerinage pour les quinze Canadiens qui devaient quitter Naples. Après l'exposition du S. Sacrement, nous fûmes appelés à renouveler notre consécration au Divin Cœur et à protester de notre foi envers Notre-Seigneur.

Le Pèlerinage à Jérusalem et à tant d'autres lieux saints doit être le pieux souvenir qui guidera notre vie vers la Jérusalem céleste. Debout, la main droite élevée vers le ciel, en signe de serment, nous disons pleins de confiance en l'aide de Dieu : « Si jamais, je t'oublie, O Jérusalem, que ma droite soit livrée à l'oubli ».

Oui, nous nous souviendrons toujours de ce beau pèlerinage ; nous penserons souvent aux pieux exercices faits dans la chapelle de Notre-Dame du Salut ; nous visiterons par la pensée les nombreux sanctuaires où nous avons célébré pieusement la sainte Messe. Nous vivrons du souvenir de ces jours heureux passés dans la piété et la vertu. Jérusalem ! Jérusalem ! Sois toujours notre étoile et conduis-nous au bonheur.

Avant de quitter le bateau, il faut rendre hommage au Vénérable Père Bailly et à tous ses religieux pour leur courtoisie à notre égard. Les pèlerinages sous leur direction ont toujours un grand succès et tous, nous sommes unanimes à reconnaître leur habileté à diriger ces beaux et intéressants voyages.

A 7 heures, j'étais à l'hôtel de Genève ou

m'attendait toute une liasse de lettres. J'aurais voulu lire mes 84 lettres toutes du même coup, tant j'étais anxieux de savoir les nouvelles du pays ; j'eus bientôt la conviction que parents, paroissiens et amis ne m'avaient point oublié ; leurs bons sentiments, si bien exprimés dans leurs missives et leurs promesses de bonnes prières pour un heureux voyage m'ont fait un grand plaisir.

Je les remercie de tout mon cœur, je les assure à mon tour de mon affection ; j'aurai pour tous, un bon memento où je célébrerai la sainte messe surtout dans la Ville-Éternelle.

L'hôtel de Genève, trop rempli, ne put nous donner l'hospitalité, c'est à l'hôtel Santa Lucia que nous logeâmes : vue admirable sur la mer, d'un côté la rade et le Vésuve, de l'autre le *Chiostro di San Martino* et le *Castel dell'ovo* (le Château de l'oeuf.)

Assis à notre fenêtre, nous voyons arriver le yacht royal de Sa Majesté Edouard VII, roi d'Angleterre, en compagnie de Sa Majesté Emmunuel II, roi d'Italie. Les deux souverains viennent passer quelques jours sous le beau ciel de Naples. A cette occasion, la ville a sa toilette des grandes fêtes, les drapeaux flottent partout, les soldats, font de la musique militaire et tirent les canons du haut des citadelles. Les rues dégorgent de curieux, chacun veut voir les souverains et les acclamer.



*Le 1er mai, 1909.*

Les Napolitains ont aujourd'hui la fête de saint Janvier, leur patron vénéré. Ce soir, et durant huit jours consécutifs, s'opère le miracle du sang de saint Janvier. Ce sang que j'ai vu parfaitement coagulé le douze mars dernier est devenu liquide à la grande joie de tous les habitants de la ville, car le saint vient de leur assurer sa protection spéciale. Il y a procession très solennelle à travers les rues de Naples. Le clergé de la cathédrale et de toutes les églises de la ville s'est rendu à Santa Chiara (Sainte-Claire). Les statues d'argent et les trésors sacrés sont portés à la suite des précieuses reliques du saint Evêque de Bénévent. Il est acclamé sur le parcours par les vivats de la foule; on agite les mouchoirs, on déploie les drapeaux, pendant que les cloches carillonnent et les fanfares jouent les airs religieux et nationaux. Il est nuit lorsque le saint de Naples rentre à la cathédrale et, de là, dans la chapelle de droite qui lui est consacrée.

La fête se continue avec les illuminations à *giorno*, les chants pieux sur les *Piazza*. Bien que l'heure de minuit soit sonnée, *la festa di musica*, avec un *crescendo* très accentué, ne finira qu'aux petites heures.

La vie à Naples paraît fort agréable pour le plus grand nombre; mais les misères qui s'étalent dans les rues font peine à voir. Il y a des lépreux, des

gens contrefaits, des infirmes, des mendiants en quantité sans oublier une légion de *petits poucettes*. A chaque pas il y a une main tendue pour recevoir l'aumône pendant que de l'autre on exécute mille gestes pour attirer notre charité : *Un soldo pro macaroni*, disent les enfants ; *pane Signor, pane tanto povera, o fame*, répètent, les pauvres femmes ! Il faudrait une fortune pour répondre à toutes les demandes qui paraissent raisonnables ; il faudrait bien aussi un peu de froideur pour savoir refuser à ces gueux qui exploitent le bon cœur des étrangers et qui souvent coulent leurs sous pour *la diva bottiglia*.

*Addio bella Napoli ! Adieu Naples ! Quand te reverrons-nous ? Addio ! Addio !!*

en  
tes.  
oir  
ille  
na-  
nto  
Il  
le-  
en  
es  
et  
ia.  
te

QUATRIÈME PARTIE

---

**Dans la Ville-Éternelle**

---

AUX PIEDS DU SAINT PERE PIE X



# Dans la Ville-Eternelle

AUX PIEDS DU SAINT PERE PIE X

---

## PÈLERINAGE AUX TOMBEAUX DE SAINT PIERRE ET SAINT PAUL

*Le 2 mai, 1909.*

Nous venons de terminer notre pèlerinage à la malheureuse Jérusalem, où le Christ est mort pour son Eglise, et nous commençons le pèlerinage de Rome où l'Eglise personnifiée dans la personne du successeur de saint Pierre, vivra toujours pour le Jésus qui lui donna la vie. Jérusalem, sous la malédiction du Fils de Dieu, ne saura renaître ; Rome, avec la promesse de Celui qui sera avec elle jusqu'à la consommation des siècles, ne saura mourir.

Nous apercevons le dôme de Saint-Pierre ; là, sous cette coupole élevée sont les corps des saints

apôtres Pierre et Paul et tout près dans le Vatican est le prisonnier royal, Sa Sainteté Pie X, Pontife et Chef de l'Eglise par le monde entier. C'est donc au centre de la foi que nous sommes venus renouveler nos serments de fidélité, à la source du catholicisme, demander la force d'être toujours de véritables chrétiens, et au trésor de l'Eglise, puiser les grâces qui nous ouvriront le ciel aussi qu'à tous ceux qui nous sont chers.

C'est avec bonheur que tout catholique voit Rome ; mais le bonheur semble plus grand encore pour le prêtre, puisqu'il vient visiter le Vicaire de Jésus-Christ, le Chef de l'Eglise catholique de qui il tient, par la suite de la hiérarchie ecclésiastique, tous ses pouvoirs de prêtre et de ministre de Dieu. C'est par l'autorité du Souverain Pontife que son évêque lui confère le pouvoir d'exercer les importantes fonctions de son sacerdoce. Ici, il se sent donc confirmé dans sa sainte vocation, et il trouvera dans cette visite un plus grand zèle et une nouvelle ardeur pour accomplir fidèlement ses devoirs.

En arrivant, nous nous sommes adressés au Séminaire Canadien. Monsieur le Supérieur, le Rév. Père Clapin, nous offrit la plus cordiale bienvenue. Vous êtes en terre canadienne, Mgr Hébert et M. le curé L'Archevêque, dit-il. Les trente prêtres de ma maison sont de la vieille Province de Québec et ils sont heureux, autant que je le suis moi-même, de

recevoir des compatriotes. Vous êtes chez vous ; voici vos chambres. Ces lettres vous ont devancés de quelques jours ; lisez vite, ce sont des nouvelles du pays».

Notre résolution était prise d'hier ; il faut dire notre première messe de Rome au tombeau des saints Apôtres. Nous nous dirigeons vers la basilique vaticane, nous traversons la grande piazza (place) Saint-Pierre et nous voilà dans la plus grande église du monde. Je n'essaie pas de vous expliquer tout ce que j'y vois de beau et d'étonnant, je serais à court de paroles. Nous allons tout de suite revêtir les ornements sacrés et nous célébrons la messe *pro populo*, c'est-à-dire pour nos paroissiens puisque c'est aujourd'hui dimanche. Si les fidèles prient mieux lorsqu'ils entrent dans de pieux sanctuaires, les prêtres disent la messe avec plus de dévotion lorsqu'ils ont le bonheur de sacrifier sur les autels des temples privilégiés, comme l'est cette sainte basilique, la mère et la maîtresse de toutes les églises.

---

### UNE BEATIFICATION

Rome passe par une série de fêtes qui ont un éclat plus qu'ordinaire. Il y a 15 jours, le dimanche,

18 avril, l'Eglise plaçait sur ses autels Jeanne d'Arc, la bienheureuse, l'héroïne d'Orléans. La France entière y'était représentée. Dimanche dernier, le 25 avril, le Vénérable Jean Eudes, prêtre de Normandie, apôtre des S. S. Coeurs de Jésus et Marie recevait les mêmes honneurs. Aujourd'hui, ce deux mai, il s'agit de la solennelle béatification de Mgr Stéphane Théodore Guénot, vicaire apostolique de la Cochinchine, de François de Capillas religieux dominicain, de Jean Théophile Vénard, missionnaire, et de trente autres prêtres, séminaristes ou catéchistes annamites, martyrisés ou morts prisonniers en Cochinchine.

Peut-on supposer une décoration autre que celle des marbres précieux, des mosaïques admirables, des candélabres aux fines ciselures des lustres monstres et des mille et une autres richesses ? Pour ces fêtes on accroche aux piliers des tentures de soies rouges de Damas galonnées et frangées d'or ; on suspend aux voûtes, aux arches des transepts de grandes toiles peintes sur lesquelles sont relatés les principaux faits de la vie de ceux qui sont l'objet de la fête ; aux balcons des *loggia* des quatre chapelles qui soutiennent la coupole immense, il y a des tableaux-étendards qui représentent la vie, les miracles, la mort ou le martyre des Béatifiés. L'abside principale, vis-à-vis de l'autel papal, où se fait la cérémonie de la béatification, est illuminée de plusieurs milliers de lam-



pes électriques. Au-dessus de la chaire de Saint-Pierre, supportées par les statues en bronze de quatre grands docteurs de l'Eglise, est la gloire où est dissimulé, derrière un rideau, le tableau des Bienheureux.

Sur la façade de la basilique, sous le vestibule au-dessus des portes de bronze, on voit des tableaux d'artistes, des toiles remarquables, des inscriptions latines de circonstance. Une scène de supplice attire l'attention de tous : C'est le soir ; la ville chinoise se distingue à peine à travers l'ombre ; des mandarins aux costumes chatoyans des sbires portant des torches allumées, des bourreaux armés de glaives ou de haches, entourent un groupe de chrétiens à genoux. L'heure du sacrifice a sonné : les victimes inclinent la tête qui va tomber par terre. C'est saisissant ! Ce tableau à tout le cachet oriental.

A 9 heures, la basilique était remplie. Près de 45,000 personnes se pressaient dans les *recinti*, sur les *arcades* et dans les *loggia* ; ce n'était qu'une masse grouillante où étaient représentées toutes les nationalités ; les Italiens formaient le plus grand nombre. Ils sont chez eux, à Saint-Pierre de Rome, ces Italiens bruyants, et ils ne se laisseront pas voler impunément une bonne place. Les petites italiennes, aux corsages de velours de toutes les couleurs, aux voiles gracieusement jetés sur leurs chevelures noi-

res sont en première ligne. Elles ont bien gagné cet avantage, car elles attendent depuis six heures la *sacra funzione*.

A 9 h. et demie arrive une brillante procession. C'est d'abord des religieux dominicains; ils sont nombreux, car c'est un des leurs qui est à l'honneur; puis viennent les évêques et les archevêques suivis du sacré Collège formé de cardinaux rouges et blancs ainsi nommés d'après la couleur de leurs habits caruinalices; les premiers appartiennent au clergé séculier, les derniers font partie d'ordres religieux; ils n'ont de rouge que les insignes distinctifs du cardinalat: la calotte et la barrette.

Lorsque tous eurent pris leurs places dans le chœur de la chapelle dite de la chaire de Saint-Pierre, les postulateurs de la cause demandèrent la permission de procéder à la béatification, au cardinal-préfet des rites. Celui-ci ayant accédé à leur demande, un prélat romain monte à l'ambon spécial et lit le décret béatifiant les 33 Confesseurs et Martyrs de la Cochinchine. La lecture terminée, le voile qui couvre l'alcove tombe, la gloire du Bernin s'incendie soudain sous les feux de 25,000 bougies électriques. Les nouveaux Bienheureux apparaissent brillants de clarté, au milieu des nuages et les anges les conduisent aux cieux.

Ce dévoilement de tableau est sensationnel. Nous nous sentons remués, saisis, ravis à nous-

mêmes. Les yeux avidement attachés sur les Bienheureux, nous les suivons d'esprit et de cœur dans la céleste patrie. Quel bonheur ont dû éprouver les parents des Bénédictins, qui étaient présents, à ce moment solennel! Leurs cœurs débordaient de la joie la plus douce que l'on puisse concevoir! Étaient aux places d'honneur: Mde Virieux et Sœur Saint-Jean, les deux soeurs du B. Neel. Je suis content d'avoir vu le vénérable chanoine Vénard, curé d'Assais et frère du B. Théophile Vénard. Sa figure rose et fraîche, ses longs cheveux blancs, sa haute stature le désignaient entre tous. Il pleurait abondamment. N'est-il pas vrai que l'homme, au choc de vives impressions, trahit sa joie par des larmes? C'est le flot du cœur, qui jaillit jusqu'aux yeux.

Quelques traits de la vie du bienheureux Vénard nous feront admirer sa vertu, son héroïsme jusqu'à la mort.

Dans sa prison de Hanoi, en 1860, il écrivait à son évêque: «J'eusse été heureux de travailler avec vous; j'ai tant aimé cette mission du Tonkin! A la place de mes sueurs je lui donnerai mon sang. J'ai le glaive suspendu sur ma tête et je n'ai pas de frissons. Le bon Dieu ménage ma faiblesse: je suis heureux.»

A son bien aimé père, il écrivait ces lignes: «Je n'ai point à endurer de tortures comme beaucoup de mes frères. Un léger coup de sabre séparera ma

tête comme une fleur printanière que le maître du jardin cueille pour son plaisir. Nous sommes tous des fleurs plantées sur cette terre, que Dieu cueille en son temps, un peu plus tôt, un peu plus tard. Autre est la rose empourprée, autre le lys virginal, autre l'humble violette. »

Voici quelques lignes qu'il écrivit aux missionnaires, ses compagnons d'apostolat: « Je n'aurai qu'à incliner humblement la tête sous la hache et aussitôt je me trouverai en présence du Seigneur Jésus, en disant: Me voici, Seigneur, je suis votre martyr! Je présenterai ma palme à Notre-dame et je lui dirai: Salut! Marie, O Reine, salut! Et je prendrai rang sous la bannière des tués pour le nom de Jésus et j'entonnerai l'Hosanna éternel. »

Sur le lieu du supplice, au bourreau qui lui demandait un cadeau pour lui éviter de longues souffrances, il répondit avec grand courage: « Plus ça durera, mieux ça vaudra!! »

Cette digression ne me fait pas oublier les belles cérémonies de la messe pontificale qui suivit. La partie musicale était confiée à deux maîtrises formées chacune de 80 voix. Le chant était accompagné d'orgues et d'orchestres puissants; il fut exécuté avec un brio ravissant. C'était l'écho des concerts angéliques qui arrivait jusqu'à nous.

La cérémonie de l'après-midi devait être la plus imposante. Le Saint Père, à chaque béatification,

vient dans Saint-Pierre prier devant les reliques des Bienheureux et donner la bénédiction du T. S. Sacrement.

Pour nous c'était un événement, nous devions voir le Pape pour la première fois. Le Supérieur du Collège Canadien nous avait obtenu des bonnes places près de la Confession, c'est-à-dire autour de l'autel papal, (*posti intorno alla confessione*), par où devait défilier le cortège pontifical.

Vers 5 heures, on entend les trompettes d'argent qui nous annoncent que Pie X vient de quitter ses appartements. Tout à coup, il se fait un grand mouvement dans la foule; chacun se lève et regarde. Là-bas au fond de la grande nef défile une longue théorie de prélats, d'évêques et de cardinaux, enfin notre très Saint Père le Pape; il est porté dans la *sedia gestatoria* sur les épaules de douze serviteurs du vatican appelés *palafrenieri*. Pie X sourit à la foule qui l'acclame, il bénit à droite et à gauche, portant partout ses regards comme pour dire qu'il ne veut oublier personne dans sa large distribution de faveurs et de grâces. Nous tombons à genoux pour recevoir la bénédiction du chef de l'Eglise, du successeur de saint Pierre; nous relevons vite nos fronts pour contempler l'auguste Pontife: il commande le respect, l'amour, l'admiration et l'enthousiasme le plus grand.

Avoueraï-je franchement n'a voir pas vu le Saint

Père, ou du moins dois-je affirmer que je serais bien en peine de vous dépeindre ses traits! Ce fut pour moi une vision, presque une extase, d'où je suis sorti avec des souvenirs confus. Je n'ai vu qu'un beau et saint vieillard de 75 ans, personnifiant la douceur même. J'étais aussi très préoccupé; j'avais promis à mes proches et aux intimes de les avoir à ma mémoire lors de la première bénédiction du Pape, voulant leur faire partager cette grande faveur. J'avais à peine nommé mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs que je dus englober le reste dans un souvenir général, car déjà le cortège papal était loin.

Il y a des manifestations de toutes sortes; on a pu interdire les applaudissements et les vivats bruyants; mais on ne saurait calmer des foules comme celles d'aujourd'hui dans la basilique Saint-Pierre: on agite des mouchoirs, on lève ses bras en signe de joie, on monte sur son pliant, on grimpe sur les estrades pour mieux voir; quelques-uns, plus pacifiques, tendent leurs mains vers le Pontife, l'invoquent, le prient, comme on le faisait au passage de Notre-Seigneur sur les chemins de la Palestine: Saint Père, priez pour nous! Ayez pitié de nous! N'est-il pas le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre? N'a-t-il pas les trésors de l'Eglise entre ses mains?

Après que Pie X se fût agenouillé au pied de l'autel il pria devant les reliques des Bienheureux et pendant la bénédiction il resta absorbé dans un profond recueillement.

C'est au chant du *Tu es Petrus*, et avec le même cérémonial qu'il est venu, que le Saint Père retourne au vatican.

### UNE JOURNÉE D'ORIENTATION.

*Le 23 mai, 1909.*

Vingt jours à Rome ne me permettront pas de connaître la ville. Nous verrons superficiellement ses églises, ses monuments, ses palais et ses places publiques, nous contentant de quelques mots d'explication et d'histoire de la part des guides, comme le font les pèlerins et les touristes. Nous jetterons un simple coup d'oeil ici et là; nous visiterons par ci par là, et si quelques particularités nous frappent, je vous le dirai tout bonnement. Il faudra vous contenter de peu.

Je n'ai vu de la ville que le « Corso Vittorio Emanuele » et la via nationale, c'est-à-dire le chemin du séminaire Canadien à la basilique Saint-Pierre. J'y retourne aujourd'hui en passant par le Quirinal, le palais de Victor-Emmanuel III et de la reine Hélène. J'arrête au Panthéon où sont les corps des rois usurpateurs des droits pontificaux, Victor-Emmanuel II et Humbert I, je traverse le pont Saint-Ange et le

*borgo S. Spirito* et je suis sur la grande place en face de Saint-Pierre.

On m'avait dit que la Piazza pouvait contenir 80,000 personnes, que les 162 statues de la colonnade étaient hautes de 20 pieds, que la boule du dôme au-dessous de la croix pouvait contenir 16 personnes; avec ces chiffres, pourtant réels, je m'étais fait une idée fantastique et j'avais imaginé des proportions impossibles. Aussi ai-je eu une déception complète lorsque j'arrivai à la basilique, pour la première fois, hier.

A distance, ce matin, et après l'étude des dimensions, je n'ai pas de difficultés à dire qu'elle est immense la Piazza S. Pietro; elle est d'un effet imposant, et elle forme une entrée digne de cette basilique, mère et maîtresse de toutes les églises du monde entier.

Pour avoir une bonne idée d'ensemble de Saint-Pierre, il faut faire l'ascension du dôme jusqu'à la croix. On s'arrête sur le toit, sur les galeries de la coupole, et la basilique, le vatican, la collonnade, nous apparaissent comme une masse gigantesque; tellement que tout objet, toute statue, vus de près, deviennent des monstruosité; ainsi, Saint-Pierre a des clefs de 4 pieds de long, Saint-Mathieu un petit enfant de 8 pieds de haut et l'attribut de Saint-Marc ressemble plus à un éléphant qu'à un lion; tout est colossal! Plus haut, de la balustrade de la lanterne,



on a une vue d'ensemble magnifique sur les jardins, les cours et les propriétés pontificales. On voit le Tibre, les différents quartiers de la ville avec leurs monts historiques et leurs jolis jardins. La campagne romaine s'étend très loin; elle se perd au-delà des montagnes jusqu'à la mer. Au milieu de ces merveilles on ne saurait que s'y plaire! Il faut, comme le soleil qui déjà se cache à l'horizon, quitter les nuages, ces régions élevées et enchanteresses, pour descendre à la Piazza et de là aux tramways. Cette ascension fatigante et cette descente un peu précipitée nous ont épuisés.

Rome a près de 3,000 ans d'existence. Elle était la capitale de l'empire romain. On y voit encore de la ville payenne, des ruines de temples et le forum. Depuis Pierre, l'apôtre de Jésus-Christ, devenu le Chef de l'Eglise, elle est la capitale du monde chrétien par l'univers entier. Elle le fut aussi des Etats de l'Eglise jusqu'en 1871, lorsque Victor Emmanuel enleva brutalement la royauté à Pie IX alors Pontife sur la chaire de saint Pierre et Roi, dans les Etats Romains.

Rome a une population de 450,000 âmes. Elle est belle, très riche en souvenirs, en antiquités religieuses et païennes; mais je crois qu'elle tire toute son importance de la papauté même. Au point de vue religieux c'est indiscutable, Rome a tout ce qu'il faut pour en faire l'une des villes les plus chères, au

nom catholique. L'abbé Boulfroy dit : « Aucune cité ne possède le privilège d'exercer une attraction aussi puissante et de provoquer des attachements aussi durables. »

« N'est-elle pas la tombe des apôtres, l'arène des martyrs, la demeure des Papes ? N'est-elle pas l'osuaire le plus complet du christianisme, le reliquaire des plus merveilleux souvenirs et la custode de ce qu'il y a de plus grand et de plus saint ? Rome est la cité de l'âme, la mère-patrie de tout disciple de Jésus, le patrimoine commun et inviolable de tous les peuples !! » (R. Guérin.)

La Ville-Eternelle a 350 basiliques et églises publiques et presque autant de monastères, couvents et chapelles privées. Comme il y a près de 7,000 prêtres, il se célèbre chaque matin 7,000 messes pendant lesquelles un nombre considérable de religieux et religieuses reçoivent la sainte communion. Que de prières s'élèvent vers le ciel et que de grâces descendent sur cette ville.

Pour bien comprendre la possibilité de tout cet élément religieux, il faut se rappeler que Rome est le centre de l'unité catholique. Tous les pays chrétiens veulent y être représentés : les communautés religieuses ont ici leurs supérieurs généraux ou leurs procureurs, les grands ordres monastiques y ont presque tous leurs maisons-mères, les diocèses de l'univers envoient leurs prêtres et leurs séminaristes

se former aux hautes études philosophiques et théologiques dans leurs séminaires nationaux établis à Rome. Tous font couronne autour de l'auguste Pontife qui par eux distribue la saine doctrine à tous les membres épars de sa grande famille.

C'est l'époque de la chaleur en Italie. Un soleil de plomb ne cesse de nous incommoder. Ceux qui n'ont qu'à se promener et à visiter trouvent moyen de lutter contre cette température tropicale. Ils peuvent de 9 heures jusqu'à 5 heures rester à la maison où il y a toujours une fraîcheur relative ; mais ils sont à plaindre les pauvres ouvriers qui, de 6 h. et demie du matin à 7 heures du soir doivent donner leur journée de travail sous les rayons brûlants du soleil. Les riches eux ont toujours une ressource, ils fuient au bord de la mer et jouissent des bains et d'un climat très doux. Ceux qui restent dans la ville peuvent cependant trouver de l'ombre, mais il leur faut aller sur *Pincio* ou sur *Janicule* qui sont à des distances assez considérables.

Il y a partout, dans les grandes villes, des riches et des pauvres ; ici plus qu'ailleurs, la différence de condition se fait sentir plus ouvertement. Il faut aller aux promenades, aux jardins publics, à la tombée du jour pour y voir les équipages les plus riches : Monsieur le comte ou Monsieur le baron ont leurs aides de camp en costumes militaires, Madame en grande toilette de sortie est accompagnée de ses

valets en livrée ; jusqu'aux enfants aux blouses légères qui ont les attentions respectueuses des serveurs.

Les pauvres, ils sont légions, puisqu'on me dit qu'il y a 30,000 personnes qui n'ont pas de gîte pour la nuit. Partout, sur les places publiques, à l'entrée des jardins et des musées, le plus souvent aux portes des églises on vous demande l'aumône. Les enfants vous supplient jusqu'à ce qu'ils obtiennent quelques sous ; les ont-ils à peine dans leurs petites mains qu'ils courent à la plus proche boutique acheter un peu de macaroni pour apaiser leur faim.

Comme je passais à la porte des Pères Rédemptoristes, je fus témoin d'un beau spectacle. A l'occasion d'une fête de leur ordre, les religieux faisaient une distribution de vivres à l'entrée du couvent : les femmes et les enfants recevaient des oranges et du pain. La joie des petits et le bonheur des mères valaient la peine d'être vus. Que la charité est belle et consolante ! Qui donne aux pauvres prête à Dieu.

Les gens de condition moyenne sont assez heureux : peu de travail leur rend la vie aisée. L'en coûte si peu pour vivre sous ces beaux climats d'Italie, à tel point qu'une lire (20 sous) est suffisante à la dépense d'une journée, y compris les vins succulents. Il faut bien ajouter pour la veillée, c'est la coutume du pays, un bon litre du fameux *Frascati* ; c'est douze sous seulement, et voilà du vin qui for-

tifie l'estomac, rougit les joues, donne du nerf, entretient la gaiété et fait le véritable Italien.

Le soir, les Romains s'amuseut. Il est si plaisant de s'asseoir à ces petites tables de cafés en plein air : on se paie ses petits plaisirs pour une bagatelle, on fume une cigarette pour oublier la fatigue, on chante pour se réjouir. . . . . Il est peut-être un peu tard lorsqu'on songe à retourner au foyer. . . ; maintenant que l'esprit est reposé, le sommeil paisible viendra facilement préparer un réveil heureux.

### LES CATACOMBES DE SAINT-CALIXTE

*Le 4 mai, 1909.*

Le Rév. M. Nap. Préville, curé du diocèse de Valleyfield, qui fait partie de notre groupe canadien, se charge de nous guider. Il est très renseigné sur les souvenirs et les monuments de Rome, vu qu'il y a passé trois années comme étudiant au collège canadien. Nous nous arrêtons au Colisée, immense amphithéâtre, où, sous l'oeil de Néron, des milliers de chrétiens tombèrent sous la dent des bêtes féroces. Malgré la destruction partielle et la vétusté de ce monument âgé de plus de 1800 ans, nous voyons encore les *loggia* des empereurs, les retraites des gla-

diateurs et les cavernes où étaient enfermés des lions, des léopards et des tigres rugissants. Il faut laisser cette terre rougie du sang des martyrs et songer qu'avant d'aller à la gloire ils ont été à la peine, et que la palme n'a été accordée qu'à ceux qui ont su souffrir pour le Christ et la religion qu'Il est venu apporter aux hommes.

Après avoir passé sous l'arc de Constantin, érigé en 312, nous suivons la voie Appienne jusqu'au *Domine quo vadis* où a eu lieu la rencontre de Jésus-Christ avec saint Pierre. Celui-ci, pour plaire à Processus et à Martianus, gardiens de la prison Mamertine, et aux fidèles qui le priaient d'éviter la persécution, s'évada de grand matin. Lorsqu'il se disposait à sortir de la ville, sur la via Appia, il aperçut Jésus-Christ devant lui: «Où allez-vous, Seigneur, dit-il?—Je vais à Rome pour y être crucifié de nouveau, pour y être encore attaché à une croix.—Seigneur, dit Pierre, je retournerai et je vous suivrai.» Après qu'il eut achevé ses paroles, le Seigneur remonta au ciel. Pierre retourna vers ses frères et il leur annonça que le Christ sera crucifié de nouveau dans la personne de son apôtre. (Ecrits de saint Lin aux églises d'Orient.) Nous faisons aussi une courte visite à la chapelle du martyr de saint Jean devant la Porte-Latine, elle est appelée *S. Giovanni Oleo* et fut construite en 1509 sur l'emplacement où l'apôtre fut jeté dans une

chaudière d'huile bouillante. Comme le saint vieillard en sortit sans aucun mal, Domitien lui laissa la vie sauve et le fit exiler sur l'île de Pathmos d'où il écrivit son *Apocalypse*. Après 1 h. et demie de voiture nous arrivâmes aux catacombes de Saint-Calixte.

Le christianisme en s'implantant dans Rome voulut y épurer le culte des morts, le dégager de l'alliance des erreurs et des superstitions païennes. L'étalage des tombeaux, au grand jour, sur des lieux de dissipation et de plaisir, ne pouvait convenir aux adeptes des croyances surnaturelles, aux disciples de la religion du Christ; on devait donc trouver, pour les chères dépouilles de parents ou d'amis, des lieux plus convenables. Ne fallait-il pas un lieu plus digne pour les restes vénérés de leurs martyrs si nombreux dans les premiers siècles de l'Eglise.

C'est pourquoi furent pratiquées, sous le sol, autour de Rome, de sombres excavations ou cimetières qui prirent le nom de catacombes, vastes demeures de morts, qui, dans les moments les plus troublés des persécutions, servirent parfois de refuge aux vivants et de sanctuaire pour la célébration des saints mystères.

On a cru longtemps, sur la foi de quelques érudits, que les catacombes avaient été primitivement des excavations pratiquées par les païens dans le but d'en extraire le sable et les autres matériaux né-

cessaires aux constructions de la ville. Cette théorie est aujourd'hui abandonnée et, d'après le savant Père Marchi, s. j., cet oeuvre immense fut uniquement exécutée pour les sépultures chrétiennes et par les mains des chrétiens.

Parmi ces régions souterraines, celles des catacombes de Saint-Calixte, ainsi appelées du nom du Pape qui, au troisième siècle, y fit opérer de grands travaux, est la plus importante.

Les catacombes de Saint-Calixte, tombées comme les autres dans l'oubli, en ont été tirées après de laborieuses et importantes études. On a tout reconstitué, et il est maintenant facile, en les visitant, d'y suivre l'histoire des premiers temps de notre sainte religion.

Le bon Père Trappiste, gardien de ces lieux, nous donne des bougies et nous le suivons dans les sombres escaliers qui nous conduisent à une cinquantaine de pieds sous terre. Descendus dans les flancs de ce rocher, nous voyons s'ouvrir devant nous de longues galeries creusées en étages les unes sur les autres, bordées de tombes entaillées et alignées en rangs superposés, des deux côtés, dans les parois. Il y a encore des sarcophages qui contiennent des ossements; on trouve des crânes, des tibias ici et là dans les sépulcres. Est-ce que ce sont des saintes reliques des martyrs? Ce n'est pas facile à dire, vu qu'on enterrait aussi, en ces lieux, les mem-



bres des familles nobles de Rome et que bien d'autres, pour être certains d'une sépulture honorable ont voulu reposer dans les caveaux des saints. Ceux-là seuls qui sont trouvés avec des signes authentiques de leur martyre sont honorés sur les autels. Les sépulcres des saints renferment ordinairement des fioles antiques dans lesquelles est conservé un peu de leur sang, ou des pièces justificatives déterminant le genre de mort qu'ils ont souffert. La couronne et la palme du martyre, des colombes, des poissons, et d'autres symboles religieux accompagnent toujours le nom de l'heureux chrétien qui donna sa vie pour confesser sa foi.

Nous parcourons plusieurs milles sous terre, examinant ce travail géant, tremblant dans ce séjour de la mort, mais non effrayés au milieu de ces glorieux martyrs. Nous nous arrêtons plus longuement dans les parties plus spacieuses appelées chambres, cryptes et quelquefois basiliques. Nous sommes dans la chambre dite des Sacrements: sur les murs sont gravés des images symboliques représentant les actes et les mystères toujours crus et pratiqués dans l'Église catholique, tels que la consécration, le repas mystique, le poisson portant le pain et le vin eucharistiques le Christ baptisé par Jean-Baptiste. Dans la crypte des Papes nous voyons les tableaux des Pontifes qui y reçurent la sépulture. Ils étaient les successeurs de saint Pierre dans l'autorité, ils vou-

lurent l'être dans le martyre. Le Pape saint Damasse (384) fit faire de grandes réparations dans les différentes catacombes romaines. Il s'occupa spécialement de la crypte des Papes; on voit encore des signes de cette restauration; on nous montre une pierre fermée de fragments réunis, qui reconstitue presque en entier une inscription damassienne. Par un sentiment d'humilité, ce saint Pontife ne voulut point choisir sa sépulture dans les catacombes. « Je souhaiterais ce bonheur; mais je crains de profaner le lieu auguste où reposent les saints. »

La basilique de Saint-Xyste a reçu une restauration plus moderne. Le Pontife Xyste était à célébrer les saints mystères dans ces catacombes que nous visitons, lorsque les soldats de Valérien s'emparèrent de sa personne et le conduisirent hors de la ville pour lui trancher la tête. Son corps, recueilli par les chrétiens, fut ramené ici, dans cette basilique qui porte son nom. Plus tard ses reliques furent transportées dans une église qu'une matrone romaine avait fait élever pour les recevoir. Elles sont encore sous la garde des Dominicains.

On aime à entrer dans la crypte de Sainte-Cécile; on s'incline avec respect devant cette tombe qui reçut le corps de cette illustre vierge. Sur les murs on distingue de vieilles et vénérables peintures: c'est d'abord le Sauveur, sainte Cécile et saint Urbain; plus haut dans le lucerne saint Policamus, saint

Sébatianus et saint Cyrinus. Le corps de sainte Cécile est maintenant au Transtévère depuis 821, dans l'église érigée sur son palais. Aux catacombes, on voit dans le *loculum* une belle statue en marbre de *Maderno*, représentant la glorieuse martyre: elle est couchée, la tête enfouie dans son voile et tournée vers la terre, comme pour ne pas voir le glaive du bourreau qui lui cicatrise le cou, ses bras sont affaissés l'un sur l'autre en avant du corps, trois de ses doigts sont étendus, dont deux de la main droite et un seul de la main gauche. On me dit que, dans le silence de la mort, la martyre proclame le mystère de la sainte Trinité.

On célèbre la messe partout dans ces souterrains, choisissant le lieu le plus propice à notre dévotion. Ne pouvant célébrer aujourd'hui, j'assiste par la pensée aux messes des pieux Pontifes des premiers siècles. Qu'elles devaient être belles ces oblations saintes! Qu'elles devaient être ferventes les prières de ces foules chrétiennes qui, en ces temps de persécutions, se tenaient toujours prêtes à mourir, ne manquant pas de recevoir la communion comme le viatique fortifiant pour le voyage de l'éternité. Ils ne craignaient rien, ces fidèles disciples des apôtres. Ils avaient reçu le baptême; ils étaient chrétiens. Ils ont poussé l'héroïsme jusqu'à répandre leur sang pour l'amour de ce nom et pour l'a-

mour de Jésus-Christ. Quelle leçon pour nous!

Je suis chrétien, voilà ma gloire,  
Mon espérance et mon soutien,  
Mon chant d'amour et de victoire.  
Je suis chrétien! Je suis chrétien!

### L'AUDIENCE DES PÈLERINS DE JÉRUSALEM.

*Le 5 mai, 1909.*

Le Rév. Père Emmanuel Bailly, supérieur général des Augustins et frère de notre bon Père Bailly, directeur du pèlerinage de Terre-Sainte avait obtenu du vatican une audience pour les pèlerins de Jérusalem actuellement à Rome. La carte de faire-part nous annonçait cette faveur pour le 5 mai. Nous étions priés de nous réunir vers les 11 h. et demie sur la place Saint-Pierre à l'entrée du vatican.

A l'heure dite, un groupe de 50 pèlerins et leurs amis entraient par la « Portonedi Bronzo », gravissaient les luxueux escaliers du palais papal et se rendaient à la grande salle du Consistoire où devait avoir lieu l'audience. La tenue est de rigueur : les ecclésiastiques portent le manteau romain, les messieurs ont l'habit de cérémonie avec cravate blanche, les

dames vêtues de noir portent des voiles de tulle également noire, les jeunes filles sont habillées de blanc. Nous attendîmes une courte demi-heure, justement le temps d'examiner la belle salle de réception : les murs sont recouverts de soie de Damas rouge, les plafonds encadrent des brillantes peintures dans des moulures d'or, les meubles sont sobres, mais de grande valeur. Au fond, sous un baldaquin de velours cramoisi avec blasons aux armes pontificales, est le trône du Pape ; c'est un don très riche de ses chers Vénitiens qui, eux, n'ont pas oublié leur bien-aimé patriarche, Mgr Joseph Sarto, devenu le chef de l'Église romaine.

A midi les grandes portes s'ouvrent pour laisser passer le saint Père, il est accompagné de quelques monsignori et de gardes-nobles en grand uniforme. A son entrée tous sont tombés à genoux et c'est dans cette posture respectueuse que nous baissons son anneau et que nous lui faisons nos demandes. Le Pape dit à chacun : Si, Si ! Oui, Oui ! accordé selon vos désirs.

« Saint Père, je vous en prie, bénissez mon vieux père, ma vieille mère et mes autres parents ! — Si, Si !... — Je suis curé du diocèse de Saint-Jean au Nouveau-Brunswick, mes paroissiens sont tous des Acadiens, je vous apporte leur part d'amour et de vénération. Veuillez bénir mes paroissiens... bénir les Acadiens... bénir les Artisans-Canadiens-Fran-

çais... — Oui, Oui ! Je le veux, je bénis tous ceux que vous avez dans votre cœur... selon vos désirs. » Je n'ai pu tout dire, mais les dernières paroles du Pape renfermaient toutes mes intentions. J'eus le temps encore de déposer un baiser respectueux sur ses belles mains blanches, blanches comme sa soutane blanche.

Pie X avant de nous quitter veut bénir nos objets de piété. Il impose aux crucifix des prêtres l'indulgence plénière pour tous les mourants. Il accorde à tous les prêtres pèlerins de Jérusalem le pouvoir de donner solennellement la bénédiction papale à leur retour dans leurs paroisses et leurs familles, ajoutant que tous ceux qui seront présents pourront gagner une indulgence plénière aux conditions ordinaires.

Sa Sainteté nous ayant bénis, Elle prit, des mains d'un chambellan, son chapeau rouge à glands d'or, son manteau de soie écarlate et se dirigea vers son carrosse pour sa promenade ordinaire dans ses vastes jardins.

Nous quittons tous la salle du Consistoire en répétant les paroles douces et pleines d'affection du Souverain Pontife : Si, Si ! Oui, Oui ! selon vos désirs !!

## DANS LES EGLISES

*Le 2 mai, 1909.*

Rome est la ville des églises ; elles sont tellement nombreuses qu'une année suffirait à peine pour les visiter avec profit. A part les principales basiliques Saint-Pierre, Sainte-Marie-Majeure, Saint-Jean de Latran, etc, etc., les églises ont toutes la même physionomie extérieure : une façade très simple, un petit campanile sans prétention, un dôme avec sa croix, des murs ravagés par le temps. L'intérieur renferme presque toujours de grandes richesses : les autels sont de marbres rares, les tableaux sont des originaux ou des copies parfaites des grands maîtres, les tombeaux des cardinaux, des évêques et des grands personnages sont des œuvres de mérite.

Plusieurs sanctuaires tirent leur importance de ce qu'ils possèdent les corps entiers ou du moins une relique insigne du saint dont ils portent le nom.

En suivant le calendrier ecclésiastique, on peut à chaque jour faire un petit pèlerinage au tombeau du saint dont on fait la fête ; ainsi, le 5 mai, je disais la messe de saint Pie V, Pape et Confesseur, devant sa tombe ouverte ; le lendemain, 6 mai, je disais l'office de saint Jean, dans son église de la Porte-Latine : agréable moyen d'étudier la vie des saints et de favoriser notre dévotion envers eux.

En entrant dans les temples sacrés on est toujours frappé de l'ensemble de l'édifice, il n'y a rien pour obstruer la vue. Les nefs sont libres de bancs, ce qui permet d'admirer des pavés en mosaïques ou en marbres reluisant comme des miroirs.

Si on veut assister à un office, on loue près de la porte une chaise-prie-Dieu pour quelques sous ; d'ailleurs les sacristains sont d'une politesse très empressée pour les étrangers. On vous reçoit avec des égards qu'il faut payer cher.

Un étranger, c'est toujours une bonne aubaine : deux sous pour un prie-Dieu, deux sous pour voir une madone miraculeuse, cinq sous pour tirer le rideau qui couvre un chef-d'œuvre de Raphaël, dix-sous pour voir le trésor, vingt sous pour descendre dans la crypte. Au retour deux sous pour celui qui vous présente votre chapeau, deux sous pour soulever le paillason qui bouche la porte, et autant d'autres sous qu'il vous plaira de distribuer aux mendiants qui vous attendent sur les degrés. Il y va de notre bourse, n'est-ce pas ? Il n'en coûte rien pour prier ; c'est la curiosité légitime qui coûte cher et nous ne pouvons blâmer ceux qui profitent de l'occasion propice pour faire quelques sous. C'est à peu près le seul moyen possible d'entretenir leurs sanctuaires.

J'ai été étonné de voir, dans une grande église, une cinquantaine d'enfants de cinq à dix ans, jouant



de leur mieux. Ils étaient sous la surveillance de leurs bonnes ; un vénérable prêtre s'amusait à les taquiner. J'étais presque scandalisé lorsqu'on me dit que c'était la coutume de laisser les enfants s'amuser sous le regard de Notre-Seigneur. Ils jouissent de l'ombre, de la fraîcheur et de la tranquillité, loin des influences méchantes. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit : *Laissez venir à moi les petits enfants.*

Santa Maria D'Ara-Coeli, des Frères mineurs, offre une particularité très chère aux petits enfants. C'est l'église du petit Jésus ou du *Il Santo Bambino*. Il fait des prodiges et le monde entier lui reconnaît un pouvoir merveilleux. La statue miraculeuse du Santissimo Bambino est en bois d'olivier de Gethsémani ; elle fut sculptée par un religieux franciscain au quinzième siècle à Jérusalem et apportée par le même religieux à Rome sur le capitol à l'Ara-Coeli. Le chapitre du Vatican la couronna le 2 mai 1897.

La piété des fidèles et leur reconnaissance pour les nombreuses grâces reçues ont couvert le petit Jésus de chaînes d'or, de bijoux et de pierres précieuses ; à tel point que la figure et la main droite seules restent à découvert. Il est renfermé dans un grand tabernacle d'où on le retire pour le montrer aux visiteurs. Parfois on obtient qu'il soit porté en procession dans la ville chez les enfants malades. Au passage du petit Roi couronné qu'on a déposé dans un carrosse de gala, les mères sur les rues ou des

fenêtres de leurs demeures tiennent leurs bébés dans leurs bras et les offrent au Santo Bambino.

A Noël, dans une chapelle de cette église, se réunissent un grand nombre d'enfants. Plusieurs montent sur une estrade et débitent des petits discours par cœur au grand ébahissement des autres petits et à la joie de leurs parents.

Les restes de sainte Hélène reposent dans ce sanctuaire, dans une belle urne de porphyre sous un riche baldaquin. Un pèlerin de Jérusalem qui a vu tout ce que cette bonne mère de Constantin a fait pour l'honneur des Lieux-Saints s'agenouille avec respect et admiration devant ce saint tombeau.

Dans nos collèges, pour modèles de vertu, on propose à la jeunesse saint Louis de Gonzague, saint Stanislas de Kostka, saint Jean Berchmans. Je ne veux pas relater leur vie; qu'il me suffise de rappeler qu'ils firent beaucoup en peu de temps. Bien qu'ils soient morts pour ainsi dire au printemps de la vie, ils ont su mériter par la pratique des vertus héroïques, un très haut degré de gloire dans le ciel. Près du Panthéon, dans l'église de Saint-Ignace reposent les corps de saint Louis mort en 1592, et de saint Jean mort en 1621. Tous deux reposent sous les autels des transepts dans des urnes ou des tombeaux de lapis-lazuli ornés de reliefs en or et en argent. Les chambres qu'ils avaient habitées au Collège Romain étaient devenues la

propriété du gouvernement italien en 1870 ; mais, se contentant d'établir un lycée dans le collège, il remit les deux humbles cellules aux Jésuites. Nous les voyons telles qu'elles étaient au XVI et au XVII siècles, si ce n'est qu'on y a élevé des autels pour y célébrer la sainte messe et qu'on y a ajouté, des armoires où sont conservés les objets qui furent à leur service.

La chambre qu'occupait saint Stanislas de Kostka en 1568 fut détruite par les envahisseurs piémontais ; les Jésuites cependant en emportèrent les principales parties et la reconstruisirent à l'église Saint-André du Quirinal, où son corps est en grande vénération. On admire dans cette cellule de saint Stanislas un monument en marbre de Pierre Legros, sculpteur français. Le petit saint de dix-huit ans est représenté étendu sur son lit ; la tête, les mains et les pieds sont de marbre blanc ; la soutane est en marbre noir ; les coussins et les matelas sont en marbre jaune. Il est tellement saisissant qu'on rapporte que l'artiste lui-même se convertit au catholicisme après qu'il eut terminé son œuvre.

*Le 9 mai, 1909.*

En compagnie du Rév. M. Nepveu, économiste du séminaire canadien, nous sommes allés à l'église Saint-Anselme sur l'Aventin pour entendre le chant des Bénédictins. Au moment où nous entrons, les moines étaient à psalmodier prime et tierce ; la

messe du dimanche devait commencer à l'instant.

On sait la réforme du chant et de la musique faite par Pie X. C'est de cette abbaye célèbre que nous vient la notation du chant de Solesme ou mélodies grégoriennes, maintenant admises dans l'Église.

Ces religieux mettent tant de précisions et d'harmonie dans l'exécution, adoucissent si bien les modulations des notes, expriment si dévotement leur vœux et leurs supplications que leur chant est la plus belle des prières qui puissent monter jusqu'au trône de Dieu. Cette musique n'a pas l'*allegretto* des dernières fantaisies d'église; elle laisse de côté les éclats de voix, les variations d'artistes d'opéra et les conceptions trop vives de nos compositeurs profanes. Elle est posée, calme, sévère même, elle n'en convient que mieux au respect dû au saint lieu.

En revenant nous nous arrêtons à Sainte-Sabine, église construite en 425, restaurée plusieurs fois et remise par le Pape Honorius III à saint Dominique pour la fondation de son ordre. Au milieu de la nef est un fût de colonne en pierre noire de trois pieds de hauteur. La partie supérieure est couverte d'un coussin de pierre sur lequel on remarque l'empreinte profonde des coudes et de l'avant-bras de saint Dominique qui passait ses nuits en prière dans le temple. Sa chambre dans le couvent est convertie en chapelle. Nous n'avons pas manqué de visiter dans le même monastère la chapelle dite

de Saint-Pie V; elle n'est autre que la cellule qu'habitait le saint Pontife lorsqu'il n'était que frère Michel dans l'ordre des Dominicains; son corps est maintenant conservé à Sainte-Marie-Majeure.

A côté de l'église est le jardin des religieux où on a entretenu l'oranger planté, selon la tradition, par saint Dominique. Cet arbre, âgé de plus de six siècles (1221), est encore bien conservé; il porte des fleurs et des fruits. J'aurais voulu cueillir une orange pour l'emporter comme souvenir au Père Dallaire qui me remplace dans ma paroisse; mais l'arbre est protégé par une grille contre la possibilité des pieux larcins. J'ai obtenu une bonne provision de feuilles, tombées sur le sol; je les donnerai avec plaisir au vénérable Père Dominicain.

Je n'en finirais pas avec les souvenirs religieux, car, dans cette ville des saints, il n'y a guère d'endroits qui ne parlent pas de miracles ou de choses surprenantes.

Je tiens à mentionner la chambre où est mort saint Benoît Joseph Labre, en 1783. Le serviteur de Dieu n'a rien fait d'étonnant durant sa vie; il l'a employée à mendier et à voyager de sanctuaires en sanctuaires; de préférence aux églises où le saint Sacrement était exposé pour les *Quarante heures* et dans les lieux de pèlerinages en l'honneur de la mère de Dieu. Il mourut à Rome dans la demeure de Zaccarelli; c'est dans cette chambre devenue cha-

pelle que sont conservées ses reliques. Les habits qu'il portait à sa mort sont sous les scellés dans des placards vitrés. Comme Benoit Joseph était un mendiant on ne s'étonnera pas de n'y voir que des habits en lambeaux. Sous les haillons du pauvre se cachait la sainteté d'un prédestiné. Dieu est admirable dans ses saints.

---

DANS LA CAMPAGNE ROMAINE.—SAINT-LAURENT-HORS-LES-MURS.

*Le 11 mai, 1909.*

Nous ferons aujourd'hui un petit voyage dans la campagne romaine. Il faut prendre le grand air, fuir le train-train de la ville, aller se reposer à l'ombre des eucalyptus dont on vante tant la douce liqueur. Je verrai à cela, avait dit le Rév. Père Louis O'Leary, en mission officielle, dit-on, auprès du saint Siège, pour les évêques des Provinces Maritimes. C'est moi qui ferai les honneurs; je compte à mes frais la voiture, les pourboires et même l'eucalyptus à l'abbaye des Trois-Fontaines, avait ajouté notre aimable compatriote.

La voiture du vieux zouave pontifical, le cocher de confiance du séminaire, avait déjà été appelée et

nous n'avions, Mgr Hébert et moi, qu'à monter au près de notre bienveillant ami. On longe le Tibre en filant près des collines de l'Aventin et du mont Testaccio, et nous arrivons bientôt à la porte Saint-Paul. C'est maintenant la vraie campagne riche et belle comme toutes celles que nous avons vues en Italie; rien de plus remarquable en fait d'agriculture. Il est bien vrai que tout s'y prête: un beau soleil, sol très fertile, canaux et sources très nombreux; mais il y a aussi une culture intelligente.

Ici on ne parle pas de fermiers ayant 200 à 300 acres de terre; chaque cultivateur se contente d'un petit domaine qu'il cultive avec soin et économie.

Autour de la maison, il y a des arbres bien taillés, à formes bien régulières, où grimpent des vignes qui s'entrelacent et se marient très coquettement; des orangers et des citronniers y étalent leur riche floraison. Dans les jardins potagers des végétaux de toutes sortes y poussent à vue d'œil. Les maraichers sont à y préparer des légumes pour le marché; nous en avons vu de grosses charges près de la porte Saint-Paul; les officiers du gouvernement ne manquaient pas de réclamer le paiement de l'impôt avant de les laisser pénétrer en ville.

Aux champs, les blés sont prêts à jaunir, les lentilles fleurissent et colorent les ceintres, les foins sont déjà coupés dans les prairies et les *mulerons* nouvellement empilés nous apportent des senteurs agréables de fraîche fenaison.

Les jeunes campagnards, gros, robustes, sont au travail; nous prenons plaisir à les voir conduire leurs attelages. Ce sont des boeufs à la charpente osseuse, et dont les cornes démesurément grandes s'entrecroisent sous des jougs pesants. C'est la vie champêtre dans toute sa beauté; on ne saurait nier qu'elle ait ici des charmes particuliers. Ne respire-t-on pas plus aisément sous ce beau ciel de la douce Italie?

Nous nous croisons avec des marchands de vin; ils portent leurs petits tonneaux à la ville sur des cabriolets spéciaux: le cheval est harnaché avec élégance, sa tête est ornée de panaches et de pompons, sur sa croupe descend un filet bordé de franges. Le conducteur se préserve des rayons du soleil sous un abri de toile colorée. Pour complément, une sonnerie criarde annonce la marchandise pendant que le tou-tou traditionnel, à son aise sur le siège, près de son maître, jappe à toutes les rencontres; c'est très typique!

Nous jouissons tellement de notre promenade que nous avons franchi la distance de 8 à 9 milles sans fatigues et presque sans nous en apercevoir.

Nous arrivons à la basilique de Saint-Paul-hors-Murs. Cette basilique est soeur de celle de Saint-Pierre du Vatican, car l'une et l'autre sont héritières des restes précieux des saints apôtres Pierre et Paul. Sous l'autel de la confession ou l'autel papal, est



conservée la moitié de leurs corps, l'autre moitié est à la basilique Vaticane et leurs têtes sont à Saint-Jean de Latran.

Après le martyr de saint Paul, Lucine, femme de rang sénatorial, avait choisi dans ses propriétés, sur la voie d'Ostie, un tombeau honorable où elle déposa son corps.

Saint Sylvestre, pape, de concert avec Constantin le Grand, fit édifier une basilique en ce lieu; mais en 388, l'empereur Valentinien II, ne la trouvant pas assez vaste, en fit bâtir une autre d'une grande splendeur. Depuis, la dévotion des papes lui fit ajouter de telles richesses qu'on la regardait comme la plus belle de Rome. En 1823, un incendie la détruisit presque en entier; elle fut relevée et aujourd'hui encore on peut dire qu'elle est une des plus intéressantes églises de la Ville-Éternelle.

Ce qui ravit d'admiration, le pèlerin de Saint-Paul et qui retient plus longuement son regard est la série des médaillons en mosaïques, qui représentent les 264 papes, depuis saint-Pierre jusqu'à Pie X. On s'arrête plus longtemps à regarder le portrait de saint Lin, dont les yeux sont faits de purs diamants; ils brillent comme des feux dans la voûte un peu sombre du transept. Ces portraits sont une merveille d'art. Cette représentation de tous les pontifes romains nous donne une vue d'ensemble sur l'histoire de l'Église. Quelques-uns ont pu manquer

de vertus éminentes; mais aucun d'entr'eux n'a enseigné l'erreur; l'Eglise a pu souffrir de quelques défaillances dans leur conduite, mais celle-ci a toujours été intègre dans sa foi et sa doctrine.

La basilique actuelle rappelle celle du IV<sup>e</sup> siècle, parce qu'on y a gardé sa disposition primitive et les diverses particularités de son antique architecture. Sa parure toute neuve lui donne un air agréable de jeunesse et nous sommes tentés de dire que Saint-Paul-hors-les-Murs rivaliserait avec Saint-Pierre si elle pouvait avoir, comme cette dernière, les splendeurs des cérémonies papales.

Dans la sacristie on nous montre les registres sur lesquels les évêques signent leurs noms, lors de leurs visites *ad limina apostolorum*. Ils doivent célébrer, dit-on, à Saint-Pierre *intra muros*, et à Saint-Paul *extra muros*, avant de recevoir le document qui atteste l'accomplissement de ce devoir important de leur charge.

---

### L'ABBAYE DES TROIS-FONTAINES

Nous nous rendons jusqu'au lieu du martyre de saint Paul. Cette propriété d'Agrippa était appelée *champ d'Hérode*. Quand le glaive de l'exécu-

teur eut séparé la tête du corps de l'apôtre, au lieu de sang, les veines laissèrent jaillir du lait. A peine tranchée, la tête de saint Paul rebondit trois fois et à chaque fois elle fit sortir de terre une source d'eau vive. Ces trois sources ont donné leur nom au théâtre de la décapitation du docteur des Gentils; on l'appelle les Trois-Fontaines.

Les fontaines sont distantes de huit à dix pieds les unes des autres. Elles existent encore renfermées dans une église. On nous permet de nous y désaltérer et on nous prie de remarquer les différentes températures de l'eau dans chacune des sources. Je ne sais si c'est dû à la chaleur suffocante du saint édifice ou à l'essai successif des trois fontaines, ou encore à un peu d'excitation, je n'ai pu constater cette particularité; cela ne m'empêche pas d'avoir en grande vénération ces saintes fontaines miraculeuses que la tradition nous a conservées.

Je vois près de la première source le tronçon de colonne en marbre blanc sur lequel Paul de Tarse appuya sa poitrine et inclina sa tête pour recevoir le coup qui lui donna en même temps que la mort la palme des martyrs.

Il y a encore deux églises ici; l'une d'elles est dédiée à saint Vincent et saint Anastase. Elle fut construite sous le pontificat du soixante et douzième pape, Honorius Ier (626-638); elle fut restaurée en 1221 et de puis rien n'y a été changé: les murs

épais, les gros piliers, les peintures d'une école presque inconnue nous apprennent sa grande antiquité.

L'autre église s'appelle *Sta Maria Scala Cæli* ; Sainte-Marie de la Sainte-Echelle, parce que saint Bernard, lorsqu'il était ici à l'abbaye des Trois-Fontaines, en 1150, eut un jour la vision d'une échelle céleste sur laquelle des anges conduisaient au ciel les âmes délivrées par ses prières. Je me suis agenouillé à l'autel où le saint Abbé de Clairvaux a célébré la sainte Messe.

En sortant de ces intéressantes visites nous allons à l'*osteria* des gardiens de ces pieux sanctuaires. Ils nous offrent de l'eucalyptus... dont le pourboire est, comme vous le savez, aux frais de M. l'abbé O'Leary. C'était promis et il s'exécuta de bonne grâce ? L'eucalyptus est la propriété des Pères Trappistes ; eux seuls ont le secret de cette liqueur douce ; je ne connais donc rien de sa composition, je puis vous dire seulement qu'elle est excellente. Quel nectar ! Mon Père ! Nous en apportons un petit cruchon pour les amis ? Ce n'est rien, deux lires de plus à ajouter au *bill of expenses* ! N'en doutez pas, l'ami fut généreux jusqu'au bout.

Nous rentrons au Séminaire à l'heure du repas du soir. Les confrères étaient à table. Le consciencieux économe de la maison nous avertit tout bonnement que les voyageurs *extra muros* sont soumis à un excédent de pension où à renoncer à un

plat du menu, sans cela le séminaire pourrait tomber en déconfiture, dit-il!!—C'est compris! Nous choisissons le dernier mode de remboursement, mon Père! En sacrifiant les épinards, ça ne nous coûtera rien!!

---

### UNE AUDIENCE PRIVÉE DU SAINT PÈRE.

*Le 15 mai, 1909.*

En arrivant à Rome, nous avons songé à la faveur d'une audience privée du saint Père. Ce n'est pas très facile à obtenir. Il faut être fortement recommandé, soit par un cardinal, soit par un supérieur d'ordre ayant beaucoup d'influence dans l'entourage pontifical.

Dès les premiers jours, je me suis hasardé avec quelques recommandations auprès de Mgr Bisleti, majordome du Pape: «M. L'Abbé, c'est impossible dit-il; l'affluence des évêques à Rome, arrivés pour les grandes fêtes des Béatifications, les consistoires privés et publics prennent tout le temps du saint Père. Il vous faut faire un sacrifice. Vous verrez le Pape d'ailleurs, à Saint-Pierre, le 20 mai.» En appuyant davantage j'ai réussi à obtenir une promesse assez vague pour la fin du mois.

Le 14 mai, au soir, à l'heure des visites au Vatican, je me rends de nouveau auprès de Monseigneur le Majordome; je lui renouvelle ma demande avec un beau petit discours tout préparé; j'attendais une réponse favorable, lorsque Monseigneur me dit avec chagrin: « C'est impossible, mon cher Abbé; aujourd'hui même, j'ai dû remettre à demain cinq évêques. — Nous passerons après eux, demain, si vous voulez le permettre à des Canadiens venus de bien loin et désireux de converser quelques instants avec leur Père. » En même temps, je passai une seconde carte de visite à Son Excellence espérant de ma hardiesse un résultat probable! « Mais, vous êtes archevêque? — Oui, Monseigneur, depuis 42 ans, et je suis aussi curé de Cocagne en Canada, et quitterais-je Rome sans...? — Vous avez droit! » C'est fait! Une sonnette électrique avait déjà appelé un secrétaire: « Voici, en lui présentant la carte magique, écrivez une permission d'audience pour Mgr l'Archevêque de Cocagne (!) et trois de ses compagnons. »

Vous pouvez croire si ma joie était grande et, sans respect pour sa dignité nouvelle, Mgr l'Archevêque descendait précipitamment l'escalier royal et courait, éperdu, vers ses amis au Collège Canadien pour leur annoncer son succès inespéré. Je m'attendais à une ovation! Ce qui n'arriva pas; bien plus, moi qui fus à la peine, on refusa de me croire... J'avais heureusement mon parchemin aux armes pontificales pour sauver mon honneur!!

Le 15 mai était le jour béni pour nous. Mgr Hébert, M. l'abbé O'Leary, un prêtre de l'île du Prince-Edouard et moi, nous avions le plaisir de voir Sa Sainteté Pie X, en audience privée, d'aller dans ses appartements, de prier dans la petite chapelle où il célèbre tous les jours, s'asseoir près de lui, causer avec lui et lui demander des faveurs. Quel honneur ! L'entretien ne pouvait être long. Nous nous sommes bornés à demander des privilèges et des bénédictions. Pie X, avec son extrême bonté, nous combla de faveurs : « Si. Si ! Oui, Oui ! je vous bénis, j'accorde, à vous-mêmes et à tous ceux dont les noms figurent sur votre supplique, l'indulgence plénière *in articulo mortis*. Priez pour l'Église, priez pour le Pape qui vous aime et que vous connaissez. »

Cette fois, étant dans l'intimité et ayant surmonté les émotions plus facilement qu'à la première rencontre, j'ai pu, à loisir, examiner la douce et aimable figure du saint Pontife, suivre ses moindres mouvements et saisir toute la bonté de ce cœur qui se donne si paternellement tout à nous.

Le Pape paraît en excellente santé, on le dit cependant très fatigué, car il a reçu une foule d'étrangers à l'occasion des fêtes successives des trois béatifications. Rome, depuis le commencement de la belle saison n'a pas cessé d'être envahi par le flot des visiteurs. Tous voudraient voir le Pontife et lui parler ; bien peu, je crois, ont été favorisés plus que nous.

En sortant des appartements de Sa Sainteté, nous rencontrons Mgr Linneborn, évêque de Dacca et procureur de la Congrégation des Pères Sainte-Croix à Rome. Il venait présenter au saint Père tout un groupe d'Américains. Nous avons vu, précédemment, Monseigneur, lors d'une agréable visite faite au vénérable Frère Raphaël, C. S. C., en leur maison de Sainte-Croix, sur la via des *Cappuccini*.

---

### LES JARDINS DU VATICAN

Allons aux jardins du Vatican ; il fait beau et l'entrée est libre aujourd'hui.

Autrefois, avant l'invasion piémontaise, le Quirinal était la résidence des Papes ; mais Victor Emmanuel s'en est emparé reléguant le Souverain Pontife au Vatican d'où il ne sort plus, si ce n'est dans les jardins qui environnent sa prison. C'est pour faire oublier à cet illustre prisonnier les souffrances de sa captivité qu'on s'est efforcé de faire de ses jardins un mélange de dispositions, qui puisse donner l'illusion de la liberté : il y a des promenades magnifiques sous les grands pins où l'on trouve l'ombre si recherchée et une douce fraîcheur, des allées bordées de lilas et de boules-de-neiges, des



berceaux formés d'aubépines et de rosiers, des prés jolis où croissent à l'état naturel les gracieuses fleurs des champs, des landes toutes vertes arrosées de petits ruisseaux, des étangs artificiels où jouent des cygnes et d'autres oiseaux aquatiques à travers les joncs et les nénuphars, des fontaines qui soulèvent des jets capricieux et portent l'humidité aux mousses et aux fougères. Il y a aussi des grottes creusées dans le roc, d'autres sont artificielles, telle est celle que nous voyons au fond du jardin ; elle est une imitation frappante du rocher de Massabielle. Ce monument à Notre-Dame de Lourdes fut élevé par les soins de Mgr l'évêque de Tarbes à l'occasion du cinquantième de l'Immaculée Conception. Il fut béni avec beaucoup de solennité par le Pape lui-même. Sa Sainteté aime à venir invoquer ici Marie, la Vierge de Pyrénées.

En suivant les magnifiques avenues du jardins, nous avons vu les lions de Ménélick ; c'est le présent de l'empereur d'Abyssinie au saint Père, lors de son jubilé. Je viens d'apprendre que les Américains viennent d'offrir au Pape un automobile tout capitonné de soie blanche et cramoisie, de la valeur de 8,000 piastres, pour sa promenade quotidienne. Ces présents sont pour adoucir les souffrances de sa solitude et le consoler dans sa captivité.

## LA FÊTE DES FLEURS

Nous ne pensons pas à nous ennuyer à Rome ; il y a tant à voir et à étudier. La visite des églises et des maisons religieuses a employé la plus grande partie de notre temps, il faut faire diversion ce soir et nous goûterons un peu la vie du monde. Il faut aller à la fête des fleurs. On se rend à la Villa Umberto I où doit avoir lieu ce « Grande Corso di Fiori ». C'est la fête de l'aristocratie : tout ce qu'il y a de plus distingué, dans la noblesse, dans l'armée, dans la magistrature s'est réuni au grand amphithéâtre Borghèse : les voitures, les automobiles disparaissent sous des charges de fleurs. Chacun s'est surpassé dans la décoration de son équipage ; le carrosse est devenu une gondole élégante, une corbeille fleurie, un coussin de mousse où à travers les fleurs émergent des têtes d'enfants qui peuvent rivaliser avec les beaux anges de Raphaël. La procession d'une centaine de ces bouquets monstres défile devant la grande tente sous laquelle est élevé le trône de la Reine-Mère Marguerite d'Italie ; elle passe par mille méandres où encore les fleurs les plus variées bordent la route. En une guerre simulée on prend d'assaut l'estrade royale : les projectiles les plus meurtriers sont des gerbes de rose lancées avec force ;

elles se détachent dans leur vitesse et tombent éparpillées aux pieds de la Reine et des nobles qui lui font couronne. D'autre part, les assiégeants reçoivent des décharges habilement dirigées. On se battrait longtemps, car la fumée n'empêche pas les combattants de viser droit au but ; elle est diaphane et parfumée ; elle a les senteurs des oeillets, des jasmins et des héliotropes.

Dans cette atmosphère délicieuse, aux accords de trois fanfares italiennes, aux chants nationaux des étudiants, aux applaudissements de la Rome joyeuse se fit la distribution des bannières aux vainqueurs du concours. Comme fin de fêtes, il y eut procession des lauréats. Ils avaient 40,000 voix pour chanter leur gloire.

J'aurais voulu avoir avec moi le Rév. M. Le-Blanc, curé de Shédiac ; après la bataille, nous aurions pu faire la levée du butin et parmi cet amoncellement de roses nous aurions bien trouvé tout ce qu'il faut pour une de nos belles parures du mois de Marie. La Vierge en oublierait facilement la provenance pour penser aux pieuses intentions de ceux qui décoquent son autel.

UNE CANONISATION  
SAINT JOSEPH ORIOL, SAINT CLÉMENT  
HOFBAUER

*Le 20 mai, 1909.*

Nous avons fait, à Rome, un séjour plus long qu'on se l'était proposé d'abord. C'est la fête d'aujourd'hui qui nous a retenus. Nous avons préféré sacrifier quelques villes de notre itinéraire et rester aux grandes cérémonies papales de la canonisation des Bienheureux Joseph Oriol et Clément Hofbauer.

La canonisation est un acte par lequel le Pape, en vertu de son magistère suprême, déclare solennellement sainte une personne décédée, qui a exercé pendant sa vie les vertus chrétiennes à un degré héroïque et par l'intercession de laquelle Dieu a daigné opérer des miracles.

Sous Pie IX, surtout après les luttes contre la papauté et les vicissitudes politiques survenues depuis, la plupart des cérémonies qui provoquaient l'admiration du monde furent réservées pour des temps meilleurs. C'était dans l'étroite enceinte du Vatican, où il s'était renfermé, que le souverain Pontife accomplissait le rite solennel d'une canonisation. Léon XIII les faisait dans la grande *loggia* au-dessus du portique de Saint-Pierre. Dans les derniers

temps de son règne il consentit à célébrer ces fêtes dans la basilique. Pie X, répondant aux désirs et aux vœux du peuple catholique et voulant donner tout l'éclat possible à un des actes les plus solennels de notre religion, a consenti, lui aussi, à déployer la magnificence et la beauté du culte en procédant à la canonisation de saint Joseph et de saint Clément, dans la riche et immense basilique Saint-Pierre.

De grand matin nous étions sur pied et, après avoir célébré la messe de l'Ascension, nous nous dirigeâmes vers Saint-Pierre. Rome est en mouvement : les rues dégorgent d'ecclésiastiques et de fidèles ; tous s'empressent pour arriver les premiers. Il faut bien songer qu'aujourd'hui 45,000 personnes veulent avoir des places sous la coupole de la basilique pour voir les cérémonies du jour et assister à la messe du Pape. On dit que 30,000 n'auront que le privilège d'une place aux tribunes du Vatican pour voir défiler la procession, et 40,000 n'auront d'accès qu'à la grande Piazza. Plus heureux que bien d'autres, nous n'avions qu'à nous rendre à la *Porta di Santa Marta* et de là, en présentant nos billets, nous fûmes conduits aux tribunes spéciales près de l'autel papal, en vue du trône et aussi de l'estrade où était la *schola* de Mgr Pérosi. Nous avons des places d'honneur et nous les devons à l'influence et à l'amabilité du vénéré Père Clapin. « Vous êtes bien chanceux, nous avait-il dit hier ; votre court séjour à Rome

est marqué d'une béatification, d'une canonisation et de plusieurs audiences papales! Il y a des prêtres qui sont ici depuis plusieurs années et les circonstances n'ont pas permis qu'ils soient témoins de pareilles fêtes. Vous allez partir contents, car vous aurez tout vu.»

En attendant l'arrivée de la procession, nous étudierons la vie des nouveaux saints.

Joseph Oriol est né à Barcelone en Espagne. Il devint prêtre et se sanctifia en accomplissant fidèlement les devoirs de sa belle vocation. Ses principales vertus furent l'humilité et la pauvreté. Par ses mains, Dieu fit de très grands miracles: il guérissait toutes sortes d'infirmes, pénétrait les esprits, convertissait les cœurs. Quand il fut sur le point de mourir, il fit venir les petits chantres de l'église Notre-Dame-du-Pin et les pria de chanter autour de lui le *Stabat Mater*. Il les interrompait dans l'exécution de cette prose qu'il aimait tant, par ses élans d'amour et de foi. Il expira le 22 mars 1702. Les prêtres espagnols l'ont pris pour leur patron et leur modèle.

Clément-Marie Hofbauer naquit à Tarvitz, en Autriche. Il fut d'abord ouvrier boulanger avant d'être ermite dans les forêts de Poelz. Forcé d'abandonner sa cabane, il retourna à Vienne et ensuite à Rome. D'heureuses circonstances le conduisirent chez les Rédemptoristes à l'église Saint-Julien, au-

jourd'hui disparue, dans le voisinage de la *Merulana* où est établie leur maison générale. Clément se décida aussitôt à entrer dans cette congrégation qui répondait à ses aspirations. Il se dévoua pour sa communauté, en Poméranie, à Varsovie, en Pologne, en Suisse et à Vienne où il revint sur la fin de sa vie. Il fonda plusieurs maisons de son ordre, dans lesquelles il travailla avec zèle à l'instruction de la jeunesse. Il se sanctifia dans le fidèle accomplissement des règles de sa congrégation. Clément-Marie mourut en odeur de sainteté le 15 mars 1820. (*Vie des nouveaux saints.*)

Les décorations de la basilique sont celles des dernières béatifications, si ce n'est que le luminaire est de beaucoup plus brillant. Huit lustres de cristal, composés chacun de trois couronnes dont la plus grande a vingt-cinq pieds de diamètre, et garnis de plusieurs centaines de lampes électriques, ont été suspendus dans les ceintres; six dans la nef et deux dans l'abside. La lumière est éblouissante et répandue à profusion dans tout le temple. Des toiles, en forme de bannières, rappelant quelques traits de la vie des nouveaux saints, sont suspendues sous les arceaux. Les tableaux des miracles sont aux quatre piliers de la coupole. Les deux qui concernent saint Oriol sont ceux de la Soeur Gertrude Casas, de Barcelone, souffrant d'une maladie incurable à l'épine dorsale, et guérie tout-à-coup en

1896, et de Soeur Marie Bonaventure Tragant, de Urgel, malade de phtisie pulmonaire, et dans un état désespéré; elle se sent guérie et plus forte qu'avant la maladie par l'application d'une relique du Bienheureux.

Les deux autres toiles représentent les miracles de saint Clément. Amalia Conti, de Naples, Italie, avait un mal au genou qui dégénéra en ankylose incurable; elle eut recours au Bienheureux qui lui rendit miraculeusement la santé en l'an 1905. La Soeur Vigora, tertiaire franciscaine, en Bavière, gagna la tuberculose en soignant ses compagnes. Rien ne pouvait enrayer le mal et elle se préparait à mourir lorsque, à l'étonnement de tous, elle fut guérie en trois jours par l'intercession du saint Rédemptoriste. Ce miracle arriva en 1898 et la religieuse est encore vivante à Ratisbonne.

Pendant que nous sommes occupés à regarder toutes ces peintures expressives et à lire ces inscriptions placées au-dessous des étandards, la grande procession s'organise dans les différentes chapelles du Vatican. Les dignitaires qui ont rang au palais pontifical se préparent et revêtent les ornements sacerdotaux : les cardinaux-évêques sur leur costume cardinalice prennent la chape; ceux de l'ordre des prêtres, la chasuble; ceux de l'ordre des diacres, la dalmatique. Tous portent la mitre en damas blanc. Les patriarches, les archevêques



et évêques portent la chape blanche et la mitre de lin. Les abbés généraux, les pénitenciers, les protonaires, les prélats, les curés de Rome et tous les officiers de la cour papale déploient les riches costumes qui leur sont particuliers. La procession étant prête à défilér, le souverain Pontife, entouré des dignitaires de son palais, descend dans la chapelle Sixtine en soutane et ceinture blanches, avec la mosette rouge sur le rochet. Il dépose la mosette pour revêtir une longue robe de soie blanche, la grande chape d'or et la tiare. Dès qu'il est assis sur la *sedia*, les *palafrenieri* et les *sedari*, en habits de damas rouge, le soulèvent sur leurs épaules; on déploie le dais au-dessus de la tête du saint Père et on porte de chaque côté les grands éventails dits *flabelli*. Le cortège s'avance par les grands corridors du Vatican, descend l'escalier royal et entre sous le portique de la basilique Saint-Pierre. Le Pape est suivi des gardes nobles, des officiers de la garde palatine et de la garde suisse.

Voilà les croix qui apparaissent sous le portique, chacune est suivie du chapitre et des religieux des différents ordres, mendiants, monastiques et réguliers, savoir: les Frères de la Pénitence, Augustins déchaussés, Mineurs-ca pucins, Hiéronymites, Minimes, Mineurs-conventuels, Mineurs-réformés, Ermites-Augustins, Carmes déchaussés, Servites de Marie, Dominicains, Olivétains,

Cisterciens, Bénédictins, Camaldules, Chanoines réguliers du Sauveur. Viennent ensuite les collégiales, les chapitres des basiliques mineures et patriarcales, les membres des congrégations romaines.

Les étendards spéciaux des Saints du jour sont portés par des nobles. Six religieux Rédemptoristes, de l'ordre auquel appartient saint Clément ; six prêtres espagnols, de la patrie de saint Joseph, les précèdent en tenant à la main des torches allumées. Les cordons de soie des bannières sont soutenus par des parents des canonisés ou par des dignitaires religieux qui ont obtenu cet honneur.

Ensuite prend rang la Chapelle Pontificale avec ses Camériers secrets laïques, Camériers de cape et d'épée, Procureurs-généraux, Avocats consistoriaux, Chapelains d'honneur, Chantres pontificaux, etc, etc.

Je ne nommerai pas les nombreuses congrégations, confréries et sociétés qui font partie de la suite; j'en arrive à la plus belle partie: voilà les 150 Evêques, les 16 Cardinaux et enfin Sa Sainteté Pie X. De sa main gauche il tient un cierge et de la droite il bénit de tous côtés. A son passage les fronts s'inclinent, les foules s'agenouillent et se signent. Le Pape est accueilli avec respect et vénération; sous le vestibule résonne le chant du *Tu es Petrus*; dans la nef on chante le *Regina Coeli*, et des fenêtres intérieures de la *loggia* les trompettes exécutent des marches triomphales.

Lorsque le saint Père fut au trône monumental élevé devant l'autel de la Chaire de saint Pierre, il y monta pour procéder aux cérémonies dites de la canonisation ; elles sont trop longues pour les relater ici. J'en arrive au moment solennel où le Pape, les yeux et les bras élevés vers le ciel, déclare *ex Cathedra* que le ciel compte de nouveaux élus :

« En l'honneur de la sainte et indivisible Trinité, pour l'exaltation de la foi catholique et pour l'accroissement de la religion chrétienne, par l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des bienheureux apôtres Pierre et Paul et la Nôtre ; après une mûre délibération et ayant souvent imploré le secours divin, de l'avis de Nos vénérables Frères les cardinaux de la sainte Eglise Romaine, les patriarches, archevêques et évêques présents dans la ville, nous décrétons et définissons *saints* et Nous inscrivons au catalogue des saints les Bienheureux Joseph Oriol et Clément-Marie Hofbauer, confesseurs, statuant que leur mémoire devra être célébrée tous les ans, avec une pieuse dévotion dans l'Eglise universelle, au jour anniversaire de leur naissance au ciel ; celle de Joseph le 23 mars et celle de Clément-Marie le 15 mars. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit. Ainsi-soit-il. »

A cet instant, la *Gloire* s'illumine de mille feux et les Saints y apparaissent tout auréolés de

clartés célestes. En même temps retentissent les fanfares placées dans la coupole, les cloches de la basilique donnent le signal et les joyeux carillons de toutes les églises de Rome annoncent partout la bonne nouvelle.

Le Pape entonne le *Te Deum* et les majestueuses voûtes de Saint-Pierre retentissent des chants de jubilation et d'actions de grâces.

*Orate pro nobis, Sancti Joseph et Clementis. Alleluia!* avait chanté le cardinal diacre assistant, et toutes les voix de répondre avec entrain: *Ut digni efficiamur promissionibus Christi. Alleluia!*

L'oraison des saints confesseurs et la bénédiction papale terminent la partie essentielle de la canonisation.

C'en est trop; le cœur voudrait sortir de la poitrine; la joie est trop grande; le bonheur ne saurait être plus parfait ici bas. Impossible de chanter, de prier, l'émotion étouffe!! Le surnaturel vous gagne et vous montez jusqu'aux cieux pour fêter le triomphe des nouveaux élus. *Gloria coronasti eos!* La gloire les a couronnés dans les cieux; c'est la récompense de la vie sainte qui se continue là-haut!!

Il était onze heures et demie lorsque notre très saint Père commença les prières de la messe à l'autel papal ou à l'autel majeur au-dessus des corps des S. S. Apôtres. Le Pape était assisté du cardinal Vincent Vanutelli comme prêtre assistant. Le cardinal

Cagiano était l'officiant particulier et les cardinaux Segna et Della Volpe étaient assistants au trône.

La messe papale est peu différente des messes pontificales ordinaires. L'évangile est chanté en deux langues par des diacres latins et grecs pour reconnaître l'union des églises d'orient et d'occident. J'étais tout proche de l'autel, je voyais tout l'ensemble de ces belles cérémonies ; je regardais surtout le saint Père. Pie X est radieux lorsqu'il pontifie : sa figure est toute illuminée, sa marche est sûre, sa voix est fraîche et vibrante. Il se fait entendre partout, malgré l'immensité du lieu.

Après le repons du *Per omnia* par les milliers de fidèles, il se fit un grand silence : seule la voix du vénéré Pontife modulait les notes solennelles de la préface de l'Ascension. Dans un moment d'enthousiasme, il me semble voir les anges de la coupole se pencher vers l'autel pour écouter avec nous ces mélodies suaves ; leurs doigts semblaient rester inertes sur leurs harpes d'or afin de ne rien perdre de la douceur de ce chant ravissant.

Au moment de la consécration, les trompettes d'argent se font entendre, les dragons fléchissent le genou et la foule prosternée adore et prie. *Benedictus qui venit in nomine Domini !*

Pour la communion le Pape va à son trône où il se met à genoux. Un des ministres sacrés lui apporte la sainte Hostie tandis qu'à son tour le cardi-

nal diacre lui présente le calice. Pour prendre le précieux Sang, le saint Père se sert d'un chalumeau d'or.

Pendant la messe, les postulants de la cause de canonisation ont offert au souverain Pontife des cierges aux armes papales, des pains dorés et argentés, des petites barils renfermant de l'eau et du vin des cages renfermant des colombes et des petits, oiseaux de différentes espèces. A la fin de la messe l'archiprêtre de la basilique vaticane, accompagné de deux chanoines, s'approche de la *sedia gestatoria* sur laquelle est assis le Pontife et il lui présente une bourse de soie blanche renfermant vingt-cinq jules, ancienne monnaie, lui disant : Très saint Père, le chapitre et les chanoines de votre sainte basilique offrent cet honoraire à Votre Sainteté pour la messe qu'elle a bien chantée, *pro missa bene cantata*.

Il était deux heures après midi lorsque le saint Père rentra dans ses appartements.

Puissent ces détails intéresser ceux qui me liront et leur faire aimer la religion, l'Église et son chef suprême. Il n'y a que dans l'Église catholique que l'on trouve des fêtes qui fassent tant de bien au cœur et qui laissent de si doux souvenirs.

Le temps est venu de retourner au pays, il faut donc partir de Rome dès demain. Nous sommes satisfaits et bien contents. C'est à regret que nous quittons la Ville Éternelle et tous les bons amis que nous y avons rencontrés.

Nous gardons un souvenir bien reconnaissant des bontés de monsieur Clapin, le supérieur du Séminaire Canadien.

Adieu Rome, ville des Papes! Adieu bon et saint Pontife Pie X! Vivez longtemps, soyez le Pasteur, nous serons les brebis fidèles!!

---





CINQUIÈME PARTIE

---

**Sur le chemin du retour**



# Sur le chemin du retour

---

## ASSISE

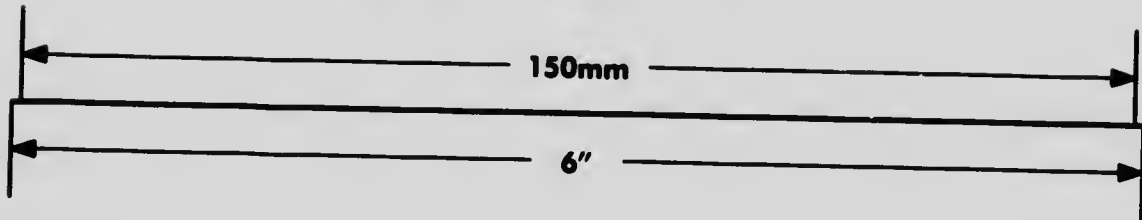
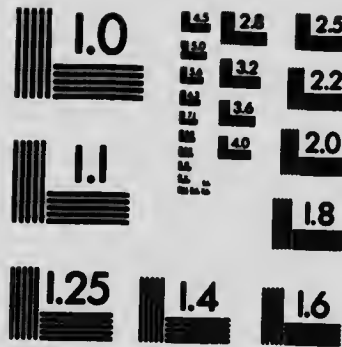
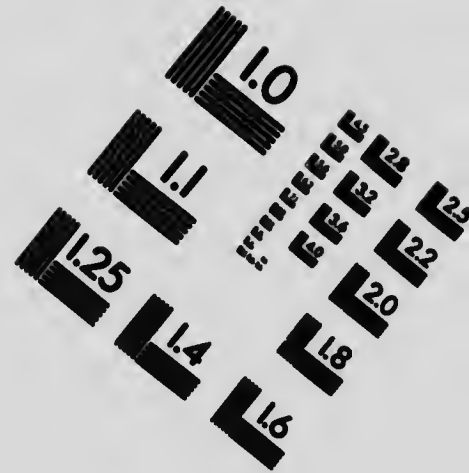
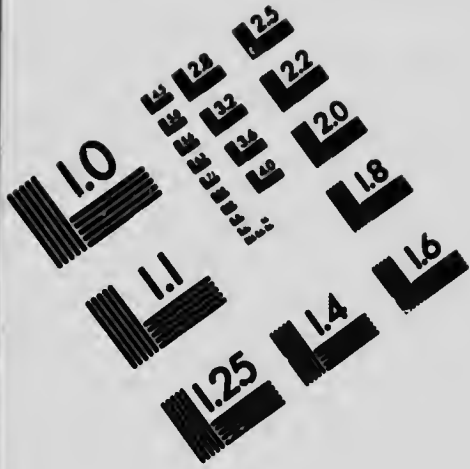
*Le 21 mai 1909.*

En quittant Rome, nous allons sur Ancône pour faire les célèbres pèlerinages d'Assise et de Lorette. Après avoir traversé la riche vallée de l'Ombrie où la nature s'est surpassée pour donner de la verdure aux champs, de la croissance aux vignobles et du coloris aux fleurs, nous arrivons à la ville de saint François et de sainte Claire.

Assise est une ancienne ville romaine où on adorait la déesse Minerve; on y voit encore, dans un souterrain, sous la place publique, l'autel qui servait aux sacrifices païens. Cette ville est perchée sur le haut d'une montagne ; il faut serpenter trois quarts



# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



**APPLIED IMAGE, Inc**  
 1653 East Main Street  
 Rochester, NY 14609 USA  
 Phone: 716/482-0300  
 Fax: 716/288-5099

© 1993, Applied Image, Inc., All Rights Reserved

24  
25  
22  
20

51

d'heure avant d'arriver au sommet et cela, dans une voie toute couverte d'une fine poussière qui blanchit à perfection nos habits noirs.

L'église de *Santa Chiara* renferme le corps de sainte Claire décédée en 1255. Les dépouilles sacrées de la vierge furent enterrées sous le temple bâti en son honneur en 1266 et elles y reposèrent plus de 500 ans ; ce n'est qu'en 1850 qu'on résolut de les tirer de l'obscurité. Les pauvres Clarisses gardent le corps de leur mère avec une grande vénération. Il est pieusement déposé dans une châsse en cristal, dans la crypte de leur église. Je l'ai vu bien conservé ; la figure est pleine mais noircie. Les mêmes religieuses ont aussi le crucifix qui parla à saint François : « Va, dit le Christ à saint François, rebâtir ma maison qui tombe en ruines ». Dans une charmante conception, Murillo a rappelé ce grand prodige : le Christ détache son bras de la croix pour prodiguer une caresse au saint d'Assise et il lui communique, dans un colloque d'amour, son intention de travailler à la gloire de l'Eglise.

A quelques pas de l'église Sainte-Claire est la petite chapelle de *San-Francesco-il-Piccolo* ; elle marque le lieu de l'étable dans laquelle naquit le petit François, car c'est là que l'enfant de Pesca et de Pierre Bernardone vit le jour et fut déposé sur la paille. La maison paternelle est aussi transformée en chappelle ; on a conservé le recoin obscur ou la

petite prison de François. C'est sous l'escalier que le père retint son fils enfermé, afin de l'induire à changer sa vie de pénitence et de mortifications pour prendre la vie commune dans la famille.

L'église principale d'Assise est celle élevée sur le tombeau de saint François mort en 1226. Son corps fut trouvé dans un cercueil de pierre, c'est encore dans le même qu'il repose. On a creusé autour du tombeau, dans le roc vif et assez profondément pour obtenir l'espace nécessaire à une église ; au-dessus est l'église basse du couvent des Cordeliers conventuels et sur celle-ci est la basilique qui est très riche en peintures et en mosaïques.

Ces trois constructions superposées offrent un aspect curieux. J'ai été désappointé en arrivant sur le mont d'Assise ; je croyais y voir, si non le bon saint François, du moins des religieux vêtus comme nos Franciscains et nos Capucins à la bure brune et pieds nus, tout comme nos statuaires et nos peintres modernes se sont plu à nous les représenter. Les Conventuels qui veillent sur le corps du Fondateur franciscain sont chaussés et portent une tunique noire ; on se refuserait à croire qu'ils sont les fils du saint Patriarche si on ne savait que les trois ordres réformés ont adopté des habits différents.

Tant qu'à saint François lui-même, j'aurai bien de la peine à l'habiller ; si j'avais le talent du peintre dont j'oublie le nom.....je me croirais capable.



Les trois ordres réunis voulaient un tableau de leur séraphique Père. Le maître choisi brossa sa toile à perfection, et il s'attendait à de chaudes félicitations, lorsqu'il la porterait au couvent. Deux des ordres refusèrent d'accepter le portrait, car il péchait par le costume de saint François. L'un disait qu'il avait deux capuchons, l'autre prétendait qu'il n'en avait qu'un, le troisième ordre affirmait qu'il n'en avait pas du tout. Le peintre, déconcerté, détruit son chef-d'œuvre et s'efforce de faire un nouveau tableau pouvant contenter tous les fils du saint d'Assise.

Dans une cellule de religieux est un lit d'où émerge simplement la figure du saint Patriarche ; aux murs sont suspendus trois costumes ; l'un avec deux capuchons, l'autre avec un seul capuchon et le troisième n'en a pas du tout. L'inscription suivante enlève toute erreur : « Saint François, au réveil, prendra l'habit qu'il voudra ». Les religieux ne purent répliquer, la toile fut acceptée. Si notre homme n'y a point fait de gages, il a eu le plaisir, du moins, d'avoir joué les bons moines par un beau tour d'esprit.

A quatre milles de la ville, près de la station du chemin de fer, nous trouvons la basilique de Notre-Dame-des-Anges qui a sous sa coupole la petite chapelle de la Portioncule.

Sous le Pontificat du pape Libère (352-357), quatre ermites de Terre-Sainte construisirent la cha-

pelle de la Portioncule; au VIIème siècle elle devint la propriété de saint Benoît. Vers la fin du XIIIème siècle elle fut donnée à saint François pour qu'il en fit la *Caput et Mater* de son ordre. C'est dans ce petit sanctuaire que fut fondé l'ordre des Frères Mineurs, celui des Clarisses et du Tiers-ordre; c'est encore là que Notre-Seigneur, entouré d'une multitude d'anges, apparut à François et qu'il lui accorda, par l'intercession de Marie Immaculée, le célèbre pardon qui donne l'avantage de gagner autant d'indulgences plénières qu'il se renouvelle de visites à la petite chapelle à partir des vêpres le 1er août jusqu'au soir du 2 août, au coucher du soleil.

Dans la cour du cloître, il y a encore des touffes de rosiers où le séraphique François s'est roulé nu pour triompher du démon qui le tentait de diminuer ses austérités. Il se coucha dans ces buissons épineux jusqu'à ce que son corps fut tout couvert de sang. Depuis lors, ces rosiers n'ont point d'épines et leurs feuilles sont tachetées de sang; ils fleurissent au mois de mai.

En visitant ce lieu privilégié, qui est le quatrième pèlerinage célèbre dans le monde catholique, on est à même de constater la vérité des paroles écrites sur le pavé de la petite église de la Portioncule: «Ce lieu est saint; qui y prie avec ferveur obtiendra toujours ce qu'il aura demandé».

## LORETTE.

*Le 23 mai, 1909.*

J'ai vu à Nazareth, comme vous le savez, une partie de la demeure de la sainte Famille, celle qui est creusée dans le roc. La partie adossée à la colline constituant le saint édifice, comme au temps de Notre-Seigneur, de sa sainte Mère et de son Père nourricier, n'y est plus depuis 1291. Elle se trouve aujourd'hui à Lorette; c'est avec bonheur que nous venons la vénérer.

La tradition nous rapporte la merveilleuse translation de la sainte Maison, de Galilée jusque sur les rivages de la mer Adriatique en Dalmatie. En 1291, elle s'arrêta sur une petite hauteur de Tersatte. «Les bûcherons en arrivant dans un endroit où ils n'avaient jamais vu ni maison, ni cabane furent grandement étonnés d'y trouver une petite construction en pierre. Ils pouvaient à peine en croire leurs yeux, et cependant la preuve était là, évidente et palpable. Ici, la veille encore, il n'y avait que de l'herbe, et un bâtiment avait surgi d'une manière incompréhensible. Ces hommes, frappés d'une religieuse terreur, demeurèrent muets d'étonnement.

«Faisant avec respect le signe de la croix, ils approchèrent en tremblant et regardèrent dans l'in-

térieur. Droit en face de la porte, il y avait un autel en pierre ; une croix grecque portait les traits du Sauveur et l'inscription: *Jésus de Nazareth, roi des juifs*. L'Immaculée Vierge était représentée par une statue en bois avec l'Enfant Dieu, dont la main droite était levée pour bénir, et la gauche tenait un globe doré. Leur surprise augmenta lorsqu'ils distinguèrent dans cette chapelle un âtre, une armoire, des ustensiles de table, indiquant qu'elle avait servi d'habitation à quelque famille.

« Les murs étaient recouverts d'un enduit sur lequel on avait peint la Mère de Dieu et quelques-uns des saints honorés en Orient. On remarquait aussi l'image d'un roi tenant des chaînes de fer ; c'était saint Louis, roi de France. La grâce leur vint en aide : une douceur céleste, inondant tout-à-coup leurs âmes, changea leur frayeur en une sainte joie, et, après avoir prié dévotement, ils se hâtèrent de répandre la nouvelle parmi les habitants de Fiume et de Tersatte, qui vinrent contempler le mystérieux sanctuaire. Ils furent très surpris : son air d'antiquité, la singularité de sa structure, les matériaux si différents de ceux de leur pays, par-dessus tout sa position sur l'herbe sans aucune fondation, les remplirent d'étonnement et de respect. »

C'était dans le jardin d'une veuve nommée Agathe, près du château du comte Frangipani que s'était arrêté la sainte Maison. Il y avait alors à

Tersatte, un prêtre malade, Don Alexandro de Giorgio. Il était affligé de ne pouvoir se transporter au lieu du miracle. Il se mit en prières et la Vierge Marie lui apparut et lui révéla que cette maison était celle où s'accomplit le mystère de l'Incarnation. Ce prêtre avertit le comte qui envoya à Nazareth en Galilée quatre délégués pour prendre des renseignements. Ils trouvèrent la basilique désolée, et il ne restait que les fondations de la chambre bénie. Les mesures correspondaient à celles de la maison de Tersatte.

Le comte Frangipani fit entourer le petit édifice d'une forte construction en bois pour le protéger. Il s'était déterminé à l'abriter sous une église, lorsque la Sainte Vierge en décida autrement; le 10 décembre 1294, la maison sacrée partait pour Récananti.

Des bergers qui veillaient à la garde de leurs troupeaux aperçurent, pendant la nuit, une lumière éblouissante s'élevant au-dessus de la mer et dont l'éclat surnaturel les remplit de terreur: La chapelle mystérieuse venait de s'arrêter dans le bois de la dame Lauretta. Huit mois après, elle s'éleva de nouveau et descendit sur la propriété des comtes Etienne et Simon Rinaldi pour y demeurer quatre mois.

A la dernière translation, au mois de décembre 1295, elle fut déposée au milieu de la route de Porto-Recananti. Elle est maintenant renfermée dans un

magnifique sanctuaire appelé la basilique de Lorette, du nom de la petite ville qui l'entoure.

La sainte Maison a environ 30 pieds de longueur sur 18 à 20 pieds de largeur; l'extérieur est recouvert de riches sculptures en marbre blanc. Sur la façade est adossé un autel au-dessus duquel est une petite fenêtre, d'où le prêtre célébrant peut voir à l'intérieur du petit édifice. L'extérieur est resté le même qu'il était autrefois, sans aucun ornement: on y voit les briques, les pierres et quelques restes de poutres de cèdre; on distingue encore du crépi sur lequel sont les humbles fresques représentant la Vierge Marie et son Divin Fils. Au milieu est un riche autel renfermant l'autel de saint Pierre; au-dessus est la niche avec la statue en bois de Saint-Luc; le cèdre, après XIX siècles, est demeuré intact. Cette insigne relique était à Lorette en 1798; elle fut enlevée lors de la révolution française et déposée dans la Bibliothèque Nationale de Paris. Le Pape Pie VII obtint qu'elle fut retirée du Musée profane et rendue au culte, ce fut un triomphe lorsqu'elle entra dans Notre-Dame de Paris pour y recevoir, pendant trois jours, les hommages des Français. A Rome, le Pape la revêtit d'une robe précieuse et couronna la tête de la mère et de l'enfant de deux diadèmes d'or, enrichis de belles pierres, avant de la renvoyer à Lorette.

J'ai eu le bonheur de célébrer la sainte messe et

de donner la sainte communion à un bon nombre de pèlerins dans cet intérieur sacré.

Dans ces derniers temps, quelqu'un a voulu nier la possibilité de la translation de la sainte Maison de Nazareth. On ne nie pas qu'une maison curieuse, construite à la mode des temps antiques, existe à Lorette; mais on s'est efforcé de prouver que ce n'est pas la maison de la Vierge Marie. C'est l'opinion de certaines personnes qui semblent dire à l'Eglise catholique qu'elle se trompe, qu'elle croit aux faits surnaturels et qu'elle les interprète avec ignorance. Il faudrait donc dire que les savants pontifes de Rome se sont plu à autoriser la comédie à Lorette et qu'ils reconnaissent une chose fautive pour amuser les chrétiens. Que les critiques cessent d'obscurcir la gloire de l'humble Maison de Lorette. Ce n'est pas par des oppositions superficielles ni par des sophismes qu'on peut faire douter de la translation de cette sainte demeure, indubitablement habitée autrefois par la Divine Mère, où s'est incarné le Verbe pour le salut du genre humain, et où il a vécu plusieurs années sous l'obéissance de sa mère et de son père adoptif.

Oui, Lorette est riche d'un grand trésor et elle s'en glorifie. L'Italie est heureuse de l'honneur que Marie lui a faite, en choisissant une de ses petites villes pour y déposer sa demeure. Elle s'en montrera digne, par crainte de la voir s'envoler en des pays meilleurs.

## PADOUE

*Le 24 mai, 1909.*

En quittant Lorette, nous dûmes retourner à Ancône pour venir à Padoue. La dévotion à saint Antoine est trop répandue chez nous pour que des pèlerins d'Amérique oublient cette ville qui conserve les précieuses reliques de ce grand thaumaturge. Ce titre résume tout ce qu'on peut dire de saint Antoine. Il fit des miracles innombrables durant sa vie, et depuis sa mort, on a publié par milliers, les faveurs obtenues par sa puissance.

La ville de Padoue compte 80,000 habitants; elle est étrangement bâtie; les maisons sont à arcades qui retombent sur des piliers en maçonnerie au bord des rues, ce qui protège les piétons des ardeurs du soleil et des pluies. Sous ces balcons, ornés d'arbrisseaux et de jolies corbeilles de verdure, les Padouens s'amuse; ils y prennent leurs repas au grand air, et s'y délassent à défaut de places publiques. A minuit, les citoyens sont encore à se promener et à causer sur les rues. La chaleur torride les empêche probablement de pénétrer dans leurs maisons qui, pour avoir des façades assez élégantes, ont des intérieurs sans air et sans ventilation. Ce qui semble pour eux être un martyre, le



fut davantage pour nous qui étions loin de nous attendre à une pareille chaleur la 24 mai. Il faut bien avouer que, pour un hôtel soi-disant de première classe, nous y avons trouvé un bien bon hôtelier mais un vilain réduit: une fournaise qui nous chauffa à blanc.

De bon matin nous étions dans l'église aux grandes coupoles de Saint-Antoine, c'est une des plus belles du monde, elle fut commencée en 1232, quelques mois après la mort d'Antoine, l'année même de sa canonisation. Ce fut en 1263 qu'on y transporta son corps. Le tombeau est placé au milieu d'une chapelle qui lui est consacrée et qui elle-même est déjà un grand édifice. La décoration actuelle est du XVI<sup>ème</sup> siècle. Ayant fait ouvrir les riches trésors de l'église, nous avons vu, entr'autres reliques précieuses, la langue du saint enchâssée dans un reliquaire d'or et d'argent qui vaut plus de 10,000 piastres. Après nos messes nous avons assisté à la messe de Sa Paternité le Patriarche et Cardinal de Venise qui était venu en pèlerinage à Padoue. Un évêque grec, assisté de ses diacres, a aussi célébré à l'autel du corps du saint thaumaturge.

Je me demande si je ne vous ai pas fatigués avec toutes ces descriptions peu variées des églises d'Italie ? Vous savez bien que, comme prêtre, je suis venu dans ces pays étrangers pour y voir ce qu'il y a de religieux ; connaissant d'ailleurs l'état

d'âme des Acadiens. je crois leur faire plaisir tous les jours, en leur faisant visiter les pieux sanctuaires et en leur parlant de ce qui peut favoriser leur piété et augmenter leur foi si vivace.

Nos grands pèlerinages se terminent à Padoue. En suivant le chemin du retour, nous nous arrêtons dans des villes plus modernes, en visites d'agrément. Nous vous ferons part de tous nos plaisirs.

Sur le chemin de fer de Venise, dans le même compartiment que nous, était une dame fort distinguée qui paraissait s'intéresser à notre conversation.

M. l'abbé A. Bégin, professeur de physique au Séminaire de Sherbrooke et son frère M. H. Bégin, notaire, de Windsor-Mills, deux compatriotes que nous avons vus à Rome, nous rencontrèrent de nouveau à Padoue. Il fut décidé de voyager ensemble jusqu'à Paris. Nous étions en frais de nous arrêter. Des Canadiens, vous le savez, n'ont pas la langue dans leur poche et d'habitude ils font du train où ils sont ; leur humeur les suit à l'étranger ! Après les histoires du pays vinrent les chants de chez nous... Le répertoire connu y passa presque tout ; une longue pose avait même laissé croire que le concert était fini, lorsque notre jovial notaire se mit à fredonner encore : *A Saint-Malo, beau port de mer ! A Saint-Malo, beau port de mer !!* Ce dernier refrain avait fait sursauter la bonne dame, non-seulement elle

avait cru reconnaître l'accent canadien, mais elle en avait la certitude ; elle allait nous faire une surprise, et une grosse surprise aussi : « Je suis heureuse de vous rencontrer, messieurs, J'ai connu plusieurs de vos compatriotes aux fêtes de Honfleur et de Saint-Malo, il y a cinq ans; ils étaient logés dans mon château et plusieurs d'entre eux, à ma maison de campagne, à Port-Cartier. Je possède la ferme et l'habitation de Jacques-Cartier, le grand navigateur qui le premier remonta votre beau Saint-Laurent (1535). Un monsieur Chicoyne, journaliste et député, me pria alors de lui donner un souvenir du vieux manoir de Jacques-Cartier. Ce fut presque à regret que je consentis à lui expédier un petit vitrail bien conservé qui fermait une fenêtre donnant sur la mer et d'où le grand homme a dû souvent porter ses regards vers votre cher Canada. On m'a appris que mon vitrail était à Sherbrooke ?—Parfaitement, Madame, reprit M. l'abbé Bégin, je suis curateur du musée du Séminaire Saint-Charles-Borromée, de Sherbrooke, et c'est moi qui porte un soin jaloux à votre relique ; elle ne sera que plus appréciée maintenant que j'ai l'honneur de connaître Madame la Châtelaine de Saint-Malo.»

Nous sommes heureux de la rencontre fortuite de Madame Fernand de Ferron de Port-Cartier, en Paramée, France. Nous lui parlons de notre patrie à laquelle elle porte beaucoup d'affection. Nous serions

très heureux de répondre à sa gracieuse invitation de la visiter à Port-Cartier ; nous y recevrons un fraternel accueil. En attendant, Madame de Ferron voudra bien croire à notre respect.

## VENISE

*Le 25 mai, 1909.*

Nous arrivons à Venise vers les quatre heures de l'après-midi. Allons-nous dire comme le bon Toïnon : « Impossible de débarquer la ville est inondée ; tout le monde est en canot dans les rues ? » Nous sommes plus braves, et, vite, en gondole, nous gagnons à l'hôtel Moderne, tout près de la grande place Saint-Marc.

La ville est bâtie sur la mer Adriatique. Ses 150,000 maisons et palais s'élèvent du sein des flots ; 105 canaux la divisent en 123 îles, réunies les unes aux autres par 300 ponts presque tous en pierre et qui forment des arches magnifiques au-dessus des rues.

Dans ces lagunes filent toute une flottille de gondoles : quelques-unes sont légères avec leurs petites cabanes basses, leurs moelleux coussins de plumes et leurs oreillers de cuirs fins, elles sont pour

les promeneurs et les particuliers; d'autres à formes variées sont pour le commerce; elles remplissent les canaux pendant le jour au temps du travail.

Ce moyen de communication donne à la ville son cachet particulier. De prime abord Venise m'a déconcerté; je l'ai trouvée lugubre; je me suis senti envahir par un malaise indéfinissable: des gondoles noires comme des chariots d'entrepreneurs de pompes funèbres nagent sans bruit sur des eaux croussantes; des gondoliers aux cris rauques comme des basses d'orgue annoncent un danger à prévoir, au coin des lagunes; un silence de mort plane partout: on n'entend ni le sabot d'un vif coursier frapper gentiment le sol, ni le carrosse élégant rouler sur l'asphalte durci, ni le train grincer sur ses rubans d'acier, encore moins le *tuf-tuf* bruyant, dernier réveil, de nos villes à la mode. Il faut attendre, dit-on; la première impression est souvent trompeuse! Prenons un peu de repos; demain nous serons plus disposés à jouir des plaisirs si vantés de Venise surnommée la Reine de l'Adriatique.

La place Saint-Marc est le centre de Venise; elle est en face de la basilique Saint-Marc, au milieu d'une rangée de palais magnifiques. Après le coucher du soleil, c'est le rendez-vous du monde élégant; c'est là que les Vénitiens vont jouir de la fraîcheur et entendre de la belle musique.

La piazza est animée d'une multitude de pigeons

qui voltigent au-dessus de nos têtes, ils se perchent même sur nos bras ou sur nos épaules pour manger les grains qu'on leur donne. Aux pieds des grands mâts, le sol en est complètement couvert; ces roucou-lants se becquètent à qui mieux mieux en se disputant les grains de maïs que les voyageurs prennent plaisir à leur distribuer. L'usage était autrefois de laisser un certain nombre de colombes devant le parvis de l'église Saint-Marc, le dimanche des rameaux, et la coutume depuis ce temps a été de les garder et de les protéger pour le plaisir des visiteurs.

C'est à Venise que résidait le cardinal Sarto, devenu depuis le grand Pape Pie X. Il suffit de se promener sur la Piazzetta et d'y voir la haute colonne avec le lion de saint Marc pour comprendre tout de suite combien le pontife de Rome aime son ancienne ville patriarcale. Il a voulu avoir sur ses armes papales son lion chéri de Venise.

Nous sommes allés faire une agréable excursion au Lido, île voisine, qui est pour Venise ce que Con-nay Island est pour New-York et Revere-Beach pour Boston. Cette fois c'est un gazoline qui passe comme un éclair à travers le grand canal et nous conduit aux *bagni* du Lido.

La plage est couverte de baigneurs; nous rejoindre à eux, ce fut l'affaire d'un instant! Nous voilà à la mer jusqu'au cou, plongeant, nageant comme des poissons; on se croirait aux bains de chez

nous, moins nos chères falaises et nos dunes tant aimées.

Le beau soleil d'aujourd'hui a changé mes dispositions d'hier, la vie se présente sous un jour nouveau et je dois avouer avoir été trop sévère à l'endroit d'une ville dont la renommée est faite depuis longtemps.

Nous avons réservé, pour notre dernière soirée, la promenade sur le grand canal et les sérénades au clair de la lune. L'onde est couverte de gondoles ; c'est sur l'eau, au grand air, qu'est joué l'opéra et que sont donnés les concerts les plus charmants ; les répertoires populaires sont aussi exécutés avec un brio qui entraîne, car la foule enthousiaste souvent vient s'unir aux chanteurs et former des chœurs puissants. Les lanternes vénitiennes et la lune d'Italie illuminent cette scène qui a pareille nulle part ailleurs. On peut s'efforcer d'imiter, mais jamais le tableau aura la richesse de décors qu'on trouve ici.

A Venise, nous dit-on, c'est toujours le carnaval joyeux ; sa splendeur éblouit tous les yeux, enivre tous les esprits et réjouit tous les cœurs. J'en conviens, c'est l'endroit idéal pour les promeneurs ; on y trouve la vie facile, heureuse, dans cette ville aux mille plaisirs et aux mille jouissances.

Chaque pays a ses mets locaux, son plat particulier : Marseille, vante sa bouillabaisse ; Cette, ses

fricots de clovisses; Naples, son macaroni, Venise a sa soupe au pidocchi. Les pidocchi sont des espèces de crabes qui se recueillent dans les lagunes et les canaux mêmes; ces crustacés ressemblent aux cancrelats qu'on trouve dans les trappes de homard de nos pêcheurs du Nouveau-Brunswick. La soupe aux pidocchi est classique dans tous les hôtels, et tout voyageur épris du pays doit en manger une, accommodée de la main même d'un vieux pêcheur de l'Adriatique. Je déclare, la main sur l'estomac, préférer notre potage à la *baillarge* et nos *poudings râpés* d'Acadie, à ces ragoûts étrangers.

En gondoles encore, en gondoles toujours à Venise, nous allons vers la gare en route pour Milan.

---

## MILAN

*Le 27 mai, 1909.*

La préoccupation toute naturelle du voyageur en arrivant à Milan est la visite de la *Duomo*, c'est-à-dire de la cathédrale; c'est vers elle qu'on dirige sa première course, afin d'examiner le plus beau monument gothique qui existe.

Le dessin de la façade semble tout à fait



ordinaire, si ce n'est une profusion de flèches régulières, de consoles et de niches remplies de statues de saints et de figures d'anges. Quand on regarde cette église de profil, on voit toute une forêt de clochetons, des pinacles ou des minarets qui sont unis par des bouts de dentelles aux découpures les plus fines ; on dirait des congélations cristallisées qui sont suspendues aux multiples arceaux. La Vierge Immaculée debout sur le croissant se tient à une hauteur effroyable ; elle est bien la Reine de tous les Saints au milieu de ce groupe composé de 7,600 statues de toutes les dénominations célestes.

La cathédrale de Milan, toute en marbre blanc, est réputée une des plus riches du monde : l'intérieur est majestueux et noble, au centre est une balustrade qui permet de jeter un regard dans la crypte où repose, dans un cercueil de cristal recouvert de lames d'argent, le corps de saint Charles Borromée.

Saint Charles est le saint le plus vénéré du pays. Sa conduite pendant la grande peste de Milan l'a rendu populaire et son souvenir sera toujours vivant chez les Milanais.

La sacristie renferme le plus riche trésor que nous ayons vu jusqu'ici ; il vaut des millions : les statues de saint Charles et de saint Ambroise, grandeur naturelle, toutes en argent avec pierres précieuses aux bordures de leurs vêtements ; les

bustes du martyr saint Sébastien, de la vierge sainte Thècle et de plusieurs évêques de Milan constellés de rubis et de topazes; une croix de procession en or, étoilée de saphirs et de grenats; une parure d'autel comprenant la croix de huit pieds et les six chandeliers de cinq pieds en argent le plus pur. Les dimensions de ces précieux objets n'ont point effrayé les pieux donateurs; il semble qu'on s'est plu à entasser ici des richesses énormes, toujours pour embellir et orner les saints autels.

En passant près du baptistère, nous voyons qu'on se prépare à administrer le Baptême; nous voulons être témoins curieux de la cérémonie. Un petit autel spécial, sur lequel brûlent six cierges, est élevé en face des fonts; il est couvert de plats d'argent, rangés avec ordre comme dans un dressoir; à côté, un petit lit avec couvrepied et oreillers en soie blanche et garnis de franges d'or sur des tapis, il y a trois prie-Dieu et trois fauteuils. Bientôt arrive le compérage: c'est le parrain qui tient l'enfant sur un coussin bordé de dentelles, pendant que la marraine touche légèrement les plis de la longue robe baptismale. Une bonne à costume blanc et bleu et toque enrubannée se tient prête à rendre des petits services à l'enfant et à le recevoir après le baptême; l'heureux père se tient debout près du prêtre, il sourit à tous

les mouvements de cette scène qui le comble de bonheur.

Les riches peuvent se payer des honneurs; mais ils n'ont rien de plus que cela. L'enfant du pauvre baptisé dans l'humble église d'un hameau a le ciel ouvert comme celui qu'on vient de baptiser aux fonts d'albâtre et sous les voûtes de la grande cathédrale de Milan.

---

#### D'ITALIE EN SUISSE

Nous voilà en route pour Lausanne en Suisse. Nous sommes bientôt à Arona, la patrie de saint Charles Barronée; on aperçoit le monument élevé en son honneur; il domine le lac Majeur.

La statue de saint Charles, érigée en 1624, au prix d'environ 200,000 piastres (*e costò la somma di circa un milione di lire*), a quatre-vingt-quinze pieds de hauteur sans son piédestal qui en a déjà quarante. Elle est reconnue comme la plus grosse statue après le colosse de Rhodes; or, comme celui-ci est disparu, à elle revient donc l'honneur du premier rang.

Ici les maisons ont des toits qui descendent sur des balcons en saillie: on voit des grilles aux fenêtres très basses, des encadrements colorés, des christes et des madones peints sur les murs extérieurs. En

face de nous, nous avons les îles Borromées au nombre de trois, ce sont l'Isola Madre, l'Isola Bella et l'île des Pêcheurs; elles forment une espèce de corne dont la pointe est tournée vers la ville de Domodossola.

En arrivant vers la Suisse, le pays s'égaie et devient de plus en plus riant, le beau lac Majeur ajoute un bel ornement à sa décoration. Les pentes deviennent de plus en plus rapides; la vallée, où la route circule, est semée de gorges profondes; les montagnes latérales s'escarpent affreusement; les rochers sont abruptes, perpendiculaires, quelquefois même ils surplombent leurs parois et montrent partout la trace de la mine; c'est-à-dire qu'ils n'ont livré passage qu'après une longue résistance, et qu'il a fallu brûler bien de la poudre pour en avoir raison. C'est Napoléon qui fit ouvrir cette route aux conquérants qui désiraient rentrer en Italie; il la fit travailler par près de 10,000 hommes qui ont dépensé 160,000 quintaux d'explosifs avant de faire à l'âpre flanc de la montagne cette imperceptible raie souterraine.

Avant 1905, on entrait en Suisse par le tunnel du mont Saint-Gothard, depuis on peut passer par celui du Simplon entre Iselle en Italie et Brigue en Suisse, sur une double voie de huit à neuf milles. Une locomotive électrique nous passe à travers cette chaîne des Alpes dans l'espace de vingt-cinq minutes et nous laisse en Suisse où les monts se continuent

de plus en plus élevés ; ils sont si hauts que leurs sommets sont chargés de neiges éternelles. Ça change le paysage, et la bise nous apporte dans la plaine une température bien différente de celle de la douce Italie.

Le lac Léman nous apparaît avec ses rives toutes animées : les élégants petits vapeurs courent d'un flot à l'autre, secouent en passant les barquettes des gais promeneurs et envoient aux jolis bambins jouant sur les grèves la vague grossie qui inonde leurs petits villages en miniature ; les baigneurs fatigués flânent sur les sables ; les amateurs tendent leurs lignes au fretin ; les vieux se reposent à l'ombre des saules tandis que les jeunes font doucement la promenade en égrenant les marguerites, ou jasant d'amour, en causant d'avenir.

C'est ici l'endroit idéal pour les villégiatures, et les gens semblent s'amuser fort bien, dans ce milieu où le climat n'a guère de variations durant les mois de mai juin et juillet.

La Suisse à ses châlets particuliers dont la renommée court le monde ; ils ont l'avantage d'un décor dont le pittoresque ne saurait être surpassé. Ils dominent des sites propres à satisfaire les gens avides de bon air et à contenter les chercheurs de grands horizons ; mais je dois dire que nos cottages d'Amérique ont plus d'élégance et, dans leurs toilettes si belles, ils mettraient ici le comble aux fantaisies des touristes.

Nous logeons à l'hôtel Continental, près de la gare de Lausanne. Après le bon repas du soir, nous prenons le train de ceinture pour faire le tour de la ville. Tout est propre : les jardins ont de belles fleurs, les étalages sont faits avec art. Les gens s'amusement en groupes sur les places publiques où sont élevés des monuments. Les clochers sont nombreux ; il y en a peu qui sont surmontés de la croix, car la population est en partie protestante dans cette ville.

Tout le monde parle le français, c'est la langue de cette partie de la Suisse. Nous sommes bien étonnés de voir des protestants français, comme on le serait chez nous dans les provinces Maritimes de rencontrer des anglais catholiques.

Demain, nous quitterons Lausanne, et, par Pontarlier-Dijon, nous rentrerons à Paris. Nous devons passer quinze jours dans la Ville-Lumière, mais, ayant fait un séjour plus long que nous l'avions prévu à Rome, il faut simplifier ici. Le 5 juin, nous suivrons les Assomptionnistes dans un pèlerinage-excursion, au mont Saint-Michel, en Bretagne, de là nous irons à Boulogne, Londres et Liverpool où nous nous embarquerons pour le Canada le 11 juin.

Nous voulons bien profiter du temps relativement court qui nous reste pour voir les grandes villes de Paris et de Londres. J'espère que tout cela nous fera oublier l'ennui qui essaie de s'emparer de nous. Après avoir prévu le retour, c'est déjà

savourer le plaisir de retrouver ceux que nous avons quittés, il y a bien longtemps. En attendant, que les parents, les paroissiens et les amis ne nous oublient pas, afin que la traversée soit heureuse.

---

## PARIS

*Le 28 mai, 1909.*

Le rapide de Lausanne nous amena à Paris en 5 heures, en gare du P.-L.-M. (Paris-Lyon-Méditerranée.)

Perdus parmi la foule des voyageurs, nous franchissons le quai de la gare, et, avec de grands yeux, nous scrutons cet éblouissant Paris, la ville de grandes choses et des grandes merveilles. La première vision est celle de la tour Eiffel qui domine de beaucoup toute la ville, le Trocadéro, les massives tours de Notre-Dame, et, dans le lointain, sur le sommet de Montmartre, l'imposante basilique du Sacré-Cœur de Jésus.

Il faut se rendre d'abord à notre pension; nous avons l'embarras du choix de locomotion : il y a des omnibus, des autobus, des automobiles, le Métropolitain, le chemin de ceinture et enfin des fiacres de toutes sortes ; nous prenons une voiture ouverte

afin de jouir du coup d'œil général sur les rues et les places publiques. Après une heure de promenade où les yeux ont changé bien des fois de direction nous arrivâmes chez M. l'abbé Prévost, Place Pereire, où nous trouvons de bons et charmants confrères qui nous accueillent de grand cœur.

Vite, après notre installation et un brin de toilette, nous courons au commissariat canadien, près de la gare Saint-Lazare ; c'est là que nous lisons notre correspondance, avides comme vous devez le penser, des nouvelles de chez nous. Tout va bien, écrit on ; consolante pensée qui nous rendra le séjour encore plus agréable à Paris.

Nous ne connaissons pas Paris, puisque c'est notre premier voyage d'Europe. Comment alors se hasarder dans ces rubans qui se déroulent sans fin ? Ces milliers de rues forment un labyrinthe où il est très facile de s'écarter. Nous prenons une bonne journée d'orientation : un voyage à Vincennes par le Métropolitain, long souterrain qui traverse la ville en tous sens ; une descente de l'Arc de l'Etoile à la Place de la Nation, en chars à surface ; une course à Montmartre en autobus, et, enfin, un tour de ceinture pour arriver à la Porte-Maillot où nous faisons nos quartiers. Nous voilà en pays connu, et, pour les Parisiens d'un jour, Paris n'a presque plus de secrets !

Quel immense monde grouillant que cette vieille



capitale de la France. Chaque objet, chaque incident prend des formes spéciales et l'imagination qu'on peut s'être faite de tout ce qu'il y a ici ne saurait parvenir à la réalité ; c'est du merveilleux sur toute la ligne. On appelle Paris, la Ville-Lumière ; c'est bien d'ici que rayonne par tout le monde ce puissant solcil des arts ; c'est un centre de grandeurs et de beautés ; c'est aussi un centre.... de laideurs.

Pour écrire sur Paris, il faut y avoir séjourné ongte mps. Il faut avoir vu, connu et étudié la vie parisienne, or, comme je n'y suis que pour que.ques jours, je ne puis écrire autre chose que ce que je remarque en passant.

Le dimanche 30 mai, jour de la Pentecôte, nous allons assister à la grand'messe à Notre-Dame, l'église métropolitaine de Paris. Les cérémonies sont grandioses ; Sa Grandeur Monseigneur Amette, archevêque de Paris et successeur de Son Éminence le Cardinal Richard, officie en grande pompe. Après le chant de tierce, le pontife fait une procession autour de la cathédrale et tous les étrangers sont admis au baisement de l'anneau, au passage de Sa Grandeur. Les ornements précieux en usage à cette messe du Saint-Esprit sont ceux que portait le Pape Pie VII, lors du sacre de l'empereur Napoléon dans cette même église de Notre-Dame.

La maîtrise de l'église, composée de fraîches voix d'enfants, exécute en plein-chant la messe ro-

yale. La cathédrale est bien loin d'être remplie, et il faut ajouter que ceux qui sont présents paraissent des étrangers. C'est avec un profond chagrin qu'on remarque le peu de religion de nos frères français ; la fille aînée de l'Eglise oublie ses destinées et le courant actuel l'entraîne loin de Dieu. C'est triste ! C'est désolant !

La visite des églises est ce qui nous intéresse le plus. Nous allons à la Madeleine ; cet édifice quoiqu'étant destiné pour une église, fut fait sur les plans du Panthéon de Rome. La révolution ayant interrompu les travaux, Napoléon Ier en ordonna le parachèvement pour en faire un temple de la Gloire et y fit mettre l'inscription suivante : « L'Empereur Napoléon aux soldats de la grande armée ». Après plusieurs difficultés, l'église fut ouverte au culte en 1842. L'intérieur est très curieux : les murs latéraux n'ont pas de fenêtre et la lumière ne pénètre que par trois claires-voies dans la voûte.

Dans cette demi-obscurité, le bel autel de marbre, surmonté du groupe de sainte Madeleine s'élevant au ciel sur les ailes des anges, apparaît d'une blancheur plus pure et d'une élégance plus grande.

Nous arrivons à l'église gothique de Saint-Germain l'Auxerrois, au moment d'une prédication qui se termine par une imposante bénédiction du très saint Sacrement. J'ai vu là des enfants de sanctuaire bien disciplinés : leur tenue et leurs ma-

nières élégantes au service de l'autel m'ont bien édifié. C'est du petit campanile de ce sanctuaire que fut donné le signal du massacre de la Saint-Barthélémy, du 24 au 25 août 1572; la cloche ne cessa de tinter toute la nuit.

Une petite chapelle qui attire tout le monde est celle dédiée à Natre-Dame des Victoires. Elle fut bâtie en 1629 par Louis XIII pour l'accomplissement d'un vœu. On a agrandi l'édifice en 1656, c'est celui qui existe aujourd'hui et qui voit fleurir, dans Paris, le culte de la sainte Vierge par l'archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie. Cette église est la plus fréquentée de la capitale; à quelque heure du jour que ce soit, il y a affluence devant l'autel de Marie. Des lampes votives et des cierges brûlent continuellement devant la statue couronnée de Notre-Dame des Victoires.

Nous avons visité aussi la belle église de Saint-Eustache; elle est remarquable par son ancienneté, ses riches sculptures et ses vieux vitraux. Ici, comme dans plusieurs autres églises, s'il y avait un peu moins de poussières sur les boiseries des stalles, sur les draperies des statues, cela n'ôterait rien au mérite de ces antiquités et la valeur artistique serait mieux goûtée.

## LE LOUVRE.

*Le 1er juin, 1909.*

En se rendant au Louvre, nous voulons jouir d'une belle promenade sur les boulevards. Nous montons à pied l'allée de la Grande-Armée, et passons sous le monumental Arc de l'Etoile, commencé par Napoléon et terminé sous Louis-Philippe. Douze avenues bordées des plus belles plantations rayonnent de cette place et s'étendent dans les plus beaux quartiers de la ville. Nous suivons les Champs-Élysées, nous allons à la place de la Concorde et nous arrivons en face d'un vaste palais qui longe les bords de la Seine; c'est le Louvre, le plus important des édifices publics de Paris, au point de vue de l'architecture et à cause des précieuses collections qu'il renferme. Je n'en finirais pas, si j'entreprenais de vous nommer les différents musées qui sont installés ici; nous visitons seulement les salles de sculptures, de peintures et d'antiquités. Le scrupule serait de trop dans ces visites des musées romains et français; car l'art prend la permission d'exhiber toutes choses dans l'état naturel, souvent au dépens de la saine morale et toujours contre tout principe de pudeur et de modestie.

J'avais hâte d'arriver à la galerie des peintures

pour admirer la fameuse toile de l'Immaculée-Conception, de Murillo, d'abord parce que les Acadiens ont choisi ce beau sujet pour représenter la glorieuse Assomption de leur sainte patronne, et ensuite parce que je possède, dans mon église de Cocagne, un grand tableau, bonne copie de la Vierge du grand peintre espagnol. Murillo qui a exécuté le tableau du Louvre, en 1678, s'est évidemment inspiré du passage suivant de l'*Apocalypse*: « Il parut un grand prodige dans le ciel: une femme revêtue du soleil, qui avait la lune sous les pieds, et sur la tête une couronne de douze étoiles. » La délicatesse du coloris, l'élégance de la Vierge, avec ses beaux yeux vivants, avec ce groupe de petits chérubins qui la transportent au ciel sur des nuages, forment ce qu'il y a de plus merveilleux et de plus charmant. C'est la plus belle apothéose des gloires de la Bonne Vierge Marie!

Le musée des antiquités nous dit peu de choses. Ce serait montrer peu de connaissances et beaucoup d'orgueil si je ne m'expliquais immédiatement: pour ceux à qui il est donné de ne visiter que le seul musée du Louvre, il y a de quoi étonner; mais pour nous qui voyageons depuis quatre mois, ayant parcouru les vieux pays, et les vieilles citées, nous pouvons nous vanter d'avoir vu autant, et plus au Caire, à Rome, à Athènes et à Venise. Cela n'empêche pas de conserver au musée du Louvre son

importance première et de le considérer comme le plus beau du monde.

Nous sommes sur pieds depuis six longues heures ; il y a bien de quoi ôter le goût des choses les plus belles, n'est-ce pas ? Allons nous reposer ; l'esprit et le corps en ont grandement besoin. Demain, nous serons plus alertes et mieux disposés pour apprécier toutes les beautés que l'art a réunies dans cette ville célèbre de Paris.

### AU BOIS DE BOULOGNE

*Le 2 juin, 1909.*

C'est au bois de Boulogne que nous avons voulu passer notre journée : nous arrivons de bonne heure. avant l'invasion des visiteurs. Ce sont d'abord des allées symétriques, des avenues portant des noms de glorieuses victoires, des pelouses bien entretenues, des arbres bien taillés ; plus loin c'est une promenade silencieuse et tranquille, c'est la nature simple et sans décors. On n'entend ici que le ramage des oiseaux et le bruissement des feuilles, tout est imprégné d'un parfum d'abandon qui repose. Le calme qui règne dans cette solitude fait un contraste étrange avec le mouvement et l'agitation des rues et

des boulevards d'alentour. Nous faisons silence pour écouter tout ce qui parle autour de nous, et pour peu que les nymphes qui enchantent ces lieux chuchotent plus bas, nous nous endormirions à leur douces mélodies; à l'ombre des grands pins, nous rêverions volontiers aux plaisirs d'un joyeux retour au pays, ou d'une rencontre inattendue de quelqu'un que nous aimons.... Vite, fuyons,....ce n'est pas encore le temps de s'attendrir! Allons au jardin d'acclimatation et visitons son étrange population. Un gaillard, probablement un attaché du parc, caressait doucement un énorme lion. Il paraissait familier avec cette belle bête, il lui tapotait la tête et les oreilles pendant qu'elle se frottait doucement aux barreaux de sa cage. On entendit bientôt les rugissements des léopards, les grognements des ours et les sifflements des mangoustes et des fouines. A côté des fauves, sur l'herbe même du jardin venaient se reposer des vautours et divers échassiers, devant les cerfs et les biches. Au fond, dans des cases étroites et profondes, s'enroulaient sur eux-mêmes des serpents, des boas, des aspics; dans des bassins pleins d'eau jouaient des requins et des phoques. Enfin, nous trouvons ici tous les animaux, tous les oiseaux domestiques ou sauvages, ils sont élevés en vue de produire les meilleurs types en leur permettant de ne se multiplier qu'entre véritables beaux sujets de race.

Nous voudrions avoir quelques jours de plus à notre disposition; nous pourrions faire des études avantageuses tout en nous amusant fort bien.

### LES INVALIDES.—LA TOUR EIFFEL

*Le 3 juin, 1909.*

On arrive aux Invalides par le pont Alexandre III, en passant en face du grand et du petit Palais.

Le dôme doré des Invalides est vu de bien loin, c'est sous sa coupole dans un riche sarcophage de porphyre poli que furent déposés les restes du grand Napoléon, lorsqu'en 1840, ils furent remportés de l'île Sainte-Hélène. Au-dessus de la porte de la crypte on lit ces belles paroles du testament de l'Empereur: «Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé». En arrière du tombeau est l'église Saint-Louis dont la haute nef est décorée d'un grand nombre de drapeaux pris à l'ennemi ; ce sont les trophées des victoires de Napoléon.

Le musée des Invalides a son cachet particulier : nous y voyons la salle des armes blanches et des armes à feu ; des salles pour l'artillerie, la cavalerie ; des salles de costumes et de cuirasses; nous



voyons tout ce qui a pu servir depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours dans les combats et les guerres.

De l'hôtel des Invalides nous nous rendons à la tour Eiffel. Nous attendons l'ascenseur sous l'arcade quadrilatérale qui supporte la pesante charpente de fer. Il faut un quart d'heure pour se rendre au sommet ; le prix d'ascension est de 3 francs ou 60 centins. En montant, la crainte du vertige disparaît, nous ne pensons qu'à admirer le beau panorama de tout Paris et de ses environs. Le coup d'œil est magnifique, l'air est pur, le ciel est plus proche et on se sent loin des choses de la terre. A cette hauteur de 1,000 pieds nous voyons presque dans l'infini ; nous pointons nos jumelles dans la direction de Cognac et de Bouctouche sans espoir d'y voir nos chers clochers ; regarder vers la patrie était déjà une consolation, la seule possible pour le moment. Nous chargeons—*du haut des hauteurs* de la tour—une messagère fidèle, au timbre de l'Eiffel d'aller porter chez nous nos pensées *les plus hautes*, nos sentiments *les plus élevés*.

Comme en France on ne parle que de machines volantes, je propose, pour être à la mode, une descente en aéroplane. N'est-ce pas, Mgr Hébert ? ce serait émouvant ? Impossible de convaincre mon vénérable compagnon ; il faut renoncer à l'expérience. . . . Heureusement que le bon curé de Bouctou-

che a le don de prudence pour lui et pour moi. Il a épargné sa vie et sauvé la mienne ! Un bon compagnon de voyage est un véritable trésor !!

---

## VERSAILLES

*Le 4 juin, 1909.*

Il faut jouir de la campagne parisienne. Nous allons à Versailles voir le grand Palais, les Trianons et les fontaines puissantes.

Versailles est la création de Louis XIV. Il y vécut dans la gloire de son règne et au milieu d'une cour où toutes les richesses furent déployées. Voltaire appelait cette ville *l'abîme des dépenses* parce que seul l'entretien du château coûtait aux Français des sommes fabuleuses. L'intérieur du Palais est tout ce qu'on peut concevoir de plus beau en fait de grandeur et d'opulence. Les appartements privés du roi Louis XIV et de la reine Marie-Thérèse d'Autriche sont encore conservés tels qu'ils étaient en 1715; on y voit même le lit des souverains. Les salons rivalisent de beauté, les salles et les cours d'honneur brillent sous leurs riches décorations. La partie qui renferme les toiles des grands peintres, illustrant toutes les guerres du grand Napoléon, est d'un grand intérêt.

Ce que j'aime le mieux à Versailles, ce sont les jardins du château. La disposition des carrés, des avenues, des bois et des fontaines forme le plus bel agencement possible. Les plantes à profusion, les fleurs en abondance, les statues des divinités et des grands hommes, les groupes d'animaux en bronze, les jets d'eau de Neptune et de Latone, les scènes mythologiques des grands parterres font grand et majestueux l'ensemble de ce jardin où tout paraît si bien s'harmoniser avec les beautés de la façade du grand Palais. Il faut ajouter à cela le déluge des grandes eaux qu'on fait jouer de temps en temps seulement, car pour donner le spectacle de ces milliers de jets d'eau au même moment, il faut compter sur une dépense de 10,000 piastres chaque fois. C'est un plaisir qui coûte cher !

---

### LE MONT SAINT-MICHEL EN NORMANDIE

*Le 5 juin, 1909.*

Avant de quitter la France, nous voulons faire un petit voyage en pays breton et normand. L'occasion est bonne: nous profitons du pèlerinage au mont Saint-Michel sous la direction des Pères de

l'avenue de Breteuil. Nous y reverrons nos charmants Pères Assomptionnistes.

Le samedi matin à huit heures, nous étions à la gare des Invalides, faisant partie d'un groupe considérable qui se préparait à partir pour le mont Saint-Michel dans le département de la Manche. Les Pères Antonin et Olivier conduisent les pèlerins.

En entrant en gare d'Evreux, on nous dit que nous sommes en terre normande. Il suffit de regarder les villages échelonnés sur la route pour s'apercevoir que le Canada a quelque chose d'ici. Les châteaux et les manoirs de nos seigneurs de la vieille province de Québec ; les vieilles demeures des premiers colons canadiens sont sur le modèle exact de celles que nous voyons. Voilà une grosse maison de pierres, massive, sévère, flanquée de deux énormes cheminées ; à la façade, il y a un grand perron de dalles, sur le toit deux lucarnes avec croisées à petits carreaux. Je n'aurais pas été surpris d'y voir apparaître mon vénérable père et ma bonne maman tant cette demeure ressemble à la maison paternelle du Sault-au-Récollet ! Je suis heureux de pouvoir, si loin du pays, jouir de paysages indentiques aux nôtres et de voir dans les champs des scènes pastorales comme celles que nous voyons dans nos campagnes canadiennes. Voyager en Normandie, c'est voyager dans le Canada-français.

On vante beaucoup le bétail normand ; cela ne

m'étonne pas, quand je sais les bons soins qu'on lui donne : les vaches paissent dans des parcs où le trèfle et le foin leur vont au ventre, les jeunes poulains fringuent dans des pâturages tout aussi beaux que des prairies. On voit que les fermiers ont le légitime orgueil d'élever de beaux sujets, de là vient facilement l'abondance des recettes, avec leur exportation si renommée.

Les gens sont à faire les foins : les hommes soulèvent ce fourrage avec des fourches en bois prises aux saules qui servent de haies ; les femmes, aux mantelets de futaine, aux cottes et aux tabliers de toile de ménage, aux capelines de calicot, sont à rouler des « ondains », pendant que les petits enfants s'amuseut autour des meules. Quel temps agréable que ces heures passées au travail des champs !

Avant d'arriver au mont Saint-Michel, on nous fait voir de Pontorson, sur les côtes bretonnes, l'île de Jersey, Cancales, Saint-Malo ; ces lieux font revivre en nous mille souvenirs. C'est en Bretagne, dans le Finistère, qu'est la petite ville de Morlaix, celle qui nous intéresse tout particulièrement, car on le sait bien à Cocagne et dans ses environs, c'est de là que nous est venu le vieux Joseph Gueguen, le trissaieul de Mgr Hébert. Ce fut le premier colon de ma paroisse. Je ne puis dire quand il vint en Acadie. Joseph avait 15 ans lors de la tourmente de 1755, et il fut jeté avec bien d'autres Acadiens sur

les fies Saint-Pierre et Mignelon où il se maria en 1760. Le jeune prescrit vint s'établir à Cocagne en 1767, et il y fit une souche nombreuse, car je baptise depuis plusieurs années les descendants de la sixième génération.

Une lettre intéressante de l'abbé Manach. (4 mars 1763) ancien missionnaire à la Baie-Verte en Acadie, l'appelle son fils adoptif. Il lui écrit de Paris, du Séminaire des Missions-Etrangères: «J'ai vu votre père à Morlaix bien portant, et il m'a conduit à mon retour avec ses chevaux jusqu'à Guinquamp; je lui ai dit l'état où je vous ai laissé et le parti que vous avez pris par l'alliance honnête que vous avez faite.»

M. l'abbé Toulon, curé de Pleines-Fougères, à qui je fais part de ces détails, veut bien nous porter une attention toute spéciale. Il nous intéresse sur les noms du pays breton et nous affirme que les Gueguen y sont encore nombreux; comme preuve de ses avancés il nous amène au pied d'une humble croix de cimetière, et nous lisons des noms d'Acadiens, tels que ceux de Gueguen de Gallant et de Thébault.

Nous serions heureux d'avoir un jour de plus pour aller en compagnie de cet aimable confrère faire une petite excursion à Morlaix. Nous découvririons des parentés certaines et à la façon bretonne, nous baisserions sur les deux joues ces frères doublement nôtres par le sang et l'origine.

Il n'est pas toujours facile d'aborder à Saint-Michel : le temps, la mer a ravagé les rives, et le Mont, à mer haute, est inaccessible par le tramway. Cette fois, la digue étant à sec nous pûmes arriver heureusement jusqu'à l'îlot.

En l'an 708, l'archange saint Michel apparaissait à trois reprises à saint Aubert, évêque d'Avranches, et il lui ordonnait d'édifier sur le mont Tombe un temple qui lui fut consacré parce qu'il voulait y être honoré en ce lieu. Le saint évêque fit la dédicace de ce temple en 709, à partir de ce moment le mont Tombe s'appela le mont Saint-Michel et devint très célèbre dans la France entière. Ce sanctuaire fut bientôt le lieu de pèlerinages considérables.

Cette année, à l'occasion des fêtes du douzième centenaire des apparitions du saint Archange, le Pape a accordé l'indulgence d'un jubilé à ceux qui se rendraient à la sainte montagne. Nous allons en profiter.

Le mont Saint-Michel a tous les attrait possibles; outre le sanctuaire, les pèlerins y trouvent un site pittoresque et y voient des merveilles qui constituent le plus sublime poème de pierre élevé par la main des hommes.

L'impiété des sectaires se fait sentir ici, comme partout, en France ; elle a enlevé à la basilique superbe les droits du culte et les portes ne sont ouvertes que pour y laisser voir les sculptures, l'architecture et la vieille abbaye abandonnée.

C'est dans une humble petite chapelle, ou sur la place publique que se font les grandes cérémonies religieuses.

Lors des grands inventaires imposés par le gouvernement français, il y a quelques années, on a chargé les officiers publics de faire leur devoir et de s'enquérir des propriétés appartenant à l'église; bien plus, ils devaient chasser les prêtres de leurs presbytères; les religieux et les religieuses de leurs communautés; c'était s'emparer avec violence des biens ecclésiastiques. Or, M. le colonel de Saint-Rémi, que j'ai l'honneur de rencontrer, me montra une épée et une croix de la légion d'honneur accrochées au pied de la statue de saint Michel en disant: « Un chrétien sincère et convaincu ne saurait combattre le Christ, j'ai préféré perdre mes appointements et mes grades dans l'armée plutôt que d'agir contre l'Eglise et nos prêtres. Je ne suis plus au service de la république, mais je suis toujours au service de Dieu. » Si ce noble colonel avait plus d'imitateurs, la France actuelle serait dans de meilleures conditions religieuses.

Au retour de ce beau voyage en Normandie, il nous a été donné de faire un court arrêt en Bretagne, dans la ville de Rennes. A la gare, nous attendait un ami, dans la personne de M. le Docteur Régneault, comme je vous l'ai déjà dit, cousin du Père Régneault, de Rogersville. Nous avons le temps



d'aller dire un *Ave* à Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, qui a sauvé la ville de Rennes d'une grande peste en 1632. Nous faisons une courte visite à l'église Notre-Dame, elle était remplie de fidèles, réunis pour fêter les gloires de Jeanne d'Arc. On bénissait une belle statue de la vierge de Domremy.

Il se manifeste un enthousiasme extraordinaire chez les Français, quand on parle de la Pucelle d'Orléans, et les croyants ont bien l'espoir que la Bonne Jeanne, libératrice de la France, deviendra la Sainte de la Patrie. On dit que Pie X, en la plaçant sur les autels, espère que par son intercession l'église de France verra des jours meilleurs.

La raison de notre court séjour à Rennes était une attente forcée de quelques heures, entre deux trains de chemin de fer: elles ont passé bien vite, trop vite. Il ne nous tardait guère de quitter Rennes et surtout le religieux et aimable Docteur Régneault.

---

### UN AMI DES ACADIENS

*Le 7 juin, 1909.*

Notre dernier jour à Paris est marqué d'un agréable souvenir; il nous sera donné de l'emporter

tout frais en Acadie. Nous faisons visite à M. l'abbé E. Biron, du clergé de Saint-Honoré de Eylau, 5 rue Yvon Villarceau, Paris. Mgr Hébert aimait à revoir son ancien professeur de rhétorique au collège Saint-Joseph. Vous ne sauriez croire le bonheur qu'éprouva ce bon et vénérable prêtre en revoyant son ancien élève: «Que je suis heureux de rencontrer des confrères de la vieille Acadie, que j'aime tant, et à laquelle je suis attaché.» Il nous rappelle les vieilles paroisses de Bouctouche, Grand-Digue, Coccagne, Shédiac et Sainte-Marie. «Le Père Ouellette vit-il encore?» Le Père Biron rappelle brièvement le triste souvenir de Saint-Louis de Kent et mentionne avec affection le nom de Mgr Richard, son ami infortuné.

—Je n'irai jamais revoir ce beau pays de là-bas, mais je suis avec beaucoup d'intérêt tout ce qui se rapporte à votre pays et à vos causes nationales. Je continue à Paris le même travail que je faisais chez vous, et, malgré mes 65 ans, je suis encore avec les jeunes gens, comme chef de patronage; je vis et je me dépense pour eux.»

Avant de quitter le bon abbé, il faut s'asseoir à sa table et faire honneur au succulent plat de *cerises de France* qu'il nous offre.

Nous sommes chargés de compliments et de saluts pour les prêtres qui ont connu le Père Biron, et pour tous ceux qui se rappellent de lui.

Notre séjour, quoique court à Paris, nous a été

profitable. Nous avons visité superficiellement; c'est impossible, en huit jours, de s'arrêter aux détails. Nous avons tout de même vu beaucoup et nous pouvons nous faire une bonne idée de la glorieuse capitale de la France.

Nous quittons à regret les bons Pères de la Fraternité sacerdotale du Boulevard Péreire où nous avons passé d'heureux jours. Après les fatigues des visites en ville et nos excursions au dehors, nous étions toujours contents de revenir chez le Père Prévost pour nous reposer.

L'hôtellerie du Rév. Père est ce qu'il y a de plus idéal pour le clergé en voyage. Nous sommes dans un milieu sacerdotal, y rencontrant des confrères édifiants, des frères affectueux et toujours prêts à rendre service. Nous avons le grand avantage de célébrer la sainte messe tous les jours dans leur gracieux petit oratoire, dédié à la Sainte Face.

Le Rév. Père Prévost est natif de Saint-Jérôme, près de Montréal; c'est un excellent Canadien français dont le zèle n'a point de bornes. Toute sa vie semble concentrée dans cette belle devise « Jésus et le Prêtre ». Voilà pourquoi, il a fondé à Rome avec succursales à Paris des maisons où l'on adore Jésus et où on se dévoue pour le prêtre sous toutes les formes propres à leur saint état. Ecoutez ce que nous dit cet abbé avec un enthousiasme qui nous montre que son héroïsme est suscité par son amour

du prêtre. «Après Jésus au très saint Sacrement, j'ose dire que le prêtre est celui qui a le plus droit à notre affection. Pour lui nous devons nous sacrifier, nous dévouer avec beaucoup d'empressement et de générosité. Il est le ministre de Jésus ayant reçu de lui sa divine mission. Il possède la puissance de Jésus qu'il personnifie dans le monde et nous devons le traiter comme un autre Jésus-Christ; dès lors c'est un besoin et un devoir de lui rendre tous les services qu'on rendrait à Notre-Seigneur lui-même.» Des âmes d'élite, comme celle du Père Prévost, ont le respect et l'amitié de tous ceux qui les connaissent.

### BOULOGNE SUR MER, FOLKSTONE

*Le 8 juin, 1909.*

Nous avons laissé Paris pour Londres, en passant par Boulogne-sur-mer et Folkstone. Nous aurions pu traverser par Calais ou Dieppe, mais je tenais à passer par Boulogne, parce que j'avais promis à un de mes paroissiens de voir son pays. M. Robert Brown, domicilié à Cocagne depuis de longues années, est écossais de nom et pur français d'origine puisqu'il est né sur les bords de la Manche.

Je suis resté peu de temps à Boulogne, tout

juste pour en parler à l'ami. Je crains que la description de la ville et du port ne soit différente de celle qu'il a vue. Il y a trente ans lorsqu'il quitta son pays pour venir au Nouveau-Brunswick. Du bateau on nous désigne la haute ville et son beffroi datant du XIII<sup>ème</sup> siècle. Il y a là, les oubliettes dans lesquelles, au moyen-âge, on enfermait les condamnés à mort. Sur une hauteur, un coin de terre est entouré d'un mur, il désigne l'emplacement du trône de Napoléon Ier lors de la première distribution des croix de la Légion d'Honneur en 1804. Boulogne-sur-Mer a ses scènes de pêche très amusantes : les barques ont leurs matelots et leurs matelottes ; les boulonnaises aiment la mer comme leurs hardis maris, et elles ne craignent pas de partager leur travail et d'affronter avec eux les dangers de la Manche.

L'*English Channel*, comme l'appellent les Anglais, ou la Manche, selon les Français, a, de fait, une très mauvaise renommée ; cette mer étroite a des vagues plus traîtresses qu'ailleurs et on ne peut, dit-on, la franchir sans payer un fort tribut. C'est suffisant pour effrayer les plus braves ! On se console en apprenant qu'il faut tout au plus une heure et demie d'une rive à l'autre et qu'ordinairement les symptômes de la grande maladie ne se font sentir qu'à plusieurs milles du rivage.

Fort heureusement, nous avons aujourd'hui un temps magnifique, la mer est calme et le «Hol-

land» qui nous traverse semble moins craindre les flots que nous. Il glisse sur une mer douce et calme, et nous arrivons sains et saufs sur le quai de Folkstone. A bord nous avons fait un excellent dîner ; suffisants et égoïstes nous avons tout gardé pour nous et nous avons refusé nettement la part que les poissons nous enviaient.

A Folkstone, nos malles doivent passer à la douane anglaise ; depuis notre départ du Canada, elles ont vu bien des fois l'œil scrutateur et les doigts effilés de ces grands hommes à boutons jaunes. A l'entrée et souvent à la sortie de chaque pays, il faut affirmer sur notre *foi de voyageur* que nous n'avons rien à déclarer. A Folkstone, notre qualité de *British subject* nous vaut un gracieux salut des officiers et une entrée en franchise de tous nos souvenirs de voyage. Cette délicatesse nous fait plaisir.

«Le London and North Western Railway» nous amène à Londres à grande vitesse ; nous pouvons à peine voir les nombreuses stations échelonnées sur la ligne ; il faut nous contenter de jeter un regard général sur la campagne.

Le temps étant froid, les travaux de la terre sont plus en retard en Angleterre qu'en France : les grains sont levés, les légumes ont bonne apparence, on voit encore des laboureurs cependant qui travaillent aux champs et font les semailles. Le climat semble à peu près celui du Nouveau-Brunswick à

cette saison. Cette différence de température nous étonne, car c'est pour nous un changement assez subit : il y a trois semaines nous brûlions à Rome : il y a un mois et demi, la chaleur nous écrasait à Jérusalem, il y a trois mois le soleil du Caire nous rôtissait tout vivants; aujourd'hui nous reprenons nos vêtements de laine et nous endurons bien nos paletots. *Cold ! very cold, indeed* ; c'est le cri de tous les Londoniens. Nous ne pouvons pas dire que nous avons en une chaude réception !

---

## LONDRES

Londres, avec sa population de plus de 5,000,000 d'habitants, est la plus grande ville du monde. Les gens allant à leurs affaires, et les promeneurs sont si nombreux dans les rues que la circulation est bien difficile. Il y a en outre tellement d'étrangers en ville que tous les grands hôtels sont combles. Ce n'est qu'après une cinquième tentative que nous pûmes avoir un logement au «Manchester Hotel». Nous y trouvons heureusement le vrai confort et les usages des hôtels américains.

Londres a de nombreuses attractions, mais comme nous n'avons que deux jours, il ne nous faut aller qu'aux points les plus intéressants.

Nous allons tout de suite à la cathédrale Saint-Paul. C'est une immense construction aux proportions majestueuses. L'architecte avait l'intention d'égalier ou même de surpasser Saint-Pierre de Rome; il a réussi du moins à en faire un des plus beaux et des plus imposants sanctuaires du monde. L'intérieur répond à la grande idée que nous en donne la belle façade : c'est riche, c'est élégant, il règne partout une grande propreté. On se croirait dans une église catholique car l'autel, le calvaire, les statues des saints nous inspirent la dévotion, Hélas ! le tabernacle est vide et l'Hostie sainte, qui fait le bonheur d'une humble petite chapelle, manque à la gloire de ce magnifique monument élevé pour rendre hommage au Dieu Tout-Puissant. La cathédrale protestante de Saint-Paul de Londres est considérée comme le temple fashionable de l'aristocratie anglaise.

---

L'ABBAYE DE WESTMINSTER.—LE PALAIS  
DE BUCKINGHAM.—LA CHAMBRE  
ANGLAISE

*Le 9 juin, 1909.*

Nous avons quitté notre hôtel, ce matin, pour la journée, nous proposant d'errer un peu à l'aven-



ture. La grande tour Victoria qui domine les bâtiments du parlement nous servira d'orientation. Après avoir traversé la Tamise, nous arrivons à la grande abbaye de Westminster. L'église actuelle, commencée sous le règne de saint Edouard (1042-1066), fut construite sur l'emplacement de deux autres temples dont le premier date de l'an 610.

L'abbaye est l'église du couronnement des rois et c'est là que sont les tombeaux et les monuments des gloires de l'Angleterre. Au moment où nous entrons se chante l'office canonial, or comme les visiteurs ne peuvent circuler durant le *Devine Service*, nous nous arrêtons pour assister en curieux : la psalmodie est solennelle, le chant des antiennes est juste, les hymnes sont accompagnées d'orgues puissantes, enfin cette cérémonie est en tout édifiante. C'est dommage que ces bons Anglais ne fassent pas partie de l'unité catholique.

Après avoir visité la nef et le chœur on entre dans les transepts où sont les galeries des lords, des hommes d'état et des poètes; enfin, dans l'abbaye, ce n'est qu'une suite de statues, de bustes et de marbres qui immortalisent la vie des grands hommes et redisent les faits des grands héros. Nous restons plus longtemps devant le monument de Wolfe qui nous rappelle la victoire anglaise remportée sur Montcalm lors de la prise du vieux Québec ; des bas-reliefs représentant le Cap Diamant et la rivière Saint-

Charles nous ramèrent au Canada. Bien que ce souvenir paraisse pénible au cœur français, cette heureuse faute (*felix culpa*) ne nous a-t-elle pas valu la belle liberté dont nous jouissons aujourd'hui. Tout en étant sujets anglais, n'avons-nous pas notre langue française, nos lois canadiennes et nos bonnes vieilles coutumes d'antan ? Nous sommes heureux chez nous en Canada français, sous la protection de la puissante Angleterre.

La partie la plus intéressante de l'abbaye de Westminster est l'arrière chœur, où est la belle chapelle de Henri VII érigée par le monarque lui-même pour lui servir de sépulcre, ainsi qu'aux rois d'Angleterre. Elle fut commencée en 1503. La première pierre fut posée en présence du Roi.

Le guide nous conduit ensuite dans la chapelle d'Edouard le Confesseur, et il nous montre au centre le sarcophage de saint Edouard. Des tentures de velours cramoisi, brodées d'or recouvrent le tombeau et nous laissent voir que le corps du saint roi est conservé avec vénération. *Here is the shrine of Edouard the Confessor, who was by the Pope Alexander III, raised up to the dignity of a saint.* Voici, dit-il, avec un orgueil bien légitime, le tombeau du roi Edouard III, il fut élevé par le Pape aux honneurs de la sainteté, et nous le nommons saint Edouard le Confesseur.

Près de là, nous voyons la fameuse chaise de

couronnement, sur laquelle plusieurs rois, y compris Edouard VII, reçurent la couronne.

C'est à *Trafalgar square* que nous prenons notre dîner, avec l'intention d'aller, aussitôt après, voir le palais de Buckingham. A peine avons-nous fait quelques pas dans le *Procession Road* qu'on apprend que Sa Majesté le Roi doit sortir; nous nous précipitons pour arriver près de la porte d'honneur, afin de bien voir le Souverain. A trois heures, les portes de la grande cour s'ouvrent pour laisser passer le cortège royal. Leurs Majestés le Roi Edouard VII, la reine Alexandra et la princesse Victoria, leur fille, accompagnés de quelques amis, se rendaient à l'église Sainte-Marguerite pour assister au mariage du Vicomte de Bury avec Lady Myee Carrington, fille du Ministre de l'Agriculture. Comme nous étions près de la sortie, nous avons eu le plaisir de bien voir leurs Altesses Royales et de les saluer au passage.

A la place de l'église Sainte-Marguerite, près de l'abbaye de Westminster, un peloton de soldats tenait en respect toute une foule réunie pour voir le Roi et les mariés. Encore là, nous avons pu voir Edouard VII. Il portait la redingote noire et le chapeau de soie. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que tous les *chapeaux fins* de Londres étaient sortis à l'occasion de ce grand mariage. Nous étions très heureux de la bonne fortune qui nous amena à temps pour jouir de ce joli spectacle.

A quatre heures, nous étions admis à la galerie de la chambre des députés. A cette heure, les honn. Balfour et Haldane, membres de l'opposition, discutaient sur le budget, à propos des réglemens et dépenses de l'armée. M. Haldane vante l'administration des colonies et il dit de belles choses à la louange du Canada. C'était faire vibrer notre patriotisme, et, s'il nous eut été permis, nous aurions bien applaudi son magnifique discours. Cette journée à Londres a été bien remplie; nous en sommes contents.

Londres est la ville embrumée du matin au soir; la fumée s'étend dense, épaisse jusqu'au point d'obscurcir le soleil. C'est souvent le brouillard qui se charge, lui aussi, d'assombrir la cité. Il faut dans les maisons se servir de lumières en plein jour, et on ajoute même que dans les rues les réverbères restent allumés comme pendant la nuit. La pluie d'aujourd'hui nous permet de constater ce fait. Le *spleen* anglais a dû naître de cet état de choses. Il se serait bien emparé de nous, si nous n'avions pas bravé la température et l'obscurité pour aller quand même à la promenade.

*Le 11 juin, 1909.*

C'est le jour fixé pour le départ à Liverpool. On s'y rend par le «London and North-Western Railway» qui parcourt en trois heures la longue distance de 193 milles. Avec cette vitesse vertigineuse, nous

n'avons pu rien voir. Nous avons hâte d'être installés sur le paquebot et de nous mettre en route pour le pays. Les visions du retour se font plus vives et le bonheur de revoir tous nos gens, de leur raconter de vive voix toutes nos démarches et de leur distribuer les souvenirs que nous apportons de Rome et des Lieux-Saints nous font anticiper un bonheur bien légitime.

Il faut quitter son pays pour comprendre les plaisirs du retour; il faut se séparer de ses parents et de ses amis pour éprouver la joie de les revoir.

---

### LA TRAVERSÉE DU RETOUR

*Le 12 juin, 1909.*

Pour huit jours nous avons notre demeure dans la cabine 128e du vapeur Victorian de la ligne Allan. Nous filons rapidement, car déjà les côtes de l'Angleterre et de l'Irlande sont disparues. Nous sommes à 400 milles des rives et par conséquent en face de l'immensité, n'ayant que le ciel et l'eau pour horizon. La mer n'a pas de colère; pour nous elle est bonne, douce et saline, si calme qu'on ne saurait croire les mille récits de naufrages et la possibilité des grands dangers auxquels nous sommes exposés

sur l'océan. Il faut bien dire que nous ne sommes pas au temps des tempêtes, et il faut ajouter de plus qu'on ne saurait avoir un mauvais voyage, quand tant de parents et d'amis sont en prières pour nous. La Vierge qu'ils invoquent soutient son manteau protecteur au-dessus de notre vaisseau et elle nous conduira heureusement au port.

*Le 13 juin, 1909.*

Nous sommes au dimanche, dans l'octave du très saint Sacrement, le jour où, dans nos paroisses, se fait la grande procession de la Fête-Dieu. Nous serions très heureux de porter Notre-Seigneur dans les allées de nos jardins et les rues de nos villages. Nous laissons ce plaisir à nos remplaçants et nous leur voulons un temps magnifique pour cette fête tant aimée du triomphe de la sainte Eucharistie. Pour nous, c'est une journée de sacrifices, nous sommes au milieu d'Anglais, sur un bateau anglais. Il n'y a point de messe, nous sanctifierons le saint jour par la lecture de notre bréviaire et la récitation du rosaire. Nous avons le temps de prier pour tous, chacun des nôtres aura sa part.

*Le 26 juin, 1909.*

Que faisons-nous en mer? Les journées se ressemblent, les heures sont longues et le soir ne vient plus. Il faudrait quelque chose pour changer la monotonie et nous faire oublier notre réclusion. Nous n'avons plus, après le déjeuner, les courses du

Prado, les visites de la Corniche, la promenade Champs-Élysées et du Bois de Boulogne; il faut contenter du pont du «Victorian» prendre quelques bouffées de grand air salin et garder la cabine bien que confortable, n'est, après tout, qu'une chambre à lit. Il faut s'ingénier à tuer le temps qui reste après la prière; nous mesurons les distances nous nous faisons des *joies*, quand la machine par un effort de vitesse, compte quelques milles plus que sa tâche régulière. Ca va bien, car, après le quatrième jour en mer, nous comptons 1,623 milles sur les 2,800 milles que nous devons parcourir avant d'arriver à Montréal. Nous avons fait au-delà de la moitié de la traversée; bientôt, les côtes sud de la Terre-Neuve vont apparaître, nous entrerons dans le golfe Saint-Laurent, arrêterons à Rimouski pour déposer les malles, et puis, vendredi matin, le 15 juin, nous serons à Québec.

La mer s'est fâchée vers le soir; les vents l'agaçaient depuis quelques heures. Elle donne un balancement très irrégulier au bateau, et, par suite, un grand déplaisir aux passagers. Bon nombre de voyageurs fuient de table; quelques-uns ont voulu braver la tempête et prendre un peu de nourriture, ils en ont eu des remords cuisants! Le pont a tenu un peuple de figures décolorées; les beaux Anglais ont perdu leurs *rosy cheeks* (joues roses), et tous ces galants d'hier ont fait un silence si profond qu'il

les croirait disposés à la componction. Quelques bonnes dames accoudées sur la rampe du vaisseau méditent leurs fins dernières et restituent ce qui nuit à leur conscience! Ils sont bons n'est-ce pas... ces chers Anglais ?

Pour nous, il faut être joyeux jusqu'au bout. Nous n'aurons pas le mal de mer et nous pourrions dire au retour que nous sommes des vieux loups de mer, des marins sans peur et des voyageurs intrépides.

Nous revenons au pays bien heureux et très contents de notre voyage. Nous avons eu du succès partout. Nous le devons à Dieu, à la Bonne Vierge et aux amis qui ont tant prié pour nous. A tous, nos meilleurs remerciements; en retour nous leur ferons part de tous nos plaisirs et, à l'occasion, nous trouverons encore bien des choses nouvelles à leur raconter.

Mes humbles notes de voyage ne disent pas tout; j'ai gardé bien des détails pour la *causerie* en famille, au foyer, chez moi.

J'ai parcouru bien des pays, j'ai vu de belles et grandes villes, de riches et admirables campagnes; mais je n'ai rien vu de si beau et qui puisse me donner plus de joie que mon pays de Cocagne. Lisez en finissant la description imaginaire qu'en font les auteurs; elle seule m'invite à y revenir avec bonheur.



«Au pays de Cocagne, il y neige de la crème, des bonbons et des biscuits; les maisons sont en sucre blanc, aux fenêtres sont accrochés des nougats, des caramels et de fins chocolats. On se mire dans une mer de vin doux, on se nourrit de pains d'épices, de saucisses monstres et d'huitres si délicieuses qu'une seule suffit à rassasier les plus affamés.»

Vous êtes invités, amis lecteurs, à m'accompagner jusqu'à Cocagne, nous y arriverons le 24 juin au soir et, si cette description trop enfantstique vous a trompés, moi, je ne vous trompe pas en vous disant que j'aime Cocagne et que je le considère comme le plus beau pays.

Vive Cocagne!

---

## LA RECEPTION DU CURÉ L'ARCHEVEQUE

(Du *Moniteur Acadien*, 1er juillet, 1909.)

*Le 24 juin, 1909.*

Le curé L'Archevêque, à l'occasion de son retour de Rome et de Terre-Saint a été l'objet d'une réception des plus sympathiques et des plus cordiales. Un bon nombre de paroissiens s'était rendus à la

gare de Shédiac pour escorter leur curé jusqu'à l'église paroissiale. Le chemin, sur un long parcours, était orné d'arbres et d'arcs où se lisaient de touchantes inscriptions: « Bienvenue Bon Pasteur », etc., etc., et devant chaque maison flottait le drapeau national acadien pour signifier que la joie était dans tous les foyers.

Vers les cinq heures du soir, le héros de la réception arriva au son des cloches et au bruit de vigoureuses fusillades. Etaient au presbytère, à part tous les paroissiens et le Père Dallaire, remplaçant du curé, les abbés Belliveau, de Grand-Digue, LeBlanc, de Shédiac, D. LeBlanc, de Bouctouche, et les Révérends Pères LeCavalier, Mondou et Labelle, du collège Saint-Joseph. On remarquait L'hon. Olivier Leblanc, député au fédéral, et plusieurs étrangers.

Dès que le curé L'Archevêque fut sur le perron de l'église, M. Jean-Baptiste Goguen, J. P., lui lut une belle adresse où les sentiments affectueux des paroissiens étaient exprimés. Les enfants, heureux, saluaient le retour d'un pasteur aimé et vénéré.

Le Père L'Archevêque n'eut qu'à laisser parler son cœur pour trouver des accents dignes d'un Pasteur qui revoit ses ouailles. Son bonheur se lisait sur son visage. Il sut trouver des expressions heureuses pour traduire ses sentiments et témoigner toute la joie qu'il éprouvait de se revoir au milieu des siens ; il affirma n'avoir jamais ressenti

autant de bonheur. M. le curé remercia cordialement ses confrères de l'attachement qu'ils lui montraient en cette heureuse circonstance, remercia aussi de tout cœur ses paroissiens pour la magnifique réception dont il était l'objet. Après avoir parlé du Souverain Pontife, il donna à la foule agenouillée la bénédiction papale. Lorsque le Père L'Archevêque eut revêtu les ornements sacrés, il entonna le *Te Deum* sur le perron de l'Eglise et il y pénétra ensuite aux chants de l'action de grâces et de la reconnaissance pour officier à la Bénédiction du T. S. Sacrement. Messieurs les curés Belliveau et LeBlanc l'assistaient comme diacre et sous-diacre.

La cérémonie religieuse terminée, notre Pasteur serra la main à tous les paroissiens leur adressant à tous un bon mot, une parole de remerciement.

Le soir, il y eut séance dramatique et musicale donnée avec succès par les jeunes filles dans la salle publique. A la fin de cette belle soirée les paroissiens et la Société des Artisans-Canadiens-Français offrirent de généreux cadeaux à monsieur le Curé. Ce fut une fête de joie réciproque. On se rappellera longtemps l'heureux voyage du Père L'Archevêque à Rome et aux Lieux-Saints, et son heureux retour à Cocagne au milieu de ses paroissiens.

*FIN*

## TABLE DES MATIÈRES

---

AVANT-PROPOS.....	v
-------------------	---

### PREMIÈRE PARTIE

#### D'AMÉRIQUE EN EUROPE

Le départ.....	3
Au Sault-au-Récollet.....	5
Montréal.....	6
New-York.....	10
En Mer. — l'Océan Atlantique.....	13
La Mer Méditerranée.....	26
En Italie. — Naples.....	30
En France. — Marseilles.....	35

### DEUXIÈME PARTIE

#### CHEZ LA VIERGE DES PYRÉNÉES

Lourdes, Cette, Toulouse.....	14
-------------------------------	----

## TROISIÈME PARTIE

## AU PAYS DU CHRIST

Le Pèlerinage de Terre-Sainte.....	55
Port-Saïd, Égypte.....	71
Le Caire.....	76
Matarieh, Héliopolis.....	80
Aux Pyramides... ..	85
La Terre-Sainte. — Jaffa.....	87
Jérusalem.....	93
Sur le mont des Oliviers.....	99
Béthanie.....	102
Saint-Jean dans la Montagne.....	110
Excursion à Jéricho.....	116
Le Jourdain.....	127
La mer Morte.....	129
Bethléem.....	131
La Basilique du Saint-Sépulcre.....	144
Le jeudi saint.....	151
Le Jardin des Oliviers.....	155
Le vendredi saint.....	157
Le samedi saint. — Les Grecs.....	161
Les Musulmans.....	167
Les Juifs.....	174
Le jour de Pâques.....	177
Une Messe sur le Tombeau.....	186

TABLE DES MATIÈRES

425

Voyage en Samarie et en Galilée.....	188
La sainte grotte de Nazareth.....	215
De Nazareth à Tibériade.....	224
Tibériade.....	230
Excursion et tempête sur le lac de Génésareth. —	
Capharnaum.....	233
De Tibériade à Damas.....	239
Damas.....	244
Ba'albech.....	253
Beyrouth.....	257
En mer vers Constantinople.....	259
Rhodes.....	261
Les Dardanelles.....	264
Constantinople.....	266
Les monastères grecs au mont Athos.....	291
Athènes.....	276
Procession en mer.....	281
Service funèbre.....	283
Messine.....	284
Amalfi.....	288
Capri.....	290

QUATRIÈME PARTIE

DANS LA VILLE-ÉTERNELLE. — AUX PIEDS DU  
SAINT PERE PIE X

Pèlerinage aux Tombeaux de saint Pierre et de saint	
Paul.....	299

Une Béatification.....	3
Une journée d'orientation.....	3
Les catacombes de Saint-Calixte.....	3
L'audience des Pèlerins de Jérusalem.....	3
Dans les églises.....	3
Dans la campagne romaine.— Saint-Laurent-hors-les-Murs.....	3
L'abbaye des Trois-Fontaines.....	3
Une audience privée du saint Père.....	3
Les jardins du Vatican.....	34
La fête des Fleurs.....	34
Une Canonisation. — Saint Joseph Oriol, saint Clément Hofbauer.....	34

## CINQUIÈME PARTIE

## SUR LE CHEMIN DU RETOUR

Assise. — Saint François.....	361
Lorette. — La sainte Maison.....	366
Padoue. — Saint Antoine.....	371
Venise. — Le Lido.....	375
Milan. — La cathédrale.....	379
D'Italie en Suisse.....	382
Paris.....	386
Le Louvre.....	391
Aux Bois de Boulogne.....	393
Les Invalides. — La tour Eiffel.....	395

..... 301  
..... 309  
..... 315  
..... 322  
..... 325  
ors-les-  
..... 332  
..... 336  
..... 339  
..... 342  
..... 344  
Clé-  
..... 346

... 361  
... 366  
... 371  
... 375  
... 379  
... 382  
... 386  
... 391  
... 393  
... 395

---

TABLE DES MATIÈRES

---

427

Versailles.....	397
Le mont Saint-Michel, en Normandie.....	398
Un ami des Acadiens, l'abbé Biron.....	404
Boulogne-sur-Mer, Folkstone.....	407
Londres.....	410
L'abbaye de Westminster. — Le Palais de Bucking- ham.....	411
La traversée du retour.....	416
La réception à Cocagne.....	420





